



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXIII

D

75

NAPOLI







ANALYSE

D E

BAYLE.

TOME VIII.



ANALYSE

RAISONNÉE

DE

BAYLE,

OU

ABRÉGÉ MÉTHODIQUE

*de ses Ouvrages, particulière-
ment de son DICTIONNAIRE
HISTORIQUE ET CRITIQUE,
dont les Remarques ont été fon-
dues dans le Texte, pour former
un corps instructif & agréable de
lectures suivies.*

TOME VIII.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXIII.





T A B L E

E T

SOMMAIRES DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.



S E C T I O N

MELANGES PHILOSOPHIQUES
ET POLITIQUES.

S E N T I M E N T S

DES ANCIENS ET DES MODERNES
SUR L'ÂME DES BÊTES.

- §. I. *P*Ereira , Médecin Espagnol , est le premier qui ait soutenu que les bêtes sont de pures machines. L'on ne trouve aucun vestige du dogme des Automates , chez les Anciens. Descartes a tellement développé & éclairci ce système, qu'il en passe pour l'inventeur. P. 1.
- §. II. *L'Âme des Bêtes crue raisonnable par presque tous les anciens Philosophes. Anaxagore. Pythagore.* 23
- §. III. *Sentiments des Modernes sur l'âme des Bêtes. Valla. Antoine Cittadin , &c.* 39
- §. IV. *Sentiment particulier de Sennert sur l'âme des Bêtes qu'il disoit immatérielle.* 51
- §. V. *Sentiment de Leibnitz. Harmonie*

VJ TABLE ET SOMMAIRES
préétablie. Nouveaux développements.

	60
§. VI. Combien les exemples multipliés de l'industrie des bêtes embarrassent les Sectateurs de Descartes & ceux d'Aristote.	89
§. VI. Combien le sentiment de Descartes est favorable à la foi.	92
§. VIII. Objections contre les machines de Descartes. Inconséquences de l'hypothèse du Jésuite Daniel.	103
§. IX. Inconséquences du sentiment des Scholastiques qui donnent aux Bêtes une amepurement sensitive, & spécifiquement différente de celle des hommes.	112
DU MARIAGE.	
§. I. Pourquoi les Femmes desirent plus ardemment le Mariage que les Hommes.	136
§. II. Pourquoi le sexe aime tant le Mariage. Combien la Providence de Dieu est admirable en cela. Force & utilité de l'instinct.	139
§. III. Reflexion Théologique d'un Médecin contre la génération.	146
§. IV. Quelles dispositions portent les femmes à se marier.	152
§. V. Reflexion sur la honte que les femmes ont d'être stériles. De Sara & de Rachel.	154
§. VI. De l'origine du mariage. La jalousie, passion déraisonnable, a plus contribué que la raison, à établir les mariages, & à empêcher la communauté des femmes.	159

DES ARTICLES. vii

- §. VII. *On ne sauroit déterminer lequel des deux sexes a été le plutôt amoureux.* 173
 §. VIII. *Commodités que les Prêtres & les Moines ont de se divertir avec les femmes.* 174
 §. IX. *Du Mariage des Prêtres.* 180
 §. X. *Si le Magistrat peut & doit punir la Paillardise ?* 188

P A R A L L E L E

de l'Athéisme & de l'Idolâtrie.

- §. I. *L'imperfection est pour le moins aussi contraire à la Nature de Dieu que le non-être.* 200
 §. II. *L'idolâtrie est le plus grand de tous les crimes, selon les Peres.* 203
 §. III. *Les Idolâtres ont été de vrais Athées en un certain sens.* 204
 §. IV. *La connoissance de Dieu ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces.* 206
 §. V. *L'idolâtrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéisme.* 211
 §. VI. *Comparaisons qui prouvent cela.* 212
 §. VII. *Qu'il est difficile que ceux qui ont aimé long-temps une chose, se portent à aimer le contraire.* 215
 §. VIII. *Ni l'esprit, ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres que dans les Athées.* 219
 §. IX. *Considération du jugement que les Païens faisoient de Dieu.* Ibid.
 §. X. *Réflexion sur le ridicule de la Religion Païenne.* 221
 §. XI. *Qu'il ne faut pas juger de la Re-*

Vii] TABLE ET SOMMAIRES	
<i>ligion Païenne par ce qu'en ont dit les Poètes.</i>	
S. XII.	Désordres causés par les Poètes Chrétiens. 225
S. XIII.	Quel étoit le culte public parmi les Païens, & quel leur respect pour la tradition. 228
S. XIV.	Qu'il faut juger d'une Religion par les Cultes qu'elle pratique. Réflexion sur le Livre de Mr. l'Evêque de Condom. 230
S. XV.	La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres. 235
S. XVI.	Que ceux qui ont été très-méchans parmi les Payens n'ont pas été Athées. 240
S. XVII.	Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les nations idolâtres. 241
S. XVIII.	Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de Leze-Majesté divine. 246
S. XIX.	L'Athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs. 249
S. XX.	Que l'expérience combat le raisonnement que l'on fait, pour prouver que la connoissance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuses de l'homme. 257
S. XXI.	Pourquoi il y a tant de différence entre ce qu'on croit & ce qu'on fait. 260
S. XXII.	Que l'homme n'agit pas selon ses principes. 262
S. XXIII.	Pourquoi certaines cérémonies sont régulièrement observées. 265
S. XXIV.	Exemple qui prouve que les opi-

DES ARTICLES.

nions ne sont pas la regle des actions.

274

§. XXV. Qu'on ne peut pas dire, que ceux qui ne vivent pas selon les maximes de leur Religion, ne croient pas qu'il y ait un Dieu. I. Preuve de cela, tirée de la vie des soldats. 275

§. XXVI. II. Preuve, tirée des désordres des Croisades. 277

§. XXVII. Réflexions sur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chrétiens, que leur Religion n'est propre qu'à faire des lâches. 279

§. XXVIII. III. Preuve, tirée de la conduite de plusieurs femmes. 285

§. XXIX. Quels principes on peut inférer de ce qui vient d'être dit. 293

§. XXX. Que les Athées & les Idolâtres sont poussés au mal par le même principe. 294

§. XXXI. Que ce principe n'est pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées. 297

§. XXXII. Que la bonne Théologie fait voir, que la corruption de la nature n'est pas mieux corrigée dans les Idolâtres, que dans les Athées. 302

§. XXXIII. IV. Preuve tirée des Démon & des Sorciers, qui font voir que les gens les plus perdus demeurent persuadés de l'existence de Dieu. 305

§. XXXIV. V. Preuve, que l'on peut trouver en faisant une revue générale des manieres les plus communes des gens. 307

X TABLE ET SOMMAIRES.

- §. XXXV. VI. Preuve , tirée de la dévotion que l'on dit que plusieurs scélérats ont eue pour la sainte Vierge. 311
- §. XXXVI. Réflexion sur un ouvrage du P. Rapin. 316
- §. XXXVII. S'il est vrai qu'il y a beaucoup d'Athées à la Cour des Princes. 321
- §. XXXVIII. Considération particulière des sentiments de Louis XI. 325
- §. XXXIX. Que la Cour ne garantit ni de la superstition , ni des erreurs populaires. 330
- §. XL. De la superstition d'Alexandre. 335
- §. XLI. Désordres & zele de la Cour de France au dernier siècle. 337
- §. XLII. Zele des grands Seigneurs de France contre les Protestants. 343
- §. XLIII. Raison très forte pour prouver la nécessité de la grace. 344
- §. XLIV. VII. Preuve , tirée des fréquentes Communions. 345
- §. XLV. Confirmation de la même chose. 349
- §. XLVI. Que ceux qui attribuent la corruption des mœurs à l'affoiblissement de la foi , étendent le crime & au-lieu de le rendre plus atroce. 350
- §. XLVII. Conjectures sur les mœurs d'une société qui seroit sans Religion. 356
- §. XLVIII. Que les loix humaines font la vertu d'une infinité de personnes. 357
- §. XLIX. Que les hommes sont plus sensibles à l'honneur que les femmes. 358
- §. L. Quelles sont pour l'ordinaire les véritables causes de la chasteté

femmes.

361

§. LI. Combien l'impudicité qui regne parmi les Chrétiens, fait tort à la Religion Chrétienne.

364

§. LII. Marque à laquelle on peut connoître, si l'on fait quelque chose pour l'amour de Dieu.

368

§. LIII. Quelle est la véritable raison pourquoi un péché est plus ordinaire qu'un autre.

371

§. LIV. Réflexions sur l'habitude de mentir & de médire.

374

§. LV. Si les hommes ont raison de croire que l'impudicité soit un moindre crime que le meurtre.

376

§. LVI. Réflexion sur la malice qui se trouve souvent dans la médifance.

380

§. LVII. Pourquoi la vengeance & l'avarice sont des passions si communes.

383

§. LVIII. Si une société d'Athées se feroit des loix de bienfaisance & d'honneur.

389

§. LIX. Que l'opinion de la mortalité de l'ame n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom.

393

§. LX. Exemples qui montrent que les Athées ne se sont pas distingués par l'impureté des mœurs.

395

§. LXI. Que les gens voluptueux ne s'amuse guere à dogmatifer contre la Religion.

404

§. LXII. Que l'homme ne regle pas sa vie sur ses opinions.

408

§. LXIII. Quelle est la raison pourquoi on se représente les Athées extraordinairement méchants.

412

xij TABLE ET SONMAIRES, &c.

- §. LIV. Si l'on peut avoir une idée d'honnêteté, sans croire qu'il y ait un Dieu. 415
- §. LXV. Qu'un Athée peut être avide de gloire & de louange. 419
- §. LXVI. Que l'exemple de Lucrece & de ses semblables prouve manifestement, que la Religion n'étoit point la cause des idées d'honnêteté qui étoient parmi les Païens. 421
- §. LXVII. Nouvelle remarque, qui fait voir que les hommes ne vivent pas selon leurs principes. 427
- §. LXVIII. L'Athéisme ayant eu des Martyrs, c'est une marque indubitable, qui n'exclut pas les idées de la gloire & de l'honnêteté. Réflexion sur la conduite de Vanini. 431
- §. LXIX. Examen de l'objection que l'on tire de la difficulté qu'il y a à convertir un Athée. 436
- §. LXX. D'où viennent les difficultés de croire. 438
- §. LXXI. Réflexion sur la conduite de Jésus-Christ envers les Saducéens & les Pharisiens. 443
- §. LXXII. De l'aversion des Juifs pour l'Idolâtrie. 444
- §. LXXIII. S'il y a quelque autre cause de l'incrédulité, que l'inclination au mal. 447
- §. LXXIV. Combien la Religion Païenne étoit propre à faire des Athées. 452
- §. LXXV. Quoique l'homme soit très corrompu, il ne veut pas que la Religion commande le crime. 455
- §. LXXVI. Quelle est la raison de cela. 459
- §. LXXVII. Si la profession extérieure de Religion que font les Athées, leur peut faire quelque bien. 461
- §. LXXVIII. Pourquoi on s'est tant étendu sur cette matière. 462
- §. LXXIX. Réflexion sur un Traité de Plutarque, de la Superstition. 463

Fin de la Table.

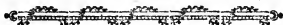
ANALYSE



A N A L Y S E
D E
B A Y L E.

S E C T I O N

Mélanges Philosophiques & Politiques.



S E N T I M E N T S

DES ANCIENS ET DES MODERNES
SUR L'AME DES BÊTES.

§. I.

Pereira , Médecin Espagnol , est le premier qui ait soutenu que les bêtes sont de pures machines. L'on ne trouve aucun vestige du dogme des Automates , chez les Anciens. Descartes a tellement développé & éclairci ce système , qu'il en passe pour l'inventeur.

GOMEZ PEREIRA vivoit au seizieme siecle. Il affectoit de combattre
Tome VIII. A

les opinions les plus généralement reçues ; & de soutenir des paradoxes. Le plus étrange qu'il soutint fut celui des Automates , enseignant que les bêtes étoient de pures machines. Qui auroit jamais deviné que l'Espagne , où la liberté des opinions est moins soufferte que celle du corps ne l'est en Turquie , produiroit un philosophe assez téméraire pour soutenir que les animaux ne sentent pas ? Ce Gomez Pereira fut vivement attaqué par un Théologien de Salamanque , nommé Michel de Palacios : notre Médecin lui répondit fort vivement , sans démordre de ce qu'il avoit avancé , *que les bêtes sont des machines*. Mais il ne fit point de secte. Son sentiment tomba aussi-tôt dans l'oubli , de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence que Descartes , qui lisoit peu , n'en avoit jamais oui parler. On veut néanmoins qu'il ait puisé , dans le livre (a) de cet Espagnol , l'opinion qu'il a eu touchant les bêtes. Quelques-uns même ont avancé que ce sentiment étoit antérieur au temps de saint Augustin ; qu'on doutoit de l'ame des bêtes du temps des Césars ; que les Stoïciens ne parloient d'autre chose , jusqu'à soutenir dans leurs Ecoles , que

(a) Il est intitulé, *Antoniana Margarita* , & fut publié en 1554. à Medina del campo.

dans les bêtes & dans les hommes il y avoit une nature absolument différente ; que le cynique Diogene disoit qu'à cause de l'épaisseur & de la trop grande abondance de leurs humeurs, les bêtes ne pouvoient avoir de connoissance ni de sentiment. Mais tout cela est hasardé & avancé sans preuves.

Vossius ne connoissoit point d'Auteur qui, avant Pereira, eût soutenu que les animaux ne sentent point. Il observe qu'il y a des Philosophes qui n'ont reconnu nulle distinction entre la pensée & le sentiment. Il falloit conclurre de-là, ou que les bêtes raisonnoient, ou qu'elles ne sentoient point. La dernière partie de l'alternative, ajoute-t-il, n'a plu à personne que je sache, dans l'antiquité ; mais elle a été soutenue, dans le XVI^e siècle, par Gomesius Pereira. Considérez bien deux choses ; l'une, que Pereira n'expliquoit pas, par les principes de la mécanique, les mouvements des animaux, mais par les qualités occultes de l'antipathie ; l'autre, qu'il rejettoit l'ame sensitive, parce qu'il ne croyoit pas qu'une chose matérielle, divisible & mortelle, fut capable de sentir : d'où il concluait que, si les bêtes avoient une ame douée de

sentiment, elle n'étoit pas corporelle. Quand on lui représentoit les actions des bêtes, celles d'un chien par exemple, il répondoit qu'il n'étoit pas nécessaire qu'elles procédassent d'une faculté sensitive, puisqu'autrement les Péripatéticiens auroient tort de ne point expliquer, par une ame raisonnable, tant d'actions que fait un chien, semblables à celles de l'homme. Il avoit l'adresse de se prévaloir des endroits foibles de la cause de ses adversaires. C'est ce qui fauve presque toujours ceux qui s'engagent à soutenir des absurdités.

C'est en vain que l'on voudroit faire remonter le dogme des Automates jusques aux Stoïciens & aux Cyniques : ce n'est qu'une conjecture tirée de loin, d'une manière entortillée & peu satisfaisante, comme on va le voir dans le passage qui suit.

» Il est certain, dit-on, que Dio-
 » gene a dû ne point croire d'ame dans
 » les bêtes, par les principes de sa phy-
 » sique, & par la fin de sa morale.
 » Selon lui, il y a des êtres & des demi-
 » êtres. C'est par leur propre essence
 » que les premiers sont ce qu'ils sont,
 » & c'est par participation ou par imi-
 » tation, comme on parle chez les
 » Cyniques, que les seconds peuvent

» passer avec les premiers. Ces seconds
 » sont de deux sortes. Les uns imitent
 » l'esprit & affectent les mouvements
 » circulaires, & les autres imitent l'ame,
 » & se meuvent en ligne droite. Au mot
 » de mouvement circulaire, vous devi-
 » nez bien vite qu'il faut que ce soit
 » les orbes des cieux. C'est cela même ;
 » mais sur-tout c'est le cercle Lactée,
 » auquel les Cyniques, aussi bien que
 » d'autres Philosophes, assignoient l'ori-
 » gine des passions. Mais, de la maniere
 » que les anciens décrivoient la descente
 » des ames au travers de ces cercles, il
 » est impossible que les bêtes aient pu
 » avoir de véritables passions. Car, en
 » passant par la sphere de Jupiter, une
 » ame se revêtoit d'ambition, comme
 » de nonchalance dans celle de Saturne,
 » de fierté dans celle de Mars, de l'envie
 » de gagner dans celle de Mercure,
 » &c. - - - De sorte que, comme on
 » ne remarque point semblables passions
 » dans les bêtes, du moins de la ma-
 » niere qu'elles se remarquent dans les
 » hommes, il falloit qu'elles n'eussent
 » point d'ame, séjour ordinaire des pas-
 » sions approchantes & contrefaites,
 » & par quelque hasard d'imitation.
 » C'est pour cela que les Cyniques ran-

» geoient les bêtes parmi les corps qui
» se meuvent en ligne droite , c'est-à-
» dire , parmi les corps pesants qui ten-
» dent vers la terre. Effectivement la
» nature des bêtes est toujours la même,
» & toujours dans sa détermination
» ordinaire. Il n'y a ni différence ni
» variété dans leurs occupations. Elles
» sont toutes condamnées à la même
» regle , & leur capacité ne s'étend
» guere plus loin qu'à se loger & à se
» nourrir. C'est pourquoi on a dit d'elles,
» qu'elles n'avoient que des basses ,
» pesantes & déprimées inclinations ,
» & que la nature les avoit faites exprès
» pour pencher vers la terre. Voilà ,
» me direz - vous , des pensées Plato-
» niques , & qui ne reviennent guere
» à ce que l'on s'imagine du Cynisme.
» Je n'y saurois que faire. C'est le
» Cynique Saluste qui le dit ; & puis
» Diogene n'étoit pas si éloigné du
» Platonisme qu'on se le figure ordi-
» nairement. Un certain Tiberianus
» nous apprend , dans son Socrate ,
» que Diogene s'étoit saisi de tout le
» patrimoine philosophique de Platon.
» Mais ce que je vous dis de Diogene
» paroîtra encore plus dans la fin de sa
» morale. Selon lui , pour vivre comme

» il falloit en ce monde , il falloit être
 » infensible ; & bien que cela paroiffe
 » étrange & même impossible , il faut
 » pourtant que ce Philosophe soit par-
 » venu à cet état de philosophie , car
 » l'antiquité est trop formelle là-dessus,
 » pour y avoir été trompée. Je ne fai
 » s'il se servit pour cela des leçons de
 » Chiron , desquelles parle Maxime de
 » Tyr. Je ne fai pas non plus si ce fut
 » sur les regles d'Antisthene , qui est
 » l'Auteur de l'Apathie : mais *comme il*
 » *étoit un Ange de Jupiter , envoyé*
 » *aux hommes pour leur apprendre ce*
 » *que c'est du bien & du mal , à ce que*
 » prétend Epictete , je croirois bien
 » qu'il ne s'en rapporta qu'à soi-même,
 » & qu'il n'écouta que son cœur.
 » Comme il avoit coutume de dire
 » *qu'il falloit opposer la raison aux*
 » *passions , le courage à la fortune , &*
 » *la nature aux coutumes ,* il entra
 » enfin dans les desseins de la nature ,
 » & s'imagina que , pour être un véri-
 » table enfant de cette bonne mere ,
 » il falloit ressembler aux bêtes , qui
 » en sont une image si naïve & si fi-
 » delle dans les lieux de leur naissance.
 » Diogene donna donc dans cette opi-
 » nion , & s'y maintint par la pauvreté,

» par le jeûne , & par les ascétiques ,
» qu'il a eu l'honneur d'inventer. On
» dit qu'Alexandre le Grand , à la veille
» de conquérir les Indes , & fût déjà
» de ses destinées , eut le courage de
» souhaiter être Diogene , tant la fécu-
» rité lui parut digne d'envie ! Tant
» l'état des Cyniques lui sembla surpas-
» ser la nature ! A dire vrai , c'est un
» état assez étrange que cette insensibi-
» lité , & il a toujours coûté bien cher
» à quiconque y est arrivé ; mais c'est
» un état bien commode pour les mal-
» heurs de cette vie «.

On m'avouera , sans qu'il soit besoin
d'entrer dans une plus longue discussion,
qu'une conjecture aussi foiblement ap-
puyée que celle-là , ne passera jamais
pour une décision.

C'est envain aussi que l'on s'efforce
de trouver dans Aristote les semences
de la doctrine de M. Descartes. Le Pere
Pardies a tâché de les y trouver. *Il ne
fera pas peut-être inutile , dit-il , d'exa-
miner un peu quelques endroits d'Aris-
tote , pour voir si , dans un si grand
philosophe , on ne trouveroit point quel-
que chose qui pût autoriser une opinion
qui paroît maintenant si nouvelle & si
extraordinaire.* Après cela il cite ceci ,

tiré du chap. IX. du livre *de Spiritu.*

„ Que la chaleur soit un effet de la
 „ nature , cela ne peut pas souffrir
 „ grande difficulté ; mais il est difficile
 „ de comprendre comment la nature
 „ des corps fait employer si à propos
 „ la chaleur , & s'en servir comme
 „ d'un instrument , pour donner à
 „ chaque chose qu'elle doit naturel-
 „ lement avoir , & imprimer sur cha-
 „ cune son caractère , avec autant de
 „ justesse que si ces corps avoient de
 „ la connoissance & de la raison ; &
 „ certainement il n'est pas possible que
 „ toutes ces choses se fassent ainsi sans
 „ connoissance , & sans la conduite du
 „ raisonnement : mais d'ailleurs on ne
 „ voit pas comment on peut attribuer ,
 „ à des natures matérielles , la faculté
 „ de connoître. D'attribuer tout cet
 „ artifice à la force du feu , des esprits
 „ ou des corps les plus subtils , c'est
 „ ce qui ne se peut nullement ; mais
 „ de dire aussi qu'au dedans de ces corps
 „ il se trouve quelque principe qui ait
 „ cette faculté de connoître , c'est ce
 „ qui passe toute admiration. Et nous
 „ avons le même sujet d'étonnement
 „ à l'égard de l'ame même des animaux ,
 „ puisqu'elle est de même nature que

„ les esprits & le feu “. On voit , par ce passage , c'est le Pere Pârdies qui parle , qu' Aristote avoit très-bien connu la difficulté qu'il y a d'attribuer aux corps & aux bêtes des connoissances. Mais ce qu'il n'a fait que proposer ici par voie d'admiration , il semble qu'il l'ait assuré nettement en un autre endroit , où en parlant des animaux il dit ces paroles expresses : de tous les animaux il n'y a que l'homme seul qui ait la faculté de penser ; & quoique les autres animaux soient pourvus de mémoires , & capables de discipline , il n'y a pourtant que l'homme qui puisse se ressouvenir. Par ces paroles qu' Aristote a répétés mot à mot dans un autre endroit , il semble qu'il ait accordé aux bêtes la connoissance , puisqu'il les reconnoît pourvues de mémoire ; & que s'il les prive de connoissance , ce n'est que de cette sorte de connoissance , qui se fait avec une réflexion particulière dans les délibérations , & dans la recherche que nous faisons pour nous ressouvenir. Mais il est certain qu' Aristote a distingué autrement la mémoire & la reminiscence ; car , selon lui , la mémoire ne consiste que dans une image , & une représentation imprimée sur la substance de

l'endroit du corps où est le sens commun , à peu près de même que les figures sont représentées sur de la cire par l'impression des cachets ; *de sorte qu'avoir la mémoire de quelques choses , c'est avoir les figures des choses ainsi représentées , au lieu que la reminiscence emporte outre cela une certaine perception de l'esprit , qui fait qu'en se ressouvenant , on fait cela même qu'on se ressouvient , qui est commun à toutes sortes de pensées , puisqu'il est impossible de penser sans savoir que l'on pense. Ainsi Aristote disant que les bêtes ne se ressouvient nullement , & qu'il n'y a que l'homme qui ait la faculté de se ressouvenir , il ne faut point trouver étrange s'il a dit aussi que l'homme seul , entre tous les animaux , étoit capable de penser : ce philosophe a donc cru que les bêtes n'avoient point de véritables pensées. Il ne reste après cela , sinon qu'Aristote ait reconnu que les bêtes étoient des Automates , & qu'elles ne se mouvoient que par machine & par des efforts préparés. Et c'est aussi ce qu'il a dit bien clairement ; car voici comme il parle , expliquant comment se fait le mouvement des animaux. Comme ces machines qu'on appelle automate , dit-il , dès lors qu'on les remue tant*

soit peu , d'une certaine maniere , font incontinent leurs mouvements par la force des ressorts débandés..... aussi les animaux se meuvent de même , ayant des os & des nerfs comme autant d'instruments disposés par l'industrie de la nature qui font en eux ce que font dans les machines les pieces de bois & de fer avec leurs ressorts. *Il dit la même chose ailleurs.* Il peut se faire , dit-il , que dans les animaux une chose en meuve une autre , & que leurs corps soient comme ces merveilleux automates ; car , en effet , ils sont composés de membres qui ont cette faculté , même lorsqu'ils sont en repos , *de pouvoir faire certains mouvements aussi-tôt qu'on les y détermine.* Et comme dans ces machines il n'est nullement besoin que quelqu'un y touche actuellement , quand elles font leurs mouvements , pourvu qu'on les ait auparavant touchées : *aussi on en peut dire autant des animaux.*

Ces passages font beaucoup d'honneur à Aristote. Ils témoignent , 1 , qu'il a connu la mécanique que la nature a pratiquée dans les corps des animaux , & qu'elle y exerce journellement ; 2 , qu'il a connu la difficulté inconcevable de la pensée de la matiere ; mais enfin

il n'a jamais avancé , ni comme une chose constante , ni comme une supposition , que les bêtes ne sentent pas ; il ne les a point dépouillées de la pensée , en prenant ce mot comme le prennent les Cartésiens , mais en le prenant dans un sens particulier , pour ce que l'on nomme méditation. Il n'y a nulle apparence qu'il ait défini la mémoire comme le Pere Pardies l'assure ; car cette définition ne met point de différence entre l'imagination & la mémoire. Et en tout cas , les bêtes ne seront jamais des machines , pendant qu'elles se pourront former l'image d'un objet absent : c'est ce qu'emporte la mémoire , selon l'explication même du Pere Pardies. Enfin ce Jésuite n'a eu aucun droit de se pourvoir contre la critique qui a été faite du Traducteur d'Aristote. *Βουλευέσθαι* est une espèce de pensée , & non pas en général la pensée , de sorte qu'encore que l'homme fût seul capable du *Βουλευέσθαι* , comme le veut Aristote , il ne s'ensuivroit pas qu'il fût le seul qui pensât.

L'on n'est pas mieux fondé , quand on nous renvoie au IV Livre des Tusculanes de Cicéron , & au témoignage de Porphyre , de Proclus , &c. : Il n'y a

nulle conformité. entre le dogme des automates , & ce que disent ces anciens Auteurs. Un savant Prélat , qui a écrit contre Descartes , l'accuse de n'avancer aucune doctrine que l'on ne voie dans les Auteurs qui l'ont précédé. On voit là quatre autorités , celle de Cicéron , celle de Plutarque , celle de Porphyre & celle de Proclus. Examinons-les un peu l'une après l'autre , & laissons Pereira , qui fait la clôture des paroles du savant Prélat ; laissons-le , dis-je , puisque nous en avons assez parlé dans les remarques qui précèdent celle-ci.

L. Le passage de Cicéron n'est point une bonne preuve , il ne contient autre chose que la distinction que les Stoïciens mettoient en avant , en prétendant que les passions & la raison étoient deux choses contraires , & qu'ainsi elles ne pouvoient avoir qu'un même sujet ; elles ne pouvoient donc convenir qu'aux animaux raisonnables ; elles ne convenoient donc point aux bêtes. C'est ainsi que Cicéron représente une partie des subtilités Stoïciennes , sur la doctrine des passions. Ce qu'il dit ne signifie , en nulle manière , que les Stoïciens ôtaient aux animaux les sentiments que nous appellons amour , haine , colère , &c.

Ils reconnoissoient que les animaux sont quelque chose de semblable à ce que sont les hommes qui se mettent en colere , qui s'abandonnent au plaisir , ou à la peur , ou à quelque autre passion ; mais ils prétendoient que cet état - là n'étoit point réellement , ou amour , ou haine , ou colere , ou en général une passion dans les animaux ; car pour être tel , disoient-ils , il auroit fallu que les bêtes y fussent tombées par le mépris de la raison : or elles sont irraisonnables , & par conséquent la raison n'est point leur regle ; elles ne font rien qui tende , ou à s'écarter de cette regle , ou à s'y conformer ; puis donc que les passions naissent dans l'homme parce qu'il s'écarte de la raison qui est sa regle , & puisque leur nature consiste à être contraires à la raison qu'il doit suivre , il faut conclure que ce qui se passe dans les bêtes , qui ressemble aux passions , n'est pas néanmoins une passion. C'est à quoi aboutissent les subtilités des Stoïciens. C'étoit proprement une dispute de mots , & , pour le moins , est-il fort certain qu'ils ne nioient pas que ce que les autres philosophes nommoient colere , ou amour , ou crainte dans les animaux , ne fût un sentiment actif. Ils ne nioient pas qu'un

chien ne connût son maître , & qu'une brebis ne connût un loup comme une chose dont il falloit s'éloigner. Je ne m'arrêterai pas au recueil des preuves qui pourroient mettre ce fait-là dans la dernière évidence , il suffit de dire que ceux qui ont le plus affecté de réfuter ce qu'il y avoit de paradoxe dans le système des Stoïciens , ne leur ont jamais reproché qu'ils réduisissent les bêtes à la condition des automates. Les auroit-on épargnés sur un tel dogme ?

II. Le passage de Plutarque, on verra, ci-dessous , qu'il est obscur & composé de parties discordantes. Je dis ici de plus que l'on y voit manifestement une extrême opposition entre la doctrine de Diogene & celle de M. Descartes. Celle-là établissoit que les bêtes sont composées de corps & d'ame , & que si leur ame ne sent pas & ne raisonne pas actuellement , c'est à cause que l'épaisseur des organes , & l'abondance des humeurs , la réduisent à la condition des fous. M. Descartes ne reconnoît dans les bêtes aucun principe sensitif ; il ne les compose que de matiere ; il les fait un corps sans ame. Notez que , si la doctrine de ce Diogene avoit quelque probabilité , ce ne seroit que touchant

les bœufs & les pourceaux ; mais elle paroît ridicule quand on l'applique aux hirondelles , aux mouches , aux abeilles & aux fourmis , dont les organes font incomparablement plus minces & moins humides que ceux de l'homme.

III. Le passage de Porphyre nous arrêtera un peu plus. Le savant Prélat assure que ce philosophe a réfuté ce que Diogene disoit des bêtes , qu'elles n'avoient ni intelligence , ni sentiment : mais il est certain que Porphyre ne réfute qui que ce soit qui eût dit qu'elles étoient insensibles. Son silence à cet égard-là est une preuve formelle que jamais personne n'avoit débité encore ce paradoxe ; car, comme rien n'est plus contraire au but que Porphyre se proposoit dans tout cet ouvrage , il n'eût eu garde d'oublier la réfutation de cette hypothèse ; il travailloit à prouver qu'il ne faut point se nourrir de la chair des animaux ; il trouvoit plusieurs inconvénients dans cet usage , & nommément l'introduction à la barbarie ; il ramassoit toutes sortes de réponses aux objections de ses adversaires : or quelle objection y avoit-il aussi forte que de dire que les bêtes ne sentent point ? N'est-il pas sûr que cela posé l'on ne seroit pas

plus cruel en tuant un bœuf , qu'en arrachant des naveaux ? Voici une autre considération qui me persuade que Porphyre n'avoit point oui parler du paradoxe que l'on prétend qu'il a réfuté : Il pose , comme un principe avoué de tout le monde , que les bêtes ont du sentiment , & il en tire cette conséquence : *elles sont donc raisonnables ;* & il trouve , dans cette conséquence , les arguments les plus spécieux qu'il puisse alléguer en faveur de son entreprise. Il se propose cette objection , *puisque la nature animale renferme des sujets raisonnables , il faut aussi qu'elle en renferme d'irraisonnables ;* & il répond comme Plutarque , ou plutôt il copie presque mot à mot trois ou quatre pages de Plutarque sans le nommer. Ce qu'il lui dérobe contient nommément ce que l'on a vu ci-dessus. Ce sont deux passages qui témoignent démonstrativement qu'en ce temps-là tous les philosophes s'accordoient à dire qu'il n'y a point d'animal sensitif. Amyot a si mal traduit le premier , qu'il est impossible d'y rien comprendre ; il a mieux réussi dans le second. Je rapporte ses paroles , & je dirai ci-dessous pourquoi je les mets ici. » Et quant à ceux qui parlent

» de cela si lourdement & si imperti-
 » nemment , que de dire que les ani-
 » maux ne se réjouissent ni ne se cour-
 » roucent , ni ne craignent point , que
 » l'arondelle ne fait point de provision ,
 » & que l'abeille n'a point de mé-
 » moire , mais qu'il semble seulement
 » que l'arondelle use de prévoyance ,
 » que le lion semble se courroucer , &
 » la biche trembler de peur , je ne sai
 » pas ce qu'ils respondroyent à ceux
 » qui leur mettroyent en avant , qu'il
 » faudroit donc aussi dire qu'ils ne
 » voyent & qu'ils n'oyent point , &
 » qu'ils n'ont point de voix , mais seu-
 » lement qu'il semble qu'ils voyent &
 » qu'ils oyent , & qu'ils ont voix , &
 » brief qu'ils ne vivent pas , mais qu'il
 » semble qu'ils vivent ; car dire l'un ne
 » seroit pas plus , contre toute mani-
 » feste évidence , que l'autre «. J'ai
 copié ce passage , afin de fortifier la
 conséquence que j'en ai tirée , qui est
 que le dogme des automates étoit confi-
 déré alors , non pas comme un dogme
 que les Stoïques ne pourroient pas ré-
 futer , si quelqu'un se mettoit en tête
 de se servir de cette objection pour les
 battre de leurs propres armes. Plutarque,
 me dira-t-on , & Porphyre , se servent

du mot *λεγουσι*, qui est le participe du temps présent. Il y^e avoit donc des personnes qui faisoient actuellement cette objection aux Stoïciens. Je réponds que le traducteur François de Plutarque, comme l'on vient de le voir, s'accorde en cela avec Xylander, approuvé par le docte Hastenius, que le mot *legoufi* se doit prendre au temps futur conditionnel. La Grammaire le souffre, & l'histoire le demande en cet endroit-ci ; car ces deux grands défenseurs de la raison des animaux, Plutarque & Porphyre, auroient sans doute disputé contre le dogme des automates, s'ils eussent su qu'il avoit ou qu'il avoit eu des partisans. Or, ils n'en disent quoi que ce soit.

IV. Quant à Proclus, il est bien vrai qu'il assure que, selon Platon, l'ame raisonnable est proprement ame ; & que les autres ames ne sont que des images ou des simulâcres d'ame ; mais il dit en même temps qu'elles participent à la connoissance & à la vie, & que les animaux raisonnables ne sont pas les seuls qui participent à l'entendement ; que tous les autres animaux, doués d'imagination & de mémoire, & de sentiment, y participent aussi ; n'est-ce

pas enseigner fort clairement que l'ame des bêtes est sensitive, & telle en un mot que les Sectateurs d'Aristote nous la dépeignent ? J'observerai que, dans la doctrine Platonique, il y avoit entre l'ame & l'entendement, une différence qui ne ressemble pas mal à la différence que les Péripatéticiens mettent entre l'espece & le genre. Les Platoniciens disoient que quatre choses antérieures les unes aux autres, savoir, l'essence, la vie, l'entendement & l'ame avoient précédé les corps ; que la vie participoit à l'essence ; que l'entendement participoit à la vie & à l'essence, & que l'ame participoit à l'entendement, à la vie & à l'essence, & avoit outre cela la raison, comme sa nature particuliere : c'est ce qu'on appelleroit dans l'école, la différence spécifique de l'ame. Ainsi, l'ame pouvoit concourir, en quatre manieres, à l'arrangement de tous les êtres postérieurs. Elle étendoit jusqu'aux corps ses influences, en tant qu'elle existoit ; elle les étendoit jusqu'aux plantes, en tant qu'elle vivoit, & jusqu'aux bêtes, en tant qu'elle participoit à l'entendement ; & jusqu'aux premieres natures, susceptibles de la raison, avec les autres attributs, en tant qu'elle étoit raisonnable.

Pour ce qui est de l'entendement , qui avoit précédé l'ame , & qui étoit la plénitude de la vie & même de l'être , il influoit en trois manieres dans l'économie de l'univers. Il allumoit , par sa vertu spécifique , tout ce qui est doué de la faculté de connoître ; & il concouroit à communiquer la vie à un plus grand nombre de choses , & l'essence à tout ce que l'Etre avoit formé. Les bêtes étoient comprises dans la classe des créatures qui recevoient l'irradiation de sa vertu. Cela est manifeste par les paroles dont Proclus se sert en parlant de ce que fait l'ame , en tant qu'elle participe à l'entendement. Rien ne seroit plus facile que d'entasser des autorités qui prouveroient clairement , que , lorsque Platon dit que l'ame des bêtes est un simulacre d'ame , il n'a point prétendu leur ôter ce sentiment. J'ai donné ailleurs l'analyse de quelques endroits de la XXV Dissertation d'un Philosophe Platonicien , qui marque très-clairement ce qui distingue l'ame des bêtes d'avec l'ame humaine : mais il se contente d'ôter la raison aux bêtes , & leur laisse le sentiment.

§. II.

L'ame des bêtes crue raisonnable par presque tous les anciens Philosophes. Anaxagore , Pythagore , Platon , Porphyre , Aristote , Gallien , Sénèque , Diogene , Straton & Enesidème , Parménide , Empédocle , Démocrite , Philon , Laënce , Arnobe , Maimonides , &c.

Presque tous les anciens Philosophes ont enseigné que cette ame étoit raisonnable : il falloit donc qu'ils crussent qu'elle ne différoit de celle de l'homme , que selon le plus & le moins. Anaxagore établissoit cette différence là , en ce que l'homme peut expliquer ses raisonnements , & que les bêtes ne peuvent pas expliquer les leurs. Pythagore & Platon ne s'éloignent pas de cette pensée , puisqu'ils disoient que l'ame des bêtes raisonnables effectivement n'agit pas néanmoins selon la raison , à cause que la parole lui manque , & que ses organes ne sont pas bien proportionnés. Il seroit à souhaiter que Plutarque , qui savoit donner aux matieres une si noble étendue quand il vouloit , n'eût pas été

si laconique en cette rencontre ; mais quelque ferré que soit son langage , il ne sauroit nous mettre en ~~suspens~~ à l'égard du dogme de Pythagore : on connoît assez clairement que , selon ce Philosophe , l'ame des bêtes ne differe point substantiellement de l'ame de l'homme ; car il enseignoit la transmigration des ames , c'est-à-dire qu'elles passioient indifféremment du corps d'un homme dans celui d'un animal , & du corps d'un animal dans celui d'un homme. Il n'y a guere de dogmes qui aient eu plus de sectateurs que celui-là. Je ne pense pas qu'il y ait des Philosophes qui aient parlé plus avantageusement de l'ame des bêtes que Porphyre. Il leur a donné , non - seulement la raison , mais aussi la faculté de faire entendre leurs raisonnements ; il a cru que leur langage a été intelligible à quelques personnes , & que l'homme ne les surpassé qu'en ce qu'il possède un raisonnement plus raffiné. Il prouve cela par des raisons & par des autorités : il cite Empedocle , Platon & Aristote. Quelques savants ne conviennent pas qu'Aristote soit cité bien à propos : ils prétendent qu'il n'accorde aux bêtes qu'une image ou qu'une copie de raison ;
ils

ils se moquent de ce prétendu langage intelligible à Tirésias , & à Melampus , & , sur quoi ils remarquent qu'un Rabbin a suivi l'erreur de Porphyre , & qu'il a cru que Salomon entendoit le même langage. Peut-être ne leur seroit-il pas bien facile de faire voir , que leur Aristote ait établi une différence substantielle entre l'ame des brutes & celle de l'homme : car de dire qu'il n'a point cru que les bêtes se conduisent par raison , ne seroit pas une bonne preuve ; puisqu'il est certain que les enfans & les frénétiques ont une ame de la même espèce que les personnes les plus raisonnables , & qu'il paroît plus de raison dans la plupart des animaux , que dans les enfans d'un an , & que dans les frénétiques. On pourroit donc croire qu'Aristote ne reconnoissoit qu'une différence du plus au moins entre l'ame de la bête & celle de l'homme , c'est-à-dire que la différence des organes faisoit , selon lui , que l'ame de l'homme raisonnoit subtilement & facilement , & que celle de la bête ne raisonnoit que d'une façon confuse : on confirmoit cela par la prétention de ceux qui disoient qu'il n'a point cru l'immortalité de l'ame.

Il faut prendre garde à une chose ; c'est qu'on ne trouve pas que les anciens , lorsqu'ils ont quitté ou le style poétique ou le style d'orateur , aient reconnu une véritable différence entre l'ame humaine & la matiere. Je ne parle pas de la matiere crasse , pesante , palpable ; mais de celle que les chymistes nomment esprit , & qui est aussi essentiellement corps & matiere , que la boue & la chair le peuvent être. Selon cela , on ne devoit point penser que l'ame des bêtes & celle de l'homme différassent autrement que du plus au moins , & selon divers degrés de subtilité , & par conséquent on a dû croire que la seule disposition des organes est cause que la raison ne se développe pas dans les animaux comme dans l'homme. Galien sans doute a été dans ce sentiment : car il n'a point cru que notre ame fût incorporelle ; il ne la distinguoit point de la chaleur naturelle , & de l'harmonie du tempérament ; je fais bien que plusieurs ont dit que l'ame de l'homme descendoit du ciel : mais cela ne prouve pas qu'ils l'aient cru immatérielle. Outre que les Stoïciens ont enseigné que toutes les ames , sans exception , découloient de la même source ,

pouvoient-ils donc croire que l'ame des bêtes fût destituée du sentiment ? Je ne pense pas qu'ils l'aient cru , & si Sénèque l'a dit quelque part , il s'est réfuté lui-même visiblement dans plusieurs autres endroits. Lisez sa dernière lettre , vous y trouverez qu'il ne refuse aux animaux que la raison , la sagesse , le vrai bien , la félicité ; mais non pas le sentiment. Sénèque pose un principe qui nous fera voir en quel sens il dit ailleurs , que les animaux ne se mettent point en colere , & qu'ils ne sont pas capables de conférer un bienfait. Il suppose qu'une nature qui n'est pas susceptible de deux contraires , ne l'est ni de l'un ni de l'autre : d'où il conclut que les bêtes n'étant pas capables d'agir selon l'ordre & selon les regles de la raison , & ne pouvant pas avoir la vertu , ne font rien qu'on puisse nommer déréglé , déraisonnable , action vicieuse. Voilà pourquoi il ne nomme point colere la violence ou la fureur des lions ; car selon les Stoïciens les passions étoient un vice , & par conséquent elles ne pouvoient tomber que dans un seul sujet qui possède la vertu & la raison , & qui est capable de parvenir à la perfection du sage. Dans une autre lettre il établit fortement que

les bêtes sentent ; il n'eût pas pu s'exprimer plus clairement , s'il eût été de l'opinion de nos scholastiques. Il va même plus loin qu'eux ; car il soutient qu'elles sentent leur sentiment. En cela il ne fait que suivre les principes de sa secte. C'est le propre des animaux à ce que disoient les Stoïciens , de souhaiter leur conversation , & de savoir que la nature les recommande à eux-mêmes.

Quant aux Cyniques , le passage de Plutarque que M^r. de Rondel rapporte , contient nettement qu'au dire de Diogène les bêtes ne sentoient pas. Je voudrois voir un peu plus au long la doctrine de ce philosophe , car ce que Plutarque nous en dit est fort obscur : le commencement & la conclusion y détruisent le milieu. Elles participent à l'intelligence ; voilà le commencement. Elles sont affectées à-peu-près comme les fous ; voilà la fin. Les fous & les maniaques ne sentent-ils pas ? Si on les eût comparées aux malades de léthargie, ou d'apoplexie , il y eût eu quelque liaison dans les discours. Quel que puisse être le dogme de Diogène sur ce point là , il est sûr que l'antiquité fournit beaucoup plus de gens qui le combat-

tent, que de gens qui s'en approchent. Plutarque a fait un traité exprès pour montrer que les animaux raisonnent. L'ouvrage où il examine si les animaux terrestres ont plus d'industrie que les animaux aquatiques, tend au même but. J'en tirerai une observation qui me paroît importante. L'auteur voulant réfuter ceux qui disent que comme il y a des animaux raisonnables, il faut aussi qu'il y en ait d'irraisonnables, soutient que par la même raison on pourroit dire qu'il doit y avoir des animaux qui ne sentent pas, comme il y en a qui sentent. Notez qu'il suppose que jamais personne n'avoit avancé cette dernière division de l'animal; il la donne comme l'exemple d'un dogme que l'on ne seroit jamais reçu à produire. Son argument est ce que l'on appelle réduction à l'absurde. Peu après il réfute les Stoïques, par une remarque de la même force: les bêtes, disoient-ils, n'ont point de passions; leurs desirs ne sont point desirs, mais quasi-desirs, &c. que répondriez-vous donc, leur dit-il, si quelques-uns s'avisent de dogmatiser qu'elles ne voyent & qu'elles n'entendent pas; mais que leur vue est quasi-vue. Cela montre que Plutarque étoit

persuadé que jamais aucun philosophe n'avoit rejeté l'ame sensitive des bêtes. Il falloit donc qu'il entendît l'opinion de Diogene autrement que nous n'entendons le sentiment de Pereira.

Nous pouvons compter Straton & Enesidème parmi ceux qui ont soutenu que l'ame des bêtes est raisonnable ; car ils enseignoient que le sentiment ne peut subsister sans l'intelligence , & ils n'avoient garde de refuser le sentiment aux bêtes.

On prétend que Parménide , Empédocle , Démocrite & Anaxagore enseignoient que toutes les bêtes sont douées d'intelligence. Je laisse là l'opinion qui a été si commune dans l'antiquité , que les corps vivants contenoient une ame qui étoit une portion de l'ame du monde. Je conviens que la suite naturelle de ce dogme est de dire que l'ame des bêtes est de la même nature que celle de l'homme : mais cela ne prouve pas que les bêtes soient raisonnables actuellement : car on pourroit soutenir que les portions de l'ame du monde qui sont unies à certains corps perdent la force de raisonner ; & puisque les partisans de l'ame du monde , n'enseignoient pas que l'ame des plantes fût raisonnable ,

il falloit qu'ils crussent que leur doctrine n'étoit point un engagement à soutenir que les bêtes raisonnassent. Ne parlons donc point de cette opinion quoique Virgile l'ait alléguée comme le moyen le plus capable d'expliquer tout ce qu'il venoit de dire des qualités des Abeilles. Il vaut mieux parler de Philon, qui fit un Livre où il soutenoit que les bêtes sont raisonnables. J'ai parlé ailleurs du sentiment de Galien.

Quoique Lactance déclare en quelques endroits que Dieu n'a point accordé aux bêtes la faculté raisonnable, il ne laisse pas de soutenir dans le *Traité de ira Dei*, qu'excepté la religion il n'y a rien en quoi les bêtes n'imitent les hommes, & ne participent aux avantages de l'espèce humaine. La différence n'est que du plus au moins. Il ne faut pas croire pour cela qu'il ait prétendu que l'ame des bêtes est spirituelle & immortelle; car en ce temps-là on ne voyoit pas clairement la liaison qui se trouve entre la pensée & la spiritualité.

Arnobé n'enseigne-t-il pas clairement que l'ame humaine est mortelle de sa nature, qu'elle périra totalement dans les enfers par l'activité des tourments,

& qu'elle ne durera toujours dans le Paradis que par une pure grace de Dieu ? Ne soutient-il pas qu'une nature immortelle & non composée est incapable de sentir de la douleur ? Il en sentoit , il ne croyoit donc pas que son am fût un être spirituel , immatériel , immortel. Il réfute les Platoniciens sur ce qu'ils disoient que l'ame de l'homme est une origine céleste , qu'elle est immortelle & incorporelle ; il les réfute , dis-je , entre autres raisons par celle-ci , c'est qu'il n'y a presque point de différence entre notre ame & celle des bêtes. Il examine les prééminences de l'homme sur les animaux , & il prétend faire voir que c'est peu de chose ; il assure nommément que les hommes ne surpassent pas les bêtes en raison. Nous pouvons donc mettre Arnobe entre ceux qui ont enseigné que l'ame des bêtes est raisonnable. C'est de lui sans doute que Lactance avoit appris à n'établir d'autre différence entre elles & l'homme , que celle du culte de Dieu. Il s'est trouvé des Philosophes qui ont envié à l'homme ce privilege ; car ils ont dit que les animaux avoient une religion. Xenocrate le Carthaginois ne nioit pas que Dieu ne leur fût connu : Démocrite a dû croire la même chose ,

'il a raisonné conséquemment : c'est
 lu moins la prétention de Clément d'A-
 exandrie. Pline met la religion entre
 es vertus morales des Eléphants. Pour-
 oit-on croire que les disciples de Pla-
 on ôtaient aux bêtes le raisonnement ,
 ux qui trouvoient si probable qu'elles
 toient immortelles à l'égard de l'ame ,
 omme l'observe Paganinus Gauden-
 ius ? Je ne dis rien de Salomon qui
 emble dire formellement que l'ame de
 'homme & celle des bêtes sont d'une
 même nature : car il ne faut point pren-
 re ses paroles au pied de la lettre , il
 aut leur donner un meilleur sens : mais
 nous sera fort permis de croire que
 plusieurs Rabbins ont donné aux bêtes
 'ame raisonnable.

La fameux Maimonides a cru sans
 oute qu'elles raisonnent ; car il leur
 ttribue une espece de franc-arbitre. Mr.
 Arnauld a raison de lui objecter qu'il
 'ensuit de là qu'elles peuvent être pu-
 nies , ou récompensées après la mort.
 i je rapporte un peu au long ce qui pré-
 ede cette réflexion de Mr. Arnauld ,
 'est à cause de certains faits qui nous
 pprennent l'opinion de quelques Juifs
 ur les animaux. Ce grand Rabbini *ex-*
lique cinq opinions touchant la provi-

dence , qui sont toutes , à ce qu'il croit ,
aussi anciennes que les Prophetes. La
quatrième de ces opinions étendoit à
tout la providence de Dieu , & ne nioit
pas le libre arbitre de l'homme. Mai-
monides objecte plusieurs inconvénients
aux Sectateurs de cette opinion : *Ils di-
soient que c'étoit un ouvrage de la sagesse
de Dieu , de ce qu'il y avoit des hom-
mes qui sans avoir péché naissoient avec
beaucoup de défauts , & qu'il étoit meil-
leur d'être ainsi , que de n'être point.*
Nous ne comprenons pas , dit ce Doc-
teur Juif , *quelle bonté il peut y avoir en
cela.* » Quand on leur demandoit quelle
» justice y avoit dans la mort des bêtes ,
» quel péché elles avoient commis , &
» pourquoi Dieu vouloit , puisque sa
» providence s'étendoit à tout , qu'un
» rat innocent fût déchiré par un chat ;
» ils répondoient , que Dieu l'avoit
» ainsi ordonné , mais qu'il récompen-
» seroit ce rat dans le siècle à venir.
» Cela étoit fort ridicule de vouloir
» qu'il y eût un paradis pour les bêtes.
» Mais ce Rabbïn donne lui-même un
» peu de lieu à cette rêverie , quand il
» attribue une volonté aux animaux
» irraisonnables , aussi-bien qu'aux hom-
» mes , Car s'ils avoient une volonté ,

» on auroit peine à dire pourquoi ils
 » ne feroient pas capables de bien &
 » de mal , de punition & de récom-
 » pense.

Les Sociniens ne vont pas si loin que Maimonides ; ils ne donnent point aux bêtes une volonté proprement dite , ni un franc-arbitre proprement dit ; ils ne les font pas susceptibles de la vertu & du vice , ni des peines & des récompenses proprement parlant : ils disent néanmoins que la raison , la liberté & la vertu se trouvent en elles imparfaitement & analogiquement , & qu'elles se rendent dignes de peine & de récompense , en quelque façon. Je ne sai si Guillaume de Paris , l'un des grands génies de son siècle , a pû se défendre d'aller un peu au delà de ce sentiment ; car on veut qu'il ait enseigné que l'ame des bêtes est spirituelle , & l'on ne demeure pas d'accord qu'il ait jamais rétracté ce dogme.

Le Philosophe Celse a eu des sentimens outrés sur l'intelligence des bêtes & la dignité de leur nature. Car voulant combattre ce que disent les Chrétiens , que toutes choses ont été faites pour l'homme , il s'efforce de montrer que les bêtes ne sont pas moins excel-

lentes que l'homme, & que même elles le surpassent. Il leur attribue une forme de gouvernement, l'observation de la justice & celle de la charité. Il prétend que les fourmis entrent en conversation les unes avec les autres. » *Lorsqu'elles se rencontrent, dit-il, elles s'entretiennent ensemble; ce qui fait qu'elles ne s'égarent point dans leur chemin. Elles ont donc la raison dans tous ses degrés; elles ont naturellement les idées de certaines vérités universelles; elles ont l'usage de la voix, elles ont la connoissance des choses fortuites; & elles le savent exprimer* ». Il assure qu'il y a des bêtes » qui savent les secrets de la magie : de sorte que les hommes ne s'en fauroient prévaloir, comme d'un avantage qu'ils aient sur les bêtes. Voici de quelle manière il en parle. *Si l'homme fait vanité de savoir les secrets de la magie, les serpents & les aigles en savent encore plus que lui. Car ils ont plusieurs préservatifs contre les poisons & contre les maladies: & ils connoissent la vertu de certaines pierres, pour la guérison de leurs petits; desquelles les hommes font tant d'estime, que quand ils en trouvent, ils s'imaginent avoir*

» *trouvé un thrésor.....* Après cela ,
 » voulant montrer , bien au long , que
 » les hommes sous ombre qu'ils con-
 » noissent la Divinité, ne doivent point
 » prétendre l'emporter, par-là, sur tous
 » les Etres mortels , puisqu'il y a des
 » animaux sans raison , qui en ont une
 » idée dure & distincte, pendant que les
 » plus subtils , soit d'entre les Grecs ,
 » soit d'entre les Barbares , ont par-
 » tout tant de disputes à son occasion :
 » il ajoute : *si l'on prétend élever l'hom-*
 » *me au-dessus des autres animaux ,*
 » *parce qu'il est capable de connoître la*
 » *Divinité, & d'en recevoir l'idée &*
 » *l'impression ; qu'on sache qu'il y en a*
 » *plusieurs , parmi eux, qui se peuvent*
 » *attribuer le même avantage : & non*
 » *sans fondement. Car qu'y a-t-il de*
 » *plus divin que de prévoir & de prédire*
 » *l'avenir ? Or les autres animaux, &*
 » *les oiseaux sur-tout , sont, en cela ,*
 » *les maîtres des hommes ; & l'art de*
 » *nos dévins ne consiste qu'à entendre ce*
 » *que les animaux leur enseignent. Les*
 » *oiseaux donc, & les autres animaux*
 » *propres à la divination, auxquels Dieu*
 » *découvre l'avenir , nous le montrent*
 » *par des signes & par des symboles ; ce*
 » *qui est une preuve, qu'ils ont naturel-*

» lement plus de commerce & un com-
» merce plus étroit avec la Divinité, que
» nous n'avons ; qu'ils nous passent en
» savoir, & qu'ils sont plus chers à
» Dieu que nous. Les hommes les plus
» éclairés disent aussi, que ces animaux
» communiquent ensemble, d'une ma-
» nière bien plus sainte & plus noble,
» que nous ne faisons : & que, pour
» eux, ils entendent leur langage, com-
» me ils le justifient, lorsqu'après nous
» avoir avertis, que les oiseaux disent
» qu'ils iront en tel lieu, & qu'ils y fe-
» ront telle chose, ils nous les montrent,
» qui y vont, & qui la font en effet. A
» l'égard des éléphants, encore, il n'y a
» rien qui paroisse plus religieux pour
» les serments, ni qui garde à Dieu une
» fidélité plus inviolable : ce qui ne sau-
» roit venir d'ailleurs, sans doute, que
» de ce qu'ils le connoissent ». Je ne
rapporte point ce qu'Origene répond à
toutes ces choses : il suffit que j'avertisse
qu'il les réfute dans l'Ouvrage qu'il a
composé contre Celsus.

§. III.

Sentiments des Modernes sur l'ame des Bêtes. Valla. Antoine Cittadin. Etienne Pasquier. Montagne. Raimond Sebon. Charron. De la Chambre. Isaac Vossius. Saumaise, &c.

Pour venir aux modernes, j'observerai que Valla & Antoine Cittadin ont reconnu de la raison dans les animaux. Etienne Pasquier a composé une belle lettre sur cette opinion. Cette lettre est la I. du dixieme Livre. Montagne s'est déclaré pour ce sentiment, & l'a soutenu avec tant de soin, qu'il semble qu'il ait voulu que l'Apologie de Raimond Sebon fût en partie celle des bêtes. Charron l'a suivi en cela, comme en plusieurs autres choses. Un médecin de la Rochelle ayant écrit contre Charron, fut réfuté à son tour par l'une des meilleures plumes qui ayent écrit en François sur des matieres de philosophie. Je parle de Mr. de la Chambre, Médecin de Mr. de Segulier Chancelier de France. Le Médecin de la Rochelle répliqua; son Antagoniste en fit autant, & intitula son ouvrage, *Traité de la connois-*

ſance des Animaux, où tout ce qui a été dit pour & contre le raisonnement des Bêtes eſt examiné. J'obſerve en paſſant qu'Iſaac Voſſius eſtime qu'à l'égard du langage, la condition des animaux eſt beaucoup meilleure que la nôtre, vû qu'ils ſe communiquent plus promptement, & peut-être plus heureuſement leurs penſées que nous ne faiſons. Un Allemand le critique là-deſſus. Cet Allemand, auteur d'une continuation de l'Histoire des Animaux, s'eſt déguifé ſous le nom de Johannes Cyprianus. C'eſt à la page 20 de cette continuation qu'il combat la ſuppoſition de Voſſius.

Saumaſe doit être compté entre les modernes qui ont cru que les animaux étoient doués de raiſon. Il a écrit que les exemples qui peuvent prouver cela rempliroient un Livre. Oſiander a déſapprouvé ce ſentiment. Voyez ſes notes ſur l'ouvrage de Grotius *de jure belli & pacis*, dans le chapitre où il rejette la définition du droit naturel adopté par Juſtinien au I. Livre des Inſtituts. Cette définition établit que les hommes & les bêtes participent au droit naturel. La plupart de ceux qui la ſuivent ſe fondent ſur l'hypothèſe,

qu'elles ne font point privées de l'usage de la raison : mais la plupart de ceux qui rejettent cette idée du droit naturel, se fondent sur l'hypothèse contraire. Osiandre est de ceux-là , & il trouve bon que Grotius n'ait pas approuvé la définition de Justinien , en quoi , dit-il, Laurent Valla , François Conan , Dominicus Sotus , & bien d'autres lui avoient servi de guide. Nous verrons ci-dessous une doctrine de Grotius qu'il a condamnée , touchant le principe de ce qui paroît raisonnable dans quelques actions des bêtes. Jean-Antoine Capella, Médecin Napolitain, publia en 1641, un Livre intitulé *Opusculum paradoxale où l'on prouve que les brutes ont l'usage de la raison* , je n'ai point lu ce Livre-là , & ainsi je ne saurois dire quel est le tour que l'Auteur a pris. Je connois mieux la doctrine de Mr. Willis. Il prétend que l'ame des bêtes est composée d'organes , & qu'elle est de la figure & de la grandeur du corps qu'elle informe ; mais qu'elle n'est pas si épaisse & que ses parties sont si déliées qu'on ne les peut voir , & qu'elles se dissiperoient aisément si le corps de l'animal ne les tenoit en état. Il donne à cette ame une espece de raisonnement dont il

fait même l'analyse. Il veut qu'il y ait dans l'homme une ame toute pareille à celle-là, & de plus une ame spirituelle, & il prétend expliquer par ces deux ames le combat que nous sentons en nous-mêmes, & que les autres philosophes expliquent par la faculté supérieure & la faculté inférieure d'une simple & unique substance spirituelle qu'ils nomment l'ame raisonnable : ne lui en déplaît, cette méthode d'expliquer le combat de la raison & de l'ame sensitive n'est point capable de contenter ; car chacun éprouve en soi-même que le principe qui souhaite les plaisirs charnels, est le même en nombre que le principe qui s'oppose à ce desir, & qui le surmonte quelquefois, & qui en est surmonté le plus souvent. Nous ne remarquerions pas cette unité de principe, si nous avions deux sortes d'ames réellement distinctes l'une de l'autre. S'il répondoit que l'une produit dans l'autre ses sentiments & ses passions, je répliquerois qu'il y auroit donc dans chaque comme deux substances qui voudroient la même chose. Or jamais personne ne s'est apperçu de ces deux principes distincts. Outre que si une ame corporelle pouvoit communiquer un

desir charnel à l'ame spirituelle de l'homme, le corps le seroit aussi, & par conséquent on multiplie les êtres sans nécessité, en donnant à l'homme un corps, une ame sensible, & une ame raisonnable. Mais laissons-là les disputes, rapportons un autre fait. Mr. Willis observe que le Chevalier Digbi a été du sentiment de Pereira, & de Descartes, à l'égard de l'ame des bêtes. Peu après on explique la différence qu'il y a entre Descartes & le Chevalier Digbi, & l'on montre que ce dernier n'ôte aux bêtes ni le sentiment ni la mémoire. Il n'est donc pas vrai qu'il suive & Pereira & Descartes, pourquoi le disoit-on donc ? Concluons que le Chevalier Digbi ne doit point être placé dans le Catalogue de ceux qui prennent les bêtes pour des automates. Mr. Locke s'est déclaré contre ceux qui ne donnent point aux bêtes le raisonnement. Vous allez voir en quoi consiste, selon lui, la différence entre les hommes & les bêtes. » La faculté de former des idées
 » générales est ce qui met une parfaite
 » distinction entre l'homme & les brutes, excellente qualité qu'elles ne
 » sauroient acquérir en aucune manière
 » par le secours de leurs facultés. Car

» il est évident que nous n'observons
» dans les bêtes aucunes preuves qui
» nous puissent faire connoître qu'elles
» se servent de signes généraux pour
» désigner des idées universelles ; &
» puisqu'elles n'ont point l'usage des
» mots ni d'aucuns autres signes généraux , nous avons raison de penser
» qu'elles n'ont point la faculté de faire
» des abstractions ou de former des idées
» générales... Nous pouvons donc sup-
» poser , à mon avis , que c'est en cela
» que les bêtes diffèrent de l'homme.
» C'est-là , dis-je , la propre différence ,
» à l'égard de laquelle ces deux sortes
» de créatures sont entièrement distin-
» ctés , & qui met enfin une si vaste
» distance entre elles. Car si les bêtes
» ont quelques idées , & ne sont pas
» de pures machines , comme quelques-
» uns les prétendent , nous ne saurions
» nier qu'elles n'ayent de la raison dans
» un certain degré. Et pour moi , il me
» paroît aussi évident qu'elles raison-
» nent , qu'il me paroît qu'elles ont du
» sentiment ; mais c'est seulement sur
» des idées particulières qu'elles rai-
» sonnent , selon que leurs sens les
» leur présentent. Les plus parfaites
» d'entré elles sont renfermées dans

» ces étroites bornes , n'ayant point ,
 » à ce que je crois , la faculté de les
 » étendre par aucune sorte d'abstrac-
 » tion. »

L'Auteur des *nouveaux Essais de mo-
 rale* , niant d'un côté que les bêtes aient
 une ame capable de raisonnement ,
 avoue de l'autre que leurs actions sont
 dirigées par une » raison extérieure , &
 » que cette raison & cette sagesse , qui
 » les conduit , est une sagesse & une
 » raison plus excellente & plus sûre
 « que celle de l'homme... la raison ,
 » continue-t-il , qui opere dans les
 » bêtes , n'est pas en elles , ... C'est ,
 » comme dit S. Thomas après tous les
 » anciens Peres , la souveraine & éter-
 » nelle raison de l'ouvrier suprême ,
 » qui conserve ses ouvrages , & qui les
 » conduit aux fins pour lesquelles il les
 » a créés , par des ressorts secrets qu'il
 » a mis en eux , qui sont diversement
 » déterminés selon les rencontres , pour
 » faire mille sortes de mouvements di-
 » vers , selon leurs différents besoins. »
 Joignez à cela ces paroles de Mr. Ber-
 nard : » Les Philosophes les plus déter-
 » minés à croire , que les bêtes ne sont
 » que de pures machines , doivent
 » avouer de bonne foi , qu'elles sont

» diverses actions , dont il leur est im-
» possible d'expliquer le mécanisme.
» Il seroit beaucoup plus court de se
» contenter de dire en général , que
» Dieu qui vouloit , que leur machine
» subsistât pendant quelque temps , a
» par sa sagesse infinie disposé leurs
» parties convenablement à cette in-
» tention. Il me semble d'avoir lu quel-
» que part cette thèse , Dieu est l'ame
» des brutes : l'expression est un peu
» dure : mais elle peut recevoir un fort
» bon sens ». Grotius a débité que cer-
tains actes , où les bêtes abandonnent
en faveur d'autrui leurs intérêts , pro-
cèdent d'une intelligence externe. Gas-
par Ziegler dans sa note sur ce passage
se plaint que Grotius n'ait pas expli-
qué plus clairement sa pensée touchant
la nature de ce principe extérieur : si c'est
la Providence divine , continue-t-il ,
Grotius s'expose aux traits piquants du
Docteur Huarte , qui a montré qu'un
Philosophe ne doit point expliquer les
phénomènes par l'opération immédiate
de Dieu. Il cite deux Ecrivains qui
ont rapporté à l'instinct de la nature
toute l'adresse des animaux , & il ap-
prouve leur opinion. Oslande s'est fort
étendu à refuter Grotius , & il a dit

entre autres choses , que ce principe extérieur devoit être ou Dieu , ou un Ange , ou la forme universelle d'Averroes , & qu'aucune de ces trois suppositions ne doit être admise. A propos d'Averroes, je dois dire ici qu'il admettoit un principe extérieur de l'intelligence humaine commun à tous les entendemens particuliers , & qui influoit aussi sur les bêtes & sur les pierres ; mais puisqu'il reconnoissoit que cette influence demeurait infructueuse à l'égard des bêtes & des créatures insensibles , parce qu'elle tomboit sur une matiere mal disposée , on ne peut pas inférer qu'il donna aux bêtes plus de perfection que les scholastiques ne leur en donnent. Mr. de Vigneul Marville raconte qu'il y eut un philosophe qui pour expliquer dans les conférences de Mr. Rohault comment les bêtes , n'étant que des Automates , *agissent néanmoins comme si elles avoient une ame* , recourut à l'hypothese du Comte de Gabalis , & par voie d'extension la fit servir à son but , c'est-à-dire , qu'il supposa que certains esprits élémentaires s'appliquent à *faire jouer , selon les règles des mécaniques , toutes les machines des animaux*. Le discours qu'il fit est tourné d'une maniere

très-ingénieuse , & mérita que Mr. Pequet dît à l'Auteur , que » si cet agréable système n'étoit pas vrai , au moins il étoit *ben trovato*. » Je ne doute point qu'il ne puisse plaire à quelques personnes : mais s'il s'agissoit ici de disputer , on montreroit aisément qu'il est incapable de donner raison des phénomènes , & qu'à certains égards il est plus embarrassé que celui de M. Descartes. Ce qui incommode le plus les Cartésiens , n'est pas de dire , que les bêtes se meuvent promptement en mille & mille façons , c'est de dire qu'elles donnent plusieurs marques d'amitié , ou de haine , ou de joie , ou de jalousie , ou de crainte ou de douleur &c. Le système de ces esprits élémentaires ne sert de rien pour l'explication de cela , puisqu'on prétend qu'ils ne s'appliquent à faire jouer les ressorts des bêtes que pour se donner un amusement agréable. Ils ne seroient donc pas assez fous pour s'assujettir au sentiment de la faim , ou au sentiment du froid ou à la douleur que causent les coups de bâtons , &c. Il faudroit donc qu'aucune de ces passions ne se trouve dans les bêtes , & voilà tout l'embarras revenu ; ou bien il faudroit dire que ces esprits sont condamnés à diriger les automates

comates des animaux, afin d'expier leurs péchés en souffrant toutes les passions que les Péripatéticiens donnent aux bêtes, ce qui est contre la supposition du Philosophe Gabaliste. Je laisse plusieurs autres difficultés aussi grandes que celles-là, qu'on peut opposer à ce système prétendu *ben trovato*.

On peut voir dans les nouvelles de la République des lettres, que Mr. Vallade, Auteur d'un Discours philosophique sur la création & l'arrangement du monde, a expliqué par le mécanisme les actions les plus surprenantes des animaux. Les mêmes nouvelles nous font savoir qu'on a critiqué Mr. de la Bruyere d'avoir soutenu *que les bêtes ne sont que de la matiere*. Vous trouverez dans le bel ouvrage de Dom François Lami, sur la connoissance de soi-même, un éclaircissement, » où l'on fait voir qu'on n'a nulle rai- » son solide d'attribuer ni la connois- » sance ni l'immortalité à l'ame des bêtes : au lieu qu'on ne peut raisonna- » blement se dispenser de donner l'une » & l'autre à l'ame de l'homme. « Cet éclaircissement mérite bien d'être là, & sur-tout parce qu'on y trouve la solution de la plus embarrassante difficulté

du systême des automates ; car l'Auteur montre que chacun se peut convaincre par de très-fortes raisons , que les autres hommes ne sont pas de simples machines , & c'est néanmoins ce qu'on tâche d'inférer de ce que les bêtes feroient composées d'organes si bien arrangés qu'elles pourroient faire sans connoissance tout ce que nous leur voyons faire. Si Dieu pouvoit fabriquer une semblable machine , replique-t-on , il pourroit aussi en composer d'autres qui feroient toutes les actions de l'homme , & par conséquent nous ne pourrions être assurés que de notre propre pensée , & nous devrions douter que les autres hommes pensassent. Le Pere Gisbert Professeur Royal dans l'Université de Toulouse , est un de ceux qui ont publié des Livres contre le sentiment des Cartésiens sur l'ame des bêtes. Notez qu'on a soutenu ce sentiment dans un Cours de Philosophie dicté à Paris au college des quatre nations , & puis imprimé en la même ville l'an 1695 sous le titre d'Institution philosophique pour l'intelligence des ouvrages des philosophes anciens & modernes. Il contient quatre volumes in-12. On voit dans le troisieme , depuis la page 271 jusqu'à la page 292 ,

ce qui concerne l'ame sensitive. Je ne doute point que Bayle, Docteur en Médecine & Professeur aux Arts libéraux à Toulouse, n'ait embrassé sur ce point-là le système Cartésien, dans la physique qu'il a publiée depuis peu en trois Volumes in-4^o.

§. I V.

Sentiment particulier de Sennert sur l'ame des Bêtes qu'il disoit immatérielle.

Daniel Sennert, célèbre Médecin de Wittemberg, vers le commencement du siècle dernier, qui s'acquît autant de réputation par ses ouvrages que par sa pratique, se fit beaucoup d'ennemis par la liberté qu'il osa prendre de contredire les anciens; mais rien ne fut plus mal reçu que le sentiment qu'il avança sur l'origine des ames. On en tiroit des conséquences fatales qu'il désavouoit à la vérité, mais qu'on ne laissa pas néanmoins de lui imputer.

On l'accusa de blasphème & d'impiété sous prétexte qu'il enseignoit que l'ame des bêtes étoit immatérielle. Il rejette l'opinion de ceux qui soutien-

nent qu'elle n'est pas d'une nature plus noble que les élémens , & il veut que de sa nature elle soit aussi immortelle que l'ame de l'homme : de sorte que si celle-ci ne périt pas avec le corps comme l'autre , c'est par une grace particulière du Créateur. Il ne pouvoit pas nier qu'il n'attribuât aux ames des bêtes une nature incorporelle ; car il avouoit qu'elles ne sont pas produites de la matiere , & il se moquoit de l'induction des scholastiques : mais il s'abstenoit de dire qu'elles fussent immortelles. Freitag , qui écrivit contre lui avec beaucoup de fureur ne manqua pas de lui objecter qu'il enseignoit des impiétés , & qu'il blasphémoit : de là vint que pour se justifier on fit voir le jour à un ouvrage qui a pour titre , *De origine & natura animarum in brutis sententiæ clariss. Theologorum in aliquot Germaniæ Academiis , quibus simul Daniel Sennertus à crimine blasphemiæ & heresios à Joh. Freitagio ipsi intentato absolvitur.* Freitag sonnant le tocsin s'adressa à toutes les Académies de la Chrétienté , & à tous les amateurs de l'Orthodoxie , & les anima puissamment à ne point souffrir ces pernicieuses innovations. Il demanda aux Théologiens s'ils souffriroient l'o-

pinion impie qui attribue l'immortalité à l'ame des bêtes qui ramenoit la métempficoſe , &c. Il ſuppoſe que la plupart des Profeſſeurs de Wittemberg voudroient étouffer ces monſtres ; mais que le crédit de leur collègue les empêche de ſe remuer. Sennert ſe plaint qu'on lui imputât des conſéquences qu'il n'enſeignoit point. Il ne ſeroit pas impoſſible que Sennert , quoiqu'habile homme , ne ſe ſoit pas apperçu , que les conſéquences qu'on lui attribua couloient naturellement de ſon principe ; mais il eſt encore plus vraifemblable qu'il ſ'en apercevoit bien , & qu'il n'oſoit en faire ſemblant , *propter metum Judæorum*. Il aima donc mieux par la rejection de ces conſéquences s'expoſer à l'accuſation de mal raiſonner , & de brouiller un ſyſtème , que d'encourir toutes les ſuites qu'auroit pu avoir le dogme de l'immortalité des bêtes. Quoi qu'il en ſoit , tout philoſophe , qui ſe pique de raiſonner conſéquemment , aimera toujours mieux dire qu'il ne connoît point ce que c'eſt que l'ame des bêtes , que de ſoutenir d'un côté qu'elle eſt produite de rien , indépendamment de la matiere , & de ſoutenir de l'autre qu'elle n'eſt pas un être créé , & qu'elle retourne dans le néant dès que

L'animal cesse de vivre. Voilà les embarras de Sennert : son Apologiste déclare positivement que l'ame des bêtes est faite de rien , & que cependant elle n'est point faite par création. Il cite Dannhauer qui a montré par l'exemple des especes intellectuelles , que tout ce qui est fait de rien n'est pas un être créé. Il cite Thummius qui a montré la même chose , par l'exemple des habitudes de l'ame. C'est ainsi que les Péripatéticiens éludent tout par des argumens *ad hominem*. Freitag ne cesse de reprocher à Daniel Sennert l'immortalité de l'ame des bêtes : il se laisse aller à l'enthousiasme poétique , pour exhorter les animaux à pousser des cris de joie & de triomphe ; il prétend que l'on renouvelle les rêveries de Paracelse , qui enseignoit que toutes les ames revenoient au monde de temps en temps. Sperlingen répond en deux mots , que ce n'est pas sa doctrine ni celle de Sennert : il avoue donc tacitement qu'ils ne savent guere tirer d'un principe les conséquences qui en naissent , & qu'ils attribuent à Dieu une conduite fort étrange ; c'est d'ordonner la création d'une multitude presque infinie de substances incorporelles, qu'il doit abolir &

anéantir peu de temps après. La chaleur produit tous les ans une infinité de petites bêtes , qui ne vivent que jusqu'au premier froid. Quel désordre que tant d'ames spirituelles soient anéanties , parce qu'il arrive quelque changement dans les organes des animaux ! Notez que les philosophes de l'Ecole ont employé contre les Cartésiens la même ruse, dont Dannhauer & Thummus se servirent. Ils ont fait voir par des exemples qu'il y a des choses produites de rien , qui ne sont pas proprement créées. Les accidents de la matiere leur ont fourni ces exemples , mais les Cartésiens leur ont répondu que des accidents ne sont pas des êtres distincts du sujet qu'ils modifient : ainsi les raisons qui prouvent que les formes substantielles seroient des êtres créés , sont à couvert de la retorsion. Les Cartésiens réduisent au seul mouvement local tous les changements de la matiere, & ils prétendent que ce mouvement n'est autre chose que le corps même , en tant qu'il reçoit l'existence avec de nouvelles relations. Il faut donc qu'ils reconnoissent que la matiere entant que mue est créée , & qu'il n'y a que Dieu qui puisse produire le mouvement , car il n'y a que Dieu qui puisse

créer. Cela iroit bien , si les scholastiques ne recouroient à d'autres exemples ; mais ils demandent si les actes libres de l'ame de l'homme sont distincts de l'ame. S'ils en sont distincts , voilà des êtres produits de rien , qui néanmoins ne sont pas créés : rien n'empêche donc qu'on ne puisse dire que les formes substantielles ne sont pas créées. S'ils n'en sont pas distincts , l'ame de l'homme entant qu'elle veut le crime est créée : ce n'est donc point elle qui forme cet acte de volonté ; car puisqu'il n'est pas distinct de la substance de l'ame , & qu'elle ne sauroit se donner à elle-même son existence , il s'ensuit manifestement qu'elle ne se peut donner aucune pensée. Elle n'est donc pas plus responsable de ce qu'elle veut le crime *hic & nunc* , que de ce qu'elle existe *hic & nunc*. Les Cartésiens ne savent de quel côté se tourner , pour se défendre de cette objection : leur embarras remet sur pied le dogme des formes substantielles , & toutes les chimères de l'Ecole , parce qu'il se trouve que les arguments qui les avoient renversées prouvent trop. Voilà le sort de la dispute ; elle renaît de ses cendres ; le parti qui étoit prêt à rendre les armes trouve enfin quelque rétorsion .

qui lui redonne des forces , & le terrain qu'il avoit perdu : il le chicane comme auparavant.

Sennert n'osa pas dire comme font d'autres , que l'ame des bêtes subsiste après la mort du sujet qu'elle avoit rendu vivant. Jean Schot Erigene a soutenu, non-seulement qu'elle n'est pas matérielle , mais aussi qu'elle continue de vivre après la mort de la bête. Jean Lippius Professeur en Théologie à Strasbourg a enseigné la même chose. Henri More Théologien de Cambridge avoue qu'elle subsiste hors du corps , & il trouve assez probable qu'en cet état elle continue de vivre , mais il n'ose l'affirmer : il allégué seulement les raisons du pour & du contre. J'ai vérifié ce qu'un Professeur de Leipsic lui attribue. Ce Professeur dit une chose assez curieuse , c'est qu'un certain personnage avoit enseigné depuis peu d'années , que si l'homme n'eût point péché , les bêtes eussent toujours vécu , & qu'elles ressusciteront avec les hommes pour être transportées au ciel : c'est le sentiment des Turcs. Il observe que Taurellus a enseigné que l'ame des bêtes est spirituelle , & que néanmoins elle meurt

avec le corps. Taurellus donna peut-être dans la disparate , pour ne se commettre pas : il aima mieux faire tort à sa raison qu'à sa fortune. Peut-être aussi que lui & Sennert , par principe de religion , se persuaderent que Dieu détruiroit l'ame des bêtes , afin qu'il n'y eût que l'ame de l'homme qui subsistât éternellement. C'étoit peut-être l'opinion du plus habile Rabbín qui ait fleuri au XVII^e siècle ; car voulant prouver que l'ame des bêtes ne subsiste point après cette vie , comme fait l'ame de l'homme , il ne se sert point de raisons qui soient empruntées de la condition intérieure , ou de l'essence de ces ames. La plaisante raison que celle-ci : nous songeons souvent , dit-il , que nous voyons des personnes décédées ; mais jamais l'on ne voit en songe aucun animal après sa mort , quoiqu'on l'ait nourri chez soi familièrement. Spizelius a raison de rejeter cette Logique , il devoit aussi rejeter le fait. Une infinité de gens peuvent démentir le Rabbín ; ils font mille songes où leurs chiens & leurs chevaux morts se trouvent mêlés. Notez que les prétendus blasphêmes , dont Sennert fut accusé par un Médecin & Professeur en

Philosophie de Groningue , ne parurent pas une mauvaise doctrine aux Théologiens d'Allemagne.

Ne finissons pas sans faire une Réflexion. Sennert avoit beau dire que l'ame des bêtes ne subsistoit point , comme fait l'ame de l'homme , après cette vie , il ne laissoit pas d'établir un dogme selon lequel il est sûr que l'ame des bêtes est de même espece que celle de l'homme. La différence de leur sort quant à la durée ne coule pas de la différence de leurs perfections , mais du bon plaisir du souverain maître , qui est une cause tout-à-fait externe. Les médailles & la monnoie , que les souverains font faire , sont l'image de la conduite que ce médecin attribue à Dieu. On fait frapper les médailles pour durer éternellement , on fait faire de la monnoie pour durer jusqu'à nouvel ordre : car au bout d'un certain temps on la décrie , elle est au billon , on la convertit en d'autres especes. Cependant les médailles & la monnoie sont faites de métal. Selon Sennert , l'ame de l'homme répond aux médailles , & celle des bêtes à la monnoie. Cette opinion est dangereuse ; elle nous réduit à ne savoir que par la Révélation l'immortalité de nos ames. Le

Jésuite Honoré Fabri , qui traite Sennert de haut en bas , & qui l'accuse de se fonder sur des objections & sur des réponses frivoles , soutient qu'il y a quelque impiété dans cette opinion. Mais quelque mépris qu'il fasse de la Philosophie de ce médecin , il trouve invincibles les difficultés contre l'opinion commune des Scholastiques , à l'égard de l'ame des bêtes. Il abandonne ces gens-là , & toutes les hypothèses que Sennert a combattues , & il se réduit à dire que cette ame n'est point produite de nouveau , qu'elle n'est pas un être absolu , qu'elle n'est qu'une *résultance* d'une certaine mixtion des quatre éléments. Cette pensée est absurde & nous conduiroit à dire la même chose de l'ame humaine.

§. V.

Sentiment de Leibnitz. Harmonie préétablie. Nouveaux développements.

Leibnitz approuve le sentiment de quelques modernes , que les animaux sont organisés dans la semence ; & il croit d'ailleurs que la matiere toute seule ne peut pas constituer de véritable

unité, & qu'ainfi tout animal eft uni à une forme qui eft un être fimple, indivifible, véritablement unique. Outre cela il fuppoſe que cette forme ne quitte jamais fon fujet, d'où il réfulte qu'à proprement parler il n'y a ni mort ni génération dans la nature. Il excepte de tout ceci l'ame de l'homme ; il la met à part, &c. Cette hypothèſe nous délivre d'une partie de l'embarras. Il n'eſt plus queſtion de répondre aux objections accablantes que l'on fait aux ſcholaftiques. L'ame des bêtes, leur dit-on, eſt une ſubſtance diſtincte du corps ; il faut donc quelle ſoit produite par création, & détruite par *annihilation* ; il faudroit donc que la chaleur eût la force de créer des ames, & de les anéantir, & que peut-on dire de plus abſurde ? Les réponſes des Péripatéticiens à cette objection, ne méritent pas d'être rapportées, ni de fortir de l'obſcurité des claſſes où on les débite à de jeunes Eco-liers ; elles ne ſont propres qu'à nous convaincre que l'objection eſt invincible à leur égard. Ils ne ſe tirent pas mieux du précipice où on les jette, quand on les engage à trouver du ſens & quelque ombre de raiſon, dans la production continuelle d'un nombre preſque infini

de substances , qui sont détruites totalement peu de jours après , quoiqu'elles soient beaucoup plus nobles , & beaucoup plus excellentes que la matiere , qui ne perd jamais son existence. L'hypothese de M^r. Leibnitz pare tous ces coups , car elle nous porte à croire , 1^o , que Dieu au commencement du monde a créé les formes de tous les corps & par conséquent toutes les ames des bêtes : 2^o . , que ces ames subsistent toujours depuis ce temps-là , unies inséparablement au premier corps organisé dans lequel Dieu les a logées. Cela nous épargne la métempsychose , qui sans cela seroit un asyle où il faudroit se sauver nécessairement. Afin qu'on voie si j'ai bien compris sa pensée , je mets ici une partie de son discours. » C'est ici où les » *transformations* de M^{rs}. Swammerdam , Malphigi , & Leeuwenhoek , » qui sont des plus excellents observateurs de notre temps , sont venues à » mon secours , & m'ont fait admettre » plus aisément que l'animal , & toute » autre substance organisée , ne commence point lorsque nous le croyons , » & que la génération apparente n'est » qu'un développement , & une espece » d'augmentation. Aussi ai-je remarqué

» que l'auteur de la recherche de la vé-
 » rité, Mr. Regis, Mr. Hartsocher &
 » d'autres habiles hommes n'ont pas
 » été fort éloignés de ce sentiment. Mais
 » il restoit encore la grande question ,
 » de ce que les ames ou les formes de-
 » viennent par la mort de l'animal , ou
 » par la destruction de l'individu de la
 » substance organisée. Et c'est ce qui
 » embarrasse le plus ; d'autant qu'il
 » paroît peu raisonnable que les ames
 » restent inutilement dans un chaos de
 » matiere confuse. Cela m'a fait juger
 » enfin qu'il n'y avoit qu'un seul parti
 » raisonnable à prendre ; & c'est celui
 » de la conservation non-seulement de
 » l'ame , mais encore de l'animal mê-
 » me , & de sa machine organique ;
 » quoique la destruction des parties
 » grossieres l'ait réduit à une petitesse
 » qui n'échappe pas moins à nos sens
 » que celle où il étoit auparavant que
 » de naître. Aussi n'y a-t-il personne
 » qui puisse bien marquer le véritable
 » temps de la mort, laquelle peut passer
 » long-temps pour une simple suspen-
 » sion des actions notables , & dans le
 » fond n'est jamais autre chose dans les
 » simples animaux : témoin les ressus-
 » citations des mouches noyées & puis

» enfévelies sous de la craye pulvérisée ;
» & plusieurs exemples semblables ,
» qui font assez connoître qu'il y au-
» roit bien d'autres ressuscitations & de
» bien plus loin , si les hommes étoient
» en état de remettre la machine. . . .
» Il est donc naturel que l'animal ayant
» toujours été vivant & organisé ,
» (comme des personnes de grande pé-
» nétration commencent à le recon-
» noître) il le demeure aussi toujours.
» Et puisqu'ainsi il n'y a point de pre-
» mière naissance ni de génération en-
» tièrement nouvelle de l'animal , il
» s'ensuit qu'il n'y en aura point d'ex-
» tinction finale , ni de mort entière
» prise à la rigueur métaphysique , &
» que par conséquent au lieu de la
» transmigration des ames , il n'y a
» qu'une transformation d'un même
» animal , selon que les organes sont
» pliés différemment , & plus ou moins
» développés.

Je dirai par occasion qu'il y a des gens qui croient que le sujet primitif auquel notre ame est unie, sort avec elle de notre corps quand nous mourons. M. Poiret ne s'éloigne pas de ce sentiment , & il croit même que Moïse apparut le jour de la transfiguration , avec

le vrai corps qui accompagna son ame au sortir de cette vie ; c'est-à-dire , selon lui , lorsque cette ame bienheureuse ne fit que quitter l'écorce , ou l'enveloppe qui couvroit le corps subtil auquel elle étoit unie. Il donne au cadavre le nom d'écorce ou de rouille , par rapport au vrai sujet qui est uni avec l'ame. Il a publié quelques objections qui lui furent envoyées de Sedan. On lui objecta entre autres choses , que l'exemple de Moÿse ne prouve rien , parce qu'afin que ce grand prophète fût vu des Apôtres , il auroit fallu ajouter beaucoup de matiere à celle qui seroit sortie de son cadavre avec son ame. Or s'il eût fallu lui donner plus de la moitié d'un corps étranger , il n'y a nul inconvénient à dire que toute la matiere qui fut vue en lui ce jour-là étoit étrangere. Mr. Poiret répondit que la matiere subtile , qui sort du corps avec l'ame , est à la vérité trop déliée pour frapper nos sens grossiers ; mais que quand Dieu nous assiste extraordinairement , nous pouvons la voir. On l'avertit qu'il y a des Scholastiques qui admettent une quintessence , pour être le lien de l'ame humaine avec les organes formés des quatre éléments , & pour être son véhicule quand

la mort la fait déloger. Ils disent aussi que ce véhicule est le sujet des peines que les réprouvés endurent avant la résurrection. Mr. Poiret répondit qu'il n'avoit que faire de ce que les Scholastiques avoient pu dire.

Il y a dans l'hypothèse de M. Leibnitz certaines choses qui font de la peine, quoiqu'elles marquent l'étendue & la force de son génie. Il veut par exemple, que l'ame d'un Chien agisse indépendamment des corps ; » que tout » lui naisse de son propre fonds, par » une parfaite *Spontanéité* à l'égard » d'elle-même, & pourtant avec une » parfaite *conformité* aux choses de dehors.... Que ses perceptions internes » lui arrivent par sa propre constitution originale, c'est-à-dire représentative (capable d'exprimer les êtres » hors d'elle par rapport à ses organes) » qui lui a été donnée dès sa création, » & qui fait son caractère individuel ». D'où il résulte qu'elle sentiroit la faim & la soif à telle & telle heure, quand même il n'y auroit aucun corps dans l'univers, quand même il n'existeroit rien que Dieu & elle. Il a expliqué sa pensée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement : c'est-

à-dire qu'il suppose que selon les loix particulieres qui font agir l'ame , elle doit sentir la faim à une telle heure ; & que selon les loix particulieres qui reglent le mouvement de la matiere , ce corps qui est uni à cette ame doit être modifié à la même heure , comme il est modifié quand l'ame a faim. J'attendrai à préférer ce système à celui des causes occasionnelles , que son habile Auteur l'ait perfectionné : je ne saurois comprendre l'enchaînement d'actions internes & spontanées , qui feroit que l'ame d'un chien sentiroit de la douleur immédiatement après avoir senti de la joie , quand même elle seroit seule dans l'Univers. Je comprends pourquoi un chien passe immédiatement du plaisir à la douleur , lorsqu'étant bien affamé & mangeant du pain on lui donne subitement un coup de bâton ; mais que son ame soit construite de telle sorte , qu'au moment qu'il est frappé il sentiroit de la douleur quand même on ne le frapperait pas , quand même il continueroit de manger du pain sans trouble ni empêchement , c'est ce que je ne saurois comprendre. Je trouve aussi fort incompatible la *Spondanéité* de cette ame avec les sentimens de douleur , & en général avec

toutes les perceptions qui lui déplaisent , d'ailleurs la raison pourquoi cet habile homme ne goute point le systême Cartésien , me paroît être une fausse supposition ; car on ne peut pas dire que le systême des causes occasionnelles fasse intervenir l'action de Dieu par miracle , *Deum ex machina* , dans la dépendance réciproque du corps & de l'ame : car comme Dieu n'y intervient que suivant les loix générales , il n'agit point là extraordinairement. La vertu interne & active communiquée aux formes des corps , selon Mr. Leibnitz , connoît-elle la suite d'actions qu'elle doit produire ? Nullement ; car nous savons par expérience , que nous ignorons , si dans une heure nous aurons telles ou telles perceptions : il faudroit donc que les formes fussent dirigées par quelque principe externe dans la production de leurs actes. Cela ne seroit-il pas le *Deus ex machina* , tout de même que dans le systême des causes occasionnelles ? Enfin , comme il suppose avec beaucoup de raison , que toutes les ames sont simples & indivisibles , on ne sauroit comprendre qu'elles puissent être comparées à une pendule ; c'est-à-dire que par leur constitution originale elles puis-

sent diversifier leurs opérations, en se servant de l'activité spontanée qu'elles recevroient de leur Créateur. On conçoit clairement qu'un être simple agira toujours uniformement, si aucune cause étrangere ne le détourne. S'il étoit composé de plusieurs pieces comme une machine, il agiroit diversément; parce que l'activité particuliere de chaque piece pourroit changer à tout moment le cours de celle des autres; mais dans une substance unique, où trouverez-vous la cause du changement d'opération?

J'ai lieu de me féliciter de ces petites difficultés que j'ai proposées contre le système de ce grand philosophe, puisqu'elles ont donné lieu à des Réponses qui m'ont mieux développé ce sujet-là, & qui m'en ont fait connoître plus distinctement le merveilleux. Je considère présentement ce nouveau système comme une conquête d'importance qui recule les bornes de la Philosophie. Nous n'avions que deux hypothèses, celle de l'Ecole & celle des Cartésiens: l'une étoit une *voie d'influence* du corps sur l'ame, & de l'ame sur le corps; l'autre étoit une *voie d'assistance*, ou de causalité occasionelle. Mais voici une nouvelle acquisition, c'est celle qu'on peut

appeller avec le Pere Lami *voie d'harmonie préétablie*. Nous en sommes redevables à M. Leibnitz, & il ne se peut rien imaginer qui donne une si haute idée de l'intelligence & de la puissance de l'Auteur de toutes choses. Cela joint à l'avantage d'éloigner toute notion de conduite miraculeuse, m'engageroit à préférer ce nouveau systême à celui des Cartésiens, si je pouvois concevoir quelque possibilité dans la *voie d'harmonie préétablie*. Je souhaite qu'on prenne garde qu'en avouant que cette voie éloigne toute notion de conduite miraculeuse, je ne me rétracte point de ce que j'ai dit autrefois, que le systême des causes occasionnelles ne fait point intervenir l'action de Dieu par miracle. Je suis persuadé autant que jamais, qu'afin qu'une action soit miraculeuse il faut que Dieu la produise comme une exception aux loix générales, & que toutes les choses, dont il est immédiatement l'auteur selon ces loix-là, sont distinctes d'un miracle proprement dit: mais comme je veux retrancher de cette dispute le plus de points que je pourrai, je consens qu'on dise que le moyen le plus sûr d'écarter toutes les idées de miracle, est de supposer que les substances créées

sont activement les causes immédiates des effets de la nature. Je supprime donc ce que je pourrois répliquer à cette partie de la Réponse de M. Leibnitz. Je m'abstiens aussi de toutes les objections qui ne sont pas plus contraires à son sentiment qu'à celui de quelques autres Philosophes. Je n'alléguerai donc pas les difficultés qui combattent la supposition, que la créature puisse recevoir de Dieu la force de se mouvoir. Elles sont grandes, & presque invincibles ; mais le système de Mr. Leibnitz n'y est pas plus exposé que celui des Péripatéticiens, & je ne fais même si les Cartésiens oseroient dire que Dieu ne peut point communiquer à notre ame la force d'agir. S'ils le disent, comment pourront-ils avouer qu'Adam pécha ? & s'ils ne l'osent point dire, ils énervent les raisons par lesquelles ils veulent prouver que la matiere n'est susceptible d'aucune sorte d'activité. Je ne crois pas non plus qu'il soit moins facile à Mr. Leibnitz qu'aux Cartésiens, ou aux autres philosophes, de se garantir de l'objection du mécanisme fatal, le renversement de la liberté humaine. Laissons donc cela, parlons seulement de ce qui est propre au système de *l'harmonie préétablie*.

I. Ma premiere Remarque sera , qu'il éleve au dessus de tout ce que l'on peut concevoir la puissance & l'intelligence de l'art divin. Figurez-vous un vaisseau qui , sans avoir aucun sentiment ni aucune connoissance , & sans être dirigé par aucun être ou créé ou incréé , ait la vertu de se mouvoir de lui-même si à propos qu'il ait toujours le vent favorable , qu'il évite les courants & les écueils , qu'il jette l'ancre où il le faut , qu'il se retire dans un havre précisément lorsque cela est nécessaire ; supposé qu'un tel vaisseau vogue de cette façon plusieurs années de suite , toujours tourné & situé comme il le faut être eu égard aux changements de l'air & aux différentes situations des mers & des terres , vous conviendrez que l'infinité de Dieu n'est pas trop grande pour communiquer à un vaisseau une telle faculté , & vous direz même que la nature de ce vaisseau n'est pas capable de recevoir de Dieu cette vertu-là. Cependant ce que Mr. Leibnitz suppose de la machine du corps humain est plus admirable , & plus surprenant que tout ceci. Appliquons à la personne de César son système de l'union de l'ame & du corps.

II. Il faut dire selon ce systême, que le corps de Jules César exerça de telle sorte sa vertu motrice, que depuis sa naissance jusques à sa mort il suivit un progrès continuel de changements, qui répondoit dans la dernière exactitude aux changements perpétuels d'une certaine ame qu'il ne connoissoit pas, & qui ne faisoit aucune impression sur lui. Il faut dire que la règle, selon laquelle cette faculté du corps de César devoit produire ses actes, étoit telle qu'il seroit allé au Sénat un tel jour, à une telle heure, qu'il y auroit prononcé telles & telles paroles, &c. quand même il auroit plû à Dieu d'anéantir l'ame de César le lendemain qu'elle fut créée. Il faut dire que cette vertu motrice se changeoit & se modifioit ponctuellement selon la volubilité des pensées de cet esprit ambitieux, & qu'elle se donnoit précisément un tel état plutôt que tout autre, parce que l'ame de César passoit d'une telle pensée à une telle autre. Une force aveugle se peut-elle modifier si à propos en conséquence d'une impression communiquée trente ou quarante ans auparavant, & qui n'a jamais été renouvelée depuis, & qui est abandonnée à elle-même, sans qu'elle ait jamais con-

noissance de sa leçon ? Cela n'est-il pas beaucoup plus incompréhensible que la navigation dont j'ai parlé dans le paragraphe précédent ?

III. Ce qui augmente la difficulté , est qu'une machine humaine contient un nombre presque infini d'organes , & qu'elle est continuellement exposée au choc des corps qui l'environnent , & qui par une diversité innombrable d'ébranlement excitent en elles mille sortes de modifications. Le moyen de comprendre qu'il n'arrive jamais du dérangement dans cette *harmonie préétablie* , & qu'elle aille toujours son train pendant la plus longue vie des hommes, nonobstant les variétés infinies de l'action réciproque de tant d'organes les uns sur les autres , environnés de toute part d'une infinité de corpuscules , tantôt froids , tantôt chauds , tantôt secs , tantôt humides , toujours actifs , toujours picotant les nerfs , ou de cette manière-ci , ou de celle-là ? Je veux que la multiplicité des organes , & la multiplicité des agents externes soient un instrument nécessaire de la variété presque infinie des changements du corps humain : mais cette variété pourra-t-elle avoir la justesse dont on a besoin

ici ? ne troublera-t-elle jamais la correspondance de ces changements & de ceux de l'ame ? C'est ce qui paroît du tout impossible.

IV. On a beau faire bouclier de la puissance de Dieu pour soutenir que les bêtes ne sont que des automates ; on a beau représenter que Dieu a pu faire des machines si artistement travaillées que la voix d'un homme, la lumière réfléchie d'un objet, &c. les frappent précisément où il faut afin qu'elles se remuent de telle ou de telle manière : tout le monde, hormis une partie des Cartésiens, rejette cette supposition ; & il n'y a point de Cartésien qui la voulût recevoir, si on la vouloit étendre jusques à l'homme, c'est-à-dire si l'on vouloit soutenir que Dieu a pu faire des corps qui seroient machinalement tout ce que nous voyons faire aux autres hommes. En niant cela on ne prétend pas donner des bornes à la puissance & à la science de Dieu ; on veut seulement signifier que la nature des choses ne souffre point que les facultés communiquées à la créature n'aient pas nécessairement certaines limitations. Il faut de toute nécessité que l'action des créatures soit proportionnée à leur état

essentiel , & qu'elle s'exécute selon le caractère qui convient à chaque machine , car selon l'axiome des philosophes tout ce qui est reçu se proportionne à la capacité du sujet. On peut donc rejeter comme impossible l'hypothèse de Mr. Leibnitz , puisqu'elle enferme de plus grandes difficultés que celles des automates : elle met une harmonie continuelle entre deux substances qui n'agissent point l'une sur l'autre. Mais si les Valets étoient des machines, & qu'ils fissent ponctuellement ceci ou cela toutes les fois que leur maître l'ordonneroit , ce ne seroit pas sans qu'il y eût une action réelle du maître sur eux : il prononceroit des paroles , il feroit des signes , qui ébranleroient réellement les organes des Valets.

V. Considérons à cette heure l'ame de César : nous trouverons encore plus d'impossibilité. Cette ame étoit dans le monde sans être exposée à l'influence d'aucun esprit. La force qu'elle avoit reçue de Dieu étoit l'unique principe des actions particulières qu'elle produisoit à chaque moment ; & si ces actions étoient différentes les unes des autres , cela ne procédoit point de ce que les unes étoient produites par le concours

de quelques ressorts , qui ne contribuoient pas à la production des autres , car l'ame de l'homme est simple , indivisible , immatérielle : M. Leibnitz en convient ; & s'il n'en convenoit pas , mais si au contraire il supposoit avec le commun des philosophes , & avec quelques-uns des plus excellents métaphysiciens de notre siècle , qu'un composé de plusieurs parties matérielles arrangées d'une certaine façon est capable de penser , je regarderois dès-là son hypothèse comme absolument impossible , & il se présenteroit bien d'autres moyens de la réfuter , dont je n'ai que faire ici , puisqu'il reconnoît l'immatérialité de notre ame , & qu'il bâtit là-dessus. Revenons à l'ame de Jules César , & appelons-la un automate immatériel , & comparons-la avec un atome d'Epicure , j'entens un atome entouré de vuide de toutes parts , & qui ne rencontreroit jamais aucun autre atome. La comparaison est très-juste ; car d'un côté cet atome a une vertu naturelle de se mouvoir , & il l'exécute sans être aidé de quoi que ce soit , & sans être retardé , ou traversé par aucune chose ; & de l'autre côté l'ame de César est un esprit qui a reçu une faculté de se donner des pen-

fées, & qui l'exécute sans l'influence d'aucun autre esprit, ni d'aucun corps. Rien ne l'assiste, rien ne la traverse. Si vous consultez les notions communes, & les idées de l'ordre, vous trouverez que cet atome ne doit jamais s'arrêter, & que s'étant mû dans le moment précédent, il doit se mouvoir dans ce moment-ci, & dans tous ceux qui suivront, & que la manière de son mouvement doit être toujours la même. C'est la suite d'un axiome approuvé par Mr. Leibnitz : » de ce qu'une chose demeure » toujours dans l'état où elle est une » fois, si rien ne survient qui l'oblige » de changer, nous concluons dit-il, » non-seulement qu'un corps qui est » en repos, sera toujours en repos, » mais aussi qu'un corps qui est en mouvement, gardera toujours ce mouvement ou ce changement ; c'est-à-dire » la même vitesse & la même direction, » si rien ne survient qui l'empêche ». Tout le monde connoît clairement, que cet atome, soit qu'il se meuve par une vertu innée, comme Democrite & Epicure l'affuroient, soit qu'il se meuve par une vertu reçue du Créateur, avancera toujours uniformément & également dans la même ligne, sans qu'il lui arrive

quelquefois de se détourner à droite ou à gauche, ou de reculer. On se moqua d'Epicure lorsqu'il inventa le mouvement de déclinaison ; il le supposa gratuitement pour tâcher de se tirer du labyrinthe de la fatale nécessité de toutes choses, & il ne pouvoit donner aucune raison de cette nouvelle partie de son hypothese. Elle choquoit les notions les plus évidentes de notre esprit ; car on conçoit clairement qu'afin qu'un atome qui aura décrit une ligne droite pendant deux jours, se détournera de son chemin au commencement du troisieme jour, il faut ou qu'il rencontre quelque obstacle, ou qu'il lui prenne quelque envie de s'écarter de sa route ; ou qu'il renferme quelque ressort qui commence de jouer en ce moment-là. La premiere de ces raisons n'a point de lieu dans l'espace vuide. La seconde est impossible, puisqu'un atome n'a point la vertu de penser. La troisieme est pareillement impossible dans un corpuscule absolument un. Faisons quelque usage de tout ceci.

VI. L'ame de César est un être à qui l'unité convient au sens de rigueur. La faculté de se donner des pensées est une propriété de sa nature : elle l'a reçue

de Dieu quant à la possession, & quant à l'exécution. Si la première pensée qu'elle se donne est un sentiment de plaisir, on ne voit pas pourquoi la seconde ne sera pas aussi un sentiment de plaisir ; car lorsque la cause totale d'un effet demeure la même, l'effet ne peut pas changer. Or cette ame au second moment de son existence ne reçoit pas une nouvelle faculté de penser, elle ne fait que retenir la faculté qu'elle avoit au premier moment, & elle est aussi indépendante du concours de toute autre cause au second moment qu'au premier, elle doit donc reproduire au second moment la même pensée qu'elle venoit de produire. Si vous m'objectez qu'elle doit être dans un état de changement, & qu'elle n'y feroit point dans le cas que j'ai supposé, je vous réponds que son changement sera semblable au changement de l'atome ; car un atome qui se meut continuellement sur la même ligne acquiert dans chaque moment une nouvelle situation, mais qui est semblable à la situation précédente. Afin donc qu'une ame persiste dans son état de changement, il suffit qu'elle se donne une nouvelle pensée semblable à la précédente. Ne la tenons pas si à l'é

troit, accordons-lui la métamorphose des pensées ; mais pour le moins faudroit-il que le passage d'une pensée à une autre renferme quelque raison d'affinité. Si je suppose que dans un certain instant l'ame de César voit un arbre qui a des fleurs & des feuilles, je puis concevoir que tout aussi-tôt elle souhaite d'en voir un qui n'ait que des feuilles, & puis un qui n'ait que des fleurs, & qu'ainsi elle se fera successivement plusieurs images qui naîtront les unes des autres ; mais on ne sauroit se représenter comme possibles les changements bisarres du blanc au noir, & du oui au non, ni ces sauts tumultueux de la terre au Ciel, qui sont ordinaires à la pensée de l'homme. On ne sauroit comprendre que Dieu ait pu mettre dans l'ame de Jules-César le principe que je m'en vais dire. Il lui arriva sans doute plus d'une fois d'être piqué d'une épingle pendant qu'il étoit. Il fallut donc, suivant l'hypothèse que l'on examine ici, que son ame se modifiât elle-même d'un sentiment de douleur immédiatement après les perceptions agréables de la douceur du lait qu'elle avoit eue deux ou trois minutes de suite. Par quel ressort fut-elle déterminée à interrompre

ses plaisirs , & à se donner tout d'un coup un sentiment de douleurs , sans que rien l'eût avertie de se préparer au changement ni qu'il se fût rien passé de nouveau dans sa substance ? si vous parcourez la vie de ce premier Empereur Romain , vous trouverez à chaque pas la matiere d'une objection encore plus forte que celle-ci.

VII. On comprendroit quelque chose là dedans , si l'on supposoit que l'ame de l'homme n'est pas un esprit ; mais plutôt une légion d'esprits dont chacun a ses fonctions , qui commencent & finissent précisément comme le demandent les changements qui se font au corps humain. En conséquence de cela il faudroit dire , que quelque chose d'analogue à un grand attirail de roues & de ressorts , ou de matieres qui se fermentent , disposé selon les vicissitudes de notre machine , réveille ou endort pour un tel & pour un tel temps l'action de chacun de ces esprits ; mais alors l'ame de l'homme ne seroit plus une substance , ce seroit un *ens per aggregationem* , un amas & un monceau de substances tout comme les êtres matériels. Nous cherchons ici un être unique qui forme tantôt la joie , tantôt la

douleur, &c. nous ne cherchons pas plusieurs êtres dont l'un produise l'espérance, l'autre le désespoir, &c.

Les observations que l'on vient de lire ne sont que le développement de celles que Mr. Leibnitz m'a fait l'honneur d'examiner. Je vais faire quelques Réflexions sur les Réponses.

» VIII. Il dit que » la loi du chan-
 » gement de la substance de l'animal
 » le porte de la joie à la douleur,
 » dans le moment qu'il se fait une so-
 » lution de continu dans son corps,
 » parce que la loi de la substance in-
 » divisible de cet animal, est de repré-
 » senter ce qui se fait dans son corps
 » de la manière que nous l'expérimen-
 » tons, & même de représenter en quel-
 » que façon, & par rapport à ce corps,
 » tout ce qui se fait dans le monde. »
 Ces paroles sont une très-bonne expli-
 cation des fondemens de ce système :
 elles en sont pour ainsi dire le dénoue-
 ment & la clé : mais en même-temps
 elles sont le point de vue des objections
 de ceux qui trouvent impossible cette
 nouvelle hypothèse. La loi dont on
 nous parle suppose un décret de Dieu,
 & montre en quoi ce système convient
 avec celui des causes occasionnelles. Ces

deux systêmes se réunissent en ce point-ci , qu'il y a des loix selon lesquelles l'ame de l'homme doit » représenter ce » qui se fait dans le corps de l'homme » de la maniere que nous l'expérimentons. » Ils se désunissent dans la maniere de l'exécution de ces loix. Les Cartésiens prétendent que Dieu en est l'exécuteur : M^r. Leibnitz veut que l'ame les exécute elle-même. C'est ce qui me paroît impossible, l'ame n'ayant pas les instruments qu'il faudroit qu'elle eût pour une semblable exécution. Or quelque infinie que soit la science & la puissance de Dieu , il ne sauroit faire par une machine destituée d'une certaine piece, ce qui demande le concours de cette piece. Il faudroit qu'il suppléât ce défaut ; & en ce cas-là ce seroit lui , & non la machine , qui produiroit cet effet. Montrons que l'ame n'a point les instruments nécessaires pour l'exécution de la loi divine dont on nous parle , & servons-nous de comparaison.

Figurons - nous à plaisir un animal créé de Dieu , & destiné à chanter incessamment. Il chantera toujours , cela est indubitable : mais si Dieu lui destine une certaine tablature , il faut de toute nécessité , ou qu'il la lui mette devant

les yeux , ou qu'il la lui imprime dans la mémoire , ou qu'il lui donne un arrangement de muscles qui fasse selon les loix de la mécanique , qu'un tel ton suive toujours celui-là précisément selon l'ordre de la tablature. On ne conçoit pas que sans cela cet animal soit jamais capable de se conformer à toute la suite de notes que Dieu a marquées. Appliquons à l'ame de l'homme un pareil plan. Mr. Leibnitz veut qu'elle ait reçu non-seulement la faculté de se donner incessamment des pensées ; mais aussi la faculté de suivre toujours un certain ordre de pensées qui correspond aux changements continuels de la machine du corps. Cet ordre de pensées est comme la tablature prescrite à l'animal musicien dont nous parlions ci-dessus. Ne faudroit-il pas que l'ame pour changer à chaque moment ses perceptions , ou ces modifications , selon cette tablature de pensées , connût la suite des notes , & y songeât actuellement ? Or l'expérience nous montre qu'elle n'en fait rien. Ne faudroit-il pas pour le moins qu'au défaut de cette science , il y eût en elle une suite d'instruments particuliers qui fussent chacun une cause nécessaire d'une telle pensée ? Ne faudroit-il

pas les situer de telle façon que précisément l'un opérât après l'autre, selon la correspondance *préétablie* entre les changements de la machine du corps, & les pensées de l'ame ? Or il est bien certain qu'une substance immatérielle, simple & indivisible, ne peut point être composée de cette multitude innombrable d'instruments particuliers placés l'un devant l'autre selon l'ordre de la tablature en question. Il n'est donc pas possible que l'ame humaine exécute cette loi.

Mr. Leibnitz suppose qu'elle ne connoît pas distinctement ses perceptions à venir, » mais qu'elle les sent confusément, & qu'il y a en chaque substance des traces de tout ce qui lui est arrivé, & de tout ce qui lui arrivera : » mais cette multitude infinie de perceptions nous empêche de les distinguer.... L'état présent de chaque substance est une suite naturelle de son état précédent... L'ame, toute simple qu'elle est, a toujours un sentiment composé de plusieurs perceptions à la fois ; ce qui opere autant pour notre but, que si elle étoit composée de pièces, comme une machine. Car chaque perception précédente a de

» l'influence sur les suivantes , confor-
 » mément à une loi d'ordre qui est dans
 » les perceptions comme dans les mou-
 » vemens..... Les perceptions qui se
 » trouvent ensemble dans une même
 » ame en même-temps , enveloppant
 » une multitude véritablement infinie
 » de petits sentimens indistinguables ,
 » que la suite doit développer , il ne
 » faut point s'étonner de la variété in-
 » finie de ce qui en doit résulter avec
 » le temps. Tout cela n'est qu'une con-
 » séquence représentative de l'ame ;
 » qui doit exprimer ce qui se passe &
 » même ce qui se passera dans son
 » corps , & en quelque façon dans tous
 » les autres , par la connexion ou cor-
 » respondance de toutes les parties du
 » monde. » Je n'ai pas beaucoup de
 choses à repliquer à cela : je dis seule-
 ment que cette supposition , quand elle
 sera bien développée , est le vrai moyen
 de résoudre toutes les difficultés. Mr.
 Leibnitz par la pénétration de son grand
 génie a très-bien compris toute l'éten-
 due & toute la force de l'objection , &
 où doit être la source du remède du
 principal inconvénient. Je suis persuadé
 qu'il applanira tout ce qui pourroit être
 de plus scandaleux dans son système ,

& qu'il nous apprendra d'excellentes choses sur la nature des esprits. Personne ne peut voyager plus utilement ni plus sûrement que lui dans le monde intelligible. J'espère que ses beaux éclaircissements feront disparaître toutes les impossibilités qui se montrent jusqu'ici à mon imagination , & qu'il répondra solidement mes difficultés , & même celles de Dom François Lami ; & c'est dans cette espérance que j'ai pu dire , sans compliment , que son système doit être considéré comme une conquête d'importance.

Il ne se fera pas une affaire de ce qu'au lieu que dans la supposition des Cartésiens il n'y a qu'une seule loi générale pour l'union de tous les esprits aux corps , il veut que Dieu donne à chaque esprit une loi particulière , d'où il semble résulter que la constitution primitive de chaque esprit est différente de tout autre spécifiquement. Les Thomistes ne disent-ils pas que dans la nature Angélique il y a autant d'espèces que d'individus ?

§. V I.

Combien les exemples multipliés de l'industrie des bêtes embarrassent les Sectateurs de Descartes & ceux d'Aristote.

Cela ne demande point de preuve à l'égard des Cartésiens : il n'y a personne qui ne connoisse qu'il est difficile d'expliquer, comment de pures machines peuvent faire ce que font les animaux. Prouvons donc seulement que le Péripatétisme se trouve dans un embarras extrême, quand il faut donner raison de leur conduite. Tout Péripatétisme, qui entend dire que les bêtes ne font que des automates, objecte d'abord qu'un chien battu, pour s'être jetté sur un plat de viande, n'y touche plus quand il voit son maître le menaçant d'un bâton. Mais pour faire voir que ce phénomène ne sauroit être expliqué par celui qui le propose, il suffit de dire que si l'action de ce chien est accompagnée de connoissance, il faut nécessairement qu'il compare le présent avec le passé, & qu'il en tire une conclusion : il faut qu'il se souvienne & des

coups qu'on lui a donnés , & pourquoi il les a reçus : il faut qu'il connoisse que s'il se ruoit sur le plat de viande qui frappe les sens , il feroit la même action pour laquelle on l'a battu ; & qu'il conclue que pour éviter de nouveaux coups de bâton , il doit s'abstenir de cette viande. N'est-ce pas un véritable raisonnement ? Pouvez-vous expliquer ce fait par la simple supposition d'une ame qui sent , mais sans réfléchir sur ces actes , mais sans réminiscence , mais sans tirer nulle conclusion ? Examinez bien les exemples que l'on compile , & que l'on objecte aux Cartésiens ; vous trouverez qu'ils prouvent que les bêtes comparent la fin avec les moyens ; & qu'elles préfèrent en quelques rencontres l'honnête à l'utile , en un mot qu'elles se conduisent par les regles de l'équité , & de la reconnoissance. Rorarius dit qu'il y a eu des chevaux qui ont refusé de couvrir leur mere , ou qui l'ayant fait sans le savoir , trompés par les artifices d'un valet , se sont jetés dans un précipice , après avoir eu connoissance de ce qui s'étoit passé. Ce qu'il dit , & ce que d'autres rapportent , de l'ardeur avec laquelle quelques chiens

ont travaillé à procurer un bon secours à leur maître , à venger sa mort , &c. sont des choses absolument inexplicables selon l'hypothese des Aristotéliens. Ainsi toute leur dispute contre les Disciples de Mr. Descartes est une peine perdue ; on n'a besoin que de l'adresse dont Pereira se servit ; vous reconnoissez , disoit-il à ses Adversaires , que les animaux font plusieurs choses qui ressemblent à ce que fait l'ame raisonnable , & que néanmoins leur ame n'est point raisonnable. Pourquoi donc me défendez-vous de soutenir qu'ils font plusieurs choses qui ressemblent à ce que fait l'ame sensitive , sans que leur ame soit sensitive ? Je ne m'étonne pas que Mr. Descartes ni ses Sectateurs ne se soient pas prévalus de l'endroit du code de Justinien , où il est dit que les bêtes sont incapables de faire une injure , vu qu'elles ne sentent point. Il est manifeste que le mot *sensus* dans cette loi se doit prendre pour dessein & intelligence.

§. VII.

Combien le sentiment de Descartes est favorable à la foi.

Ce qui porte les Cartésiens à dire que les bêtes sont des automates, & que selon eux toute matiere est incapable de penser. Ils ne se contentent pas de dire qu'il n'y a que les substances spirituelles qui puissent faire des réflexions, & enchaîner une longue suite de raisonnements, ils soutiennent que toute pensée, soit qu'on la nomme réflexion, méditation, progrès du principe à la conséquence; soit qu'on la nomme sensation, imagination, instinct, est d'une telle nature, que la matiere la plus subtile & la plus parfaite en est incapable, & qu'elle ne peut se trouver que dans les substances incorporelles. Par ce principe il n'y a point d'homme qui ne se puisse convaincre de l'immortalité de son ame : chacun sait qu'il pense & par conséquent s'il raisonne à la Cartésienne, il ne peut douter qu'entant qu'il pense il ne soit distinct du corps : d'où il s'ensuit qu'à cet égard il est immortel; car la mortalité des créatures ne con-

siste qu'en ce qu'elles sont composées de plusieurs parties de matiere , qui se séparent les unes des autres. Voilà un grand avantage pour la religion ; mais il sera presque impossible de le garder par des raisons philosophiques, si l'on accorde que les bêtes ont une ame matérielle qui périt avec le corps ; une ame, dis-je , dont les sensations sont la cause des actions qu'on leur voit faire. Voyez la remarque (iv.) Les utilités théologiques du dogme de Mr. Descartes touchant les bêtes automates ne se bornent pas à cela : elles se répandent sur plusieurs principes importants que l'on ne sauroit soutenir avec quelque force , dès qu'on admet dans les bêtes l'ame sensitive. Si saint Augustin a soutenu ces principes , quoiqu'il reconnût cette espece d'ame dans les bêtes ; & s'il ne s'est pas mal trouvé de la liaison de ces deux choses , il a été plus heureux que sage. *Des principes qu'il a soigneusement examinés & fortement établis , il s'ensuit manifestement que les bêtes n'ont point d'ame , ainsi que le fait voir Ambroise Victor (a) dans son sixieme*

(a) C'est un faux nom que s'est donné un pere de l'Oratoire.

volume de la Philosophie Chrétienne (b). L'Auteur, qui me fournit ces paroles, suppose que ce saint Docteur sachant trop bien distinguer l'ame du corps, pour penser qu'il y avoit des ames corporelles, admettoit une ame spirituelle dans les bêtes (c). Or voici l'échantillon qu'il nous donne des principes que saint Augustin soutenoit, & qui sont incompatibles avec cette ame des bêtes. Quelques-uns de ces principes de St. Augustin sont, que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal; or selon lui-même la douleur est le plus grand des maux, & les bêtes en souffrent. Que le plus noble ne peut avoir pour la fin le moins noble; or selon lui l'ame des bêtes est spirituelle & plus noble que les corps, & néanmoins elles n'ont point d'autre fin que les corps. Que ce qui est spirituel est immortel, & l'ame des bêtes

(b) Mallebranche, Eclaircissements sur le VI. Livre de la recherche de la Vérité, pag. m. 380, 381.

(c) Il est certain, quoi qu'en dise le P. Mallebranche, que St. Augustin a cru que l'ame des bêtes étoit sensitive & corporelle. Vita brutorum, dit-il, dans le IV. Chap. de la connoissance de la véritable vie, est spiritus vitalis constans de aëre & sanguine animalis, sed sensibilis memoriam habens, intellectu carens, cum carne moriens, in aëra evanescens. Voyez aussi le Chap. XXIII. de spiritu & animâ.

quoique spirituelle est sujette à la mort. Il y a bien d'autres semblables principes dans les ouvrages de St. Augustin, dont on peut conclure que les bêtes n'ont point d'ame spirituelle telle qu'il l'admet en elle (a). Je ne suis pas trop persuadé que St. Augustin ait cru que l'ame des bêtes est une substance incorporelle; mais quoi qu'il en soit, le second principe qu'on nous donne ici en exemple, est incompatible avec l'opinion de ce grand Docteur; car ce qui connoît est plus noble que ce qui ne connoît pas: or pour le moins St. Augustin attribuoit du sentiment à l'ame des bêtes, il la croioit donc beaucoup plus noble que le corps; il soutenoit donc d'un côté que le plus noble ne peut avoir pour sa fin le moins noble: & de l'autre, que l'ame des bêtes plus noble que leur corps, n'avoit d'autre fin que leur corps. Cela, direz-vous, importe peu à la Religion. Vous vous trompez, répondra-t-on; car toutes les preuves du péché originel empruntées des maladies & de la mort, à quoi les petits enfants sont assujettis, tombent par terre dès que vous supposerez que les bêtes sentent:

(a) Mallebranche, Eclaircissements, &c. pag. 281. à la marge.

elles sont fujettes & à la douleur & à la mort ; elles n'ont pourtant jamais péché. Ainsi vous raisonnez mal quand vous dites , *les petits enfants endurent du mal , & meurent : ils sont donc criminels* ; car vous supposez un faux principe , & *démenti par la condition des bêtes, *savoir que ce qui n'a jamais péché ne peut point souffrir de mal*. C'est néanmoins un principe de la dernière évidence : il coule nécessairement des idées que nous avons de la justice & de la bonté de Dieu ; il est conforme à l'ordre immuable , à cet ordre dont nous concevons clairement que Dieu ne s'écarte pas. L'ame des bêtes confond cet ordre , & renverse ces idées si distinctes : il faut donc demeurer d'accord que les automates de Mr. Descartes favorisent extrêmement les principes selon lesquels nous jugeons de l'être infini , & par lesquels nous soutenons l'orthodoxie. Lisez ce qui suit.

» On intéressa d'abord la religion
 » dans cette cause (a) , par l'espérance
 » que les Anti-Cartésiens concurent de
 » ruiner par-là les machines de Mr.
 » Descartes ; mais on ne sauroit assez

(a) C'est-à-dire dans la dispute contre Descartes touchant l'ame des bêtes.

» dire

» dire le bien qui en est venu aux sec-
 » tateurs de ce philosophe. Car ils
 » croient avoir montré qu'en donnant
 » aux bêtes une ame capable de con-
 » noissance, on ruine toutes les preuves
 » naturelles de l'immortalité de notre
 » ame. Ils ont fait voir que leur senti-
 » ment n'avoit point de plus opiniâtres
 » ennemis que les impies & que les
 » Epicuriens, & qu'on ne sauroit faire
 » plus de dépit à ces méchants philoso-
 » phes qu'en les désarmant de toutes les
 » fausses raisons, qu'ils empruntent de
 » l'ame des bêtes, pour conclure qu'il
 » n'y a entre elles & nous, que la dif-
 » férence du plus au moins. C'est une
 » chose assurée, qu'il n'y a point de
 » gens qui affectent plus que les impies
 » d'approcher les bêtes de la perfection
 » de l'homme. Voilà comment la secte
 » de Mr. Descartes a mis la religion
 » dans ses intérêts. Mais elle ne s'est
 » pas contentée de cette raison. Elle
 » s'est élevée jusqu'à la nature de Dieu
 » pour y chercher des arguments in-
 » vincibles contre la connoissance des
 » bêtes, & on peut dire qu'elle y en
 » a trouvé d'assez bons. L'Auteur de la
 » recherche de la vérité en a répandu
 » le plan dans quelques endroits de ses

Tome VIII. E

» ouvrages. Le Père Poisson de l'Ora-
 » toire a traité à fond de celui qui est
 » fondé sur le principe de St. Augustin.
 » *Que Dieu étant juste , la misère est*
 » *une preuve nécessaire du péché* , d'où
 » il s'ensuit que les bêtes n'ayant point
 » péché , ne sont pas sujettes à la mi-
 » sère ; or elles y seroient sujettes , si
 » elles avoient du sentiment , donc
 » elles n'ont point de sentiment (a). «
 Vous trouverez à la suite de ces paroles
 l'extrait d'un Livre (b) où l'on montre
 que si les bêtes ont une ame connois-
 sante , il s'ensuit 1°. *que Dieu ne s'ai-*
me point lui-même ; 2°. *qu'il n'est point*
constant ; 3°. , *qu'il est cruel & injuste*
 (c). Il ne s'aimerait point lui-même ;
 car il eût créé des ames capables de
 connoissance & d'amour , sans les obli-
 ger à l'aimer & à le connoître : il les
 eût créées pour être dans l'état du pé-
 ché ; & par conséquent il les auroit dis-
 pensé de la loi de l'ordre , qui est pour-
 tant la loi souveraine & indispensable.
 L'état du péché est de s'arrêter aux

(a) Nouvelles de la République des Lettres ,
 Mars 1684 , pag. 26. 27.

(b) Intitulé , La Bête transformée en machine.
 L'Auteur s'appelle Darmanfou.

(c) Nouv. de la République des Lettres , Mars
 1684 , pag. 28.

créatures comme à sa dernière fin : c'est ce que font les ames des bêtes selon l'opinion commune. Selon la même opinion les ames retournent dans le néant dès que les bêtes cessent de vivre ; où est donc la constance de Dieu ? Il crée les ames, & il les anéantit bientôt. Il n'en use pas de même à l'égard de la matiere, il ne la détruit jamais ; il conserve donc les substances moins parfaites, & détruit les plus parfaites. Cela est-il d'un agent sage ? L'ame des bêtes n'a point péché, & cependant elle est sujette à la douleur & à la misere ; elle est soumise à tous les desirs déréglés de la créature qui a péché. De quelle maniere traitons-nous les bêtes ? nous les faisons s'entre-déchirer pour notre plaisir ; nous les égorgéons pour nous nourrir ; nous fouillons dans leurs entrailles pendant leur vie afin de satisfaire notre curiosité, & nous faisons tout cela en conséquence de l'empire que Dieu nous donne sur les bêtes. Quel désordre que la créature innocente soit assujettie à tous les caprices de la créature criminelle ! Il n'y a point de Casuiste qui croye qu'on péche en faisant combattre des taureaux contre des dogues, &c. & en se servant de mille ruses & de mille

violences à la chasse & à la pêche , pour détruire les animaux , ou en se divertissant à tuer des mouches comme faisoit Domitien. N'y a-t-il pas de la cruauté & de l'injustice à soumettre l'ame innocente à tant de malheurs ? On se délivre de toutes ces difficultés par le dogme de Mr. Descartes. Je m'en vais donner la liste de quelques ouvrages qui ont été publiés en faveur de ce sentiment.

Une préface de Mr. Schuyt : elle est à la tête de sa Traduction Latine de l'homme de Mr. Descartes. Un Traité d'Antoine le Grand (a) , *De Carentia sensus & cognitionis in brutis*. Une Lettre de Mr. de Cordemoi à un *savant Religieux de la compagnie de Jesus* , imprimée l'an 1668 (b). Le Traité de l'ame des bêtes qui fut imprimé à Lyon l'an 1676 , & dont un Prêtre d'Ambrun nommé Dilly est l'auteur. Les Entre-tiens sur la Philosophie par Mr. Ro-

(a) Voyez touchant cet auteur le Livre de Scriptis Adespotis de Deckherus , pag 321. 387. Edit. 1686. Dans l'une des Lettres de Mr. Arnauld au Pere Mallebranche , il y a qu'Antoine le Grand est un Religieux de St. François.

(b) Cette Lettre parut anonyme : mais j'apprends de Mr. Baillet, vie de Descartes , Tom. II , pag. 544 , que Mr. de Cordemoi en est l'Auteur.

hault. Les notes du Pere Poisson sur la Méthode de Mr. Descartes. Le *Brutum Cartesianum* d'Arnoldus Geulinx. C'est un ouvrage posthume qui fut publié l'an 1688, par Mr. Langenbert, bon Cartésien, mais non pas sur ce qui concerne l'ame des bêtes (a), quoiqu'il ait mis en forme géométrique les railons qui prouvent que les bêtes ne sentent point. Plusieurs sectateurs de Mr. Descartes en sont logés-là ; ils l'abandonnent quant au dogme des Automates. Mr. Craanen Professeur en Philosophie, & puis en Médecine à Leide, a été un grand zéléteur de ce Philosophe, jusques à souffrir pour lui, & ce qui est peut-être plus admirable, jusques à ne vouloir pas l'abandonner à l'égard du dogme de la glande pinéale ; mais il se moquoit de ceux qui disent que les bêtes ne sentent pas. Mr. Regis l'un des plus célèbres Cartésiens qui soient aujourd'hui n'est pas allé si avant ; il s'est contenté de dire que *quelque penchant qu'il puisse avoir à donner aux bêtes une ame distincte du corps, il aime mieux suspendre son jugement à cet*

(a) Voyez le Journal de Leipfic, Novembre 1683
pag. 624.

égard (a). On pourroit mettre le livre du Pere Pardies sur la connoissance des bêtes parmi ceux qui ont été faits pour l'opinion de Mr. Descartes ; car on y trouve les raisons des Cartésiens proposées très-fortement , & réfutées très-faiblement. Je crois néanmoins qu'il ne se négligea point dans la II^{me}. Partie de son ouvrage , & qu'il y fit tout ce qu'il put pour soutenir l'ancienne opinion ; mais ayant fait aussi tout ce qu'il pouvoit pour représenter fidèlement le beau côté de la nouvelle , il a donné lieu à quelques-uns de soupçonner qu'il n'avoit pas eu un véritable dessein de combattre Mr. Descartes. Rapportons le jugement d'un de ses confreres : *Il n'y a rien de plus séduisant que les expositions que fait le Pere Pardies dans son livre intitulé , de la connoissance des Bêtes , où mettant le Cartésianisme dans toute sa force sur ce point , il va presque jusqu'à convaincre ses lecteurs que non-seulement il n'est point besoin d'ame pour marcher , pour boire , pour manger , pour se plaindre ; mais encore pour parler , & pour parler aussi long-*

(a) Pierre Sylvain Regis , système de Philosophie , liv. VII , Part. II , pag. 126 du V. Tome Edit. de Lion, 1691 in-12.

temps que le fait un prédicateur dans un Sermon d'une heure, ou un avocat dans un long plaidoyer. Ce livre a fait passer son auteur parmi les Pèripatéticiens pour un Prévaricateur, qui étoit Cartésien dans l'ame, quelque application qu'il ait apportée à réfuter le Cartésianisme dans la seconde partie de son livre, & à deffendre l'ancienne philosophie sur le chapitre de l'ame des bêtes (a).

(a) Suite du voyage du monde de Descartes; pag. 9 & 10. Edition d'Amsterdam 1696.

§. VIII.

Objections contre les machines de Descartes. Inconséquences de l'hypothèse du Jésuite Daniel.

On a fait beaucoup de cas, & avec beaucoup de raison, d'un livre qui a pour titre le Voyage du monde de Descartes (a). On y trouve de très-grandes difficultés proposées agréablement & vivement aux Cartésiens, & fort-bien poussées. Celles qui concernent l'ame machinale des bêtes sont, ce me semble,

(a) Le Pere Daniel, Jésuite, est l'auteur de cet ouvrage.

les meilleures qui se pussent proposer. L'auteur avoue de bonne foi le peu d'adresse qu'eurent d'abord les Péripatéticiens, contre ce grand paradoxe de Mr. Descartes, & l'avantage que les sectateurs de celui-ci en tirèrent. Il se sert habilement des conséquences fâcheuses qu'on peut inférer de ce paradoxe; car il montre que les arguments des Cartésiens nous conduisent à juger que les autres hommes sont des machines. C'est peut-être l'endroit le plus foible de la place, & cela confirme une pensée très-judicieuse que l'on peut avoir de la nature des connoissances humaines, il semble que Dieu qui en est le distributeur agisse en pere commun de toutes les sectes, c'est-à-dire qu'il ne veuille point souffrir qu'une secte puisse pleinement triompher des autres, & les abyster sans ressource. Une secte terrassée, mise en déroute, n'en pouvant plus, trouve toujours les moyens de se relever, dès qu'elle abandonne le parti de la défensive, pour agir offensivement par diversion, & par rétorsion. Le combat des sectes est toujours ce que fut pendant quelque temps celui des Troyens & des Grecs, la nuit que Troye fut prise (b): tour

(b) *Nec soli panas dant sanguine Teucris :*

à tour elles se vainquent l'une l'autre, selon qu'elles changent les parades en ripostes. Le Cartésien n'a pas plutôt renversé, ruiné, anéanti l'opinion des Scholastiques sur l'ame des bêtes, qu'il éprouve qu'on peut le battre par ses propres armes, & lui montrer qu'il prouve trop; & que s'il raisonne conséquemment il renoncera à des opinions, qu'il ne pourroit abandonner sans s'exposer au ridicule, & sans admettre des absurdités qui sautent aux yeux; car où est l'homme qui oseroit dire qu'il n'y a que lui qui pense, & que tous les autres sont des machines? Ne le regarderoit-on pas comme un personnage plus extravagant, que ceux qu'on enferme dans les petites maisons, ou que l'on séquestre de toute société humaine? Cette conséquence du Dogme Cartésien est un fâcheux rabat-joie: elle est semblable aux pieds du pan, c'est une laideur qui mortifie la vanité que le brillant du plumage avoit inspiré. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que tout l'avantage du

*Quondam etiam victis redit in præcordia virtus;
Victoresque cadunt Danaï.*

Virgil, *Æneid*, lib. II. vers. 366.

Pere Daniel contre l'opinion de Mr. Descartes consiste dans les objections qu'il a proposées, & nullement dans les réponses qu'il a faites aux objections des Cartésiens. Il ne nie pas qu'ils n'embarassent étrangement par leurs questions : mais il soutient qu'à leur tour ils sont questionnés d'une maniere qui n'est pas moins embarrassante, & que l'on peut faire *de bonnes repesailles*. Vous cherchiez inutilement dans son écrit la solution des difficultés physiques, morales, & théologiques que l'on propose aux Péripatéticiens sur l'ame des bêtes ; il se contente de vous répondre, que s'il y a là des choses qu'on ne comprend pas, il y en a aussi de semblables dans l'hypothese de Mr. Descartes. La définition de l'ame de la bête, *une substance capable de sensation*, c'est-à-dire, de voir, d'entendre, &c. est aussi claire que la définition Cartésienne de l'esprit, *une substance qui pense & qui raisonne*. Ce sont les paroles du P. Daniel : il les prouve ensuite aussi bien qu'on puisse. Un peu auparavant il avoit dit que l'ame des bêtes n'est ni matiere ni esprit, mais *un être mitoyen entre les deux*, qui n'est pas capable de raisonnement ni de pensée, mais seulement de perception

& de sensation. S'il ne dit rien de meilleur il s'en faut prendre, non pas à ses lumieres, mais à la nature du sujet.

Il me permettra de dire que son hypothese est insoutenable, & qu'elle ne peut résoudre aucune difficulté. Ces deux termes, *matiere*, *esprit*, semblent d'abord opposés d'une maniere à souffrir quelque milieu : mais quand on y regarde de près, on comprend qu'on peut les réduire à l'opposition contradictoire. Pour cela il suffit de demander si la substance qui n'est ni corps ni esprit, est étendue ou non-étendue. Si elle est étendue, on a grand tort de la distinguer de la matiere : si elle n'est pas étendue, je demande en vertu de quoi on la distingue de l'esprit ; car elle convient avec l'esprit dans la notion de substance non étendue, & nous ne saurions comprendre que cette notion soit divisible en deux especes ; vû que l'attribut spécifique qu'on voudroit donner à l'une, ne nous paroîtra jamais incompatible avec l'autre. Si Dieu peut joindre la pensée avec un être non étendu, il la pourra joindre aussi avec un autre être non étendu, n'y ayant rien que l'étendue qui nous paroisse rendre la

matiere incapable de pensée. Pour le moins nous concevons clairement qu'une substance non étendue qui peut sentir, est capable de raisonner ; & par conséquent si l'ame des bêtes est une substance non étendue capable de sensation, elle est capable de raisonnement : elle est donc de la même espece que l'ame de l'homme ; elle n'est donc pas une substance mitoyenne entre le corps & l'esprit. Voici une demande du P. Daniel. *Les Cartésiens nieront-ils la possibilité de cette espece d'être, capable uniquement de sensation ? Et où est ce respect que leur maître a tâché de leur inspirer pour la toute-puissance d'un Dieu, qui peut faire, selon lui, qu'un triangle n'ait pas trois angles, & que deux & deux ne fassent pas quatre ; & qui cependant n'auroit pu faire un être qui n'eût que des sensations ?* Cette question embarrasseroit un homme qui auroit fait vœu de ne s'écarter jamais de ce que Descartes a dit : mais on ne voit pas de Cartésiens qui s'imposent cet esclavage, & l'on est bien sûr que Mr. Descartes n'auroit osé assurer sérieusement, que Dieu peut faire deux pieds de cire susceptibles de trois ou quatre figures, & incapables de toutes les autres, qu'il ait cru

là-dessus ceci ou cela, ses disciples ne croiront jamais manquer au respect qui est dû à Dieu, s'ils disent qu'un être capable uniquement de sensation, n'est pas plus possible qu'un morceau de cire, capable uniquement de la figure quarrée. Pour ce qui concerne un être qui n'eût que des sensations, ils le croiront très-possible, tout de même qu'il seroit possible qu'un certain morceau de matiere fût toujours rond, si Dieu vouloit y empêcher éternellement la transposition des particules. N'en déplaise au P. Daniel, il ne s'est pas apperçu qu'on donne le change quand on dit d'abord, un être capable uniquement de sensation, & puis un être qui n'eût que des sensations. La possibilité du premier est inconcevable : celle du second est manifeste. Mais comme un morceau de cire, où Dieu empêcheroit incessamment la transposition des particules, seroit de la même espece qu'un morceau de cire, où le changement des extrémités produiroit incessamment une nouvelle figure, disons aussi qu'une substance que Dieu borneroit toujours aux sensations, seroit de la même espece qu'une substance qui s'éleveroit jusques au raisonnement.

Il me reste à faire voir l'inutilité de l'hypothèse de ce Jésuite. I. On a besoin d'un système qui établisse la moralité de l'ame des bêtes : or c'est ce qu'on ne trouve point dans un être mitoyen entre le corps & l'esprit, car un tel être n'est point étendu : il est donc indivisible, il ne peut périr que par *annihilation* ; les maladies, le feu, le fer, ne sauroient l'atteindre ; il est donc à cet égard de même nature, & de même condition que les esprits, que l'ame de l'homme. II. Nous avons besoin d'un système qui établisse une différence spécifique entre l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes : or c'est ce que nous ne trouverons point par cet être mitoyen ; car si l'ame des bêtes n'étant ni corps ni esprit, a néanmoins des sensations, l'ame de l'homme pourra fort bien raisonner, encor qu'elle ne soit ni corps ni esprit, mais un être mitoyen entre les deux. Le passage de la privation du sentiment à la perception d'un arbre, & au discernement de cet arbre, est une action plus difficile que le passage de la sensation au raisonnement. III. Nous avons besoin d'un système qui donne raison de l'industrie surprenante des abeilles, des chiens, des singes, des élé-

phants ; & vous nous venez donner une ame de bêtes qui n'a que des sensations, qui ne pense point , qui ne raisonne point. Songez-y bien , vous comprendrez qu'une telle ame ne suffit point à l'explication des phénomènes. Le Pere Daniel l'avoue dans un autre endroit de son ouvrage, où il paroît ne donner aux Péripatéticiens que l'avantage de la possession : car après avoir touché les difficultés du Cartésianisme par rapport aux bêtes , il ajoute : » Les Péripatéticiens ont aussi leurs difficultés à résoudre , on n'en peut pas douter : » mais fussent-elles encore plus grandes de beaucoup qu'elles ne sont , » tandis que les Cartésiens n'auront » rien de meilleur ni de plus intelligible à nous dire , il faut s'en tenir là » & raisonner sur ce point particulier , » comme fit sur toute la philosophie un grand Ministre d'Etat il y a vingt-cinq ans. On lui conselloit de ne point faire apprendre à son fils aîné l'ancienne philosophie , parce que , lui disoit-on , il n'y a dans cette philosophie que des niaiseries & des folies. On m'a dit aussi , répondit-il , qu'il y a bien des fadaïses & des chimères dans la nouvelle ; ainsi , con-

» tinua-t-il , folie ancienne , folie nou-
 » velle ; je crois qu'ayant à choisir il
 » faut préférer l'ancienne à la nouvelle». C'est ainsi peut-être , que Nihufius raifonnoit.

§. I X.

Inconféquences du fentiment des Scholaftiques qui donnent aux Bêtes une ame purement fénfitive , & fpécifiquement différente de celle des hommes.

Rien n'eft plus divertiffant que de voir avec quelle autorité les Scholaftiques s'ingèrent de donner des bornes à la connoiffance des bêtes. Ils veulent qu'elles ne connoiffent que les objets finguliers & matériels , & qu'elles n'aiment que l'utile & l'agréable ; qu'elles ne puiffent réfléchir fur leurs fentiments & fur leurs defirs, ni conclure une chofe d'une autre. On diroit qu'ils ont fouillé plus heureufement dans les facultés & dans les actes de l'ame des bêtes, que les plus experts Anatomiftes dans les entrailles des Chiens. Leur témérité eft fi grande , que quand même le hazard auroit voulu qu'ils trouvaflent la vérité , ils feroient indignes de louanges , & même d'excufe. Mais donnons quartier là-

dessus ; accordons-leur tout ce qu'ils supposent ; qu'en esperent-ils ? s'imaginent-ils que par ce moyen ils obtiendront d'une personne qui fait raisonner, qu'on doit convenir que l'ame de l'homme n'est pas de la même espece que celle des bêtes ? Cette prétention est chimérique. Il est évident à quiconque fait juger des choses, que toute substance qui a quelque sentiment, fait qu'elle sent ; & il ne seroit pas plus absurde de soutenir que l'ame de l'homme connoît actuellement un objet sans connoître qu'elle le connoît, qu'il est absurde de dire que l'ame d'un chien voit un oiseau, sans voir qu'elle le voit. Cela montre que tous les actes des facultés sensitives sont de leur nature & par leur essence réflexifs sur eux-mêmes. Le Pere Maignan, qui malgré toutes ses lumieres a croupi dans les erreurs & dans la crasse de l'école à l'égard de l'ame des bêtes, avoue pourtant que pour sentir une chose, il faut connoître le sentiment que l'on en a, *Id quod vocamus sentire*, dit-il, *non est sine cognitione ejus rei quæ dicitur sensibilis: cum autem nihil externum sit per se sensibile ; sed tantum per suam actionem ; adeoque actio ejus sit primario sensibilis:*

& cum insuper nos non dicamuralicujus agentis actionem sentire, si ea dum in nobis sit, omnino lateat nos; consequenter id quod vocamus sentire, non est sine cognitione actionis, quæ fit in nobis sentientibus; imo quia sentire nihil aliud ex parte sentientis dicit, præter eam cognitionem; consequens est ipsum sentire, quatenus se tenet ex parte sentientis, consistere in eo quod est agnoscere se pati, quod coincidit cum eo quod est agnoscere actionem in se receptam, seu passionem suam (a). Il faut donc dire que la mémoire des bêtes est un acte qui les fait ressouvenir du passé, & qui leur apprend qu'elles s'en souviennent. Comment donc ose-t-on dire qu'elles n'ont pas le pouvoir de réfléchir sur leurs pensées, ni de tirer une conséquence? Mais encore un coup ne disputons point sur cela; permettons à ces Philosophes de bâtir très-mal leurs suppositions: servons-nous uniquement de ce qu'ils enseignent. Ils disent que l'ame des bêtes apperçoit tous les objets des cinq sens

(a) Emanuel Maignan, *Philosophia naturalis*, cap. XXV, numer. 2, pag. m. 527. Voyez aussi Casimire de Toulouse, *Atomis Peripateticis*, Tom. IV, pag. 70; où il rapporte en abrégé la définition du Pere Maignan, & celle-ci de Casserius, *sensus est abjecti in organo formaliter suscepti dignotio*, & les approuve.

externes ; qu'elle juge qu'entre ces objets il y en a qui lui conviennent , & abhorre les autres : & que pour jouir de l'objet qu'elle fouhaite elle transporte ses organes au lieu où il est , & qu'afin de fuir l'objet qu'elle abhorre , elle éloigne ses organes du lieu où il est. Je conclus de tout cela que si elle ne produit point d'autres actes aussi nobles que ceux de notre ame , ce n'est point sa faute , ou qu'elle soit d'une nature moins parfaite que l'ame de l'homme ; c'est seulement que les organes qu'elle anime ne ressemblent point aux nôtres. Je demande à ces Messieurs s'ils trouveroient bon qu'on dit que l'ame d'un homme est d'une autre espece à l'âge de trente-cinq ans , qu'à l'âge d'un mois ; ou que l'ame d'un phrénétique , d'un hébété , d'un vieillard qui tombe en enfance , n'est pas substantiellement aussi parfaite que l'ame d'un habile homme. Ils rejetteroient sans doute cette pensée comme une erreur très-grossiere , & ils feroient bien ; car il est sûr que la même ame , qui dans les enfants ne fait que sentir , médite & raisonne d'une maniere solide dans un homme fait ; & que la même ame , qui fait admirer sa raison & son esprit dans un grand homme , ne

feroit que radoter dans un vieillard ; qu'extravaguer dans un fou, que sentir dans un enfant. On feroit dans une erreur crasse, si l'on prétendoit que l'ame de l'homme n'est susceptible que des pensées qui nous sont connues. Il y a une infinité de sensations, & de passions, & d'idées dont cette ame est très-capable, quoiqu'elle n'en soit jamais affectée pendant cette vie : si on l'unifioit à des organes différents des nôtres, elle penseroit autrement qu'elle ne fait aujourd'hui ; & ses modifications pourroient être beaucoup plus nobles que celles que nous éprouvons. S'il y avoit des substances qui dans des corps organisés eussent une suite de sensations, & d'autres pensées beaucoup plus sublimes que les nôtres, pourroit-on dire qu'elles sont d'une nature plus parfaite que notre ame ? Non sans doute ; car si notre ame étoit transportée dans ces corps-là, elle y auroit cette même suite de sensations, & d'autres pensées beaucoup plus sublimes que les nôtres. Il est aisé d'appliquer ceci à l'ame des bêtes. On nous avoue qu'elle sent les corps, qu'elle les discerne, qu'elle en souhaite quelques-uns, qu'elle en abhorre quelques autres. C'est assez ; elle est donc

une substance qui pense, elle est donc capable de la pensée en général : elle peut donc recevoir toutes sortes de pensées, elle peut donc raisonner, elle peut connoître le bien honnête, les Universaux, les Axiomes de Métaphysique, les regles de la morale, &c; car comme de ce que la cire peut recevoir la figure d'un cachet, il s'ensuit manifestement qu'elle est susceptible de la figure de tout cachet; il faut dire aussi que dès qu'une ame est capable d'une pensée, elle est capable de toute pensée. Il seroit absurde de faire ce raisonnement, *ce morceau de cire n'a reçu l'impreinte que de trois ou quatre cachets, donc il ne peut pas recevoir l'impreinte de mille cachets. Ce morceau d'étain n'a jamais été une assiette, donc il ne peut jamais être une assiette, & il est d'une autre nature que cette assiette d'étain que je vois là.* On ne raisonne pas mieux quand on assure, *l'ame du chien n'a jamais eu que des sensations, &c. donc elle n'est pas capable des idées de morale ni des notions de métaphysique.* D'où vient qu'un morceau de cire porte l'image du Prince, & qu'un autre ne la porte pas? C'est à cause du cachet qui a été appliqué sur l'un, & non pas

sur l'autre. Ce morceau d'étain qui ne fut jamais une assiette, le fera dès que vous le jetterez dans le moule d'une assiette. Jetez de même cette ame de bête dans le moule des idées universelles, & des notions des Arts & des Sciences, je veux dire unifiez-la à un corps humain bien choisi, ce fera l'ame d'un habile homme, & non plus celle d'une bête.

On voit donc que les Philosophes de l'école sont hors d'état de prouver que l'ame de l'homme, & l'ame des bêtes soient de différente nature. Qu'ils disent & qu'ils répètent mille & mille fois, celle de l'homme raisonne, & connoît les universaux & le bien honnête; celle des animaux ne connoît rien de tout cela: nous leur répondrons, ces différences ne sont que des accidents, & ne sont point une marque de distinction spécifique entre des sujets. Aristote & Cicéron à l'âge d'un an n'avoit point eu de pensées plus sublimes que celles d'un chien, & s'ils eussent vécu dans l'enfance 30 ou 40 ans, les pensées de leur ame n'eussent été que des sensations, & de petites passions de jeu & de gourmandise; c'est donc par accident qu'ils ont surpassé les bêtes, c'est à cause que les or-

ganes dont leurs pensées dépendoient ont acquis telles & telles modifications , à quoi les organes des bêtes ne parviennent pas. L'ame d'un chien dans les organes d'Aristote , ou de Ciceron , n'eût pas manqué d'acquérir toutes les lumières de ces deux grands hommes.

Cette conséquence-ci est très-fausse , une telle ame ne raisonne pas , & ne connoît pas les universaux , donc elle est d'une nature différente de l'ame d'un grand Philosophe ; car si cette conséquence étoit bonne , il faudroit dire que l'ame des petits enfants n'est pas de la même espece que celle des hommes faits. A quoi songez-vous donc , Philosophes Péripatéticiens , lorsque vous osez prétendre que si l'ame des bêtes ne raisonne pas , elle est substantiellement moins parfaite que les ames qui raisonnent ? Il faudroit premièrement que vous prouvassiez que le défaut de raisonnement dans les bêtes procède d'une imperfection réelle & intérieure de leur ame , & non pas des dispositions organiques dont elle dépend. Car il est clair qu'un sujet qui est capable des pensées que vous donnez à l'ame des animaux , est capable de raisonnement , & de toute autre pensée : d'où il résulte que s'il ne rai-

fonne pas actuellement , c'est à cause de certains obstacles accidentels & externes , je veux dire à cause que le Créateur de toutes choses a fixé chaque ame à une certaine suite de pensées , en la faisant dépendre des mouvements de certains corps. C'est ce qui fait aussi que les enfants à la mamelle , les fous & les phrénétiques ne raisonnent pas.

On ne peut songer sans erreur aux suites de cette doctrine , l'ame de l'homme & l'ame des bêtes ne different point substantiellement , elles sont de même espèce , l'une acquiert plus de lumières que l'autre , mais ce ne sont que des avantages accidentels , & dépendants d'une institution arbitraire. Cette doctrine coule nécessairement & inévitablement de ce qui s'enseigne dans les Ecoles sur la connoissance des bêtes. Il s'en suit de là que si leurs ames sont matérielles & mortelles , les ames des hommes le sont aussi , & que si l'ame de l'homme est une substance spirituelle & immortelle , l'ame des bêtes l'est aussi. Conséquences horribles de quelque côté que l'on se tourne , car si pour éviter l'immortalité de l'ame des bêtes , on suppose que l'ame de l'homme meurt avec le corps , on renverse la doctrine d'une autre vie ,
&

& l'on sappe les fondemens de la religion. Si pour conserver à notre ame le privilege de l'immortalité, on l'étend sur celle des bêtes, dans quels abymes se trouvera-t-on ? que ferons-nous de tant d'ames immortelles ? y aura-t-il aussi pour elles un paradis & un enfer ? passeront-elles d'un corps à un autre ? seront-elles anéanties à mesure que les bêtes meurent ? Dieu créera-t-il incessamment une infinité d'esprits, pour les replonger sitôt après dans le néant ? Combien y a-t-il d'insectes qui ne vivent que peu de jours ? Ne nous imaginons pas qu'il suffise de créer des ames pour les bêtes que nous connoissons. Celles que nous ne connoissons pas sont encore en plus grand nombre. Le microscope nous en fait découvrir par milliers dans une goutte de liqueur. On en découvroiroit bien d'autres, si l'on avoit des microscopes plus parfaits. Et qu'on ne dise pas que les insectes sont des machines, car on expliqueroit plutôt par cette hypothese les actions des chiens, que les actions des fourmis & des abeilles. Il y a peut-être plus d'esprit & plus de raison dans les animaux invisibles, que dans les plus gros. Nous allons voir les vains efforts que fait l'Ecole pour établir une diffé-

rence spécifique entre l'ame de la bête & celle de l'homme.

Les Scholastiques disent que l'ame des bêtes est une forme matérielle, mais que l'ame de l'homme est un esprit que Dieu crée immédiatement. Mais comment prouvent-ils cela? Je suppose qu'ils ne raisonnent que sur les principes de la lumière naturelle, sans recourir à l'Ecriture ni aux dogmes de la religion, & je leur demande une bonne preuve que l'ame des bêtes soit corporelle, & que la nôtre ne le soit pas. Ils m'allègueront la beauté & l'étendue des connoissances humaines, & la petitesse, la grossièreté, & l'obscurité des connoissances animales; ils concluront qu'un principe corporel sera capable de produire les connoissances des bêtes, mais non pas les réflexions, les raisonnements, les idées universelles, les idées de l'honnête, qui se trouvent dans l'ame de l'homme; & par conséquent que cette ame doit être d'un ordre supérieur à la matière, elle doit être un esprit. Ne leur disons plus qu'ils assurent témérairement que l'ame des bêtes ne raisonne pas & qu'elle n'a point d'idée du bien honnête: renonçons à cette objection, disons seulement qu'il est mille fois plus difficile de voir

un arbre , que de connoître l'acte par lequel nous le voyons ; de sorte que si un principe matériel est capable de connoître une infinité de choses qui se passent au dehors , il sera beaucoup plus capable de connoître ses pensées , de les comparer ensemble , & de les multiplier : ainsi les réflexions & les conclusions , & les abstractions de l'homme ne demandent pas un principe plus noble que la matiere. Un fort habile péripatéticien en tombe d'accord : laissons-le parler : son aveu sera plus persuasif que mes objections. » Si une fois vous ad-

» mettez que tout ce qui se passe de plus
 » admirable dans les bêtes , peut se faire
 » par le moyen d'une ame matérielle ;
 » ne viendrez-vous pas bientôt à faire
 » le pas , & à dire , que tout ce qui se
 » passe en l'homme , peut se faire aussi
 » par le moyen d'une ame matérielle?...
 » Si vous mettez une fois que les bêtes
 » sans aucune ame spirituelle sont ca-
 » pables de penser , d'agir pour une fin ,
 » de prévoir le futur , de se ressouvenir
 » du passé , de profiter de l'expérience
 » par la réflexion particulière qu'elles y
 » font ; pourquoi ne direz-vous pas que
 » les hommes sont capables d'exercer
 » leurs fonctions sans aucune ame spiri-

» tuelle ? Après tout , les opérations des
 » hommes ne sont point autres que cel-
 » les-là que vous attribuez aux bêtes :
 » s'il y a de la différence , ce n'est que
 » du plus ou du moins , & ainsi tout ce
 » que vous pourrez dire , ce sera que
 » l'ame de l'homme est plus parfaite
 » que celle des bêtes , parce qu'il se res-
 » souvient mieux qu'elles , qu'il pense
 » avec plus de réflexion , & qu'il pré-
 » voit avec plus d'assurance : mais en-
 » fin vous ne pourrez pas dire que leur
 » ame soit toujours matérielle. Vous
 » direz peut-être que dans l'homme il
 » se trouve des opérations qui ne sau-
 » roient convenir aux bêtes , ni procé-
 » der d'autre principe que d'une ame
 » spirituelle : & ces opérations sont les
 » connoissances universelles ; le raison-
 » nement par lequel nous tirons une
 » connoissance de l'autre ; les idées que
 » nous avons de l'infini & des choses
 » spirituelles, qui ne tombent point sous
 » les sens : mais ceux qui nient qu'il y
 » ait une connoissance dans les bêtes ,
 » ne nient pas pour cela que ces pen-
 » sées & ces raisonnements ne soient en
 » nous , puisque nous les expérimen-
 » tons nous-mêmes : ainsi ils ont tou-
 » jours le même droit que vous , de

» prouver l'existence de l'ame raisonna-
 » ble. Mais d'ailleurs ils ajoutent que
 » toutes ces opérations, que vous trou-
 » vez si extraordinaires, ne diffèrent
 » que le plus ou le moins des opérations
 » que vous attribuez aux bêtes : & cer-
 » tainement il semble qu'agir pour une
 » fin, profiter de l'expérience, prévoir,
 » (ce qui selon vous convient aux bê-
 » tes, (ne doit pas moins procéder d'un
 » principe spirituel, que ce qui se trou-
 » ve dans les hommes. Car enfin qu'est-
 » ce qu'une connoissance universelle, si
 » non une connoissance qui convient à
 » plusieurs choses semblables, comme le
 » portrait d'un homme conviendrait à
 » tous les visages qui lui ressembleroient ?
 » Qu'est-ce qu'un raisonnement, sinon
 » une connoissance produite par une
 » autre connoissance, comme nous
 » voyons qu'un mouvement est pro-
 » duit souvent par un autre mouve-
 » ment ? Certes si l'on met une fois que
 » la pensée, l'intension & la reflexion,
 » peuvent provenir d'un corps animé
 » par une forme matérielle, il sera bien
 » difficile de prouver que le raisonne-
 » ment & les idées de l'homme ne sau-
 » roient provenir que d'un corps animé

» aussi par une forme matérielle (a). »

Je prie tous mes lecteurs de prendre garde à la malheureuse situation où se trouvent les Scholastiques , par rapport au dogme de l'ame sensitive. Ils allèguent contre Descartes les actions les plus surprenantes des animaux , ils le choisissent exprès pour le confondre plus à coup sûr ; mais après cela ils éprouvent qu'ils se sont avancés , & qu'ils ont fourni des armes à leur adverfaire , pour ruiner la différence spécifique qu'ils souhaitent d'établir entre notre ame & celle des animaux. Ils voudroient bien que l'on oubliât tous ces exemples de ruse , de précaution , de docilité , de connoissance de l'avenir , qu'ils ont étalés avec tant de pompe , afin de montrer que les bêtes ne sont pas des automates : ils voudroient que l'on ne songeât qu'aux actions grossières d'un bœuf qui ne fait que paître ; mais il n'est plus temps d'exiger cela : on emploie ces mêmes exemples à les confondre , & à leur prouver que si une ame matérielle est capable de toutes ces choses , elle pourra faire tout ce que l'ame de l'homme produit ; il

(a) Pardies , de la connoissance des bêtes , num. 49 , pag. 100 & suiv.

faudra seulement donner à l'ame des bêtes plus de degrés de raffinement ; ne faut-il pas qu'on suppose que l'ame d'un chien ou d'un singe est moins grossiere que l'ame d'un bœuf ? En un mot s'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un gros lourdaut de payfan , je vous soutiendrai qu'il n'y a qu'une ame spirituelle qui puisse produire les actions d'un singe : & si vous dites qu'un principe corporel pourra être cause de tout ce que font les stupides , & que pourvu que l'on subtilise la matiere , & qu'on la dégage de ce qui s'appelle terrestréités, phlegmes, &c. elle fera cause de tout ce que font les habiles gens.

Il se trouve des Auteurs qui insinuent que puisque l'ame de l'homme est douée de franc arbitre , & que celle des bêtes est destituée de liberté , il faut qu'il y ait entre elles une différence spécifique , que l'une soit un esprit , & que l'autre soit corporelle. Le Jésuite Théophile Raynaud publia en 1630 un petit livre qu'il intitula *Calvinismus Bestiarum Religio* (a). Son principal but

(a) Voyez Mr. Baillet , Vie de Descartes , Tome I, pag. 224.

étoit de prouver que la doctrine des Dominicains réduit l'homme à la condition des bêtes , en le dépouillant du libre arbitre (a). *Præcipue eo capite pronuntiavit Catholicus , censendum esse , calvinismum esse religionem bestiarum , quod juxta placita Calviniana , homo prædicatur in ordinem bestiarum & hominis gradu ac dignitate excidat. Ad quod solidè probandum , duæ propositiones viscæ illi sunt stabiliendæ. Una est , hominem in ratione hominis , constitui per libertatem. Altera est , libertatem everti per Calvinismum,* (b) Il suppose que le caractère de l'homme , je dis le caractère qui le distingue de la bête , est la liberté d'indifférence ; car pour ce qui est de la liberté qui ne consiste que dans l'exemption de contrainte , ou dans la spontanéité , aucun scholastique ne peut nier qu'elle ne se trouve dans les animaux. Faisons voir qu'il est très-faux qu'une ame douée du libre arbitre soit d'une autre espece qu'une ame qui ne le possède point.

(a) Il dispute la vérité contre Calvin , mais c'est afin de conclure contre les Dominicains , qu'il prétend être semblables à Calvin sur ce dogme , ce qu'il conclut contre Calvin.

(b) *Calvinismus Bestiarum Religio , Diatriba II, pag. m. 25.*

L'ame des enfans & celle des fous est destituée du libre arbitre , & cependant elles font de la même espece que l'ame la plus amplement pourvue de liberté. Joignez à cela que les partisans de la liberté d'indifférence conviennent qu'elle cessera après cette vie , & néanmoins ils reconnoissent que l'ame de l'homme est sur la terre la même substance que dans le ciel ou dans les enfers. Il est donc visible que la liberté d'indifférence n'est point un attribut essentiel de la créature , mais une concession ou une faveur accidentelle dont le créateur la gratifie : & par conséquent les ames qui n'obtiennent pas cette concession , ne sont pas pour cela d'une autre espece que celles qui la reçoivent. C'est donc très-mal raisonner que de se servir de cet argument : l'ame des bêtes est destituée du franc arbitre , & l'ame de l'homme n'en est point destituée , donc l'ame des bêtes est matérielle , & l'ame de l'homme est spirituelle. Passons plus avant , & disons que ceux qui admettent l'ame sensitive, n'ont aucune bonne raison d'ôter aux bêtes la liberté. Ne disent-ils pas qu'elles font cent choses avec un plaisir extrême , & qu'elles s'y

portent en conséquence du jugement qu'elles ont fait de l'utilité des objets, jugement qui a excité en elles l'envie de l'unir à ces objets ? Si la liberté ne consiste que dans l'exemption de contrainte & dans une spontanéité qui soit précédée du discernement des objets, n'est-il pas absurde de nier que les animaux soient libres ? un chien affamé n'a-t-il pas la force de s'abstenir d'un morceau de viande, lorsqu'il craint d'être battu s'il ne s'en abstient ? n'est-ce pas avoir la force d'agir & de n'agir pas ? Son abstinence vient sans doute de ce qu'il compare sa faim avec des coups de bâton, & qu'il les juge plus insupportables que ne l'est sa faim. Prenez garde à tous les actes humains que l'on attribue à la liberté d'indifférence, vous trouverez que jamais l'homme ne les suspend, ou ne choisit l'un des deux contraires, que parce qu'ayant comparé le pour & le contre, il a trouvé ou plus de motifs de suspension que d'action, ou plus de motifs de cette action, que de celle-là. Faisons encore parler le Jésuite qui a écrit contre les Cartésiens. » Il est mal-
» aisé de séparer ainsi le raisonnement
» d'avec la pensée : & il est ce semble

» bien facile de prouver , que dès lors
 » qu'une substance est capable de pen-
 » ser, elle est aussi capable de raisonner,
 » qu'elle est pourvue d'une liberté &
 » d'un libre-arbitre, & en un mot, qu'elle
 » est en état d'agir comme les hommes
 » Les anciens Philosophes , &c. & mé-
 » me les Peres de l'Eglise , ont prouvé
 » que nous avons un libre-arbitre par
 » cet argument général , que tout ce
 » qui est capable de connoître , peut
 » connoître le bien & le mal , c'est-à-
 » dire , ce qui lui est bon ou ce qui lui
 » est mauvais ; que par conséquent ,
 » en considérant ces deux objets , il
 » peut les comparer ensemble , il peut
 » délibérer , il peut se déterminer pour
 » en choisir l'un à l'exclusion de l'au-
 » tre , en quoi consiste l'usage de notre
 » liberté. Et cela est si vrai que la dé-
 » finition que nous retenons encore
 » aujourd'hui de la liberté en général ,
 » est celle-ci, *Facultas agendi cum ra-*
 » *tione* , la faculté d'agir avec connois-
 » sance de cause, ce *cum ratione* si-
 » gnifie cela (a). »

(a) Pardies de la connoissance des animaux ;
 num. 52 pag. 124, 105. Notez qu'il cite pag. 113 ,
 l'exemple d'un chien qui avoit appris à chanter

L'une des plus fortes preuves , que l'on apporte de la liberté de l'homme est tirée de la punition des malfaiteurs. Toutes les sociétés sont convenues de les châtier exemplairement , & d'étendre même en certains cas sur leurs cadavres une longue peine à la vue de tout le monde ; on les prive de la sépulture , & on les fait servir de spectacle sur les roues & sur les gibets. Si l'homme n'agissoit pas librement , si une nécessité fatale & inévitable le déterminoit à une certaine suite de pensées , le vol & le meurtre ne devroient pas être châtiés , & l'on ne pourroit espérer aucun fruit de la punition des coupables ; car ceux qui verroient sur une roue le cadavre d'un malfaiteur , ne seroient pas moins soumis qu'auparavant à cette force majeure qui les fait agir sans leur laisser aucun usage de liberté. Cette preuve du libre arbitre n'est pas aussi forte qu'elle le paroît ; car encore que les machines ne sentent point , ils ne laissent pas de leur donner cent coups de marteau , quand elles sont détraquées , s'ils ju-

sa partie avec son maître. Il cite , *Vide Horatium de ratione peculiari de ratione brutor. Il falloit citer . Rorarius , quod animalia bruta utantur ratione melius homine, Lib. 1. pag. 21 .*

gent qu'en applatissant une roue , ou une autre piece de fer , ils les remettrent au train ordinaire. Ils feroient donc fustiger un coupeur de bourse , quand même ils sauroient qu'il n'a point de liberté , pourvu que l'expérience leur eût appris qu'en faisant fouetter les gens , on les empêche de continuer certaines actions. Mais en tous cas si cette preuve du libre arbitre a quelque force , elle sert manifestement à faire voir que les bêtes ne sont pas destituées de liberté (a). On les châtie tous les jours & on les corrige par-là de leurs défauts.

Ochin au commencement de ses Labyrinthes examine toutes les raisons qui nous persuadent que nous agissons librement ; & il dit entr'autres choses contre celle qui est tirée de la punition des malfaiteurs , que si les juges étoient assurés qu'en faisant pendre un cheval qui auroit tué un homme , & en le laissant pendu

(a) Notez bien cette question que Franzius se propose , *Hist. animal. sacra* , Partie I , Cap. II , pag. m. 16. *Quæri autem posset an non ponenda sit rationalis anima in brutis. . . . Cum Genes. 9. V. 5. Deus ipse vindicare velit sanguinem hominis in brutis , si quando effuderunt sanguinem humanum.* Il cite aussi Exode XII , Vers. 28 , & Lévitique XX , vers. 15 , 16 , où Dieu ordonne des peines contre les bêtes.

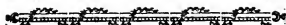
long-temps sur les grands chemins , on empêcheroit les autres chevaux de faire du mal , ils se serviroient de ce supplice toutes les fois qu'un cheval auroit estropié ou tué quelqu'un , par ses ruades ou par ses morsures (a). Apparemment il ne savoit pas qu'on se sert de ces spectacles en quelque pays , pour contenir dans leur devoir les bêtes féroces. Rorarius en a été témoin oculaire : il a vu deux loups pendus au gibet dans le pays de Juliers ; & il observe que cela fait plus d'impression sur les autres loups , que la marque d'un fer chaud , & la perte des oreilles, &c., n'en fait sur un voleur, il dit aussi qu'en Afrique l'on attache en croix quelques lions pour épouvanter les autres & que l'on s'en trouve bien. *Solent in Africa crucifigere leones , si qui deprehendantur urbes obsidere , quod in senecta faciunt : quoniam ad persequendas feras vires non suppetunt ; cujus pænæ metu , licet urgeat fames , desinunt : & nos ab Agrippina Colonia Duram versus equitantes , in illa vasta sylva , vidi-*

(a) Je n'ai pas présentement sous ma main ce livre d'Ochin , je cite de mémoire ce qu'il dit , & peut-être que je ne rapporte pas précisément la version de ses paroles ; mais je suis sûr que je rapporte sa pensée.

mus duos caligatos lupos , non secus quàm duos latrones furcæ suspensos : quo similis poenæ formidine à maleficio reliqui deterreantur. At inter homines quotidie reperiuntur , quibus ob admissa fūrta tergus virgis cæsum , abscissæ auriculæ , signatæ genæ , truncata altera manus , erutus oculus , nec adhuc à furtis se continere possunt , donec laqueus vitæ finis extiterit (a).

(a) Rorarius, quod animalia bruta utantur ratione melius homine. Lib. II, pag. 109.





DU MARIAGE.

§. I.

Pourquoi les femmes desirent plus ardemment le Mariage que les Hommes.

L'INCLINATION que la nature donne aux deux sexes pour s'unir ensemble , trouve plus de moyens de se contenter dans les hommes que dans les femmes. Car une femme qui a de l'honneur , n'a que le seul mariage pour ressource ; mais les hommes , comme chacun fait , ont donné des bornes plus étendues à ce qu'ils appellent leur honneur. La galanterie ne les déshonore point.

Les femmes ont besoin d'un mari qui leur serve de protecteur , & qui leur fasse tenir un rang dans la République ; au lieu que les hommes n'ont pas besoin de femme pour cela. On lit dans les entretiens de Voiture , que les Romains disoient bien à leurs femmes , lorsqu'ils

les épousoient , *Où je serai Caïus , vous serez Caïa* ; mais les femmes ne disoient point à leurs maris , *Où je serai Caïa , vous serez Caïus*.

Il s'est répandu dans les esprits un préjugé fort général , fort ancien & fort enraciné , qu'une fille qui ne se marie point tombe dans une espee de déshonneur. » Sept femmes , dit un Prophete , » prendront un homme seul , & lui diront : Nous pourvoirons à notre nourriture & à nos habits , seulement que ton nom soit réclamé sur nous , ôte notre opprobre (a) ». Par où il paroît que l'on a regardé de tout temps le célibat comme une espee de flétrissure pour les femmes ; car en voici sept qui demandent comme une grace une septieme portion de mari , & qui offrent de se nourrir & de s'habiller à leurs dépens , trop heureuses si seulement on veut les avouer pour sa femme & les délivrer parla de l'ignominie.

On ne juge pas des hommes de la même maniere. Ils peuvent vieillir impunément sans se marier. Le titre de vieux garçon ne passe pas pour honteux ; ceux qui le portent s'en font quelquefois honneur , ou en raillent tous les premiers ;

(a) Isaïe , Chap. IV. vers. 1.

au lieu que le titre de vieille fille est fort incommode , & pas la raillerie , si on le donne à celles à qui il est dû le plus justement. C'est une grande injure que de dire à une femme qu'elle est vieillè. La Duchesse d'Etampes , maîtresse de François I. offensa tellement la Sénéchale de Normandie , maîtresse du Dauphin , pour avoir dit qu'elle étoit née le même jour que la Sénéchale avoit été mariée , qu'il fut impossible d'appaiser cette femme irritée ; mais c'est bien pis quand on donne le même éloge à une fille.

Une autre raison qui regarde les réformées , c'est qu'elles n'ont pas la même ressource que l'on trouve dans la Communion Romaine. Une fille Catholique qui craint de ne pouvoir pas se marier , peut se faire honneur de sa disgrâce , en se faisant Religieuse. Un cloître la met à l'abri de la raillerie , & la délivre de la présence importune de ceux qui pourroient lui causer du chagrin à cet égard : elle peut même en se retirant un peu de bonne heure , faire dire qu'elle a renoncé de son propre mouvement au mariage , & ce bruit lui est glorieux. On n'a pas ces avantages dans la Religion Réformée. Il faut vieillir dans le monde à la vue des jeunes-

gens & à la portée de leurs sottés plaisanteries. On fait tout ce que l'on peut pour se soustraire à cet état d'ignominie. A-t-on tort ?

§. I I.

*Pourquoi le sexe aime tant le Mariage.
Combien la Providence de Dieu est
admirable en cela. Force & utilité de
l'instinct.*

Il y a des gens fiers & décififs qui se moquent de l'inclination des femmes pour le mariage , & qui condamnent comme une foiblesse déraisonnable le chagrin qu'elles conçoivent , lorsqu'elles passent toute leur vie sans se marier. Ils ont tort d'en demeurer-là : ils devroient s'élever à une cause supérieure & ils verroient que ce qui est un désordre à l'égard de notre petite raison , est un trait d'une sagesse admirable à l'égard de la raison universelle qui gouverne toutes choses. Car il y auroit longtemps que le genre humain seroit péri , si les femmes n'avoient pas l'esprit tourné comme elles l'ont , à l'égard du mariage ; & il est certain que si elles n'avoient consulté que la raison , elles

auroient toutes renoncé à la qualité de mere , rebutées par les incommodités de la grosseſſe , par les douleurs de l'enfantement , & par les ſoins qu'il faut prendre des petites créatures qu'elles produiſent ; la religion n'auroit pas eu plus de force que la raiſon. En vain leur eût-on prêché que Dieu veut qu'elles ſe marient , afin que le monde ſe conſerve : tous ces ſermons auroient été inutiles , & ſi une force plus puiffante que la Religion & la raiſon ne s'en fût mêlée , on eût vu bientôt ceſſer les générations.

Quelle eſt donc cette force ? Je la fais conſiſter 1. en ce que les loix de l'union de l'ame & du corps font naître un plaifir exceſſif dans l'ame , à la préſence des mouvements corporels d'où dépend la génération ; 2. en ce que l'eſprit eſt tout plein de préjugés qui le pouſſent de ce côté-là. Ces deux principes emportent la balance ſur tout ce que la raiſon & le bon ſens pourroient inſpirer aux femmes pour les dégoûter du mariage. Le premier eſt une certaine machine corporelle tellement montée qu'elle pouſſe l'eſprit qui lui eſt uni , à ſouhaiter ardemment l'union des deux ſexes , par l'attrait des plaifirs qui lui

sont attachés. Le second est un certain concours de jugemens qui excitent certaines passions lesquelles poussent l'esprit à souhaiter la même chose. Par ces jugemens l'ame trouve qu'un certain état de vie lui sera honteux ; qu'elle en concevra mille chagrins ; qu'un état de vie opposé lui sera honorable & très-agréable. Ces jugemens font naître dans l'ame une telle crainte de l'un de ces deux états, & un tel desir de l'autre , que tout ce que la raison peut alléguer au contraire est rejeté comme une fable. Ainsi on ne compte que pour bagatelle les incommodités du mariage. Or comme les deux sexes n'ont pas eu également à craindre ces sortes d'incommodités , il n'a pas été nécessaire de les pousser également au mariage. L'un des deux principes a suffi pour notre sexe ; mais les deux ont été nécessaires pour déterminer l'autre ; & voilà pourquoi il falloit que les femmes fussent remplies de tant de préjugés touchant le mariage , dont les hommes sont exempts.

Cette Apologie est très-recevable ; car puisque ces préjugés sont nécessaires pour lever les obstacles qui arrêteroient le cours des générations , sans lesquels les desseins de Dieu seroient frustrés ,

il est évident qu'ils sont préférables aux conseils d'une raison épurée, qui fortifieroit ces obstacles. Disons donc que ces préjugés sont un instinct, ou une impression de la raison universelle qui gouverne toutes choses, & que les lumieres de notre bon sens qui combattent ces préjugés, ne sont qu'une impression particuliere de notre raison. Disons que ces préjugés se rapportent au bien général de l'univers, au lieu que les lumieres de notre bon sens ne se rapportent qu'à notre bien personnel. Or comme il est plus glorieux d'être conduit par la raison universelle qui rapporte toutes choses au bien général de l'univers, que par une raison particuliere, il s'ensuit qu'on ne doit pas tant blâmer le sexe, ni lui faire honte des préjugés où il est en faveur du mariage.

Un des plus grands caractères de la sagesse de Dieu par rapport à l'union de l'ame avec la matiere, consiste en ce qu'ayant voulu intéresser l'ame à la conservation de la machine du corps, il s'est plutôt servi du sentiment que de la raison. Il auroit pu intéresser l'ame à la conservation du corps, en lui ordonnant de l'éloigner des objets nuisibles & de l'approcher des objets utiles. Il au-

roit pu aussi lui apprendre à discerner les objets nuisibles d'avec les utiles , par la proportion qu'ils auroient avec les différentes parties de notre corps ; mais comme c'eût été une affaire qui eût demandé un long examen , & une raison fort appliquée , Dieu n'a point pris ce chemin-là. Il en a pris un plus court qui consiste à faire sentir à l'ame du plaisir & de la douleur , selon que les objets qui agissent sur notre machine sont utiles ou nuisibles. C'est l'intéresser puissamment à la conservation de notre corps , & en même temps lui apprendre à discerner promptement la nature des objets , sans étude , sans examen , sans raison. On ne peut rien concevoir de plus sage.

Dieu a fait à peu près la même chose pour intéresser l'homme à la conservation du genre humain. La voie du raisonnement n'y eût pas été fort propre ; car où est la femme qui voudroit s'exposer aux douleurs de l'enfantement par cette seule considération , qu'il est raisonnable de ne pas laisser périr un être aussi beau que l'homme. Il a donc fallu recourir à la voie du sentiment , c'est-à-dire nous intéresser à la conservation de notre espèce , par la jouissance d'un

grand plaisir attaché à la production des enfants, & par plusieurs autres passions accessôires, comme vous diriez la honte de vieillir fille; la vanité d'être féconde, le chagrin de ne l'être pas, l'envie de dominer dans une maison, &c. D'où il paroît qu'il est quelquefois nécessaire au bien général de l'univers, de suivre plutôt les préjugés, les erreurs populaires, & les instincts de la nature que les idées distinctes de la raison.

En général, il est vrai de dire que le monde ne se conserve dans l'état où nous le voyons, qu'à cause que les hommes sont remplis de mille faux préjugés, & de mille passions déraisonnables; & si la philosophie venoit à bout de faire agir tous les hommes, selon les idées claires & distinctes de la raison, on peut être assuré que le genre humain périroit bientôt. Les erreurs, les passions, les préjugés, & cent autres défauts semblables sont comme un mal nécessaire au monde. Les hommes ne vaudroient rien pour cette terre si on les en avoit guéris, & la plupart des choses qui nous occupent seroient inutiles. Ne nous étonnons plus que la Philosophie & la Religion fassent si peu de progrès parmi les hommes. Elles n'en sauroient faire beaucoup,

beaucoup , que ce ne fût autant de pris sur l'empire de l'instinct. Il y a là-dedans des profondeurs impénétrables ; car qui pourroit entrevoir , sans quelque sorte d'épouvante , que les erreurs , que les passions déréglées , que les préjugés déraisonnables sont si nécessaires au monde , pour y contribuer à cette diversité prodigieuse d'événements qui font admirer la Providence ? Qui pourroit , dis-je , s'appercevoir sans étonnement que cela est si nécessaire au monde , que qui réduiroit les hommes à n'agir que selon les idées claires & distinctes de la raison , ruineroit la société civile ? si l'on réduisoit l'homme à cet état, il n'y auroit plus de desir de gloire ; & n'y ayant plus de gloire , n'est-il pas vrai que le genre humain seroit de glace ? Je dis qu'il n'y auroit plus de desir de gloire ; car la droite raison nous montre qu'il ne faut pas faire dépendre notre félicité du jugement des autres hommes , & par conséquent qu'il ne faut pas travailler pour faire parler de nous.

L'envie d'être loué après sa mort est un instinct de morale que Dieu , par sa sagesse infinie , a imprimé dans l'esprit de l'homme pour entretenir la so-

ciété. Ce qu'il y a de certain , c'est que cette envie a été cause des plus grands événements , & cela doit nous confirmer dans la pensée que le monde a besoin de plusieurs instincts qui étant examinés selon les idées de notre raison sont ridicules & absurdes. Y a-t-il rien de plus opposé à la raison que de se tourmenter dans cette vie afin d'être loué après sa mort , puisque ni la philosophie , ni l'expérience , ni la foi , ni rien que ce soit ne nous montre que les louanges qu'on nous donnera après notre mort nous apporteront quelque bien.

§. III.

*Réflexion Théologique d'un Médecin
contre la génération.*

J'ai dit que si la machine du corps , & les erreurs populaires ne portoient les femmes au mariage , la raison & la Religion n'auroient pas assez de force sur leur esprit pour les y résoudre. Sur cela je me souviens d'un paradoxe soutenu en bonne compagnie par une de ces imaginations spacieuses & contagieuses dont l'Auteur de *la Recherche de la Vérité* nous parle. C'étoit un médecin qui avoit femme & enfants , non pas pour ses péchés , à ce qu'il disoit , mais plutôt pour

le repos & pour le plaisir de sa vie. Il soutenoit néanmoins que quand Saint Paul a dit : *Je voudrois que tous les hommes fussent comme moi*, il avoit entendu à toute rigueur que tous les hommes renonçassent au mariage pour ne songer qu'aux choses célestes. Nous lui objectâmes tous presque en même temps, qu'il attribuoit à St. Paul un vœu qui tendoit à la ruine du genre humain. » Voilà bien de quoi se recrier, » *nous répondit-il*; est-ce si grand'chose » que le genre-humain, pour mériter » que St. Paul ne souhaite pas sa ruine ? » Je ne regarde point cette affaire, » *poursuivit-il*, du même sens que le » Maréchal de Gassion la regardoit, » lorsqu'il disoit qu'il n'estimoit pas » assez la vie pour en vouloir faire part » ou présent à qui que ce fût au monde, je la regarde du côté de la Religion. N'est-ce pas une chose étrange, » *continua-t-il* en s'échauffant, que les » gens de bien même soient si peu sensibles à la gloire du vrai Dieu ? ils » croiroient avoir fait un crime s'ils » avoient souhaité la ruine du monde, » & au contraire c'est en faire un que » de ne la pas souhaiter. Quoi de plus » monstrueux que de voir durer depuis

» si long-temps la propagation du pé-
» ché ? C'est contre toutes les loix de
» la nature ; car les monstres n'engen-
» drent point , voilà l'homme pécheur
» qui est le plus monstrueux de tous
» les êtres , qui ne laisse pas de se mul-
» tiplier & de couvrir toute la terre.
» Puisque nous ne pouvons pas arrêter
» cette suite funeste de générations
» monstrueuses qui deshonnorent Dieu
» & la nature , du moins devrions-nous
» souhaiter avec St. Paul que tous les
» hommes lui ressemblassent & l'on
» verroit cesser dans une cinquantaine
» d'années l'engeance du péché dont
» la multiplication ne fait qu'accroître
» le nombre des Créatures rebelles à
» leur souverain. Ne souhaitons-nous
» pas tous les jours , en récitant la
» priere dominicale , *que le regne de*
» *Dieu vienne* ? Ne dit-on pas dans l'a-
» pocalypse , *venez Seigneur Jesus ,*
» *venez* ? si l'on veut que ces souhaits
» s'accomplissent , il faut souhaiter que
» le monde prenne fin , & qu'il vienne
» de nouveaux cieux & une nouvelle
» terre. La corruption est trop invété-
» rée dans la postérité d'Adam pour
» espérer qu'elle s'amende jamais. Cela
» devroit nous confondre tous tant que

» nous sommes qui travaillons à per-
 » pétuer le genre-humain. C'est travail-
 » ler pour la plus étrange Anarchie qui
 » ait jamais été vue. Chacun est maître
 » chez soi, selon le proverbe. Dieu seul
 » n'a point ce privilege, Dieu seul qui
 » est le vrai maître du monde, est mé-
 » connu & foulé aux pieds dans ses
 » Etats. On n'y fait rien de ce qu'il
 » commande, on y fait tout ce qu'il
 » défend. Peut-on ne pas s'emporter,
 » si l'on aime Dieu, contre ceux qui
 » perpétuent cette vilaine tyrannie ?
 » Ne voit-on pas que les conseils de
 » Jesus-Christ tendent à la ruine des
 » passions & des occupations sans les-
 » quelles la société humaine ne peut
 » subsister ? Ne voit-on pas que si tous
 » les hommes exécutoient de point en
 » point les conseils évangéliques, tout
 » le monde deviendrait une abbaye de
 » la Trape ? N'est-ce pas nous avoir
 » déclaré assez nettement que Dieu est
 » ennuyé de cette génération, & ne
 » devrions-nous pas entendre ce que
 » cela signifie ? Ne nous mettons pas en
 » peine de ce qu'en faisant cesser les
 » générations, nous diminuerions le
 » nombre des prédestinés, car Dieu ne
 » manquera pas de créatures qui le

» glorifieront éternellement ? N'y a-t-il
» pas des millions d'AnGES qui le louent
» sans fin & sans cesse ? Et , s'il peut
» de ces pierres faire naître des enfans
» à Abraham , il saura bien créer sans
» nous des esprits qu'il prédestinera à
» la gloire. Et après tout , si cette rai-
» son avoit lieu il faudroit nous oppo-
» ser de toutes nos forces au jour du
» jugement ; ce qui est absurde. On fe-
» roit pendre par toute la terre un hom-
» me qui imiteroit notre conduite.
» Nous sommes assurés que tous les
» enfans naissent ennemis de Dieu , &
» que de cent mille qui naissent il n'y
» en a pas deux qui ne meurent enne-
» mis de Dieu ; & cependant nous in-
» troduisons dans le monde autant que
» nous pouvons de ces ennemis de
» Dieu. Si on introduisoit dans le
» royaume cent ennemis , sous espé-
» rance que trois ou quatre d'entre eux
» deviendroient de très-bons François,
» ne mériteroit-on pas la corde ? Quel
» crime n'est-ce donc pas à un chré-
» tien.... » Il alloit continuer ses pa-
» radoxes & ses invectives , lorsque nous
» nous mîmes tous à crier pour l'inter-
» rompre , & la chose en demeura là. Je
» fus si frappé de ce discours prononcé

d'un air & d'un ton dominants , qu'il m'est resté gravé dans la mémoire. Je n'ai pas été moins frappé de trouver St. Augustin d'accord avec notre Médecin sur le sens des paroles de St. Paul , & le fond de cette doctrine singulière.

» Je connois des gens , dit ce grand
 » Docteur , qui disent en murmurant :
 » Hé quoi , si tous les hommes s'ab-
 » tenoient des femmes , comment
 » subsisteroit le genre-humain ? Plût à
 » Dieu que chacun le voulût faire
 » d'un cœur pur , & d'une saine con-
 » science ; & avec une charité & une
 » foi parfaite ! La Cité de Dieu seroit
 » beaucoup plutôt achevée , & la fin
 » du monde seroit hâtée. Et à quelle
 » autre chose paroît-il que Saint Paul
 » nous exhorte lorsqu'il dit , *Je vou-*
 » *drois que tous les hommes fussent*
 » *comme moi ;* & en un autre endroit :
 » *Or je vous dis , frere , le temps est*
 » *court , il reste donc , que ceux qui ont*
 » *des femmes se comportent comme s'ils*
 » *n'en avoient point* ».

§. I V.

*Quelles dispositions portent les femmes
à se marier.*

Je crois que si la conception se faisoit avec autant de douleur que l'enfantement, ou du moins si elle se faisoit sans aucun plaisir, & que l'on nettoiyât notre ame de cinq ou six préjugés, il faudroit beaucoup d'éloquence à Mrs. les Prédicateurs pour persuader au monde de se marier. Ils auroient beau dire que c'est la volonté de Dieu, & citer les passages de l'Ecriture, qui portent qu'il faut que les femmes se marient, & qu'elles procréent lignée, on répondroit à cela par d'autres passages, & je ne doute point qu'on ne montât jusqu'aux réflexions du Médecin. Aujourd'hui qu'il y a tant de raisons qui portent les femmes à obéir à cet agréable commandement, il ne faut pas croire que la Religion soit la cause de leur prompt obéissance. Quand on leur dit quelquefois que l'on s'étonne qu'elles aient le courage de s'exposer à tant de dégoûts, & à des périls où plusieurs d'entre elles laissent la vie journallement, on en

voit qui répondent que telle est la volonté de Dieu ; mais ce n'est qu'une façon de parler. Que seroit-ce si tant de raisons ne facilitoient pas l'obéissance ? il seroit plus rare alors de voir des femmes , qu'il ne l'est à présent de trouver des religieuses. La raison de cette différence n'est pas mal - aisée à deviner. Messieurs les Prédicateurs auroient beau dire que le mariage est un Sacrement , & fortifier leur éloquence par les sollicitations d'un jeune Marquis bien fait , qui sont à présent si persuasives , on parleroit à des sourdes. Tant il est vrai que la raison & la Religion auroient peu de force pour porter au mariage , si la machine du corps bien montée pour ce dessein là , & cinq ou six erreurs populaires dans l'esprit ne venoient à leurs secours. En cet état on est la plus docile du monde , & sans qu'un directeur s'en mêle , les leçons d'un amant font de grands progrès. Elles rendent bientôt l'écolière capable de soutenir contre tous les Calvinistes , que le mariage est un sacrement , & la disposent à y participer avec les préparations convenables.

§. V.

Réflexion sur la honte que les femmes ont d'être stériles. De Sara & de Rachel.

Est-ce par raison , ou par un instinct aveugle que les femmes mariées s'affligent de n'avoir pas d'enfants ? On n'avouera sans doute que la raison n'a point de part à tous ces chagrins ; car la raison nous fait voir évidemment qu'un défaut dont nous ne sommes point cause, ne nous doit point affliger , surtout lorsqu'il ne nous empêche pas de servir Dieu , & qu'il laisse notre ame , la principale partie de l'homme , dans l'exercice libre de ses facultés. Outre cela si nous réglions nos véritables intérêts par les lumières d'un amour-propre qui consultât la raison , nous trouverions qu'il est beaucoup plus commode de n'avoir aucun souci pour des enfants , que d'être dans de continuelles inquiétudes pour eux. Cela est principalement vrai pour les femmes mariées qui , n'ayant point d'enfants , goûteroient les douceurs du mariage toutes pures , si elles avoient l'esprit dégagé

d'erreur. Il faut donc que l'on reconnoisse que le chagrin qu'elles ont d'être stériles , vient d'un préjugé déraisonnable , & d'une cause occulte très-sagement ménagée au bien général dumonde, par l'Auteur de toutes choses. Il eût été à craindre que le desir de vivre sans nul souci , & de goûter les plaisirs du mariage sans aucune suite fâcheuse , ne portât beaucoup de femmes à se rendre stériles : mais on y a remédié par la fausse honte qu'elles se font de ne point faire d'enfants ; ainsi l'on voit que la Providence travaille à la conservation du genre humain , dans tous les états où le sexe se rencontre. Elle y travaille à l'égard des filles , par le desir qu'elles ont de se marier, fondé sur certaines dispositions du corps , & sur quelques préjugés de l'esprit. Elle y travaille à l'égard des femmes mariées , par le déshonneur qu'elles attachent à la stérilité, & par le plaisir qu'elles attendent de leurs enfants. Elle y travaille à l'égard de celles qui sont déjà meres, par l'amour actuel que leur inspire leur extrême sensibilité pour le bien & le mal de leurs enfants. Mais prenez-y garde , vous verrez qu'elle n'y travaille point par le moyen d'une raison bien éclairée.

Ce n'est qu'instinct , que machine , que préjugé.

Quand je vois ces bonnes & saintes femmes dont nous parle l'Ecriture , Sara ; Lia , Rachel , ne faire point de difficulté de prostituer leurs servantes à leurs maris , afin d'avoir quelque part à la gloire de leur sexe , je me confirme puissamment & nécessairement dans cette opinion que les impressions de l'instinct régulent toutes ces affaires. N'étoit-ce pas une chose tout-à-fait déstituée de raison que ces femmes s'affligeassent de leur stérilité comme d'un opprobre ; qu'elles crussent ôter cet opprobre par la fécondité d'autrui , & que pour l'ôter de cette manière, elles sollicitassent leurs maris & leurs servantes à des actions si éloignées de la véritable chasteté ? Mais après tout il en faut revenir-là ; les foiblesses & les erreurs de ces bonnes femmes qui menaçoient de mourir si on ne leur faisoit des enfants , & qui faisoient négoce des nuits de leur mari , ont eu des suites merveilleuses dans la main de Dieu ; & si elles n'eussent suivi que les idées de la raison , il y a longtemps que le monde ne seroit point ce qu'il a été. Supposez qu'Ismaël , ni les quatre enfants des deux servantes de

Jacob ne soient jamais nés , vous bouleverserez la plupart des événements qui ont conduit le monde au point où il est. Supposez que les deux filles de Lot n'aient point été possédées de la fureur d'avoir des enfans , & de la crainte de mourir filles , vous ruinez des nations entières qui ont eu beaucoup de part aux événements admirables du peuple de Dieu.

On dit ordinairement que la prodigieuse inclination des femmes Israélites à faire des enfans , partoît d'un principe de piété , à cause qu'elles favoient que le Messie devoit naître dans leur nation. On pourroit leur faire la grace de le croire charitablement , si on ne savoit pas l'humeur des femmes Païennes & Chrétiennes. Mais quand on lit les infamies que les plus honnêtes femmes du Paganisme pratiquoient , pour attirer sur leur mariage le bonheur de la fécondité ; quand on voit les vœux , les pèlerinages , & les remèdes à quoi on court aujourd'hui pour la même fin , on ne peut croire autre chose , sinon que telle est la nature des femmes , soit Juives , soit autres , qu'elles souhaitent d'avoir des enfans , & cela sans aucun égard à la Religion. On fait avec quelle

force Arnobe (a) & St. Augustin (b) ont reproché aux Païens la sotte coutume qu'ils faisoient suivre à leurs nouvelles mariées. Il étoit impossible de l'observer sans éteindre tous les sentimens de la pudeur, & je m'étonne que les saints Peres n'aient pas eu honte de la décrire aussi vivement qu'ils l'ont fait. Cependant les filles les plus honnêtes se mettoient au-dessus du scrupule, dans l'espoir que cela leur serviroit à devenir meres. Je ne dis rien des femmes qui, pour le même dessein, se faisoient fouetter en pleine rue. Le Sénat Romain étoit sans doute bien-aïse de les voir ainsi soigneuses de la multiplication, & il eût été bien fâché qu'on les eût guéries de cette foiblesse. Elle étoit trop utile au public pour ne la pas fomenter.

(a) *Etiamne Mutunus cujus immanibus pudendis, horrentique fascino vestras inequicare matronas & ausplicable ducitis & optatis.* Arnob. *Adversus Gent.* Lib. IV.

(b) *In celebratione nuptiarum super Priapi scapum nova nupta sedere jubebatur.* August. *de Civit. Dei.* Lib. VII, Cap. 24.

§. VI.

De l'origine du mariage. La jalousie , passion déraisonnable , a plus contribué que la raison , à établir des mariages , & à empêcher la communauté des femmes.

Il n'est pas jusqu'à la ridicule crainte du cocuage , qui n'ait son utilité dans le monde. Pour vous expliquer cette pensée , je prends la chose d'un peu haut , & je dis qu'il n'y a point de doute que la jalousie n'ait empêché l'introduction de la communauté des femmes qui eût été une source de confusion dans la société civile. Les hommes ayant naturellement beaucoup d'amour pour eux-mêmes , ont toujours cherché leur avantage plutôt que celui d'autrui ; de sorte qu'au commencement chacun s'est accommodé du mieux qu'il lui a été possible , sans se soucier beaucoup de la commodité des autres. Mais comme ceux qui s'étoient mis à leur aise , avoient sujet d'appréhender qu'un plus fort ne les dépouillât de leur prise , l'amour du repos & la crainte porterent bientôt les hommes à convenir mutuel-

lement que chacun se contenteroit de ce qu'il avoit occupé ; & voilà l'origine du *Tien* & du *Mien*. Ce partage ne regarda point les choses qui peuvent être possédées toutes entières par plusieurs personnes , je veux dire qui peuvent servir aux uns , sans que les autres en reçoivent du préjudice ; car les hommes furent bien aises de ne point multiplier les sujets de leurs querelles ; & ainsi ils consentirent de n'avoir point en propriété ce qui pouvoit être sans diminution à l'usage de tous les autres ; & c'est pour cela que l'air & les rivières ne subirent point le partage du *tien* & du *mien*. Sur ce pied-là les hommes ne devoient pas établir aucun droit de propriété sur les femmes : ils les devoient laisser au rang des choses qui se possèdent par indivis. Rien ne trouble davantage leur repos que l'intérêt du *tien* & du *mien*, c'est la source de leurs inquiétudes ; & par conséquent un amour propre qui auroit été dirigé par la raison , n'eût pas multiplié la matière des querelles par le partage des femmes. On les eut laissées un bien commun comme l'eau d'une rivière ; & cela avec d'autant plus de fondement que le nombre des femmes est égal à-peu-près à celui

des hommes : ce qui eût fait qu'il n'eût pas été nécessaire que les uns attendissent la commodité des autres , comme l'on fait à présent à l'égard de certaines choses qui sont d'un usage public ; car , par exemple , les habitants d'une ville ne peuvent pas moudre tous à la fois. Il eût donc été à craindre , si Dieu n'y avoit remédié , que l'amour-propre , l'amour du repos , l'intérêt bien entendu , n'introduisissent dans le monde la communauté des femmes.

On se recriera sur ceci , je le prévois , & on dira tout aussi-tôt que la raison & les idées de l'honnêteté ont suffisamment mu les hommes à établir la propriété des femmes ; mais on me permettra de répondre que ceux qui raisonnent ainsi , sont l'homme beaucoup plus raisonnable qu'ils ne doivent. Il faut se défabufer une fois pour toutes de l'opinion que l'on a , que les hommes se sont conduits par les idées de la raison dans l'établissement des sociétés. S'ils avoient consulté la raison , ils n'auroient pas fait ce qu'ils ont fait à l'égard du sexe. Ils auroient vu que pour n'avoir pas tant de choses à garder , il falloit faire une grande différence entre la possession d'un champ , ou d'une vi-

gne , & la possession d'une femme, puisqu'un champ est une sorte de bien dont un homme ne sauroit recueillir le fruit , sans l'ôter à tous les autres , au lieu que les femmes sont comme cet arbre d'or de la Sibylle , dont on pouvoit arracher les branches sans qu'il en restât moins.

Ainsi la raison eût plutôt conseillé la communauté que la propriété des femmes. Mais je dis outre cela qu'il ne faut pas croire que les hommes aient eu beaucoup d'égard , dans les commencemens de la société , au bien ou au mal à venir. Ils n'ont songé qu'à remédier aux maux dont ils avoient déjà fait l'expérience , ou qu'ils regardoient comme prochains. Or , si nous les supposons sans jalousie , nous trouverions que la communauté des femmes ne leur auroit été d'abord d'aucune incommodité : ils ne se seroient donc guere souciés de l'abolir. Et quant aux désordres qui pouvoient naître à la longue , croyez-moi , ils ne s'en fussent pas trop tourmentés. On ne portoit pas sa vue si loin en ce temps-là , & pour moi je ne saurois me persuader que les sociétés se soient formées , parce que les hommes ont prévu , en consultant

les idées de la raison , qu'une vie solitaire ne feroit honneur ni à leur efpece , ni à leur Créateur , ni à l'univers en général. Le plaisir présent & l'efpérance prochaine de vivre en fûreté , ou bien la force , ont produit les premieres républiques , fans qu'on ait en en vue les loix , le commerce , les arts , les sciences , l'agrandiffement des Etats , & toutes les autres choses qui font la beauté de l'hiftoire. On ne prévoyoit pas ces fuites au commencement ; & quand même on les eût prévues par les lumieres d'un esprit deftitué de paffions , on ne s'en feroit pas remué. Nous fommes trop froids quand il n'y a que la raifon qui nous pousse , & le fort des fociétés humaines eût été remis en de très-mauvaifes mains , fi les hommes n'euffent été follicités à vivre enfemble que par cette feule confidération , *Qu'il n'est pas raifonnable qu'une créature propre à la fociété vive dans la folitude.* De la maniere que nous fommes faits , il faut que l'on nous porte aux choses par la voie du fentiment , & nous ne ferons capables d'agir par pure raifon & par lumiere , que dans ce bienheureux état dont nous parle Jefus-Christ , où l'on

ne prend ni ne donne des femmes en mariage.

Vous vous perdez dans les airs me dira-t-on ; c'est raisonner à perte de vue sur des choses abstraites & sublimes, & il ne s'agissoit que d'une petite calamité humaine que vous avez désignée par son nom un peu trop librement. Que peut avoir de commun la disgrâce d'un mari à femme galante, avec tout cet appareil de philosophie ?

Je réponds que notre raison n'étant pas propre à empêcher que la communauté des femmes ne s'introduisît dans le monde, il a fallu se servir d'une autre machine pour l'empêcher. Or cette machine n'est autre chose que ce sentiment inquiet & rongeur que l'on appelle la jalousie, & qui accompagne l'amour que l'on a pour une femme. Cette passion tout-à-fait déraisonnable a été cause dès le commencement, qu'un homme qui devenoit amoureux d'une fille, souhaitoit de l'avoir en propre, parce qu'il sentoît un grand déplaisir dès qu'un autre la vouloit. Orest-il que cette passion & la crainte du cocuage sont de même espèce ; donc cette crainte a empêché la communauté des femmes.

J'ai déjà dit que cette passion est tout-à-fait déraisonnable. Mais qu'est-il besoin de chercher des preuves d'une chose qui saute aux yeux ? N'est-il pas de la dernière évidence que l'on ne doit pas faire consister son malheur dans la mauvaise conduite d'autrui, ni s'affliger quand on ne perd rien ? Qu'un homme s'afflige de ce qu'on lui dérobe son argent, ou les fruits de son jardin, cela est pardonnable, parce qu'il ne peut plus se servir ni de son argent, ni des fruits de son jardin. Mais il n'en va pas de même quand son épouse favorise un amant. Qu'on me dise un peu ce qu'il y perd ? N'est-ce pas l'arbre de la Sibylle où l'on ne trouve jamais la place du rameau qui en avoit été enlevé ? N'y trouve-t-il pas tout autant de fruits qu'auparavant ; & plus même qu'il n'en peut prendre ? Voyez néanmoins combien ce misérable préjugé, cette erreur aveugle, cet instinct qui fait dire tristement,

Ciel, faites que mon front soit exempt de disgrâce ;
 Ou bien, s'il est écrit qu'il faille que j'y passe ,
 Donnez-moi tout au moins pour de tels accidents ,
 La constance qu'on voit à de certaines gens.

Voyez , dis - je , combien cette sot-

tise est nécessaire au bien général du monde.

Aristippe étoit un homme au dessus des préjugés, & un véritable transfuge de l'instinct. Quelqu'un le reprenoit un jour de ce qu'il s'attachoit à une courtisane. *Trouvez-vous*, lui répondit-il, *qu'il vous importe beaucoup, quand vous entrez dans un logis ou dans un vaisseau que ce soit plutôt un logis ou un vaisseau dans quoi personne n'ait encore mis le pied, qu'un autre ?* C'est ainsi qu'on parle quand on écoute les conseils de la raison, dans le silence des passions & des préjugés. Mais comme ces conseils introduiroient dans le monde de très-grands désordres, il est important qu'on ne les écoute pas, & qu'on laisse parler à leur place les préjugés & les passions. On met parlà les choses dans leur bon train. L'ordre que la nature a voulu établir dans l'univers va toujours son train : tout ce qu'il y a à dire, c'est que ce que la nature n'auroit pas obtenu de notre raison, elle l'obtient de l'instinct.

Tous les hommes, quelque corrompus ou quelque ignorants qu'ils soient, ont un fonds de raison qui leur persuade qu'il ne faut rien faire d'inutile, qu'il

ne faut point préférer un bien à un autre, s'il n'est pas meilleur que l'autre, qu'il ne faut pas exclure les autres hommes de la possession d'un bien, lorsqu'ils en peuvent jouir sans nous faire aucun préjudice. A ne suivre que cette raison, il est bien certain que l'on ne chercheroit pas plutôt à satisfaire les desirs de la nature avec une fille, qu'avec une femme de joie, toutes choses étant égales d'ailleurs, & qu'on ne feroit pas plus de difficulté de prêter sa femme, que de prêter un livre. C'est ici où mon Lecteur verra clairement combien les préjugés & les passions déraisonnables nous sont nécessaires; car il verra que, si les hommes n'eussent pas été sujets à la jalousie, ils n'auroient pas rempli leur esprit de tant d'imaginations creuses qui les portent à faire dépendre leur bonheur de la sagesse d'autrui, & à préférer une novice à une maîtresse passée & bien expérimentée. Cela choque toutes les règles du bon sens, & néanmoins il est bon que les hommes aient ce faux goût, ces instincts aveugles, ces préjugés, ces passions; parce qu'autrement la pudeur, l'honnêteté & l'état du mariage seroient peut-être inconnus au monde. Hélas! si chacun étoit du sentiment de ceux

qui disent que les premières faveurs d'une fille sont les ragoûts des sots , & qui louent la pratique de quelques peuples d'Orient chez qui le mari ne veut point coucher avec sa femme , qu'après qu'un autre , payé pour cela , a passé la première nuit avec elle , les choses seroient bien différentes de ce qu'elles sont.

L'incontinence eût bien porté les deux sexes à s'unir ensemble ; mais les hommes ne se fussent guère souciés d'avoir une femme en propre, s'ils n'eussent été sujets qu'à l'incontinence. En ce cas-là ils eussent fait ce que font aujourd'hui les chasseurs quand la soif les presse. Ils vont à la première fontaine ou au premier cabaret qui se présente ; ils s'y desalterent & ne sont nullement fâchés que d'autres en fassent autant. C'est ainsi qu'on en eût usé à l'égard des femmes. Tout le monde eût été du goût d'Aristippe , & par cette indifférence on eût causé de la confusion dans la société civile , & l'on eût effacé toute sorte de pudeur. Ces inconvénients, dira-t-on, n'eussent-ils pas déterminé l'homme à établir le mariage ? Nullement , parce que la raison & la lumière purement naturelles apperçoivent moins
clairement

clairement ce désordre , que ce principe :
 » Il ne faut pas s'embarraffer de la pro-
 » priété d'un bien qui ne nous porte pas
 » plus de commodités , lorsque nous le
 » possédons seuls , que lorsque nous le
 » possédons avec d'autres ; & c'est une
 » bassesse très-sordide de priver les au-
 » tres d'une chose dont ils peuvent
 » jouir , sans qu'il nous en revienne le
 » moindre dommage ». Pour empê-
 cher les effets de ce principe , il a
 fallu que l'homme ait été jaloux , &
 ainsi la providence est arrivée par la
 jalousie au but que la raison n'eût su
 atteindre.

J'en ai déjà dit assez pour faire en-
 tendre cette pensée ; mais parce que
 mon livre peut tomber entre les mains
 de certaines femmes qui n'osent pas
 témoigner qu'elles entendent tout ce
 qu'elles entendent véritablement , je
 dois m'expliquer de façon qu'elles osent ,
 en faisant bien les modestes , demeurer
 d'accord qu'elles m'ont compris. Je
 remarque donc que deux choses ont été
 nécessaires pour établir dans le monde
 la propriété des femmes par la voie
 des passions ou de l'instinct : la pre-
 mière qu'il y eût des femmes plus pro-
 pres à donner de l'amour à certains

hommes qu'à d'autres ; la seconde que l'amour fût accompagné de la crainte que l'objet aimé ne donnât à d'autres.

Pour venir à bout de la première de ces deux choses , la nature a tellement mis une sage proportion entre certaines machines humaines , que les unes n'ont presque qu'à se présenter devant les autres , pour exciter en elles le mouvement du sang & des esprits animaux qui produit l'amour. On ne sauroit mieux désigner cela qu'en disant que c'est un *je ne sais quoi* , si ce n'est que l'on se veuille servir de la comparaison d'une clé & d'une serrure. Cette comparaison n'est pas mauvaise ; car puisqu'il y a des gens qui voient une infinité de femmes assez familièrement sans en devenir amoureux , & qu'ils le deviennent d'une autre dès la première vue , il faut bien dire qu'ils ne touchent point par leur action sur les yeux & sur les oreilles de ces hommes , l'endroit du cerveau qui s'ouvre pour donner passage aux esprits qui vont échauffer le cœur , au lieu que cette autre va frapper du premier coup sur cet endroit. Or n'est-ce pas être la clé que la nature avoit faite pour cette serrure ? Par ce moyen les

desirs vagues d'un chacun ont pu s'arrêter de telle sorte sur certaines femmes, qu'il ait méprisé pour elles toutes les autres.

Mais comme cela ne suffisoit pas pour former le lien conjugal, il a fallu que la nature ait joint ensemble l'amour & la jalousie, il a fallu que par cela même qu'un homme étoit amoureux d'une femme, il souhaitât qu'un autre n'en fût point aimé; & afin qu'il le souhaitât, il a fallu qu'il sentît beaucoup de chagrin de toutes les marques d'amitié qu'elle accordoit à un autre. Voilà de la jalousie toute pure. Les inquiétudes & les desirs qui l'accompagnent ont produit un fort bon effet; car c'est delà que sont venues les caresses & les complaisances, les plaintes & les soupirs, qui ont fait préférer un homme à tous ses rivaux. Celle qui avoit donné de l'amour en a reçu, & n'a pas été moins jalouse que son amant. Sur cela on s'est promis une fidélité réciproque, & les hommes ont regardé leurs femmes comme un bien incommunicable.

§. VII.

On ne sauroit déterminer lequel des deux sexes a été le plutôt amoureux.

Si l'on me demandoit où j'ai trouvé que l'amour a commencé plutôt par les hommes que par les femmes, on m'embarrasseroit un peu; car franchement je ne suis pas trop certain que cela soit vrai. Mais comme d'ailleurs je n'ai point de certitude que cela soit faux, je trouve plus civil & plus honnête de parler comme j'ai fait, que de dire le contraire. C'est le meilleur parti à prendre dans les choses problématiques. On me dira que puisque les filles sont plutôt prêtes à marier que les garçons, c'est une marque qu'elles sentent plutôt la force de la nature; c'est une pauvre raison, parce que la nature n'a pas établi que l'on n'aimeroit qu'une personne de son âge, & ainsi avant qu'une fille ait douze ans, un garçon de dix-huit peut avoir conçu de l'amour pour elle. En second on pourra me dire que parmi les animaux, ce sont toujours les femelles qui commencent à devenir amoureuses; c'est encore une fort pau-

vre raison, tant parce que la nature n'a établi parmi les bêtes qu'un certain temps pour les opérations de l'amour, que parce qu'elle ne leur a point donné la force d'irriter leur convoitise par leurs pensées. Au contraire, dans le genre humain, non-seulement les objets émeuvent les puissances, mais aussi les puissances s'émeuvent entre elles. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'à tout le moins les hommes ont été les premiers à faire paroître l'amour qu'ils sentoient; car si la nature ne les a pas faits plus susceptibles de tendresse que les femmes, elle les a faits pour le moins plus hardis & plus résolus. Ainsi ils ont fait le personnage d'attaquants & le sexe s'est tenu sur la défensive. Un Auteur moderne a dit avec beaucoup de bon sens que les hommes ont pris pour eux le parti le moins difficile, & que la sagesse de la nature a éclaté en cela: sa raison est que les hommes suivent leur penchant quand ils attaquent, au lieu que les femmes s'opposent à leur penchant, quand il faut qu'elles se défendent; que le sexe défenseur n'a dû ni être si foible qu'il se rendît d'abord, ni si fort qu'il ne se rendît jamais; que c'est-là le caractère des femmes, & que

ce ne feroit peut-être pas celui des hommes.

§. VIII.

Commodités que les Prêtres & les Moines ont de se divertir avec les femmes.

Il est certain que les moines & les prêtres ont de grandes commodités pour se bien mettre dans l'esprit du sexe. Premièrement ils connoissent par le moyen des confessions les besoins & les nécessités de la nature, les pensées impures qui s'élèvent dans l'imagination, certains menus-plaisirs que l'on se donne en secret, & tout ce en général que l'incontinence fait faire ou souffrir. Ils sont si adroits & si curieux à questionner leurs pénitentes, qu'il n'y a si petite tentation qu'ils ne leur fassent avouer, avec les circonstances des temps, des lieux, des personnes & des manières. Et c'est sans doute la raison pourquoi les femmes sont plus longtemps à confesser que les hommes; ce qui n'arriveroit pas si les confesseurs étoient des femmes; car alors, comme le dit un jour fort agréablement un Roi d'Espagne, ce ne feroit pas les hommes qui seroient le plu-

tôt expédiés. Or qui doute qu'un homme qui connoît si particulièrement les inclinations & les actions les plus secrètes des femmes ne soit plus propre qu'un autre à les faire condescendre à ses desirs déréglés.

Outre cela ces Messieurs ont des adresses merveilleuses pour s'impatroniser dans les familles. Ils trouvent les bonnes gens persuadés que leurs visites fréquentes répandent la bénédiction du ciel sur une maison : ils profitent d'une prévention si favorable, & par ce moyen le sexe se familiarise avec eux sans qu'on y trouve à redire, parce que ces longs entretiens que l'on a avec eux, ces tête-à-tête si fréquents peuvent passer pour des consultations sur quelques cas de conscience, & sur les moyens de se corriger de ses mauvaises habitudes. Ne doutez pas que la nature ne songe à elle dans ces occasions. Ceux qui sont un peu difficiles sur ce chapitre & qui connoissent bien les moines & les curés, n'augurent rien de bon de tous ces commerces.

De plus combien y a-t-il de bonnes femmes qui craignant l'indiscrétion d'un jeune éventé qui seroit bien fâché que l'on doutât dans le monde du

succès de ses galanteries , sont des Lucreces à son égard , tandis qu'elles ne refusent rien à Mr. le Curé , au Révérend Pere celui-ci , au très-révérend Pere celui-là , que la bienfaisance oblige à se taire ?

Combien d'autres préfèrent les caresses amoureuses de ces Messieurs à celles d'un homme du monde , par la raison qu'elles se persuadent que les hommes du monde , n'ayant point de mesures à garder , s'épuisent & s'énervent dans le fréquent usage des plaisirs , & que les autres n'ayant pas toujours l'occasion en main , sont toujours frais , vigoureux , & bien affamés. De quelque cause que cela vienne , un homme sorti de chez les Jésuites nous assure que s'il osoit nommer les grandes Dames , aussi bien qu'il nomme par leur nom & surnom ceux de cet ordre , il feroit trembler les Gentils-hommes , frémir les Présidents , rougir les conseillers , blémir les avocats , pâlir même les Trésoriers & des Gouverneurs de places frontieres ; mais , dit-il , il faut ici faire par discrétion comme les Perses dans leurs cérémonies , mettre le doigt sur la bouche , & admirer ces indici-

bles myſteres. C'eſt le P, Jarrige qui ſe vante ainſi d'avoir en main de quoi jeter l'épouvante dans l'ame de tant de maris. Et qu'on ne diſe pas qu'il a publié cela par un eſprit de calomnie dont il ſ'eſt repenti depuis publiquement ; car ſelon la remarque de quelques Auteurs Catholiques, il n'a déſavoué en particulier aucune des hiſtoires ſcandaleuſes qu'il avoit rapportées, ce qui eſt une preuve indubitable de leur vérité, puis-que les Jéſuites au milieu deſquels il publia ſa rétraction, n'auroient pu lui donner l'abſolution d'avoir avancé contre eux tant de calomnies, ſans l'obliger à en reconnoître publiquement la fauſſeté, ſi les faits qu'il avoit rapportés n'avoient pas été véritables.

Enfin, puis-qu'il faut torturer la multitude des couvents de filles pieuſes, où il y a tant de filles dévouées par les flammes de l'incontinence, & où les gens d'Egliſe ont toujours eu l'adreſſe de ſ'inſinuer, nous perſuadent que les vœux du célibat favorifent fort les entrepriſes amoureuſes, principalement lorsque la diſcipline eſt auſſi relâchée qu'elle l'eſt à-préſent. Auſſi la plûpart des filles aiment mieux un cloître qu'un

mari, en Espagne & en Italie, parce que la garde sévère d'un mari jaloux y est plus difficile à tromper que celle d'une supérieure, *quæ non ignara mali miseris succurrere discit*. Non François qui ont voyagé dans ce pays-là, étourdissent le monde du récit de leurs aventures galantes avec des Nonnains, & se louent extrêmement de leur courtoisie. Ce ne sont pourtant point les Cavaliers qui font le mieux leurs affaires avec ces charitables recluses : ce sont les moines & les ecclésiastiques par tout pays.

Leur célibat est mille fois plus doux que le mariage pour des gens nés voluptueux. Car ceux qui sont possédés de l'esprit de libertinage ne trouveroient rien de plus incommode que d'être obligés de fixer leurs amours à un seul objet ; mais rien de plus doux que d'aller de belle en belle & de se divertir tantôt avec la femme de son voisin, tantôt avec celle de son ami, tantôt dans un cloître avec les chastes épouses du Seigneur.

Jouer de la femme ou de la fille d'autrui, c'est plaisir tout pur, c'est voir toujours le sexe par son beau côté : s'embarrasser dans le mariage, c'est

acheter bien cher le plaisir de la jouissance : c'est pour un plaisir mille douleurs. Il faut essuyer tous les chagrins de sa compagnie. Les soucis & les querelles domestiques , le soin des enfants & mille autres choses de cette nature , empoisonnent le peu de bien qu'on y peut goûter.

Voilà comment les Prêtres & les Moines savent tirer parti de leur état. Delà est venu ce proverbe milanois , *veux-tu te damner, fais-toi Prêtre*. C'est ce qui faisoit dire à Polidore Virgile en parlant du célibat des Prêtres :

» Tant s'en faut que cette chasteté
 » forcée ait surpassé celle des gens mariés , qu'il n'y a point de vice qui
 » ait causé plus de honte au Clergé ,
 » plus de mal à la Religion , & plus
 » de chagrin aux bonnes ames , que
 » l'impudicité des Prêtres. C'est pour-
 » quoi il seroit peut-être également à
 » souhaiter & pour le bien de la République & pour celui des Ecclésiastiques , qu'enfin on leur restituât le
 » droit de contracter le mariage , dont
 » il leur seroit plus aisé d'observer les
 » loix sans infamie que de ne se point
 » souiller dans le célibat. «

Du Mariage des Prêtres.

Joseph Hall, célèbre Prélat Anglois, dont il a été question en parlant des disputes des Arméniens & des Gomaristes, traite entre autres controverses celle du vœu de célibat dans une lettre intitulée, *Discours Apologétique touchant le mariage des Personnes Ecclésiastiques*. Elle ne couta que trois heures à l'Auteur, & que trois feuillets. Elle est de 23 pages in-12 dans la Traduction Françoisse de Jaquemot. Douze ans après qu'elle eut paru, un Prêtre Anglois la réfuta par un Ecrit de 380 pages. Joseph Hall lui répliqua avec une extrême promptitude par un livre qu'il intitula *Apologie pour l'honneur du Mariage des personnes ecclésiastiques contre les malicieuses calomnies de C. E. Prêtre Pseudo-Catholique*. Il le publia en Anglois l'an 1620. La Traduction Françoisse de Jaquemot, fut imprimée à Geneve l'an 1665, & contient 362 pages in-12. L'Auteur fut bien aise de trouver sa diligence, afin que son outrecuidé Adversaire, & ses Partisans séduits, pussent voir comment un mariage bien ordonné n'est

point causé de la fétardise & stupidité de nos esprits , ni de la lâcheté de nos mains. Tout marié qu'il étoit , il acheva cette réponse , & il l'écrivit par deux fois de sa propre main en fort peu de temps , quoiqu'il travaillât à cela comme par récréation & divertissement des plus importantes affaires de sa vocation , lesquelles le pressoient alors plus qu'à l'ordinaire. Ceci nous donne sujet de conjecturer que le Prêtre Anglois s'étoit servi du lieu commun que le mariage détourne trop de l'étude. Il étoit échappé à Mr. Hall quelques expressions qui semblent signifier que la continence est impossible ; & on l'embarassa un peu par les conséquences que l'on tira de cette These. Voici l'une des objections du Prêtre Anglois. Mr. Hall a été absent en France ; la chair est fragile , les tentations sont fréquentes , si est ce qu'il auroit pris à grand desdain & mépris d'estre soupçonné de quelque deshonesteté tant alors que avant son mariage : Si Mr. Hall a bien pu vivre si long-temps chastement , pourquoy n'auroit pu vivre ainsi plus longuement ? Il répond que cette conclusion ne vaut rien , & il la compare à celles-ci ; » Un bon nageur peut re-

» tenir son souffle sous l'eau pour quel-
 » ques minutes de temps , pourquoy
 » ne le pourroit-il pas aussi retenir pour
 » une heure ? pourquoy non pour plus
 » long-temps ? Un Papiste dévot peut
 » bien jeusner après avoir desjeuné ,
 » jusques à son dîner après midy , pour-
 » qu'di donc ne pourroit-il pas jeusner
 » une semaine entiere ? pourquoy non
 » un mois ? pourquoy non autant de
 » temps que *Eve* la fille de Meurs" ?
 Après cela il répond entre autres choses
 que St Paul ayant permis aux mariés de
 se séparer *pour un temps par consente-
 ment mutuel , afin qu'ils vaquent à jeus-
 ne & à oraison*, leur commande de retour-
 ner ensemble , *afin que Satan ne les tente
 à cause de leur incontinence*. Ce qui sup-
 pose que de ce qu'on peut se contenir
 quelques jours , il ne s'en suit pas qu'on
 puisse le faire toute sa vie. Là où il y
 a de l'impossibilité , objecte-t-on à Mr.
 Hall , ou de la nécessité , il n'y a point
 de péché , point de conseil ; comme nul
 homme ne pêche en ce qu'il ne fait pas
 de nouvelles estoiles , ou en ce qu'il ne
 fait pas des miracles. » Il répond que
 » c'est un vieux argument qui a sou-
 » vent esté sonné aux oreilles d'Augus-
 » tin & de Prosper de la part des Pé-

» l'agens". On lui objecte encore ceci :
Le pere ne peut blâmer son enfant d'in-
continence ; se contenir implique de l'im-
possibilité : se pourvoir d'un mari ou d'u-
ne femme , n'est pas un œuvre qui se fasse
seulement en une heure , & cependant
que feront-ils ? Certainement répond-
 il , » ce personnage entend parler de ces
 » chaudes régions de sa Religion , où ils
 » sont si bouillants qu'il faut qu'on leur
 » permette des bordeaux au moins de
 » l'un des sexes : Autrement quelle
 » étrange violence est celle-cy qu'il
 » conçoit ? Comme notre *Junius* a res-
 » pondû à son *Bellarmin* , en cas sem-
 » blables , *Hic homo sibi videtur agere*
 » *de equis admissariis ruentibus in ve-*
 » *nerem , & de hyppomane , non de ho-*
 » *minibus ratione præditis*. Il parle
 » comme s'il avoit à faire avec des Es-
 » talons , non avec des hommes , non
 » avec des Chrétiens , entre lesquels
 » l'on doit présupposer qu'il y ait un
 » ordre décent , & convenable , & un
 » peu d'escard au temps & aux choses
 » qui sont de saison & expédientes".
 Enfin on lui objecte les cas de divorce :
Le mari & la femme sont séparés sur
quelque discord , ou maladie : Que fe-
ront-ils ? Il est impossible de vivre en

continence à c'est homme-là. Je réponds que si c'est seulement leur volonté qui les sépare, il faut qu'elle cede à la nécessité. La dissention ne les doit pas dispenser ou distraire du remède nécessaire du péché : Quo si c'est la nécessité, elle trouve du soulagement en leurs prières. S'ils invoquent & reclament celui qui les appelle à continence par cette sienne main, il les exaucera & leur donnera moyen de perséverer. Et pourquoy non donques en la nécessité de nos vœux ? Cette-cy est une nécessité qui procede de nostre invention, celle-là procede de luy. Il s'est obligé à tenir ses propres promesses, & non les nostres..

Quiconque examinera sans prévention ces réponses de Mr. Hall, les trouvera un peu bien foibles. C'est en vérité un combat semblable à celui d'un Général d'armée qui s'étant trop avancé dans le Pays ennemi ne s'en retire qu'avec la perte de l'arriere-garde. Tout Ecclésiastique qui avouera que la continence surpasse les forces humaines, & qui donnera cette raison pourquoi il s'est marié, rendra fort suspect le temps qui a précédé ses nœces, temps où il étoit encore plus jeune que lorsqu'il a pris une femme. Car si pour se justifier

quant à ce temps-là il alléguoit qu'il avoit vécu sans amour; mais qu'enfin une certaine femme l'ayant touché par certaines sympathies qui se trouvent dans la nature & par certaines proportions machinales entre les objets & les facultés, il s'étoit senti privé de la force de se contenir qu'il avoit eue auparavant; si dis-je, il se servoit d'une telle Apologie, il s'exposeroit à des questions fort importunes & embarrassantes. Comment avez-vous fait, lui diroit-on, depuis cette fatale rencontre qui vous a rendu amoureux? Vous avez été occupé cinq à six mois, un an peut-être, à la recherche de l'objet aimé, & à régler avec les parents les conditions. Votre amour vous ôtoit la continence, il falloit donc que vous tombassiez dans le désordre. Mais qu'eussiez-vous fait si une femme mariée vous eût frappé par ces sympathies, ou par ces proportions dont vous parlez? Eussiez-vous pu vous contenir? Si cela est, l'amour & la continence ne sont point incompatibles, & vous tombez en contradiction. Si vous n'eussiez pas pu vous contenir, vous fussiez tombé dans l'adultère ou réellement ou de volonté.

Mais si après votre mariage votre

servante , qui sera peut-être & plus jolie & plus jeune que votre épouse , se trouve placée à votre égard dans ces proportions machinales , vous voilà amoureux d'elle , & par conséquent incapable de vous contenir. La même chose arrivera si une femme mariée se rencontre dans les mêmes proportions ; & ainsi l'on ne peut compter sur votre vertu : on peut craindre tous les jours quelque scandale de votre conduite , ou pour le moins vous considérer comme une personne dont la vertu est appuyée sur un mauvais fondement. Il est sûr qu'un homme que sa profession engage , non seulement à bien vivre , mais aussi à passer pour chaste , ne peut bonnement & honnêtement reconnoître qu'il s'est marié parce qu'il lui étoit impossible de se contenir. Il doit dire qu'il l'auroit pu , & qu'il n'a pris une femme qu'afin d'avoir des enfants , & une société domestique & de confiance , &c. Concluons que la controverse du célibat ne peut être bien traitée , si l'on ne prend pas garde à ne se pas trop exposer au canon de l'ennemi. Mr. Hall est beaucoup plus fort quand il allégué les mauvais effets des vœux monastiques , les citations ne lui manquent point. En

voici une. *Nos histoires ne nous disent-elles pas qu'au regne d'Henry troisieme, Robert Grosseteste, le fameux Evêque de Lincolne, en sa visite fut contraint de rechercher la virginité de leurs nonnains, en pressant leurs mamelles, indignum scribi, comme escrit Mathieu Paris.*

Au reste ce n'est pas seulement dans les communions protestantes qu'on a cru l'impossibilité de se contenir : il y a eu des catholiques Romains qui ont eu la même pensée ; car ils se moquoient des Ecclésiastiques qui s'astenoient de l'adultere & de la fornication, & ils les prenoient ou pour des Ennuques, ou pour des Sodomites, & il y avoit des paroisses où l'on exigeoit du Curé qu'il eût une concubine : on ne croyoit pas sans cela que l'honneur des femmes fût à couvert, & cela même ne les mettoit pas hors de péril. C'est Nicolas de Clemaugis qui nous raconte ces choses. *Taceo de fornicationibus & adulteriis (Clericorum) à quibus qui alieni sunt, probro cæteris ac ludibrio esse solent, spadonesque aut sodomitæ appellantur ; denique laici usque adeò persuasum habent nullos cœlibes esse ut in plerisque parochiis non aliter velint Presbyterum*

tolerare, nisi concubinam habeat, quo vel sic suis sit consultum uxoribus, quæ nec sit quidem usquequaque sunt extra periculum.

§. X.

Si le Magistrat peut & doit punir la Paillardise ?

ALEXANDRE ALES, Théologien célèbre de la Confession d'Augsbourg, au XVI. siècle, étant professeur à Francfort sur l'Oder, eut une dispute sur cette question, avec un Anonyme. On entend assez que cette dispute ne rouloit point sur l'adultère, mais sur la simple fornication; car encore que la punition de l'adultère soit une chose aussi rare que ce crime-là est fréquent, elle passe néanmoins pour légitime entre les docteurs Chrétiens. Ales n'avoit donc à combattre qu'un Antagoniste, qui lui soutint, que le Magistrat ne peut ni ne doit punir la fornication. On différa de prononcer sur cette dispute; & il y a beaucoup d'apparence qu'Ales indigné de ce délai ne voulut plus demeurer parmi les gens qui se déclaroient si favorables à l'impunité des

fornicateurs. L'indignation ne fîéoit pas mal dans un tel cas à un Professeur en Théologie , qui avoit vu la naissance de la Réformation , & qui devoit naturellement espérer qu'il ne vivroit pas assez pour voir revenir la morale au premier relâchement. Rien ne pouvoit faire plus d'honneur à la religion protestante , que la sévérité des maximes qui se rapportent à la chasteté ; car l'observation de ces maximes est le triomphe le plus mal aisé à obtenir sur la nature , & celui qui peut le mieux témoigner que l'on tient à Dieu par les liaisons réciproques de sa protection & de son amour. C'étoit donc un grand sujet de scandale , que dès l'an 1542 , un théologien protestant , qui soutenoit que les Magistrats peuvent & doivent punir les fornicateurs , trouvât des oppositions , & y succombât en quelque maniere. Aujourd'hui que l'on est tout accoutumé à la tolérance de ce crime , personne presque ne s'en offense. Un fort honnête homme m'a assuré depuis peu , que les Magistrats de Strasbourg ont une telle indulgence pour une fille qui s'est laissé faire un Enfant , que pourvu qu'elle leur vienne payer l'amende à quoi ces fortes de fautes sont taxées , ils

lui donnent la réintégrande , ils la réhabilitent dans sa première réputation , ils établissent des peines contre tous ceux qui oseroient à l'avenir lui faire le moindre reproche. Voilà sans doute un privilège plus singulier que celui de donner des Lettres de réhabilitation aux familles qui ont dérogé à leur Noblesse ; & s'il étoit permis de rire dans une matière de cette importance , on diroit que les Magistrats de Strasbourg ont dû nommément stipuler la conservation de ce privilège , lorsqu'ils ont capitulé avec la France , & lorsqu'après la paix de Ryswyck ils ont demandé le renouvellement de leur capitulation. Je fais bien que par leur prérogative ils ne croient point faire mentir cet axiome certain & incontestable de l'antiquité. *Nulla reparabilis arte læsa pudicitia est ; deperit illa semel.* Ils ne prétendent point rétablir , physiquement parlant , la virginité perdue ; ce seroit combattre le vrai sens de l'axiome : mais moralement parlant , ils prétendent la restituer ; puisqu'ils prennent sous leur protection la renommée d'une mal honnête fille , & qu'ils la mettent à couvert de la médifance , de sorte qu'elle peut aller par-tout la tête levée , aussi sûrement

qu'une honnête fille. On dit même que l'efficace de leur sentence est telle , que les filles , qui ont eu des enfants , & qui en payant l'amende ont obtenu la réhabilitation , trouvent un mari aussi aisément , & presque aussi avantageusement , que si elles n'avoient point fait cette faute. Mais j'attribuerois plutôt cela au peu de délicatesse des hommes qui les épousent , qu'à leur persuasion de l'efficace de la sentence. Quoi qu'il en soit , nous pourrions dire à ceux qui supposent que le paiement d'une amende répare les crimes de cette nature , ce que l'on a dit à ceux qui s'imaginoient qu'un peu d'eau claire effaçoit la tache d'un homicide :

Ah ! nimium faciles , qui tristia crimina cædis

Fluminea tolli posse putatis aqua (a).

Ce même homme m'assura , que ce qu'il savoit très-certainement des coutumes de Strasbourg , il l'avoit aussi oui dire touchant plusieurs autres endroits de l'Allemagne. De telles loix eussent bien mis en colere le Théologien dont je parle ; car tant s'en faut que ce soit punir la fornication , que c'est

(a) *Ovidius Fastor. lib. II, vs. 45.*

en quelque maniere la récompenser , vu que l'avantage de se produire partout , sans la crainte d'aucun reproche ni d'aucune médisance , est un bien qui surpasse de beaucoup le préjudice de l'amende que l'on a payée , qui n'est pas quelquefois la moitié du gain que l'on a fait en s'abandonnant.

J'ai ouï dire à des personnes bien judicieuses , que l'usage d'une infinité de pays est plutôt une récompense qu'une peine de la fornication. Cet usage est que ceux qui se reconnoissent les peres d'un bâtard , soient condamnés à le nourrir , & à donner à la mere quelque somme de deniers. L'ordre de pourvoir à la nourriture de l'enfant ne peut point passer pour une peine , puisque le droit naturel a établi clairement cette obligation. On ne peut donc compter pour peine que l'argent qui est donné à la fille : mais , outre que c'est un châ-timent fort léger à l'égard du pere , c'est à proprement parler une recompense à l'égard de la mere. » Or c'est une chose » bien étrange , disoient ces Messieurs » là , que les Tribunaux Chrétiens ajugent des recompenses à des filles pour » avoir perdu leur honneur , en scandalisant le public ». Quelqu'un leur répliqua

pliqua , que la perte qu'elles avoient faite , qui leur rendoit à l'avenir plus difficile la rencontre d'un mari , demandoit comme un acte de justice qu'on leur procurât quelque dédommagement.

» Non , répondirent-ils , ce n'est point
 » un acte de justice : c'est une faveur ;
 » c'est une grace : la justice ne demande
 » pas que des personnes qui ont souffert du dommage par la transgression
 » volontaire des Loix de Dieu , & des
 » loix de l'honneur humain clairement
 » connues , obtiennent un dédommagement , & si le souverain vouloit
 » répandre des graces , il devroit choisir
 » des sujets plus dignes. Obligerait-on
 » les hommes à récompenser une fille ,
 » qui , en commettant un vol pour l'amour d'eux , & à leur instigation ,
 » se seroit estropiée ou d'un bras , ou
 » d'une jambe ? Tant s'en faut qu'un
 » Juge lui fit obtenir quelque gratification qui réparât le dommage qu'elle
 » auroit souffert , qu'il les condamneroit à des peines corporelles. Il arriveroit la même chose dans tous les
 » cas punissables où elle perdrait quelque membre , en exécutant les conseils d'un homme. Il n'y a que la fornication qui soit exceptée de cette

» regle : appellons-la donc *le delict commun & le cas privilégié*, termes consacrés séparément à d'autres choses ,
 » & sur quoi il parut un livre à Paris ,
 » l'an 1611 (a) ». Quelqu'un alléguait là-dessus , que les Magistrats d'Amsterdam , fatigués de la multitude de servantes , qui accusoient de leur grossesse quelqu'un des fils de la maison , avoient fait un réglemeut , que désormais on ne donneroit à ces sortes de créatures que 25 florins , moyennant quoi elles seroient obligées de nourrir l'enfant : qu'ils avoient cru par-là mettre un frein à la débauche ; car ils voyoient que le profit , qu'elles retiroient de leur mauvaise conduite , les engageoit ou à faire des avances , ou à succomber à la première sollicitation , & qu'en un mot leur lasciveté devoit être privée de toute espérance de gain , & non pas encouragée par l'espérance des sommes que les Tribunaux leur adjugeoient. Mais il y eut des gens qui répondirent qu'il n'est pas certain qu'on ait fait de telles loix à Amsterdam , quoique le bruit s'en soit répandu dans les autres villes du pays. Que cela soit vrai ou faux , il est tou-

(a) Il est composé par *Benigne Milletot*, conseiller au Parlement de Dijon.

jours certain que cela prouve , qu'on n'ignore pas que la conduite ordinaire des Tribunaux est trop favorable à la fornication , & qu'elle excite beaucoup plus les filles à se débaucher , qu'à se contenir , & il paroît clairement que les Souverains , qui font punir les transgresseurs du Décalogue , ne se reglent point sur ce que Dieu est offensé ; mais sur le préjudice temporel de l'Etat. C'est pour cela qu'ils punissent les voleurs , & les homicides ; mais parce que la fornication semble plus utile que préjudiciable au bien temporel de l'Etat , ils ne se soucient point de la punir , & ils se conduisent d'une maniere à faire juger qu'ils ne sont pas fâchés qu'on peuple leurs villes *per fas & nefas*. S'ils avoient à cœur la pratique de la Loi de Dieu sur ce point-là , ils fortifieroient la crainte de l'infamie , au lieu de la faire évanouir : ils feroient payer des grosses amendes applicables , non pas aux filles qui auroient fornicé , mais aux hôpitaux : ils imprimeroient une flétrissure , tant à celui qui auroit été le tentateur , qu'à celle qui auroit mal résisté à la tentation : & comme le déshonneur parmi les personnes de basse naissance n'est pas un frein assez fort pour arrêter une cer-

taine coquetterie , qui anime le tentateur , qui le prévient , qui lui assure le triomphe avec la dernière facilité , ils employeroient une peine plus réelle , & dont ils trouveroient aisément de bons moyens.

La discipline Ecclésiastique est tombée à-peu-près dans le même relâchement. Il n'y a que peu d'années (a) que le précepteur d'un Gentilhomme s'attacha dans une ville de... à une jeune coquette , & qu'il en obtint bien-tôt tout ce qu'il voulut. Dès que les parents eurent connu qu'elle étoit grosse , ils travaillèrent à lui faire avoir pour mari ce galant-là. Il fit le rétif ; car outre que la facilité de sa conquête n'étoit pas un grand attrait à aimer pour le Sacrement, il ne croyoit point être le seul qui eût eu part au gâteau , ni que l'enfant fût son ouvrage plutôt que celui d'un autre. Le seul moyen de venir à bout de lui fut la menace , que s'il n'épousoit cette fille , il perdrait le Bénéfice qu'il avoit en Angleterre. Il l'épousa donc ; & par ce moyen il conserva son Bénéfice. Voilà comment la coquetterie fut récompensée : la coquetterie , dis-je , qui avoit été poussée jusques à l'excès le plus scanda-

(a) On écrit ceci l'an 1698.

leux. Que diroient les anciens, s'ils re-
 venoient aujourd'hui au monde ? Quel
 sujet n'auroient-ils pas de s'écrier en
 jettant les yeux sur la face de l'Eglise,
ô domus antiqua, quam dispari domi-
naris Domino ! c'est-là la destinée de
 toutes les Religions, aussi-bien que
 celle de tous les corps politiques, de se
 gâter en vieillissant. Les hommes sont
 plus corrompus dans leur jeunesse, que
 dans leur âge avancé. Il en va tout au-
 trement des Républiques. Il n'est rien
 tel que les loix naissantes & toutes neu-
 ves. Les loix sont comme le pain & les
 œufs, *pan d'un di, ovo d'un hora*. L'é-
 tat florissant d'un Code, (j'entends ici
 la pratique & l'observation) est celui de
 l'enfance. Voyez la plainte d'un Poëte,
 qui avoit décrit quelques abus du siècle
 d'Auguste. Elle ressemble à celle de Jé-
 sus-Christ, *du commencement il n'étoit*
pas ainsi :

Non ita Romuli

Prescriptum & intonsi Catonis

Auspicius veterumque norma (a).

Par cet endroit-là, les sectes & les com-
 munautés, &c. ressemblent à l'homme

(a) Horat. Od. XV, Lib. II. vs. 10.

qui n'est innocent qu'au berceau , & un peu après.

Notons qu'il y a encore quelques pays protestants où l'on a gardé quelques restes de sévérité contre la fornication , tant à l'égard des filles , qu'à l'égard des hommes. Mais je suis sûr que notre Alexandre Ales en demanderoit davantage. Que diroit-il des autres pays ?

Ne finissons pas , sans dire que les Tribunaux qui ajugent un profit pécuniaire aux fornicatrices , ou qui condamnent même à les épouser ceux qui les ont débauchées , font cela pour éviter plusieurs inconvénients ; mais quoi qu'il en soit , ils fomentent par cette conduite les désordres de l'impureté ; car chaque sentence qu'ils prononcent sur ce point-là est un bien réel pour une personne , & un motif d'espérance pour vingt autres. Chaque fille , qui parvient au mariage par cette route , fait naître l'envie à plusieurs autres de tenter le même moyen. On a compris cet abus en France : le nouveau code n'y est pas aussi favorable que le vieux à cette espèce de filles qui profitent trop des privilèges du ma-

riage. C'est un Sacrement qui a des vertus rétroactives , & qui , comme celui de pénitence , est une planche après le naufrage. Il faut rentrer au port de l'honneur , il répare les vieilles brèches , il donne la qualité de légitime à des enfants qui ne la possédoient pas. Je ne dis rien du voile épais dont il peut couvrir les nouvelles brèches , les fautes courantes , & le péché quotidien.



PARALLELE
DE L'ATHÉISME
ET
DE L'IDOLATRIE.

§. I.

L'imperfection est pour le moins aussi contraire à la Nature de Dieu que le non être.

J'AI ouï dire à un des plus habiles hommes de France que l'Idolâtrie étoit pour le moins aussi abominable que l'Athéisme. Permettez-moi de vous rapporter une partie de ses raisons , & de les paraphraser ou commenter , selon que je le jugerai à propos.

Il disoit en premier lieu , qu'il est autant pour le moins contre la Nature Divine , d'être divisé en un très-grand nombre de Divinités différentes & sujettes aux défauts que l'on reconnois-

soit dans les Dieux du Paganisme , que de n'être point du tout. Ainsi les Idolâtres qui nient que Dieu soit un , & au-dessus de l'infirmité , forment un jugement aussi absurde pour le moins , & aussi défavantageux à Dieu , que les Athées qui nient son existence ; car comme l'a fort bien remarqué Mr. le Marquis de Pianezze , croire que Dieu n'est point , est un sentiment moins outrageux pour lui , que de le croire ce qu'il ne doit pas être. (a) *Si Dieu n'est point unique* , dit Tertullien , *il n'est point , parce que nous trouvons plus de dignité à n'être point , qu'à être autrement que l'on ne doit.* Il y a donc plus d'extravagance , plus de brutalité , plus de fureur , plus d'aveuglement dans l'opinion d'un homme qui admet tous les Dieux des Grecs & des Romains , presque infinis en nombre , & agités de toutes les passions ; & souillés de tous les crimes qui se voient parmi les hommes , que dans l'opinion d'un Athée. Plutarque est allé encore plus avant ; car il a dit qu'on fait plus de tort à la Divinité ,

(a) *Deus si non unus est , non est , quia dignius credimus non esse quodcumque non ita fuerit , ut esse debeat.* Tertull. contre Marc. l. 8. cap. 3.

en la croyant telle que les superstitieux se la représentent, qu'en croyant qu'elle n'est rien. » Je ne puis assez m'étonner, » dit-il, qu'on dit que l'Athéisme est » une impiété : cela se devoit dire de » la superstition, & non pas de l'Athéisme ; car il est bien vrai qu'Anaxagoras fut condamné autrefois comme impie, pour avoir soutenu que le Soleil étoit une pierre ; mais personne n'a encore dit que les Cimmériens qui ne croient pas qu'il y ait de Soleil au monde, soient impies pour cela. Quoi ! celui qui ne croit pas qu'il y ait des Dieux, est impie, & celui qui croit qu'ils sont tels que les superstitieux se le figurent, n'a-t-il pas une opinion dont l'impiété surpasse de beaucoup celle de l'Athée ? Pour moi j'aimerois bien mieux que tous les hommes du monde dissent, que jamais Plutarque n'a été, que s'ils disoient, Plutarque est un homme inconstant, léger, colere, qui se ressent des moindres offenses, qui se met en mauvaise humeur pour rien, qui se fâche, si on ne l'appelle aux belles assemblées, qui se met aux champs, si quelqu'un ayant des affaires, ne lui est pas venu faire la cour

» au matin , c'est un homme qui vous
 » déchireroit à belles dents , si vous
 » aviez passé à côté de lui sans l'abor-
 » der & le saluer ; il feroit prendre vo-
 » tre fils , & lui feroit donner la gêne
 » en son logis , ou dès la nuit suivan-
 » te , il feroit lâcher des bêtes sauva-
 » ges sur vos terres , pour en ravager les
 » fruits.

§. I I.

L'idolâtrie est le plus grand de tous les crimes , selon les Peres.

La seconde raison est , que les Peres de l'Eglise ont dit sans nulle exception , que l'Idolâtrie est le principal crime du genre humain , le plus (*a*) grand péché du monde , le plus (*b*) grand de tous les péchés , (*c*) le premier & le dernier de tous les maux. (*d*) Le Docteur angélique est dans le même senti-

(*a*) *Principale crimen generis humani , summus sæculi reatus.* Tertul. de Idolatr. c. 1.

(*b*) *Summum delictum.* Cyprian. Epist. 10.

(*c*) Gregor. Nazianz. orat. 38.

(*d*) *In peccatis quæ contra Deum committuntur, quæ tamen sunt maxima, gravissimum esse videtur, quod aliquis divinum honorem creaturæ impendat, quia quæquàm est in se facit alium Deum in mundo minuens principatum divinum.* Secund. 2. Quæst. 94. art. 3.

ment , puisqu'il dit , » que de tous les
 » péchés que l'on commet contre
 » Dieu , qui sont néanmoins très-
 » grands , le plus énorme semble être
 » celui par lequel on rend à la créa-
 » ture les honneurs divins , parce qu'au-
 » tant qu'on le peut , on introduit un
 » autre Dieu dans le monde , & l'on
 » diminue l'empire de la Divinité. »
 Le crime des Chrétiens qui sacrifioient
 aux Idoles durant la persécution , s'ap-
 pelloit *prévarication* , & ne se remet-
 toit pas même à la mort , selon l'an-
 cienne discipline , & excluoit pour jamais
 de l'entrée du Clergé :

§. I I I.

*Les Idolâtres ont été de vrais Athées en
 un certain sens.*

La troisième raison est , que si l'on y
 prend bien garde , l'on trouvera que les
 Idolâtres ont été de vrais Athées , au-
 si destitués de la connoissance de Dieu
 que ceux qui nient formellement son
 existence. Car comme ce ne seroit point
 connoître l'homme , que de s'imaginer
 que l'homme est du bois ; de même ce
 n'est point connoître Dieu , que de s'i-

maginer que c'est un être fini , imparfait , impuissant , qui a plusieurs compagnons. De sorte que les Païens n'ayant connu Dieu que sous cette idée , on peut dire qu'ils ne l'ont point connu du tout & qu'ils détruisoient par leur idée ce qu'ils établissoient par leurs paroles , comme on la remarqué d'Epicure. (a) Et c'est ce qu'a voulu dire (b) Saint Paul, lorsqu'il reproche aux Païens, qu'ayant connu qu'il y avoit un Dieu , ils ne lui avoient pas pourtant donné la gloire qui lui est due , mais qu'au lieu de cela , ils s'étoient perdus dans leurs vains raisonnemens , & s'étoient plongés dans des extravagances , des folies , & des ténèbres prodigieuses , jusqu'à réduire la gloire du Dieu incorruptible , d'un oiseau , d'un serpent , & d'une bête à quatre pieds. C'est dire proprement, qu'ils avoient cru connoître Dieu , mais que leur connoissance étoit devenue un phantôme chimérique & si rempli de contradictions , qu'ils étoient tombés dans une ignorance totale du Dieu qui a fait le ciel & la terre. Ailleurs (c) cet

(a) *Epicurum Deos verbo posuisse, revera sustulisse.*
Cicero 3. de Naturâ Deorum.

(b) Epist. ad Roman. c. 1.

(c) Epist. ad Ephes. c. 2.

Apôtre dit formellement , que les Gentils étoient fans espérance & fans Dieu au monde.

§. IV.

La connoissance de Dieu ne sert à un Idolâtre qu'à rendre ses crimes plus atroces.

S'il y a quelque différence entre l'Athéisme d'un Idolâtre , & celui d'un Athée , c'est principalement en ce que l'Athéisme de l'Idolâtre ne diminue en rien l'atrocité de ses crimes , au lieu qu'un homme qui est Athée , pour être né parmi ces peuples , que l'on dit qui de temps immémorial ne reconnoissent aucune divinité , trouvera quelque diminution de peine par le moyen de son ignorance ; car en bonne Théologie , & par l'expresse déclaration de (a) Jesus-Christ , ceux qui savent la volonté de leur maître , & néanmoins ne la font pas , seront plus sévèrement punis , que ceux qui ne l'ont ni faite , ni connue ; ce qui suppose manifestement qu'il y a plus de malice dans la conduite des premiers , que dans celle des derniers , &

(a) Evangel. sec. Luc. c. 12, v. 47.

que (b) Minucius Felix n'a pas eu raison de soutenir sans aucune limitation , » que c'est une aussi noire méchanceté » de ne pas connoître Dieu que de l'offenser". Donc c'est un plus grand crime à un Idolâtre de faire de faux serments , de piller les temples , & de commettre toutes les autres actions qu'il fait n'être pas agréables à ses Dieux , qu'il ne l'est à un Athée de faire les mêmes choses. Donc la condition des Idolâtres est pire que celle des Athées , puisque les uns & les autres étant également dans l'ignorance du vrai Dieu , & incapables également de le servir , les Idolâtres ont en particulier certaines notions & certaines persuasions contre lesquelles ils ne sauroient agir sans une malice extrême , & sans un mépris visible de leur divinité. Or quoique Dieu ne prenne point part aux cultes & aux honneurs qui sont rendus à Jupiter & à Neptune , par exemple , & qu'il les regarde comme des abominations qui méritent tous les fléaux de sa colere , il ne laisse pas de prendre part aux impiétés qui se commettent contre eux. Ainsi quand un Païen , demeurant persuadé que Jupiter & Nep-

(b) *Cum parentem omnium , & omnium Dominum , non minoris sceleris sit ignorare quam lædere.*

tune étoient les Dieux, voloit les choses qui leur étoient consacrées, & leur disoit des injures, il étoit sacrilège & blasphémateur devant Dieu : & ce n'étoit pas un moindre crime à Caligula d'appeller son Jupiter (c) en duel, & de lui jeter des pierres vers les nues, avec ces paroles, *Ote-moi du monde, ou je t'en ôterai*, toutes les fois qu'il voyoit tomber la foudre, qu'il le feroit à un Chrétien de faire la même chose à l'égard de Jésus-Christ ; si ce n'est que la persuasion du Chrétien fût plus grande que celle de Caligula, ou que le défaut de persuasion fût moins excusable dans Caligula, que dans le Chrétien. Car pour juger si un crime est plus atroce qu'un autre dans la même espèce, il faut savoir non seulement si l'un a été commis avec plus de connoissance que l'autre, mais aussi lequel des deux criminels a contribué le plus à son ignorance par sa malice, se pouvant faire qu'un homme ignore certaines choses, parce qu'il a refusé de s'instruire, de peur que l'instruction ne le détournât de ses pernicious dessein, auquel cas l'ignorance ne peut aucunement excuser. De sorte

(c) Dion. Cassius, Lib. 1. Seneca de ira, Lib. 1, Cap. ult.

que si Caligula s'est porté à cet excès de fureur contre Jupiter , quoiqu'il le reconnût pour le Dieu qui lance la foudre , & qui gouverne le monde , il y a autant de malice dans son fait , *cæteris paribus* , que dans celui d'un Chrétien , qui reconnoissant Jesus - Christ pour Dieu , se porteroit néanmoins à un semblable excès de brutalité contre lui.

Cela nous fait voir que le pillage des temples des faux Dieux , & le renversement de leurs statues , ne peut être une bonne action , que quand il procède d'un bon principe , c'est-à-dire quand il se fait par un zèle bien conduit pour la véritable religion ; & par conséquent , que toutes les actions des Païens commises , ou contre les principes de leur fausse religion , ou contre les lumières de leur conscience , sont des crimes très-réels , quoique les actions qu'ils commettent suivant leurs faux principes , ou suivant leurs fausses lumières , ne puissent jamais être bonnes. De quoi il ne faut pas s'étonner , car il faut bien plus de circonstances afin qu'une action soit bonne , qu'afin qu'elle soit mauvaise (d). Adorer ce que l'on s'

(d) *Bonum ex integrâ causâ , malum ex quolibet defectû.*

imagine faussement être Dieu, est un acte d'idolâtrie. Fouler aux pieds ce que l'on s'imagine faussement être Dieu, est un acte d'impiété. Ce sont deux actions diamétralement opposées, cependant elles produisent le même effet. Dieu prend sur soi, pour ainsi dire, l'affront qui est fait aux faux Dieux, par des gens qui le croient être le vrai Dieu. D'où il paroît que les Athées ne peuvent pas offenser Dieu en tant de manières, ni avec tant de malice, que les Idolâtres, & qu'ainsi allumer des comètes extraordinairement, afin que les hommes soient plutôt Idolâtres qu'Athées, n'est autre chose que vouloir faire les hommes plus méchants & plus malheureux. Je vous avertis une fois pour toutes, Monsieur, que je parle de ces Athées qui ignorent l'existence de Dieu, non pas pour avoir étouffé malicieusement la connoissance qu'ils en ont eue, afin de s'abandonner à toute sorte de crimes sans nul remors, mais parce qu'ils n'ont jamais ouï dire qu'on doive reconnoître un Dieu.

§. V.

L'Idolâtrie rend les hommes plus difficiles à convertir que l'Athéisme.

La cinquieme raison est , que rien n'indispose davantage les hommes à se convertir à la vraie religion , que l'idolâtrie. Car quoiqu'il y ait des exemples qui font voir que les idolâtres & les superstitieux s'étant une fois convertis , ont plus de zele pour la bonne cause , que ceux qui se convertissent après avoir été tiedes dans leur fausse religion ; il est pourtant vrai généralement parlant , que le zele d'un idolâtre est une disposition de cœur beaucoup plus pernicieuse que l'indifference , parce que généralement parlant , un homme rempli de bigoterie , & entêté de ses faux principes , se rend avec plus de peine à la vérité , qu'un homme qui ne fait ce qu'il croit. Et sur ce pied-là , il semble qu'il vaudroit mieux être Athée , que plongé dans les abominables idolâtries des Gentils , parce qu'il y a beaucoup d'apparence que les Prédicateurs de l'Evangile expliquant nos mysteres , & les appuyant de beaucoup de mira-

cles éclatants , ouvreroient plutôt les yeux à des personnes qui n'auroient pas encore pris leur parti , je veux dire , qui feroient sans religion , qu'à des gens infatués de l'antiquité de leurs cérémonies , & enracinés dans la foi & dans le culte de leurs Idoles.

§. V I.

Comparaisons qui prouvent cela.

Le bon sens veut cela , & l'expérience le confirme. Parlez à un Cartésien , ou à un Péripatéticien , d'une proposition qui ne s'accorde pas avec les principes dont il est préoccupé , vous trouvez qu'il songe bien moins à pénétrer ce que vous lui dites , qu'à imaginer des raisons pour le combattre. Parlez-en à un homme qui ne soit d'aucune secte , vous le trouvez docile , & prêt à se rendre sans chicaner. On éprouve à peu près la même chose quand on attaque un Hérétique bigot , ou un de ceux qui au dire du Cardinal Pallavicin , sont plutôt non Catholiques qu'Hérétiques , *magis extra vitia , quàm cum virute*. On fait de plus , qu'en bonne Philosophie , il est bien plus mal-aisé dintro-

duire quelque habitude dans une ame, qui a déjà contracté l'habitude contraire, que dans une ame qui est encore toute nue. Il est plus difficile, par exemple, de rendre libéral un homme qui a été avare toute sa vie, qu'un jeune enfant qui n'est encore ni libéral ni avare; tout de même qu'il est plus aisé de plier d'un certain sens un corps qui n'a jamais été plié, qu'un autre qui a été plié d'un sens contraire. Il est donc très-raisonnable de penser, que les Apôtres eussent converti plus de gens à Jésus-Christ, s'ils l'eussent prêché à des peuples sans religion, qu'ils n'en ont converti, annonçant l'Evangile à des Nations engagées par un zèle aveugle & entêté, aux cultes superstitieux du Paganisme, & il n'y a rien de plus vrai, que les persécutions horribles qu'on a fait souffrir aux premiers Chrétiens, partoient d'un principe de bigoterie idolâtre; car comme c'étoient les meilleurs sujets du monde qui prêchoient continuellement l'obéissance due aux Magistrats, & qui n'ont jamais fait paroître la moindre envie de repousser la force par la force, il n'y avoit aucune maxime d'Etat, qui dût porter les Empereurs à les faire maltraiter, ni les

Gouverneurs de Province à exécuter les ordres de leur maître , avec plus de rage qu'on ne leur en demandoit. —

C'étoit donc uniquement à cause que les Chrétiens en vouloient à tous les faux Dieux du Paganisme , qu'on leur suscitoit des persécutions; c'étoit le faux zele de l'Idolâtrie qui animoit les Empereurs contre la croix du Fils de Dieu, ou plutôt qui portoit ceux qui avoient l'oreille du Prince à lui inspirer les sentiments de haine contre les Chrétiens , que d'autres leur avoient inspirés à eux-mêmes. Si personne ne se fût trouvé dans les pernicieuses préoccupations de l'erreur , on eût laissé croître l'Eglise Chrétienne sans lui donner de l'empêchement. De sorte qu'on peut dire , que si Dieu avoit formé miraculeusement des comètes de temps en temps , il eût fait de temps en temps , des miracles pour préparer les hommes à rejeter la croix de son Fils , & pour les aheurter par leur attachement à l'idolâtrie , qui se fortifioit à la vue des comètes , à combattre la véritable religion.

Je fais bien que la résistance des Idolâtres a servi à faire voir la grandeur & la puissance de Dieu & la divinité de l'Evangile. Mais il seroit absurde de

dire sous ce prétexte que Dieu s'est préparé par des voies extraordinaires, ces moyens de faire éclater sa vertu. Ni sa justice, ni sa bonté ne souffrent point qu'il facilite aux pécheurs les occasions de s'endurcir, quoique sa sagesse lui fasse trouver dans l'endurcissement où les pécheurs tombent par leur propre faute, & contre son intention, plusieurs moyens admirables de manifester sa gloire.

§. V I I.

Qu'il est difficile que ceux qui ont aimé long-temps une chose, se portent à aimer le contraire.

D'ailleurs, quoiqu'on m'oppose qu'il n'y a qu'à tourner du bon côté le zèle d'un Idolâtre, pour en faire un véritable dévot; qu'au lieu qu'on ne trouve aucune tendresse de conscience dans un Payen qui se moque de sa religion, on trouve dans un Payen superstitieux un bon fonds à cultiver; qu'il en va comme de ces femmes qui ont le tempérament porté à l'amour, lesquelles n'ont pas plutôt compris qu'elles ne sont plus propres au monde, qu'elles tournent toutes leurs pensées vers Dieu, & l'ai-

ment encore plus tendrement qu'elles n'ont aimé les créatures; qu'un indévot qui passe dans la vraie religion, y apporte bien souvent toute son insensibilité, & choses semblables; je ne laisse pas d'avoir raison. Il se peut faire, que tout ce que l'on m'oppose arrive quelquefois; j'en tombe d'accord. Mais on m'avouera aussi, qu'il y a des exemples du contraire. On voit des gens qui épuisent si fort toute la capacité de leur cœur à aimer les vanités du siècle, que quand l'âge ou quelque disgrâce les en dégoûtent, ils n'aiment plus rien, & se sentent encore plus dégoûtés des choses du ciel, que des choses de la terre. On en voit qui ne s'épuisent jamais pour le monde, & qui l'aiment jusqu'à leur extrême vieillesse, nonobstant ses rebuts & ses froideurs. Il y en a qui dans le chagrin de ne se voir plus à la mode, font quelque tentative pour se détacher du monde; mais le peu d'habitude qu'ils ont toujours eu avec les choses du ciel, les leur fait paroître si insipides, qu'ils les quittent tout aussitôt, pour rattraper leur premier maître qui les fuit. Ceux-ci ne sont pas en petit nombre; car au dire du P. Rapin, » la plupart des personnes qui ont
vieilli

» vieilli dans les vanités du monde ,
 » & qui pensent à leur salut , voient
 » les dévotions comme une ressource ;
 » mais elles n'y voient rien que de
 » pénible , parce qu'elles la regardent
 » d'une vue trop humaine : le dégoût
 » du monde qui est dégouté d'elles , les
 » fait penser à Dieu , sans leur faire
 » sentir les douceurs qu'il y a à les ser-
 » vir ; elles n'envisagent que les plai-
 » sirs qu'elles quittent , sans voir ceux
 » qu'on leur promet ; & possédées
 » qu'elles sont du présent , elles ne
 » voient dans l'avenir que tout ce qui
 » est propre à les rebuter . Tout ceci
 est le train général. On en voit qui
 abjurent tout à la fois & leurs hérésies ,
 & leur indévotion , qui passent de l'im-
 piété à la véritable crainte de Dieu , &
 quelquefois même jusqu'à des pratiques
 superstitieuses , à l'exemple de ce roi de
 Rome dont Tite-Live parle ainsi ; (a)
 » Il fut lui-même long-temps malade.
 » Et alors la fierté de son esprit fut tel-

(a) *Ipse quoque (Tullus Hostilius) longinquo morbo est implicitus. Tunc adeò fracti , simul cum corpore , sunt spiritus illi feroces , ut qui nihil ante ratus esset minus regium , quàm sacris dedere animum , repente omnibus magnis parvisque superstitionibus obnoxius degeret , religionibusque etiam populum impleret.* Titus Livius Dec. 1. Lib. Voyez aussi Plutarque in Numà Pompilio.

» lement abattue avec les forces de son
 » corps , qu'au lieu qu'auparavant il
 » ne trouvoit rien de plus indigne d'un
 » Roi , que de s'attacher aux choses fa-
 » créés , il devint tout d'un coup bigot,
 » & s'engagea dans toutes sortes de
 » superstitions , grandes & petites , &
 » en remplit toute la ville ». Ce sont
 donc tout au plus des exceptions com-
 battues par des exceptions. Si bien que
 le parti le plus raisonnable , est de pren-
 dre pour la regle générale , ce qui en
 d'autres sujets est la regle sans difficul-
 » té, savoir , qu'un homme entêté d'une
 » fausse religion , résiste plus aux lu-
 » mieres de la véritable , qu'un homme
 » qui n'a aucun entêtement ». On
 m'avouera , que si Julien l'apostat eût
 été Athée , de l'humeur dont il étoit
 d'ailleurs , il n'eût fait aucune chicane
 aux Chrétiens , au lieu qu'il leur faisoit
 des avanies continuelles , infatué qu'il
 étoit des superstitions du Paganisme , &
 tellement infatué , qu'un Historien de
 sa religion n'a pû s'empêcher d'en faire
 une espece de raillerie , disant , *que s'il*
fût retourné victorieux de son expédition
contre les Perses , il eût dépeuplé la terre
de bœufs , à force de sacrifices.

§. VIII.

Ni l'esprit , ni le cœur ne sont pas en meilleur état dans les Idolâtres que dans les Athées.

La fixieme raison est , que soit qu'on considere les Païens & les Athées , par la disposition de leur entendement , soit par la disposition de leur cœur, on trouve autant de désordre pour le moins dans les premiers, que dans les derniers.

§. IX.

Considération du jugement que les Païens faisoient de Dieu.

Si l'on regarde les Athées dans le jugement qu'ils forment de la Divinité, dont ils nient l'existence , on y voit un excès horrible d'aveuglement, une ignorance prodigieuse de la nature des choses , un esprit qui renferme toutes les loix du bon sens , & qui se fait une maniere de raisonner fausse & déréglée plus qu'on ne sauroit le dire. Mais voit-on , je vous prie , quelque chose de plus supportable dans le jugement que les

Païens ont formé de Dieu ? Les Païens , dis-je , qui ont pensé qu'il y avoit un très-grand nombre de Divinités , dont chacune avoit ses intérêts à part , ses vues & ses passions particulieres ; de sorte que les honneurs qu'on rendoit à Jupiter , par exemple , ne servoient de rien pour appaiser la colere de Junon , & qu'on pouvoit être favorisé d'un Dieu , pendant qu'on avoit l'autre pour ennemi. Les Païens qui ont attribué différents sexes aux Dieux , & des relations de pere , de fils , de mari , de femme , toutes semblables à celles qui se rencontrent parmi les hommes. Les Païens , en un mot qui ont jugé qu'un cocher , qui pendant la marche d'une procession , prend une bride de la main gauche , par un pur hasard & sans aucune malice , ne laisse pas de gâter toute la bonne intention d'un peuple , & d'empêcher que l'indignation divine , qui alloit être apaisée sans cela , ne soit diminuée de quelque peu. Tous ces jugemens que les Païens ont formé de la Divinité , avec plusieurs autres qu'il seroit ennuyeux de particulariser , supposent manifestement que la nature divine est bornée , & sujette à mille sensualités , & à des caprices qu'on ne

pardonneroit pas à un honnête homme ; & dépouillent par conséquent cet Etre infini de sa toute-puissance, de son éternité, de sa spiritualité, de sa justice, & de ses autres perfections, sans lesquelles néanmoins il y a autant de contradiction qu'il existe, qu'il y a de contradiction à nier son existence. Bien davantage. Il n'y a point d'homme de bon sens, qui après avoir reconnu qu'il est impossible que la sainteté, la justice, & le pouvoir infini soient séparés de l'existence de la Nature Divine : si bien qu'il seroit plus contre la raison, que Dieu existât, & fût sujet à des fautes & à des foiblesses, qu'il ne le seroit, que Dieu n'existât point du tout : C'est prouver, ce me semble, que les erreurs où sont tombés les Païens touchant la nature Divine, sont pour le moins une aussi grande note d'infamie à la raison humaine, que le sauroit être l'Athéisme.

§. X.

*Réflexion sur le ridicule de la Religion
Païenne.*

AUSSI voit-on que les Païens n'ont jamais eu de système de Religion, ou

de Théologie , qui eût quelque ordre , ou quelque rapport dans ses parties. Tout y montre l'aveuglement , la fureur & la contradiction : & je soutiens , que s'il y avoit des esprits qui ne connussent l'homme que par sa définition d'*animal raisonnable* , & nullement par l'histoire de ses faits , il seroit impossible de leur persuader que les livres d'Arnobé , de Clément d'Alexandrie , de Tertullien , de saint Augustin , de Firmicus Maternus , &c. contre le Paganisme , ont été écrits contre une Religion actuellement établie dans le monde. Ils diroient que cela ne se peut pas ; que ce sont des fictions & des Romans , des livres faits à plaisir par des personnes oiseuses , qui s'étoient formé des grotesques & des monstres dans leur esprit , pour s'amuser ensuite à les renverser. Car quelle apparence , que des créatures douées de raison n'établissent pas leurs cultes sur des dogmes & des jugements bien suivis & bien liés ensemble , au lieu de ces absurdités qui se détruisent elles-mêmes à vue d'œil dans le système du Paganisme ?

Cependant il n'est que trop vrai , à la honte de l'homme , & à la damnation éternelle de la plus grande partie

des hommes , que les livres de ces anciens Peres ne refutent que des erreurs très-réelles , & qui ont même trouvé des (a) défenseurs parmi les Savants. A la vérité ce sont de pitoyables défenseurs ; car ce que j'ai dit de l'Astrologie judiciaire , que c'est une moisson de triomphe pour tous ceux qui entreprennent de la réfuter , est incomparablement plus véritable de l'Idolâtrie des Gentils ; jamais on n'a écrit contre les abominables extravagances , qu'on ne les ait écrasées sous le poids de plusieurs raisons invincibles , & jamais on n'a pû en faire une bonne apologie : mais ce n'est pas tant faute d'esprit en ceux qui s'en sont mêlés , que faute de raison en la cause même. C'étoit une cause si destituée de preuves , qu'il ne falloit pas beaucoup d'habileté pour en faire voir le faux , & qu'il n'y avoit aucune éloquence qui pût en soutenir la foiblesse. Si bien qu'il y a lieu de s'étonner , qu'un (b) Poëte de réputation fasse paroître autant de timidité qu'il en té-

(a) *Sed jam pudet me ista refellere, cum eos non puduerit ista sentire. Cum vero ausi sint etiam defendere, non jam eorum, sed ipsius generis humani me pudet, cujus aures hac ferre potuerunt.* D. August. Epist. 56.

(b) *Prudent. pref. L. 2. Contra Symm.*

moigne , s'agissant de combattre contre un Païen éloquent , qu'il appelle cela , » commettre sa barque mal gouvernée » aux flots impétueux d'une mer qui la » peut facilement engloutir «. (c) Il ne faut avoir pour toutes armes qu'un foïet à la main ; (ce sont les propres paroles de l'habile homme , dont je vous rapporte ici les discours) afin de battre en ruine les Apologistes de la religion Païenne , armés de pied en cap ; & il n'y a point de doute , que si le redoutable Carnéade eût eu cette cause à soutenir , il n'eût vû échouer cette éloquence , à qui Cicéron attribue , » de » n'avoir (d) jamais rien soutenu , sans » l'avoir prouvé , ni rien attaqué , sans » l'avoir détruit de fond en comble » , » & qui fit tant d'impression sur les Sénateurs de Rome , où la ville d'Athènes avoit envoyé une ambassade composée

(c) C'est le sens des vers suivans.

Puppi credere fluctibus

Tanti non timeam viri : ..

Cui mersare facillimum est

Tractandæ indocilem ratis.

(d) *Nullam unquam rem defendisse , quam non probavit , nullam oppugnasse , quam non everterit.*
Cicero de oratore L. 2.

de Carnéade & de quelques autres , qu'ils se plainquirent (e) de ce que les Athéniens leur avoient envoyé des Ambassadeurs ; non pas pour leur persuader , mais pour les forcer de faire tout ce qu'ils voudroient. Si bien que Caton le Censeur opina qu'on renvoyât incessamment ces Ambassadeurs , parce que les raisons de Carnéade causoient un certain éblouissement , qui empêchoit de discerner la vérité d'avec le mensonge. (f).

(e) Ælian. var. Hist. Lib. 3. cap. 17.

(f) *Quod Carneade argumentante , quid veri esset haud facile discerni posset.* Plinius, Lib. 7. cap. 30.

§. XI.

Qu'il ne faut pas juger de la Religion Païenne par ce qu'en ont dit les Poètes.

Au reste je ne prétends pas faire le procès aux Païens , sur la doctrine de leurs poètes. Il y auroit de l'iniquité à les rendre responsables de toutes les insultes que l'on a faites aux Dieux , dans les ouvrages de Poësie. On les y a rendu ridicules de toutes manieres , tantôt en les déguisant sous toutes sortes de figures afin qu'ils pussent assouvir les mouve-

ments déréglés de leur incontinence , de leur haine , ou de leur jalousie , tantôt en les faisant tous assembler , pour être les témoins d'un flagrant délit , dans lequel l'un d'entr'eux avoit surpris la Déesse sa femme ; & sur lequel il y en eut qui firent des réflexions de la dernière friponnerie ; tantôt en les faisant boufonner sur la démarche boiteuse du même Dieu , dont le déshonneur leur fut si visible , ou sur le malheur qui arriva à la jeune Déesse qui leur versoit à boire , de se laisser tomber avec je ne fais quelles circonstances , dont il n'y avoit que des yeux impudiques qui se pussent divertir , & dont Jupiter parut si fâché , qu'il lui ôta sa charge sur le champ , non pas par cette raison , car il aimoit à rire & à se divertir en ce genre de choses , aussi bien qu'un autre , mais parce qu'il vouloit avoir un prétexte d'avancer le beau Ganymede qu'il avoit enlevé , pour satisfaire l'amour infame qu'il lui portoit : tantôt en les faisant blesser par des hommes & tantôt en les faisant manquer de mémoire , & fuier d'en haut à comprendre une difficulté ; ce qui a donné occasion à Lucien de seindre que Jupiter demeura tout court dans une assemblée des Dieux , & ne put

jamais se réffouvenir du commencement de la harangue qu'il avoit préparée , au lieu de quoi il leur débita par une application assez violente , quelques périodes d'une oraison de Démosthene contre Philippe , qu'il favoit par cœur. Je consens qu'on ne juge de rien sur ces autorités-là , puisqu'il est certain que les Poètes se sont mis en possession de falsifier tout , & que si l'on examinoit à la rigueur les vers de nos Poètes Chrétiens sur d'autres matieres que sur des sujets pieux , à peine leur resteroit-il un Sonnet , une Ode , ou une chanson , qui ne fussent pas infectés d'hérésie , d'impiété , ou de flateries profanes. De sorte que nous avons intérêt , pour la gloire des maximes de la morale Chrétienne, qu'on ne condamne pas une Religion sur ce que les Poètes ont dit. Et plût à Dieu que nous n'eussions à nous plaindre que des vers profanes de nos Poètes ! Car le grand mal est que leurs vers de dévotion font souvent plus de tort à l'Evangile , que les autres , tant ils sont pleins d'extravagances , & de bassesse & de fictions ridicules , qui au lieu d'honorer la sainte Vierge & les saints du Paradis , comme on le prétend , exposent la Religion aux

insultes & aux railleries de ceux de dehors.

§. XII.

Désordres causés par les Poètes Chrétiens.

Le Pape Urbain VIII. qui composa une fort belle Elégie que l'on voit à la tête de ses Poèmes, pour exhorter les Poètes ses confreres à faire des vers saints & pieux, est assurément fort louable. Mais il eût encore mieux fait, si au lieu de leur donner cet avis en Poète, il leur eût défendu en qualifié de souverain pontife d'en composer d'autres. Et comme il ne pouvoit pas pratiquer à l'égard de tous, ce qu'il pratiqua contre celui qui lui avoit présenté un ouvrage peu digne d'un bon Chrétien, dont il censura l'impudence avec tant de force, que ce misérable en mourut de confusion; il devoit interposer les foudres redoutables du Vatican, pour arrêter les désordres qui naissent de la Poësie. Le célèbre M. de Thou remarque fort judicieusement, qu'après la mort de Henri II, ceux qui prenoient la liberté de dire ses vérités, ou plutôt qui faisoient la revue

générale de tous les désordres de son regne, ne comptoient pas pour un des moins pernicioeux, le grand nombre de Poëtes dont sa cour avoit été pleine; leurs basses flatteries pour la Duchesse de Valentinois, sa maitresse; leurs bagatelles, qui gâterent le goût des jeunes gens, & les détournèrent des bonnes études; & leurs chansons tendres & passionnées, qui ruinerent dans l'ame des jeunes filles toutes les impressions de la pudeur. Lisez vous-même le passage de (a) Mr. de Thou, si vous m'en croyez; car je sens bien que mon François affoiblit la beauté majestueuse de ses expressions. Mr. de Mézerai s'accorde parfaitement en cela avec l'autre Historien, car il dit, » qu'on eût pû louer Henri II » de l'amour des Belles Lettres, si la dissolution de sa cour, autorisée par son » exemple, n'eût tourné les plus beaux » esprits à composer des Romans pleins » de raisons extravagantes, & des poésies lascives, pour flatter l'impureté

(a) *Nec inter postrema corrupti sæculi testimonia recensebantur Poetæ galli, quorum proventu regnum Henrici abundavit, qui ingenio suo abusi per fœdas adulationes ambitiosa fœmina blandiebantur, juventute interim corruptâ, puerisque à veris studiis ita abductis, ac postremò ex virginum animis pudore & verecundiâ per lascivarum cantionum illecebras eliminata, Thuan. Hist. lib. 22, ad, ann. 1559.*

» qui tenoit en mains les récompenses, & pour fournir des amusements à un sexe qui veut regner en badi-
 » nant «.

§. XIII.

Quel étoit le culte public parmi les Païens, & quel leur respect pour la tradition.

SUIVONS donc le conseil de cette Reine, (a) dont Virgile a si indignement sacrifié l'honneur, sinon contre la vraisemblance, du moins contre la vérité; quittons les Poètes, pour entendre les Historiens. Examinons la religion Païenne dans son culte & dans ses cérémonies, nous y trouverons tout ce que j'en ai dit, & tout ce que j'en ai donné à penser. C'est-là où il faut chercher les erreurs grossières des Idolâtres, sans avoir égard à l'opinion de quelques philosophes, qui outre qu'ils ont été en trop petit nombre pour faire une exception considérable, n'ont jamais osé re-

(a) *Vos magis Historicis, lectores, credite de me,
 Quàm qui furta Deum, concubitusque cadunt,
 Falsidici vates, temerant qui carmine vetum,
 Humanisque Deos assimulant vitilis,
 Dido apud Ausonium,*

àifier l'opinion dominante, de peur d'être traités comme Socrate. Et pour ce qui est des gens d'esprit & de bon sens, qui sans être philosophes pouvoient avoir quelquefois des idées moins grossières de la Divinité, il ne faut les compter pour rien : car comme Cicéron nous le représente fort naïvement en la personne d'un de ses amis, ces gens-là écoutoient avec joie les raisonnements des philosophes sur la nature des Dieux; mais au partir de là, ils faisoient tout comme les autres, & suivoient pour les cultes & pour les cérémonies de la religion, non pas les idées d'un Zénon, d'un Cléanthe, & d'un Chrysippe, mais la tradition toute pure, comme ils l'apprenoient des augures & des prêtres sans disputer avec eux. (b) » Quand il s'agit » de la religion « (c'est ainsi que Cicéron fait parler l'un de ses amis) » je ne » m'arrête pas à la doctrine de Zénon, » ou de Cléanthe, ou de Chrysippe ;

(b) *Cùm de religione agitur, T. Coruncanum, P. Scipionem, P. Scævolam Pontifices Maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor; habeoque C. Lælium Augurem, eundemque sapientem, quem potius audiam de religione dicentem in illâ oratione nobili, quam quemquam principem Stoicorum... A te Philosopho rationem accipere debeo religionis; majoribus autem nostris, etiam nullâ ratione redditâ credere. Cicero, l. 3. de nat. Deorum.*

» mais à ce qu'en disent les grands Pon-
 » tifes Coruncanus, Scipion & Scævola.
 » J'écoute aussi-bien plutôt Lælius
 » l'Augure, dans le beau discours qu'il
 » a fait sur la Religion, qu'aucun des
 » chefs de la secte des Stoïciens. Je n'ai
 » jamais crû qu'il fallût avoir du mé-
 » pris pour aucune des parties de la re-
 » ligion du peuple Romain, & je me
 » suis mis dans l'esprit, que notre Ré-
 » publique & notre Religion ayant été
 » fondées en même-temps, il faut que
 » notre Religion soit approuvée des
 » Dieux; car sans cela notre Républi-
 » que ne fût pas devenue si puissante.
 » Voilà quels sont mes sentiments. Di-
 » tes-moi, vous qui êtes Philosophe, ce
 » que vous croyez; car c'est d'un Phi-
 » losophe que je ne fais pas difficulté
 » d'entendre la raison de ma foi: mais
 » pour ce qui est de nos ancêtres, je
 » m'en fie à eux aveuglément, & sans
 » qu'ils me donnent aucune raison de
 » ma créance. «

Que vous semble de cette pensée,
 Monsieur? Vous n'oseriez la traiter
 d'absurde, comme fait (c) Lactance;
 car elle vous fera voir que l'esprit de la
 Religion Catholique étoit déjà dans la

(c) *Divinar, Instit.* l. 2, cap. 6.

Ville de Rome avant la naissance de Jesus-Christ , puisque voilà des Romains qui déclarent , qu'à la vérité ils ne refuseront pas les éclaircissements des Philosophes , mais que néanmoins ils s'en tiendront aveuglément à la tradition & à la coutume. Je suis bien aise que nous puissions nous prévaloir de cette antiquité contre les Calvinistes , qui ne s'en veulent rapporter qu'à leur propre sens ; au lieu que les Catholiques , je dis même les Catholiques qui ne se signalent pas par leur dévotion , & qui croient reconnoître quelquefois qu'il y a de l'abus par-tout , & que les Hérétiques n'ont pas tout le tort , en reviennent néanmoins à ce résultat ici , ou en tout , ou en partie ,

*Le meilleur est toujours de suivre
Le Prône de notre Curé,
Toutes ces doctrines nouvelles,
Ne plaisent qu'aux folles cervelles ;
Pour moi comme une humble brebis,
Je vais où mon pasteur me range :
Il n'est permis d'aimer le change ,
Que des femmes & des habits.*

C'est imiter sagement ceux qui , après avoir frondé la médecine & les Médecins , s'abandonnent néanmoins , dès

qu'ils sont malades , à tout ce que leur Médecin leur ordonne. » Nous ne sommes pas venus au monde « (disoit Mr. de Balzac) » pour faire des loix , mais » pour obéir à celles que nous avons trouvées , & nous contenter de la sagesse » de nos Peres , comme de leur terre & » de leur Soleil. « On pourroit l'accuser d'avoir dérobé cette pensée au Païen Cæcilius , qui dit fort éloquemment (d) dans le Dialogue de Minucius Felix :

» Que tout étant incertain dans la nature , il n'y a rien de mieux que de » s'en tenir à la foi de ses ancêtres , comme à la dépositaire de la vérité ; que » de professer les Religions que la Tradition nous a enseignées ; que d'adorer les Dieux que nos peres & nos » meres nous ont accoutumés de craindre , avant que de nous en donner » une connoissance exacte ; & que de ne » point décider de la nature des Dieux , » mais de nous conformer aux premiers

(d) *Cum igitur aut fortuna certa , aut incerta natura sit , quanto venerabilius ac melius antistitem veritatis majorum excipere disciplinam , Religiones traditas colere , Deos , quos à parentibus ante imbutus es timere , quàm nosse familiarius , adorare , nec de numinibus ferre sententiam , sed prioribus credere , qui adhuc rudi sæculo in ipsis mundi natalibus , meruerunt Deos vel faciles habere , vel Reges ?*

» hommes , qui ont eu l'honneur , à la
 » naissance du monde , de les avoir ou
 » pour bienfaiteurs , ou pour Rois. « Ce
 principe a tant de proportion avec les
 idées populaires , que l'on y vient tôt
 ou tard. Les Catholiques qui ne l'ont
 pas voulu admettre , quand les Païens
 s'en sont servis contre la Religion Chrétienne, n'ont pas laissé de s'en servir contre les Novateurs ; & c'est aujourd'hui l'un de nos plus forts arguments contre les prétendus Réformés. Ils s'en moquent ; mais ils y viendront un jour , & s'en serviront contre tous les Schismatiques. Peut-être même qu'ils l'ont déjà fait.

§. XIV.

Qu'il faut juger d'une Religion par les Cultes qu'elle pratique. Réflexion sur le Livre de Mr. L'Evêque de Condom.

POUR ce que j'ai dit, qu'il faut juger de la Religion Païenne , non par les impertinences des Poètes , ni aussi par les beaux discours des Philosophes , mais par les Cultes qu'elle pratiquoit suivant un usage soutenu de l'autorité publique ; pour cela , dis-je , je ne crois pas que personne le doive trouver mauvais , car

il est sûr que c'est uniquement ce qui justifie, ou ce qui condamne une Religion : & c'est aussi par-là que les anciens Peres ont battu en ruine le Paganisme. M. de Condom lui-même qui ne semble pas approuver cette méthode , & qui prétend que l'on ne doit imputer à la Religion Catholique , que les pures décisions des Conciles , n'a pas laissé d'imputer à la Religion Païenne les abus qui s'y commettoient publiquement. Il la décrit sur ce que ses mysteres , ses fêtes , ses sacrifices , les hymnes qu'elle chantoit à ses Dieux , les peintures qu'elle consacroit dans les Temples , tout cela avoit relation aux amours , aux cruautés & aux jalousies des Dieux. Il la décrit sur les prostitutions qu'elle avoit instituées , pour adorer la Déesse Vénus ; sur ce que dans les affaires pressantes , les particuliers & les Républiques vouoient des Courtisannes à Vénus , & attribuoient le salut de la Patrie aux prieres qu'elles faisoient à leur Déesse , comme il paroît par le tableau que les Grecs mirent dans leurs temples après la défaite de Xerxès & de ses formidables armées. Le tableau représentoit les vœux & les processions de ces femmes prostituées , & contenoit cette inscription , faite par Simonides ,

Poëte fameux : *Celles-ci ont prié la Déesse Vénus , qui pour l'amour d'elles a sauvé la Grece.* Le même M. de Condom décrie le Paganisme , sur ce qu'il consacroit à ses Dieux les impuretés du Théâtre , & les sanglants spectacles des gladiateurs ; c'est-à-dire , tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus corrompu & de plus barbare ; & il se moque des explications , & des adoucissements que les Philosophes apportèrent à tout cela , quand ils eurent à soutenir les objections des Chrétiens. Il ne fait point grace à la Religion des Juifs , quoiqu'il avoue que les erreurs qui se couloient insensiblement parmi le peuple , » n'eussent point passé par » décret public en dogme de la Synagogue. «

Il a raison : mais cela même fait voir , que la méthode qu'il a suivie pour rendre belle & agréable la Religion Catholique aux Protestants ; est tout-à-fait insoutenable. Car que nous importe , diront-ils , que l'on ne trouve pas dans les décisions des Conciles tous les abus , & toutes les superstitions qui nous choquent dans l'Eglise Romaine ? Pourvu que nous voyions qu'elles sont autorisées publiquement & solennellement , & qu'elles composent son culte : nous en avons

alliez pour nous tenir éloignés de la communion. Les Païens n'eussent-ils pas pû se défendre par la même voye ? Ne pouvoient-ils pas dire , que ce qu'on leur reprochoit étoit des abus où le peuple étoit tombé insensiblement par la connivence des Magistrats , & par l'ignorance ou par l'avarice des prêtres : mais qu'on ne prouveroit jamais , que tous les Colleges des Pontifes & des gens d'Eglise , dûment assemblés , eussent décidé telle chose ? Il n'y a point de doute que les Païens n'eussent allégué ces excuses , s'ils eussent eu un esprit aussi fin que M. l'Evêque de Condom. Mais que leur eût-on répondu ? Que c'est se moquer que de se défendre de la sorte ; qu'un homme que l'on prétendroit engager à s'établir dans une ville, où le vol, le meurtre , & toutes les voies de fait seroient tolérées publiquement , en lui faisant voir qu'on ne trouve pas dans les actes de la maison de ville aucun statut qui ordonne de tuer ou de voler , auroit grand raison de se moquer de cela. Que m'importe , diroit-il , qu'il y ait une loi du Magistrat qui ordonne le meurtre & le brigandage , ou qu'il n'y en ait point ? Il me suffit que l'on vole & que l'on tue impunément dans une ville ,

pour ne vouloir point y séjourner. Demeurons d'accord que les Hérétiques peuvent faire la même réponse à M. l'Evêque de Condom ; & qu'ainsi le seul & le véritable moyen de disculper notre Religion , c'est de montrer qu'elle ne tolere rien qui ne soit bon , & que non-seulement les Décisions des Conciles sont orthodoxes, mais aussi que les cultes , les usages , & les dogmes autorisés publiquement , sont justes & saints.

C'est ainsi que parla notre Docteur , ajoutant , qu'encore qu'il fût bon Catholique , il ne vouloit pas imposer à la Religion Païenne une loi , qu'il ne voulût aussi prescrire à l'Eglise Romaine , qui est de juger de leur nature par les cultes & par les dogmes autorisés publiquement : & sur ce pied-là , il trouvoit qu'à considérer les Athées par rapport à l'entendement , ils ne sont pas dans des erreurs plus énormes que les Gentils. C'est de quoi je dirai encore quelque chose en un autre endroit.

§. X V.

La disposition du cœur des Athées comparée avec celle des Idolâtres.

Si l'on regarde les Athées dans la disposition de leur cœur , on trouve que n'étant ni retenus par la crainte d'aucun châtement divin, ni animés par l'espérance d'aucune bénédiction céleste , ils doivent s'abandonner à tout ce qui flatte leurs passions. C'est tout ce que nous en pouvons dire, n'ayant point les Annales d'aucune nation athée. Si nous en avions , on sauroit jusqu'à quel excès de crimes se portent les peuples qui ne reconnoissent aucune Divinité , s'ils vont beaucoup plus loin que ceux qui en ont reconnu un nombre innombrable. Je crois qu'en attendant une relation bien fidelle des mœurs , des loix , & des coutumes de ces peuples que l'on dit qui ne professent aucune religion , on peut assûrer que les Idolâtres ont fait en matiere de crimes , tout ce qu'auroient sù faire les Athées. On n'a qu'à lire le dénombrement qui a été fait par (a) Saint Paul , de tous les désordres où les Païens se

(a) *Epist. ad Rom. cap. i.*

sont

sont jettés , & on comprendra que les Athées les plus opiniâtres n'eussent pu enchérir par-dessus. Et si on lit les Histoires profanes , & les autres monuments qui nous restent de l'Antiquité , on verra évidemment , que tout ce que la plus brutale & la plus dénaturée pail- lardise , la plus effrénée ambition , la haine & l'envie la plus noire , l'avarice la plus insatiable , la cruauté la plus féroce , la perfidie la plus étrange peuvent faire exécuter à un Athée profane , a été effectivement exécuté par les anciens païens , adorateurs de presque autant de Divinités , qu'il y avoit de Créatures.

§. X V I.

*Que' ceux qui ont été très-méchants
parmi les Païens n'ont pas été
Athées.*

Et qu'on ne me dise pas que ceux qui ont exécuté ces crimes parmi les Païens , étoient Athées dans l'ame : car il faut raisonner d'eux comme des Chrétiens qui se portent à ces mêmes crimes. Il seroit absurde de prétendre qu'ils ne reconnoissent aucun Dieu. Cela peut être vrai de quelques-uns , mais il est

très-faux du plus grand nombre , comme je vous le prouverai invinciblement avant que d'abandonner cette question. Ainsi , quand il seroit vrai qu'un Tarquin , qu'un Catilina , qu'un Caligula , qu'un Néron , qu'un Heliogabale , n'auroient reconnu aucune Divinité , il seroit absurde d'assurer la même chose de tous les Romains qui ont été meurtriers , empoisonneurs , parjures , calomnieux , impudiques , &c. Il ne seroit pas même raisonnable de l'assurer du cruel Néron , puisque selon le témoignage de Suétone , (*a*) il n'osa point assister aux mystères de Cérès , sachant que l'on avoit coutume de faire crier par un Héraut , qu'aucun impie , ni scélérat n'eût la hardiesse de s'en approcher. C'est une preuve évidente qu'il reconnoissoit une justice invisible & qu'il étoit persuadé qu'on se commettoit avec elle , lorsque l'on méprisoit certaines cérémonies de Religion. Le même Suétone (*b*) nous dit que Néron étoit persécuté par les remors de sa conscience , & que les songes & les présages de mauvais augure

(*a*) *Peregrinatione quidem Gracia Eleusiniis sacris , quorum initiatione impii & scelerati voce praconis submoventur , interesse non ausus est.* Sueton. in Neron. cap. 34.

(*b*) Sueton. in Neron. cap. 46.

l'épouvantoient quelquefois ; que les bons augures lui donnoient de (c) la joie , & qu'il en remercioit le Ciel ; qu'ayant (d) été inconstant à l'égard des autres superstitions , il persévéra jusques à la fin dans le Culte d'une petite image d'enfant , à laquelle il sacrifioit trois fois par jour , & que peu avant sa mort il s'attacha à consulter les entrailles des victimes. Il n'étoit donc point Athée. Pour ce qui est de Tarquin , de Catilina , de Caligula , & d'Héliogabale , il seroit aisé de prouver qu'ils ne l'étoient point non plus ; puisque le premier (e) envoya ses propres enfans consulter l'Oracle de Delphes , sur un prodige qu'il avoit vû dans sa maison , & qui lui donnoit beaucoup de chagrin. Que le second consacra (f) une petite Chapelle dans son logis à une Aigle d'argent , pour laquelle il avoit une grande dévotion sur-tout quand il se préparoit à quelque meurtre. Que le troisieme, comme je l'ai déjà dit, cherchoit à se venger des injures qu'il

(c) Cap. 41.

(d) Cap. 56.

(e) Livius , l. 1. Dec. 1.

(f) *Quam venerari ad eadem proficiscens sciebat, à ejus altaribus saepe istam dextram impiam ad necem civium transfulisti.* Cicet. Orat. 1. in Catil.

croyoit avoir reçues de Jupiter. Et quel quatrième s'entêta si fort du culte du Dieu dont il avoit été consacré Prêtre, qu'il fit porter dans le (g) temple qu'il lui avoit bâti à Rome, tout ce qu'il y avoit de plus sacré dans les autres. Il disoit même qu'il falloit y transporter la Religion des Juifs, & celle des Samaritains, & celle des Chrétiens, afin que le culte de ce Dieu renfermât celui de tous les autres. Il lui alloit immoler tous les matins un prodigieux nombre de victimes. Il lui sacrifia les plus beaux enfants qu'il put trouver en Italie; & pendant que les Magiciens (h) immoloient ces jeunes victimes, il faisoit ses prières à son Idole, & regardoit lui-même les entrailles des hosties, pour y remarquer les présages de ses prospérités. Tout cela prouve si fortement, que ce détestable monstre n'étoit point Athée, qu'il n'est pas besoin d'alléguer la crédulité qu'il eut pour ceux qui lui avoient prédit qu'il mourroit de mort violente. Or si Né-

(g) *Lampridius in ejus vitâ.*

(h) *Omne denique Magorum genus aderat illi, operabaturque quotidie, hortante illo, & gratias agente quod amicos coram invenisset, cum inspiceret exta puerilia, & excuteret hostias ad ritum gentilem suum.* Lampridius Heliogab.

ron, si Tarquin, si Catilina, si Caligula, si Héliogabale n'ont pas été Athées, quel droit auroit-on de prétendre, que tous ceux qui ont mal vécu dans le Paganisme, n'avoient aucun sentiment de Religion ? Ne se rendroit-on pas ridicule, si l'on nioit que les mêmes gens qui avoient une haine horrible contre les premiers Chrétiens, étoient ceux qui s'abandonnoient à tous les dérèglements que l'on a vu dans le Paganisme ? Et seroit-on moins ridicule, si l'on soutenoit que les Villes & les Provinces entières qui se déchaînoient avec tant de rage & avec tant de cruauté, contre les Chrétiens par tout l'Empire Romain, n'avoient aucune Religion, puisqu'il est indubitable que cette fureur des Idolâtres ne venoit, 1. que de leur attachement au culte des Dieux, contre lesquels ils voyoient les Chrétiens si animés : 2. que de la fausse pensée qu'ils s'étoient mise dans l'esprit, que les Chrétiens étoient la cause de toutes les calamités publiques, par les injures qu'ils faisoient aux Dieux.

§. XVII.

Quel est l'effet de la connoissance d'un Dieu parmi les nations idolâtres.

DISONS donc , que quand on n'est pas véritablement converti à Dieu , & qu'on n'a pas le cœur sanctifié par la grace du Saint Esprit , la connoissance d'un Dieu , & d'une providence est une trop foible barriere pour retenir les passions de l'homme , & qu'ainsi elles s'échappent aussi licentieusement qu'elles feroient sans cette connoissance-là. Tout ce que cette connoissance peut produire , ne va guere que jusqu'à des exercices extérieurs , que l'on croit pouvoir réconcilier les hommes avec les Dieux. Cela peut obliger à bâtir des temples , à sacrifier des victimes , à faire des prieres , ou à quelque chose de cette nature ; mais non pas à renoncer à une amourette criminelle , à restituer un bien mal acquis , à mortifier la concupiscence. De sorte que la concupiscence étant la source de tous les crimes , il est évident , que puisqu'elle règne dans les Idolâtres , aussi bien que dans les Athées , les Idolâtres doivent être aussi capables de se

porter à toutes sortes de crimes , que les Athées : & que les uns & les autres ne fauroient former des sociétés, si un frein plus fort que celui de la religion , fa- voir les loix humaines , ne réprimoit leur perversité. Et cela fait voir le peu de fondement qu'il y a à dire que la connoissance vague & confuse d'une Providence est fort utile pour affoiblir la corruption de l'homme. Ce n'est pas de ce côté-là que se tournent ses usages : ils sont beaucoup plus physiques que moraux ; je veux dire qu'ils tendent plutôt à affectionner les sujets à demeurer en un certain lieu , & à le défendre s'il est attaqué, qu'à les rendre plus hommes de bien. On n'ignore pas l'impression que fait sur les esprits la pensée que l'on combat pour la conservation des temples & des autels, & des Dieux domestiques , *pro aris & focis* ; combien on devient courageux & hardi, quand on est préoccupé de l'espérance de vaincre par la protection de ses Dieux , & que l'on est animé par l'aversion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa créance. Voilà proprement à quoi servent les fausses religions , par rapport à la conservation des Etats & des Républiques. Il n'y a que la véritable Religion , qui

outre cette utilité , apporte celle de convertir l'homme à Dieu , de le faire combattre contre ses passions , & de le rendre vertueux. Encore n'y réussit-elle pas à l'égard de tous ceux qui la professent. Car le plus grand nombre demeure si engagé dans le vice , que si les loix humaines n'y mettoient ordre , toutes les sociétés des Chrétiens seroient ruinées bientôt. Et je suis sûr qu'à moins d'un miracle continuél , une ville comme Paris seroit réduite dans quinze jours au plus triste état du monde , si l'on n'employoit pas d'autre remède contre le vice , que les remontrances des Prédicateurs & des Confesseurs. Dites après cela qu'une foi vague de l'existence d'un Dieu qui gouverne toutes choses , est d'une grande efficace pour mortifier le péché. Assurez-vous plutôt, Monsieur, que cette sorte de foi ne met les Idolâtres au dessus des Athées, qu'à l'égard de l'affermissement de la République. Car , n'en déplaise à (a) Cardan , une société d'Athées , incapable qu'elle seroit de se servir des motifs de Religion pour se donner du courage , seroit bien

(a) *Lib. de immortal. anim.*

plus facile à dissiper, qu'une société de gens qui servent des Dieux : & quoiqu'il ait quelque raison de dire que la croyance de l'immortalité de l'ame a causé de grands désordres dans le (b) monde, par les guerres de Religion qu'elle a excitées de tout temps ; il est faux, même à ne regarder les choses que par des vues de politique, qu'elle ait apporté plus de mal que de bien, comme il le voudroit faire accroire.

(b) . . . , *Summus utrinque*

Indè furor vulgo , quod numina vicinorum .

Odit uterque locus , &c.

Juven. Satyr. 15.

§. XVIII.

Que les Idolâtres ont surpassé les Athées dans le crime de Leze-Majesté divine.

Mais si les Idolâtres n'ont fait qu'égaliser les Athées dans la plupart des crimes, il est certain qu'ils les ont surpassé dans celui de Leze-Majesté divine au premier chef. Car outre les façons de parler insolamment contre Dieu, qui se voyent dans leurs livres, sans qu'on voye qu'elles aient fait des affai-

res à l'auteur ; qui se voyent , dis-je ; en (a) grand nombre , non-seulement dans les Poètes , mais aussi dans des ouvrages en prose , ne fait-on pas que les Païens ont dégradé leurs Divinités , quand ils en étoient mécontents ? ne fait-on pas qu'ils ont renversé , ou lapidé leurs temples & leurs statues ? Alexandre , qui dans sa première jeunesse avoit été prodigue d'encens envers les Dieux ; jusqu'à s'en faire censurer par son gouverneur , & dont le foible a été la superstition , au rapport de Quinte-Curce , fut si outré de colere de ce qu'ils avoient laissé mourir Ephestion , que non content de leur dire des injures , il fit renverser leurs autels & leurs simulacres ; & s'acharnant particulièrement sur Esculape , le Dieu de la médecine , (b) commanda que son temple fût brûlé. Auguste qui étendoit ses dévotions jusqu'à son oncle César , assassiné depuis peu , & qui pour un jour fit immoler à ce nouveau Dieu assassiné , trois cens personnes d'élite , ne se contenta pas , après avoir perdu sa flotte par la tempête , de s'écrier , *qu'il vaincroit en dépit de Neptune* ; mais il dé-

(a) Vide Muret. Orat. 4. Lib. 2.

(b) Arrian. lib. 7. cap. 3.

fendit aussi de porter en procession l'image de ce Dieu¹, à la prochaine solennité des Jeux circenses. Suétone qui nous apprend cela, nous raconte ailleurs que le jour de la mort de Germanicus, on lapida les temples, on renversa les autels; & qu'il y eut des gens qui jetterent par la fenêtre leurs Dieux, Pénates.

Le Japonois font aujourd'hui quelque chose de fort approchant, car ils ont trois cens & soixante-cinq Idoles destinées à veiller sur la personne de l'Empereur, lesquelles on met en sentinelle tour-à-tour, chacune pour être en faction une journée toute entière. S'il arrive quelque mal au Prince, on s'en prend à l'Idole du jour, on la foüette ou on la bâtonne, & on la bannit du Palais pour cent jours. Les Chinois qui consultent leurs Idoles sur le succès de leurs affaires, (ce qui se fait en jettant devant la statue les deux moitiés d'un petit globe traversées d'un fil, après avoir prononcé quelques prières) & qui ne rencontrent pas le sort favorable, se contentent pour la (c) première fois de dire mille injures à leur

(c) Maffeus, Hist. Indicar. lib. 6.

Dieu. Après cela changeant de ton, ils lui adressent mille prières, & jettent encore un sort. S'il ne vient pas tel qu'ils le souhaitent, alors ils ajoutent aux injures les coups de foïet, le Dieu est trainé dans l'eau & dans le feu. Après quoi viennent encore d'autres supplications; & ainsi tour-à-tour ils frappent & ils adorent leur Idole, jusqu'à ce que les deux moitiés de la boule tombent du sens qu'ils le demandent.

Je trouve encore une autre forte d'impiété fort criante dans la conduite des Païens, en ce qu'ils ont associé aux Dieux les personnes les plus infames, comme Drusilla, dont le commerce incestueux avec son frere Caligula étoit connu d'un chacun; comme Antinous, le Ganymede de l'Empereur Adrien, auquel on a rendu les honneurs divins, non-seulement du vivant de cet Empereur, mais aussi plus de deux cens ans après; comme les deux Faustines, mere & fille, l'une femme de l'Empereur Antonin, l'autre femme de Marc Aurele, toutes deux d'un libertinage si déréglé, que toute la ville s'en scandalisa, surtout en voyant la fille indignement prostituée à un Gladiateur,

quoiqu'elle eût le plus honnête homme de mari qui fût au monde. Tout cela n'empêcha pas que le même peuple qui avoit été scandalisé de la mauvaise vie de ces Impératrices, ne les honorât comme des Déeses après leur mort, par une impiété que (d) l'Empereur Julien reproche vertement à l'Empereur Marc Aurele. La maniere dont les Athéniens rendirent les honneurs divins à (e) Demetrius, pendant qu'il étoit le plus infame débauché qui fût au monde, surpasse toute imagination.

Voilà des crimes que les Athées ne commettent pas, & que les Idolâtres commettent. Et quels crimes sont-ce à votre avis ? Les plus épouvantables que l'on puisse concevoir, & les plus accompagnés d'un jugement injurieux à la Divinité. Car enfin, faire abattre le temple d'un Dieu, en punition de ce qu'il a laissé perdre un homme, n'est-ce pas croire que Dieu est justiciable de l'homme ; que Dieu doit agir, non pas selon sa volonté, mais selon qu'il plaît à l'homme ; que s'il ne le fait pas,

(d) *In Caesaribus.*

(e) *Plutarch. in Demetr. Clemens Alex. in propt. ad Gentes.*

l'homme est en droit de le châtier , par la suppression des honneurs qu'on lui rendoit ; comme quand un Prince punit ses serviteurs en les dépouillant de leurs charges ? N'est-ce pas croire que Dieu est injuste , & qu'on peut lui faire des affronts impunément ? En un mot , n'est-ce pas porter le mépris & l'insolence , plus loin que jamais Athée n'a fait ? Un Athée ne rend point d'honneurs à Dieu parce qu'il n'est point persuadé qu'il existe. S'il abat un temple , il croit n'offenser aucune Divinité. Mais un Idolâtre qui fait la même chose , refuse des honneurs à un Dieu qu'il reconnoît , & les lui refuse afin de l'offenser. Il n'est pas si ignominieux de n'avoir pas le privilege (f) d'entrer quelque part , que d'en être chassé , après y avoir été reçu ; donc les Idolâtres qui abattent les autels sur quoi ils avoient sacrifié , péchent plus grièvement qu'un Athée.

Prononcez , je vous prie ; sur cette question. Supposons deux François , dont l'un n'obéiroit ni à Louis XIV. ni à quelque autre Roi que ce fût ; & l'autre méconnoissant le grand Prin-

(f) *Turpius ejicitur , quàm non admittitur hospes.*

ce que Dieu nous a donné , reconnoît-
 roit pour Roi de France un homme de
 peu de mérite. A votre avis , lequel de
 ces deux hommes-là offenseroit davan-
 tage le Roi ? Ce seroit sans doute le
 dernier , car en fait de rébellion , le
 premier pas est de refuser l'obéissance
 à son Prince légitime ; mais le comble
 de la félonnie est d'en mettre un autre
 en sa place ; & plus celui qu'on lui substi-
 tue , est destitué de mérite , plus offen-
 se-t-on le Prince à qui l'on doit obéir.
 Un Roi qui se voit détrôner par ses su-
 jets , parce qu'ils veulent vivre en Ré-
 publicains , se console plus aisément
 que s'il les voit se choisir un autre Mo-
 narque ; car au second cas ils témoi-
 gnent que ce n'est point la haine de la
 Monarchie qui les fait agir ; mais la
 haine particulière qu'ils ont pour leur
 Souverain. Il n'est pas difficile par ces
 considérations , de connoître que les
 Idolâtres , qui au lieu d'adorer le véri-
 table Dieu de l'Univers , lui ont substi-
 tué un nombre innombrable de Divi-
 nités chimériques , ont été plus injurieux
 à Dieu , que les Athées.

Si vous joignez à ceci les remarques
 qui ont été déjà faites en rapportant la

V. raison ; & si vous considérez que la déification des personnes infames contient ou de pareilles énormités , ou de plus grandes encore , vous ne doutez point que l'Idolâtrie Païenne n'ait été pire que l'Athéisme.

Je ne fais même , si je ne ferois pas bien de vous prier de joindre cette considération à toutes les autres ; c'est qu'il paroît par tous les oracles des anciens Païens , que le démon n'a jamais poussé les hommes à l'Athéisme & qu'au contraire il a fait tous les efforts imaginables pour entretenir l'Idolâtrie dans leur esprit. Quand il est question de connoître les divers degrés du péché , il me semble que le démon n'est pas un juge peu compétent ; & si quelque créature se connoit en crimes , c'est assurément celle-là. Il semble donc , que puisque le Diable donne la préférence à l'Idolâtrie , elle est plus criminelle que l'irreligion.

§. X I X.

L'Athéisme ne conduit pas nécessairement à la corruption des mœurs.

La raison sur laquelle notre docteur insista le plus amplement , fut celle-ci ; que ce qui nous persuade que l'Athéisme est le plus abominable état où l'on se puisse trouver , n'est qu'un faux préjugé que l'on se forme touchant les lumières de la conscience que l'on s' imagine être la règle de nos actions , faute de bien examiner les véritables ressorts qui nous font agir. Car voici le raisonnement que l'on fait. L'homme est naturellement raisonnable , il n'aime jamais sans connoître , il se porte nécessairement à l'amour de son bonheur , & à la haine de son malheur , & donne la préférence aux objets qui lui semblent les plus commodes. S'il est donc convaincu qu'il y a une providence qui gouverne le monde , & à qui rien ne peut échapper , qui récompense d'un bonheur infini ceux qui aiment la vertu , qui punit d'un châtiment éternel ceux qui s'adonnent au vice ; il ne manquera point de se porter à la vertu & de

fuir le vice , & de renoncer aux voluptés corporelles , qu'il fait fort bien qui attirent des douleurs qui ne finiront jamais , pour quelques moments de plaisir qui les accompagnent ; au lieu que la privation de ces plaisirs passagers est suivie d'une éternelle félicité. Mais s'il ignore qu'il y ait une providence , il regardera ses desirs comme sa dernière fin , & comme la règle de toutes ses actions : il se moquera de ce que les autres appellent vertu & honnêteté , & il ne suivra que les mouvements de sa convoitise : il se défera , s'il peut , de tous ceux qui lui déplairont : il fera de faux serments pour la moindre chose ; & s'il se trouve dans un poste qui le mette au dessus des loix humaines , aussi-bien qu'il s'est déjà mis au dessus des remords de la conscience , il n'y a point de crime qu'on ne doive attendre de lui. C'est un monstre infiniment plus dangereux que ces bêtes féroces , ces lions & ces taureaux enragés dont Hercule délivra la Grece. Un autre qui n'auroit rien à craindre de la part des hommes , pourroit être du moins retenu par la (a)

(a) *Si genus humanum & mortalia temnitis arma ;
At sperate Deo memores fandi atque nefandi.*

Virgil. *Æneid.* 1.

crainte de ses Dieux. C'est par-là qu'on a tenu de tout temps en bride les passions de l'homme : & il est sûr qu'on a prévenu quantité de crimes dans le Paganisme , par le soin qu'on avoit de conserver la mémoire de toutes les punitions éclatantes des scélérats , & de les attribuer à leur impiété , & d'en supposer même quelques exemples , comme étoit celui qu'on débita du temps d'Auguste , à l'occasion d'un temple d'Asie pillé par les soldats de Marc Antoine. On disoit que celui qui avoit mis le premier la main sur l'image de la Déesse , qui étoit adorée dans ce temple , avoit perdu la vue subitement , & étoit devenu paralytique de toutes les parties de son corps. Auguste voulant éclaircir le fait , apprit d'un vieux officier qui avoit fait le coup , non seulement qu'il s'étoit toujours bien porté depuis ce temps-là , mais aussi que cette action l'avoit mis à son aise pour toute sa vie. Tel étoit encore ce qu'on débitoit de ceux qui avoient la témérité d'entrer malgré la défense qui en étoit faite dans un temple d'Arcadie consacré à Jupiter , c'est (*b*) que leurs corps ne faisoient plus d'ombre après

(*b*) *Theopompus apud Polybium.*

cette action. Apparemment l'histoire de la mort subite de cet Envoyé des Latins qui avoit parlé irrévéremment du Jupiter des Romains en plein Sénat, sur laquelle Tite Live (c) n'ose rien avancer de positif, à cause qu'il voyoit que les Auteurs étoient partagés là-dessus, est une semblable fraude pieuse. Ces sortes de choses vraies ou fausses, qui faisoient un très-bon effet sur l'esprit d'un Idolâtre, ne sont d'aucune vertu pour un Athée. Si bien qu'étant inaccessible à toutes ces considérations, il doit être nécessairement le plus grand & le plus incorrigible scélérat de l'Univers.

(c) *Nam & vera esse, & apte ad representandam iram Deum ficta possunt.* Tit. Livius, Dec. 1. Lib. 8.

§. X X.

Que l'expérience combat le raisonnement que l'on fait, pour prouver que la connoissance d'un Dieu corrige les inclinations vicieuses de l'homme.

Tout cela est beau & bon à dire, quand on regarde les choses dans leur idée, & qu'on fait des abstractions métaphysiques. Mais le mal est, que cela

ne se trouve pas conforme à l'expérience. J'avoue que si l'on donnoit à deviner les mœurs des Chrétiens , à des gens d'un autre monde, à qui l'on diroit simplement que les Chrétiens sont des créatures données de raison & de bon sens, avides de la félicité, persuadées qu'il y a un paradis pour ceux qui obéissent à la loi de Dieu , & un enfer pour ceux qui n'y obéissent pas ; ces gens d'un autre monde ne manqueroient pas d'affurer que les Chrétiens sont à qui mieux mieux , pour observer les préceptes de l'Evangile ; que c'est parmi eux à qui se signalera davantage dans les œuvres de miséricorde , dans la prière , & dans l'oubli des injures , s'il est possible que parmi eux quelqu'un soit capable d'offenser son prochain. Mais d'où viendrait qu'ils feroient ce jugement si avantageux ? C'est qu'ils ne considéreroient les Chrétiens que dans une idée abstraite ; car s'ils les considéroient en détail , & par tous les endroits qui les déterminent à agir , ils rabattroient bien de la bonne opinion qu'ils en auroient eue , & ils n'auroient pas plutôt vécu quinze jours parmi nous , qu'ils prononceroient , que dans ce monde on ne se conduit pas selon les lumières de la conscience.

§. XXI.

*Pourquoi il y a tant de différence entre
ce qu'on croit & ce qu'on fait.*

VOILA le véritable dénouement de cette difficulté. Quand on compare les mœurs d'un homme qui a une religion avec l'idée générale que l'on se forme des mœurs de cet homme, on est tout surpris de ne trouver aucune conformité entre ces deux choses. L'idée générale veut qu'un homme qui croit un Dieu, un paradis & un Enfer, fasse tout ce qu'il connoît être agréable à Dieu, & ne fasse rien de ce qu'il fait lui être désagréable. Mais la vie de cet homme nous montre qu'il fait tout le contraire. Voulez-vous savoir la cause de cette incongruité ? La voici. C'est que l'homme ne se détermine pas à une certaine action, plutôt qu'à une autre, par les connoissances générales qu'il a de ce qu'il doit faire, mais par le jugement particulier qu'il porte de chaque chose, lorsqu'il est sur le point d'agir. Or ce jugement particulier peut bien être conforme aux idées générales que l'on a de ce que l'on doit faire, mais le plus souvent il ne l'est pas. Il s'ac-

commode presque toujours à la passion dominante du cœur , à la pente du tempérament , à la force des habitudes contractées , & au goût ou à la sensibilité que l'on a pour certains objets. Le (a) Poète qui a fait dire à Médée , *Je vois & j'approuve le bien , mais je fais le mal* , a parfaitement bien représenté la différence qui se rencontre entre les lumières de la conscience , & le jugement particulier qui nous fait agir. La conscience connoît en général la beauté de la vertu , & nous force de tomber d'accord qu'il n'y a rien de plus louable que les bonnes mœurs. Mais quand le cœur est une fois possédé d'un amour illégitime ; quand on voit qu'en satisfaisant cet amour , on goûtera du plaisir & qu'en ne le satisfaisant pas , on se plongera dans des chagrins & dans des inquiétudes insupportables ; il n'y a lumière de conscience qui tienne : on ne consulte plus que la passion , & l'on juge qu'il faut agir *hic & nunc* contre l'idée générale que l'on a de son devoir. Ce qui montre qu'il n'y a rien de plus sujet à l'illusion ,

(a) *Vide meliora proboque ,
Deteriora sequor.*

Ovid. Metam. Lib. 7.

que de juger des mœurs d'un homme par les opinions générales dont il est imbu. C'est encore pis que si l'on jugeoit de ses actions par ses livres ou par ses harangues , qui néanmoins sont de fort mauvais garants des inclinations de l'Auteur. Car que peut-on voir de plus grave que les plaintes de Saluste contre la corruption de son siècle ? Les plus sévères observateurs de l'ancienne discipline n'eussent pas mieux dit. Cependant Saluste n'étoit pas plus sage qu'un autre. Le censeur fut obligé de le reprendre de sa mauvaise vie en plein Sénat (b) : il fut accusé deux fois d'adultère devant le Préteur & y ayant été surpris par Milon , il n'en fut quitte que pour une bonne somme d'argent , qu'il fut obligé de payer après avoir eu les écrivaines. Si nous avons la harangue que Claudius prononça devant le Sénat , pour se plaindre de la profanation des choses saintes , nous y verrions sans doute toutes les marques d'une grande piété , & beaucoup de ces figures de Rhétorique , qui représentent si vivement l'atrocité d'une action. Cependant Claudius n'étoit rien moins que zélé pour le service divin. Il

(b) Gell. noct. attic. *Lib. 17. cap. 18.*

se (c) vantoit lui-même d'avoir été foudroïé par deux cents arrêts du Sénat, pour des affaires de Religion, & il avoit profané les mysteres de la bonne Déesse avec la derniere insolence.

(c) *Cicéron de Arusp. respond.*

§ XXII.

Que l'homme n'agit pas selon ses principes.

QUE l'homme soit une créature raisonnable tant qu'il vous plaira, il n'est pas moins vrai qu'il n'agit presque jamais conséquemment à ses principes. Il a bien la force dans les choses de spéculation, de ne point tirer de mauvaises conséquences, car dans cette sorte de matieres il pèche beaucoup plus par la facilité qu'il a de recevoir de faux principes, que par les fausses conclusions qu'il en infere. Mais c'est toute autre chose, quand il est question des bonnes mœurs. Ne donnant presque jamais dans des faux principes, retenant presque toujours dans sa conscience les idées de l'équité naturelle, il conclut néanmoins presque toujours à l'avantage de ses desirs déréglés. D'où vient, je vous

prie, qu'encore qu'il y ait parmi les hommes une prodigieuse diversité d'opinions touchant la maniere de servir Dieu, & de vivre selon les loix de la bienséance, on voit néanmoins certaines passions regner constamment dans tous les pays, & dans tous les siècles? Que l'ambition, l'avarice, l'envie, le desir de se venger, l'impudicité & tous les crimes qui peuvent satisfaire ces passions, se voyent par-tout? Que le Juif & le Mahométan, le Turc & le More, le Chrétien & l'infidèle, l'Indien & le Tartare, l'habitant de terre ferme & l'habitant des Isles, le Noble & le roturier, toutes ces sortes de gens qui dans le reste ne conviennent, pour ainsi dire, que dans la notion générale d'homme, sont si semblables à l'égard de ces passions, que l'on diroit qu'ils se copient les uns les autres? D'où vient tout cela, sinon de ce que le véritable principe des actions de l'homme, (j'excepte ceux en qui la grace du St. Esprit se déploie avec toute son efficace) n'est autre chose que le tempérament, l'inclination naturelle pour le plaisir, le goût que l'on contracte pour certains objets, le desir de plaire à quelqu'un, une habitude gagnée dans le commerce de ses amis, ou quelque

autre disposition qui résulte du fond de notre nature , en quelque pays que l'on naisse , & de quelques connoissances que l'on nous remplisse l'esprit ?

- Il faut bien que cela soit , puisque les anciens Païens , accablés d'une multitude incroyable de superstitions , perpétuellement occupés à apaiser la colere de leurs Idoles , épouvantés par une infinité de prodiges , imaginant que les Dieux étoient les dispensateurs de l'adversité & de la prospérité , selon la vie que l'on menoit , n'ont pas laissé de commettre tous les crimes imaginables. Et si cela n'étoit pas , comment seroit-il possible que les Chrétiens , qui connoissent si clairement par une révélation soutenue de tant de miracles , qu'il faut renoncer au vice pour être éternellement heureux , pour n'être pas éternellement malheureux ; qui ont tant d'excellents prédicateurs , payés pour leur faire là-dessus les plus vives & les plus pressantes exhortations du monde ; qui trouvent par-tout tant de Directeurs de conscience zélés & savants , & tant de livres de dévotion ; comment , dis-je , seroit-il possible parmi tout cela , que les Chrétiens véussent , comme ils font,

268 A N A L Y S E
dans les plus énormes dérèglements du
vice ?

§. XXIII.

*Pourquoi certaines cérémonies sont ré-
gulièrement observées.*

A la vérité , les opinions que l'on a
sur le chapitre de la raison & de la bien-
séance , sont le principe de certaines
choses qui s'observent régulièrement
parmi les personnes de même foi , en
quelque lieu du monde qu'elles vivent ,
& parmi les personnes qui composent
un même peuple , de quelque humeur
qu'elles soient d'ailleurs. On voit , par
exemple , que les juifs circoncisent leurs
enfants , & gardent le jour du Sabat ,
par tous les endroits du monde où ils
sont soufferts. Autrefois les Perses ap-
prouvoient les mariages incestueux , &
s'y engageoient sans scrupule , non-
seulement lorsqu'ils demeuroient en
Perse , mais aussi lorsqu'ils s'habitu-
oient & qu'ils se multiplioient dans les pays
étrangers , où l'on détestoit cette sorte
de mariages. Ceux au contraire qui
étoient d'une nation où l'inceste étoit
désapprouvé , ne se marioient pas de la
sorte , lors même qu'ils s'habitu-
oient

parmi les Perses : & les Perses eux-mêmes qui avoient embrassé la Religion de Jesus-Christ , n'étoient plus capables de donner les mains à ces alliances illicites. (a) Bardesanes se sert de cette considération , pour réfuter les astrologues , dans le beau Traité qu'il fit contre eux , & c'est assurément une fort bonne raison à proposer contre l'Astrologie judiciaire.

Mais cela ne détruit point ce que j'ai dit. Cela fait voir seulement , que les hommes se conforment aux Loix de leur Religion , lorsqu'ils le peuvent faire sans s'incommoder beaucoup , & qu'ils voyent que le mépris de ces loix leur seroit funeste. C'est à cause de cela que les Juifs observent leurs fêtes & leur circoncision. Faire circoncire un enfant n'est pas une opération douloureuse pour le pere , ni pour la mere , ni qui ait des suites dangereuses pour l'enfant. Cela n'empêche pas ni le pere ni la mere d'amasser du bien par toute sorte d'invention , de tromper , de calomnier , de faire l'amour , & de s'enivrer , si le cœur leur en dit. Et s'ils avoient la hardiesse de ne pas observer la cérémonie de la circoncision ,

(a) *Apud Euseb. præpar. Evang. lib. 6. cap. 8.*

ils se feroient excommunier , & seroient regardés comme des monstres par les autres Juifs. On peut dire la même chose de l'observation des fêtes. Ceux qui s'en dispensent , se punissent par leurs propres mains , non-seulement parce qu'ils s'exposent au blâme , à la censure , & à des amendes , si le cas y échet ; mais aussi parce qu'ils se dérobent le temps le plus agréable de la vie. Car les passions de l'homme sont si ingénieuses à se dédommager , qu'elles trouvent jusques dans les choses que l'on avoit destinées contre elles , la matiere d'un grand triomphe. Quoi de plus commode que les fêtes ? On ne travaille pas , on met ses plus beaux habits , on danse , on joue , on boit ; les deux sexes se trouvent ensemble ; pour une heure ou deux que l'on donne à Dieu , on en donne dix ou douze à ses divertissemens. Voilà sans doute une importance que la Religion remporte sur les passions , que de faire observer ou la circoncision ou les fêtes.

Pour les jeûnes & les abstinences que l'Eglise nous impose , j'avoue qu'il n'est pas si aisé de les pratiquer , que de s'assujettir à l'observation des fêtes , & que néanmoins on les pratique. Mais cela

vient sans doute , ou de ce qu'on peut les pratiquer sans préjudice de ses passions dominantes , ou de ce qu'on trouve peu-à-peu l'adresse d'en faire évanouir les principales incommodités ; ou de ce qu'on ne veut pas passer pour profane , ce qui est quelquefois nuisible dès cette vie. On s'abstient tout un carême de manger de la viande : oui , mais s'abstient-on de médire de son prochain ? S'abstient-on de s'enrichir par des voyes frauduleuses ? S'abstient-on de voir des femmes de mauvaise vie ? Renonce-t-on à la vengeance ? Point du tout ; chacun vit en ce temps-là comme à l'ordinaire , si ce n'est qu'il va plus souvent au sermon , & qu'au lieu de faire deux grands repas , & de manger de la chair , il se contente de manger tant d'autres choses à midi , qu'une collation lui suffit après cela pour tout le reste de la journée. C'est ainsi qu'en usent ceux qui n'ont pas beaucoup de peine à surmonter la gourmandise : car ceux qui y trouvent de grandes difficultés , ne manquent pas de recourir à l'indulgence de leurs Directeurs , pour avoir la liberté d'en user comme bon leur semblera. Et après tout , il n'y a point de jeune fille , qui pour avoir la taille plus dé-

liée , ou pour s'épargner de quoi s'acheter de beaux habits , ne renonce à la bonne chere plus gayement , que les autres ne le font pour observer les préceptes de l'Eglise.

Ainsi demeurons-en à notre maxime , & avouons de bonne foi que si les hommes observent plusieurs cérémonies en vertu de la religion qu'ils professent , ou de la persuasion où ils sont que Dieu le veut , c'est parce que cela ne les empêche pas de satisfaire les passions dominantes de leur cœur , ou même parce que la crainte de l'infamie & de quelque châtement temporel les y engage. Ou bien disons , que s'ils observent régulièrement plusieurs cultes pénibles & incommodes , c'est parce qu'ils veulent racheter leur conscience avec leurs passions favorites : ce qui montre toujours , que la corruption de leur volonté est la principale raison qui les détermine.

Je ne m'étonne pas que les mariages incestueux n'aient pas été pratiqués parmi les peuples , qui les avoient chargés de la haine & de l'ignominie publique ; car qui est l'homme qu'une barriere comme celle-là ne retienne dans le devoir ; pourvu qu'il ne soit pas d'une

nation qui juge tout autrement de la chose, & qu'il ne s'imagine pas, comme faisoient apparemment les Perses, que les autres nations ne se connoissent pas en bienséance? Mais pour juger si les Chrétiens s'interdisent les mariages de cette nature, parce que Dieu les défend, il faudroit connoître ce qu'ils feroient là-dessus, en cas que le Droit civil & le Droit canon leur donnassent pleine liberté de faire ce qu'ils voudroient: car dans l'état où sont les choses, je ne vois pas qu'on doive se faire un mérite devant Dieu, de ce qu'on ne se marie pas avec sa sœur. Il y a des peines temporelles assez terribles contre ce dérèglement, pour en être détourné, sans que la conscience s'en mêle. Si le Droit civil & le Droit canon laissoient la chose à notre liberté, il est fort probable qu'on ne s'en feroit pas un plus grand scrupule que de l'adultère dont tant de gens sont coupables, quoique ce soit un des plus grands crimes du monde.

§. XXIV.

Exemple qui prouve que les opinions ne sont pas la regle des actions.

Ce seroit un travail infini, que de s'amuser à éclaircir toutes les objections que l'on peut faire contre cette doctrine ; car l'esprit humain étant capable de toutes les bizarreries imaginables , on ne posera jamais de regle sur son sujet , qui ne souffre mille exceptions. Ce qu'il y a donc à faire , c'est de s'en tenir à ce qui arrive le plus souvent ; savoir » que » ce ne sont pas les opinions générales » de l'esprit , qui nous déterminent à » agir , mais les passions présentes du » cœur. « En effet , si un Chrétien ivrogne & impudique s'abstenoit de dérober , parce qu'il sait que Dieu a défendu le larcin , ne s'abstiendrait-il pas aussi des deux autres crimes , qu'il sait que Dieu a défendus ? & s'il ne s'abstient pas des deux premiers , mais seulement du larcin , n'est-ce pas évidemment , ou parce qu'il n'est point avare , ou en général parce que le tour de son esprit ne lui fait trouver aucun charme à dérober ? Encore un coup si les lu-

mieres de la conscience étoient la raison qui nous détermine , les Chrétiens vivroient-ils aussi mal qu'ils sont ?

§. X X V.

Qu'on ne peut pas dire , que ceux qui ne vivent pas selon les maximes de leur Religion , ne croient pas qu'il y ait un Dieu. I. Preuve de cela , tirée de la vie des soldats.

On ne peut pas me répondre , que les Chrétiens qui ne vivent pas conformément aux principes de leur Religion , ne sont pas persuadés de nos mystères , & que ce sont autant d'Athées cachés. Car outre que ce seroit multiplier terriblement les Athées , contre le sentiment de plusieurs célèbres Auteurs , qui ne croient pas qu'il y ait jamais eu homme pleinement persuadé de l'Athéisme ; qu'y a-t-il de plus insoutenable , que de ranger parmi les Athées tous ces soldats Chrétiens qui commettent des désordres inouis , lorsqu'ils ne sont pas tenus sous une sévère discipline ? Les doutes sur l'existence de Dieu ne tombent guere dans ces ames-là. Ce n'est pas le défaut du peuple. Il est trop

for, pour se laisser tromper en ces choses-là par un habile homme. Il ne demande (a) que du pain & des Divertissemens, & n'a nullement l'ambition de rechercher s'il a tort de reconnoître un souverain maître de toutes choses. Ceux qui donnent, ou dans le Déisme, ou dans cette sorte de doutes, prétendent au bel esprit, & s'appellent par excellence, *les Esprits forts*. Ils sont très-mal fondés, je l'avoue, & il seroit facile de leur montrer, qu'il n'y a rien de plus foible, de plus déraisonnable, que le caractère de leur esprit. Mais quoi qu'il en soit, ce sont des gens pour l'ordinaire, qui sont plus de cas de leur esprit, que de leur corps; au lieu que les soldats & les voleurs des grands chemins ne songent qu'à leur corps; & ne sont méchants que par les corps, s'il est permis de parler ainsi.

Il est certain d'ailleurs, que des soldats qui ne respirent que le sang & le carnage, & qui pour peu qu'on les laisse faire, mettent bientôt dans la dernière désolation le pays ami aussi bien que le pays ennemi, sont fort suscep-

(a)..... *Duas tantùm res anxius optat,
Panem & Circenses.*

Juvenal, Satyr, 10.

tibles du zele de Religion : car si on les lâche contre un peuple de différente croyance, & si on les anime par le grand motif, on voit que leur courage va souvent jusqu'à la fureur, & qu'ils ne regardent plus les violences qu'ils commettent, que comme des actes de piété. On voit qu'ils conçoivent une haine implacable contre ceux qui ne sont pas de leur secte, & qu'ils se feroient un scrupule de faire leurs dévotions avec eux. Grande preuve qu'ils n'abjurent pas intérieurement le Christianisme, lorsqu'ils se portent à tous les crimes qu'ils commettent.

§. XXVI.

II. Preuve, tirée des désordres des Croisades.

Oseroit-on dire, que les Chrétiens qui se croisoient pour l'expédition de la Terre sainte, n'avoient aucune Religion ; eux qui quittoient leur patrie pour aller faire la guerre aux Infideles ; eux qui croyoient voir des Anges & des Saints à la tête de leurs armées, mettre en fuite leurs ennemis ; eux qui ne parloient que de prodiges & que de mira-

cles ? Il faudroit avoir perdu le sens , pour soupçonner d'Athéisme des gens comme cela , qui cependant commettoient les plus effroyables désordres dont on ait jamais ouï parler ; de sorte que les Chrétiens qu'ils alloient défendre , avoient autant de haine pour eux , que pour les Turcs & les Sarrafins. Les Croisades sont assurément un des beaux endroits du Christianisme , mais elles ont un revers qui n'est guere avantageux. D'un côté les Chrétiens d'Orient se sont servis de la plus noire & de la plus déloïale trahison qui se puisse , pour perdre les Chrétiens d'Occident qui alloient à leur secours : & ceux-ci de l'autre , ont commis des excès épouvantables en toutes manieres. Remarquez bien , je vous prie , que je ne prétends pas nier , qu'encore que les croisades fussent une entreprise de dévotion , il n'ait pu y avoir des Athées qui en voulurent être , soit pour se faire louer , soit pour éviter le reproche de poltronerie , ou même celui d'irreligion , soit pour satisfaire leur inclination belliqueuse ou leur ambition , ou leur curiosité , soit enfin pour commettre mille désordres. Je suis persuadé qu'on peut faire par des motifs d'amour propre tous

les exercices extérieurs de la piété, quelque pénibles qu'ils puissent être. Voici donc ce que je dis ; c'est que la plus grande partie des croisés, étoient des gens que les prédications & les indulgences avoient animés à cette entreprise, & qui assurément n'abjuroient pas leur religion dans l'ame lorsqu'ils s'abandonnoient à commettre tous les ravages qu'ils commettoient.

§. X X V I I.

Réflexions sur ce que quelques Infideles ont objecté aux Chrétiens, que leur Religion n'est propre qu'à faire des lâches.

En parlant de la licence de nos soldats & des désordres que nos Croisés ont commis à la vue des Infideles, je me suis souvenu qu'on a quelquefois objecté aux Chrétiens, que les principes de l'Evangile ne sont point propres à la conservation du bien public, parce qu'ils énervent le courage, & qu'ils inspirent de l'horreur pour le sang & pour toutes les violences de la guerre. Je n'examinerai point si cette objection est aussi méprisable qu'on la fait ; mais je dirai bien qu'on ne peut

pas y répondre plus mal , qu'en disant comme font plusieurs , qu'on n'a qu'à consulter l'expérience , & qu'on verra qu'il n'y a point de nations plus belliqueuses , que celles qui font profession du Christianisme. Cette réponse est pitoyable , parce qu'elle ne sert qu'à montrer que les Chrétiens ne vivent pas selon leurs principes , au lieu que pour bien répondre il faudroit dire , qu'en suivant l'esprit de leurs principes , les Chrétiens doivent être de très-bons soldats. Mais peut-on dire cela , si l'on est de bonne foi ? Ne faut-il pas convenir , que le courage que l'Evangile nous inspire , n'est point un courage de meurtre & de violence , comme celui de la guerre ? Le courage évangélique ne va qu'à nous faire mépriser les injures & la pauvreté , la persécution des Tyrans , les prisons , les roues , les chevalets , & tous les supplices du martyre. Il est propre à nous faire braver par une patience héroïque , la rage la plus inhumaine des persécuteurs de la foi. Il nous résigne à la volonté de Dieu dans les maladies les plus aiguës. Voilà quel est le courage du vrai Chrétien. Cela suffit , je l'avoue , pour convaincre les Infidèles que notre Religion n'a.

mollit point le courage & n'inspire point la poltronerie. Mais cela n'empêche pas qu'ils ne puissent dire avec raison, qu'en prenant le mot de courage au sens qu'on le prend dans le monde, l'Evangile n'est point propre à en donner. On entend par un homme courageux, un homme qui est fort délicat sur le point d'honneur, qui ne peut souffrir la moindre injure, qui se venge avec éclat, & au péril de sa vie, de la moindre offense qu'on lui ait faite; qui aime la guerre, qui va chercher les occasions les plus périlleuses pour tremper les mains dans le sang des ennemis; qui a de l'ambition, qui veut s'élever au-dessus des autres. Il faudroit avoir perdu le sens, pour dire que les conseils & les préceptes de Jesus-Christ nous inspirent cet esprit-là; car il est de notoriété publique à tous ceux qui savent les premiers éléments de la Religion Chrétienne, qu'elle ne nous recommande rien tant que de souffrir les injures, que d'être humbles, que d'aimer notre prochain, que de chercher la paix, que de rendre le bien pour le mal; que de nous abstenir de tout ce qui sent la violence. Je défie tous les hommes du monde, pour si experts qu'ils puissent être

en l'art militaire , de faire jamais de bons soldats d'une armée , où il n'y auroit que de personnes résolues de suivre ponctuellement toutes ces maximes. Tout le mieux qu'on en pourroit attendre , seroit qu'ils ne craindroient point de mourir pour leur pays , & pour leur Dieu. Mais je m'en rapporte à ceux qui savent la guerre , si cela suffit pour la qualité de bon soldat , & s'il ne faut pas , quand on veut réussir en ce métier , faire tout le mal que l'on peut à l'ennemi , le prévenir , le surprendre , le passer au fil de l'épée , brûler ses magasins , l'affamer , le saccager. On feroit de beaux exploits avec des gens qui auroient la conscience toute pleine de scrupules , & qui voudroient consulter un Casuiste à tout moment pour savoir s'ils sont dans le cas où il est permis de tuer , d'exécuter un ordre que l'on croit injuste , de mettre le feu à un village , de piller , &c. Le Maréchal de Biron se feroit bien accommodé de semblables troupes , lui qui cassa un Capitaine , qui avoit voulu prendre ses précautions contre les recherches des Procureurs Généraux du Roi. » Etes-
» vous de ces gens , lui dit-il , qui
» craignent tant la Justice ? Je vous

» casse : jamais vous ne me servirez ;
 » car tout homme de guerre qui craint
 » une plume craint une épée ». Je
 laisse à dire que si les principes du Christianisme étoient bien suivis , on ne verroit point de Conquérant parmi les Chrétiens , ni de guerre offensive , & qu'on se contenteroit de se défendre des invasions des Infideles. Et cela étant , combien verrions - nous de peuples en Europe , qui jouiroient d'une paix profonde depuis longtemps , & qui à cause de cela seroient les plus mal propres du monde à faire la guerre ? Il est donc vrai que l'esprit de notre sainte Religion ne nous rend pas belliqueux : & cependant il n'y a pas sur la terre de nations plus belliqueuses , que celles qui font profession du Christianisme. Exceptez-moi les Turcs , & choisissez dans l'Afrique , dans l'Asie , dans l'Amérique tel peuple qu'il vous plaira , faites-en une armée de cent mille hommes , il ne faudra pas plus de dix ou douze mille Chrétiens pour l'abîmer. Les Turcs mêmes sont fort inférieurs aux Chrétiens , & n'obtiendroient jamais aucun avantage sur eux en nombre égal. L'avarice , l'impudicité , l'insolence & la cruauté , qui rendent les

armées formidables , se trouvent dans les armées Chrétiennes autant qu'aill- leurs ; si ce n'est qu'on ne mange pas la chair des ennemis , comme font quelques peuples de l'Amérique. Ce sont les Chrétiens qui perfectionnent tous les jours l'art de la guerre , en inventant une infinité de machines pour rendre les sieges plus meurtriers & plus affreux ; & c'est de nous que les Infideles apprennent à se servir des meilleures armes. Je fais bien que nous ne faisons pas cela en tant que Chrétiens , mais parce que nous avons plus d'adresse que les Infideles : car s'ils avoient assez de génie & de valeur pour faire mieux la guerre que les Chrétiens , ils la feroient mieux infailliblement. Mais néanmoins je trouve ici une raison très-convaincante , pour prouver que l'on ne suit point dans le monde les principes de sa Religion , puisque je fais voir que les Chrétiens employent tout leur esprit , & toutes leurs passions à se perfectionner dans l'art de la guerre , sans que la connoissance de l'Evangile traverse le moins du monde ce cruel dessein.

Reprenons notre sujet , & faisons voir par d'autres exemples , que le déré-

glement des mœurs n'est point une preuve que l'on soit Athée.

§. XXVIII.

III. *Preuve, tirée de la conduite de plusieurs femmes.*

Qui est-ce qui oseroit dire, que toutes les femmes Chrétiennes qui se signalent par leurs crimes, sont destituées de tout sentiment de Religion ? Ce seroit la plus fausse pensée du monde ; car sûrement ce n'est point le vice des femmes que l'Athéisme. Il semble que l'Eglise reconnoisse que la dévotion est leur partage, puisqu'elle fait ordinairement des prières *pro devoto foemineo sexu*. Elles se font une vertu de n'entrer point dans les grands raisonnements. Ainsi elles en demeurent à leur Catéchisme, & sont toutes de la Religion de leur mere, bien plus portées à la superstition qu'à l'impiété : grandes coureuses d'indulgences & de sermons, & si fort occupées de mille passions, qui leur sont comme tombées en partage, qu'elles n'ont ni le temps, ni la capacité nécessaire pour révoquer en doute les articles de leur foi, à moins qu'elles ne soient engagées dans quelque Religion

persécutée incapable de leur fournir les établissements qu'elles voudroient , & qui leur sont présentés par la Religion dominante : car en ce cas là , il leur survient quelquefois des doutes si violents , qu'elles passent , non pas de la religion à l'Athéisme , mais de la profession d'une Religion à la profession d'une autre. A cela près , les femmes sont très-peu sujettes à l'impiété. On les voit fort empressées à s'en aller gagner des pardons , fort assidues aux Eglises , entreprenant volontiers un pèlerinage. Je fais bien ce qu'en disent les railleurs , que la Religion n'est qu'un prétexte , & que la véritable cause de tout cela est l'envie de se promener , d'aller causer , de voir & d'être vues , ou même de se divertir avec un Galant. Mais je fais bien aussi , qu'il n'en faut pas croire les railleurs , ils outrent la chose ; ce qu'ils disent est vrai quelquefois , & principalement dans les pays où la jalousie regne. Mais en France où on laisse les femmes entièrement sur leur bonne foi , de sorte qu'elles vont voir qui bon leur semble à toutes heures , & reçoivent compagnie tout autant qu'elles en souhaitent , il est faux qu'elles aillent gagner les indulgences , seu-

lement afin d'avoir un prétexte de sortir de la maison. Encore un coup , ce n'est nullement le vice des femmes que l'impudicité. Cependant il y en a beaucoup dont les mœurs sont très-corrompues , ou par la vanité , ou par l'envie , ou par la médisance , ou par l'avarice , ou par la galanterie , ou par toutes ces passions ensemble.

Personne n'ignore que toutes les grandes villes sont pleines de lieux infâmes , & que la partie du monde où nous croyons que Dieu a établi le saint siege apostolique , est toute pénétrée d'impudicité. Le nombre des meres , ou des tantes qui se font un revenu des premieres faveurs de leurs filles , ou de leurs nieces , n'y est pas petit. Je lisois un de ces jours dans la Relation que Mr. de St. Didier , Gentilhomme de Mr. le Comte d'Avaux , nous a donnée de la ville de Venise , où ce Comte a été en Ambassade , que c'est une chose si ordinaire dans cette République-là , que » de dix filles qui » s'abandonnent , il y en a neuf dont » les meres & les tantes font elles-mêmes le marché , & conviennent du prix de la virginité de leurs filles , » pour un certain temps , moyennant

» cent ou deux cents ducats; pour faire,
» disent elles, de quoi les marier. Il ra-
» conte fort agréablement, » qu'il
» se trouva un jour par hazard à un
» traité de cette nature, & qu'un gen-
» tilhomme étranger de sa connoissan-
» ce, étant depuis quelque temps en
» marché pour une fille, & différan-
» toujours à donner une réponse po-
» sitive, sur ce qu'il ne lui trouvoit
» pas assez d'embonpoint, & qu'elle
» n'avoit pas encore la gorge bien for-
» mée; la tante lui dit, qu'il ne fal-
» loit pas être plus longtemps à se dé-
» terminer, parce que le Pere Prédi-
» cateur d'un des premiers Couvents
» de Venise, qu'elle nomma, étoit en-
» tré en traité, & avoit déjà fait une
» offre raisonnable ». Il dit aussi, que
c'est l'opinion ordinaire de tout le mon-
de à Venise, » qu'un seul frere se ma-
» rie pour tous les autres; & il assure
» que cela ne se dit pas sans fondement,
» mais qu'il seroit inutile d'en vouloir
» donner des preuves ». Ce qui fait
voir, que l'inceste le plus brutal & le
plus outré, ne fait aucune horreur
aux Vénitiennes. Ce qu'il remarque du
grand nombre des Courtisanes, & de la
pleine liberté dont elles jouissent, &
de

de la considération qu'elles s'acquierent parmi le peuple & des caresses qu'elles reçoivent dans les couvents lorsqu'elles y vont voir les sœurs de ceux qui les entretiennent, est une preuve incontestable, que les femmes de ce pays-là n'ont aucune sensibilité pour l'honneur, ni pour la vertu, d'autant plus que » ceux qui connoissent autant » Rome que Venise, sont en peine de » décider en laquelle de ces deux villes il y a plus de Courtisanes & plus » de libertinage « , à ce que dit le même M. de S. Didier.

Si ceux qui viennent à Paris avec les Ambassadeurs, osoient publier, quand ils sont retournés chez eux, des Relations aussi libres, que celles que les François publient touchant les pays étrangers, je ne doute pas qu'ils n'eussent bien des choses à dire. Mais on redoute si fort notre nation, qu'on n'ose rien imprimer qui lui déplaît; ou si on le fait, nous donnons bon ordre que cela ne soit point connu parmi nous, soit en défendant l'entrée des livres, soit en les faisant imprimer sans les passages qui ne nous plaisent pas. C'est ainsi que M. l'Abbé Talemant vient d'en user dans sa version de l'his-

toire du Cavalier Nani. Mais quelque ménagement que les étrangers aient pour nous, les dérèglements des femmes n'en sont pas moins réels, & qui pourroit suivre tous les avortements, tous les empoisonnements, toutes les fraudes & toutes les calomnies dont les prostitutions sont compliquées en France aussi-bien qu'ailleurs, ce seroit de quoi donner de l'horreur aux plus endurcis.

Sur cela vous imaginez-vous que les personnes qui trempent dans ces désordres, traitent de fable l'histoire de l'Evangile ? Rien moins que cela. La plupart de ces femmes ne laissent pas de dire leurs litanies dans l'occasion, ou les autres prières qu'on leur a enseignées dans l'enfance. Il y en a qui sont des plus assidues aux exercices publics de la Religion. Il y en a qui font des aumônes, & des fondations magnifiques pour le service divin ; qui espèrent de se repentir un jour, & d'être sauvées ; qui confessent leurs péchés, à tout le moins une fois l'an, comme l'Eglise l'ordonne : qui s'abstiennent des plaisirs pendant quelques jours, après avoir été foudroyées de censures dans le confessionnal ; qui abhorrent ce qu'elles croient

être hérétique; qui tâchent de convertir ceux qu'elles croient être dans une mauvaise Religion. Toutes choses qui font voir manifestement, qu'elles conservent parmi leurs impuretés, la persuasion de l'Evangile.

Vous me direz, qu'elles font tout cela uniquement pour déconcerter la médifance, & pour faire perdre le terrain à ceux qui les croient malhonnêtes. Je le veux croire de quelques-unes; (car pour les Courtisanes d'Italie, on feroit ridicule de croire qu'elles font quelque chose pour sauver leur réputation) & j'avoue de plus qu'en voyant des Dames galantes faire fort les empressées pour convertir les hérétiques, & ne se donner point de patience, si quelque marmiton huguenot s'est fourré dans leur domestique, qu'elles ne lui aient fait faire son abjuration, ou par promesses ou par menaces, je pense en moi-même quelquefois qu'elles pourroient bien tenir cette conduite, uniquement par l'envie de faire leur cour & de devenir à la mode. Car quelle apparence qu'une femme qui a peut-être son cabinet plein de poisons, prêts à la délivrer de son mari, s'il cesse d'être commode, ou de son galant, s'il la fa-

crifie à une autre ; quelle apparence , dis-je , qu'une femme qui en est là , se tourmente pour la conversion d'un Hérétique par un motif de Charité ? Mais je dis néanmoins , qu'à parler en général , les femmes de mauvaise vie se peuvent porter aux œuvres charitables qu'on leur voit faire quelquefois ou envers les pauvres , ou envers les Hérétiques , non-seulement par les motifs humains qui ont été touchés ci-dessus , mais aussi par la raison qu'elles espèrent de racheter leurs péchés par-là. Il semble d'abord que cela fait contre moi , puisque cela prouve , que la foi qui reste dans l'ame des plus grands pécheurs , les porte à bien faire de temps en temps. Mais dans le fond , cela prouve tout-à-fait bien ce que je cherche , savoir , I. Que ceux qui se portent à toutes sortes de crimes , ne laissent pas de conserver leur Religion. II. Que le grand mobile des actions de l'homme consiste , non pas dans la croyance qu'il a sur le chapitre de la Religion , mais dans le caractère de son cœur & de sa concupiscence ; puisqu'on voit qu'il sacrifie à cela les préceptes de sa Religion , lors même qu'il semble les pratiquer. En effet , une personne qui donne l'au-

même, ou qui tâche de convertir un Hérétique, dans la vue de racheter ses péchés présents & à venir, c'est-à-dire les péchés dont elle sent bien qu'elle ne veut point se défaire; cette personne, dis-je, ne se sert de sa foi, que pour se mettre plus en état de contenter ses inclinations vicieuses. Vous aurez bien-tôt quelques autres preuves de cette proposition, » Que ceux qui s'abandonnent au crime, ne laissent pas d'être persuadés de nos mystères «.

§. XXIX.

Quels principes on peut inférer de ce qui vient d'être dit.

Nous pouvons donc poser pour principe, I. Que les hommes peuvent être tout ensemble fort dérégles dans leurs mœurs, & fort persuadés de la vérité d'une Religion, & même de la vérité de la Religion Chrétienne. II. Que les connoissances de l'ame ne sont pas la cause de nos actions. III. Que généralement parlant (car j'excepte toujours ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu) la foi que l'on a pour une Religion n'est pas la regle de la conduite

de l'homme , si ce n'est qu'elle est souvent fort propre à exciter dans son ame de la colere contre ceux qui sont de différent sentiment , de la crainte quand on se croit menacé de quelque péril , & quelques autres passions semblables , & sur tout un je ne fais quel zele pour la pratique des cérémonies extérieures , dans la pensée que ces actes extérieurs , & la profession publique de la vraie foi serviront de rempart à tous les désordres où l'on s'abandonne , & en procureront un jour le pardon. Par ce principe on peut voir manifestement combien on se trompe , de croire que les Idolâtres sont nécessairement plus vertueux que les Athées.

§. XXX.

Que les Athées & les Idolâtres sont poussés au mal par le même principe.

Car si la persuasion qu'il y a une Providence qui châtie les méchants , & qui récompense les gens de bien , n'est pas le ressort des actions particulières de l'homme , comme je viens de le faire voir ; il s'ensuit qu'un Athée & qu'un Idolâtre se gouvernent par

un même principe , pour ce qui regarde les mœurs ; c'est-à-dire , par les inclinations de leur tempérament , & par le poids des habitudes qu'ils ont contractées. De sorte que pour trouver lequel des deux doit être plus méchant que l'autre , il ne faut que s'enquérir des passions auxquelles leur tempérament les assujettit. Et soyez assuré que si l'Idolâtre se trouve pourvu d'un corps qui le rend extrêmement sensible à la bonne chère , impudique , violent & fier , il sera incomparablement plus grand pécheur qu'un Athée d'un tempérament froid & pacifique. Quand on n'examine ces choses que d'une vue générale , on se figure que dès qu'un Athée fait réflexion qu'il peut s'énivrer impunément , il s'énivre tous les jours. Mais ceux qui savent la maxime , (a) *trahit sua quemque voluptas* , & qui ont examiné plus exactement le cœur de l'homme , ne vont pas si vite. Ils s'informent , avant que de juger de la conduite de cet Athée , quel est son goût. S'ils trouvent qu'il aime à boire , qu'il est fort sensible à ce plaisir-là , qu'il en est plus friand que de la répu-

(a) Virgil. Eclog.

tation d'honnête homme , ils jugent qu'effectivement il boit autant qu'il peut. Mais ils ne jugent pas pour cela , qu'il en fait plus qu'une infinité de Chrétiens , qui sont saouls presque toute leur vie. S'ils trouvent qu'il a de l'indifférence pour le vin , ils lui font la justice de croire qu'il ne boit qu'à sa soif. Je dis la même chose de toutes les autres voluptés criminelles. Lorsqu'un Athée les trouve à son goût , il en prend tout son saoul. S'il n'y trouve aucun plaisir , il les laisse-là : ce qui a été justement la maniere dont se sont conduits les Idolâtres & dont se conduisent encore la plupart des Chrétiens. Grande preuve , que l'esprit de débauche ne dépend pas des opinions que l'on a , ou que l'on n'a pas touchant la nature de Dieu , mais d'une certaine corruption qui nous vient du corps , & qui se fortifie tous les jours par le plaisir que l'on trouve dans l'usage des voluptés.

§. XXXI.

Que ce principe n'est pas corrigé dans les Idolâtres mieux que dans les Athées.

Qu'on m'objecte tant qu'on voudra, que la crainte d'un Dieu est un moyen infiniment propre à corriger cette corruption naturelle, j'en appellerai toujours à l'expérience, & je demanderai toujours pourquoi donc les Païens qui portoient la crainte de leurs Dieux jusqu'à des superstitions excessives, ont si peu corrigé cette corruption, qu'il n'y a point de vice abominable qui n'ait régné parmi eux ? On avoit beau conserver la mémoire des punitions éclatantes, qui avoient témoigné la colere du ciel contre les sacrilèges & les parjures ; on avoit beau forger des Histoires pour étonner les méchants ; on avoit beau faire de pompeuses descriptions & des Furies & des Enfers, & des Champs Elisées ; tout cela n'empêchoit pas qu'on ne trouvât de faux témoins tant qu'on en vouloit, & qu'on ne pillât les temples, lorsque l'occasion

en étoit belle. (a) Juvenal est inimitable dans le portrait qu'il nous donne des faux témoins qui n'ont point de Religion , & des faux témoins qui croient un Dieu. Il dit que les premiers se parjurent sans balancer, que les autres raisonnent pendant quelque temps, & se parjurent aussi après cela avec une extrême confiance. Ils ont des remords dans la suite, & s'imaginent que la vengeance de Dieu les poursuit par-tout. Cependant ils ne s'amendent pas & ils péchent dans l'occasion comme auparavant.

C'est une copie faite d'après nature. Nous voyons regner encore par-tout cette sorte d'esprit, qui entraîne les hommes dans le péché, non-obstant la crainte des Enfers & les remords de la conscience. Si bien que disputer contre ce que je soutiens, n'est autre chose qu'opposer des raisonnements métaphysiques à une vérité de fait, comme ce philosophe qui vouloit prouver

(a) *Mobilis & varia est ferè natura malorum,
Eum scelus admittunt superest constantia. Quid fas
Atque nefas, tandem incipiunt sentire peractis
Criminibus. Tamen ad mores natura recurrit
Damnatos, fixa & mutari nescia, nam quis
Peccandi finem posuit sibi? Quando recepit
Ejectum semel attrita de fronte ruborem?*

Juvenal. Satyr. 13.

qu'il n'y a point de mouvement. On me permettra , je m'assûre , de me servir de la méthode de Diogene , qui sans répondre pied-à-pied à ses arguments , se contenta de marcher en sa présence : car rien n'est plus propre à convaincre un honnête homme qui raisonne sur de fausses hypothèses , que de lui montrer qu'il combat contre l'expérience. S'il est donc vrai comme l'Histoire & le train de la vie commune le justifient , que les hommes se peuvent plonger dans toutes sortes de crimes , pendant qu'ils sont persuadés de la vérité de leur Religion , qui leur enseigne que Dieu châtie sévèrement le péché , & qu'il récompense magnifiquement les bonnes œuvres ; il faut tomber d'accord , que ceux qui nous donnent cette persuasion pour une preuve , & pour un titre justificatif de bonne vie , se trompent nécessairement , & qu'ainsi c'est mal raisonner , que de conclure de ce qu'un homme est Idolâtre , qu'il vit moralement mieux qu'un Athée. Si l'on se contentoit de conclure qu'il devoit être plus homme de bien qu'un Athée , le raisonnement seroit bon : mais combien y a-t-il de différence entre ce

que l'on devroit faire , & ce que l'on fait ?

Je l'ai déjà dit ; il n'y a point d'Annales qui nous apprennent les mœurs & les coutumes d'une nation plongée dans l'Athéisme. Ainsi on ne peut pas réfuter par l'expérience la conjecture que l'on fait d'abord sur ce sujet-là , savoir que les Athées ne sont capables d'aucune vertu morale , & que ce sont des bêtes féroces , parmi lesquelles il y a plus à craindre pour sa vie , que parmi les tigres & les lions. Mais il n'est pas difficile de faire voir , que cette conjecture est très-incertaine. Car puisque l'expérience nous montre , que ceux qui croient un Paradis & un Enfer sont capables de commettre toute sorte de crimes , il est évident que l'inclination à mal faire ne vient pas de ce qu'on ignore l'existence de Dieu , & qu'elle n'est point corrigée par la connoissance que l'on acquiert d'un Dieu qui punit & qui récompense. Il résulte de-là manifestement , que l'inclination à mal-faire ne se trouve pas plus dans une ame destituée de la connoissance de Dieu , que dans une ame qui connoît Dieu ; & qu'une ame destituée de la

connoissance de Dieu , n'est pas plus déagée du frein qui réprime la malignité du cœur , qu'une ame qui a cette connoissance. Il résulte encore de-là que l'inclination à mal-faire vient du fond de la nature de l'homme, & qu'elle se fortifie par les passions, qui sortant du tempérament comme de leur source , se modifient ensuite de plusieurs manieres , selon les divers accidents de la vie. Enfin il résulte delà que l'inclination à la pitié , à la sobriété , à la débonnaireté , &c. ne vient pas de ce qu'on connoît qu'il y a un Dieu , (car autrement il faudroit dire que jamais il n'y a eu de Païen cruel & ivrogne) mais d'une certaine disposition du tempérament , fortifiée par l'éducation , par l'intérêt personnel , par le desir d'être loué , par l'instinct de la raison , ou par des semblables motifs , qui se rencontrent dans un Athée , aussi bien que dans les autres hommes. Ainsi nous n'avons aucun droit de soutenir , qu'un Athée doit être nécessairement plus déréglé dans ses mœurs qu'un Idolâtre.

§. XXXII.

Que la bonne Théologie fait voir , que la corruption de la nature n'est pas mieux corrigée dans les Idolâtres , que dans les Athées.

Tout ceci s'accorde parfaitement avec la Théologie de St. Augustin , qui porte que les Païens n'ont jamais fait aucune action méritoire , c'est-à-dire , qu'ils n'ont jamais fait aucun acte de vertu par un bon principe , & pour une bonne fin. N'est-ce pas enseigner que toutes les vertus des Païens ont été l'effet , ou de leur tempérament , ou de quelque passion à laquelle ils avoient pris goût ? Et qui empêche qu'un Athée , ou par la disposition de son tempérament ou par l'instinct de quelque passion qui le domine , ne fasse toutes les mêmes actions que les Païens ont pu faire ? Si le Païen n'a rien fait pour la gloire de Dieu , s'il n'a point donné l'aumône par le motif de l'amour de Dieu , s'il n'a point rapporté à l'honneur de Dieu l'usage qu'il faisoit de son crédit , pour empêcher l'oppression des innocents ; il est clair que la connoissance de Dieu n'a de

rien contribué à lui faire faire ce qu'il a fait , & qu'il l'eût fait tout aussi bien , quand même il n'eût jamais oui parler de Dieu : & par conséquent selon les principes de S. Augustin , les Athées sont très-capables de faire toutes les actions morales que nous admirons dans le Paganisme. C'est ce que je répons à tous les exemples de la vertu des Païens , que l'on me peut alléguer. Je les admire autant qu'un autre , mais je soutiens qu'il n'y a rien là , que l'on ne puisse attribuer au tempérament , à l'éducation , au desir de la gloire , au goût que l'on s'est fait pour une sorte de réputation , à l'estime que l'on peut concevoir pour ce qui paroît honnête & louable , & à plusieurs autres motifs qui sont de la compétence de tous les hommes , soit qu'ils aient une Religion , soit qu'ils n'en aient pas.

Considérez encore , que la Théologie nous enseigne formellement que l'homme ne se peut convertir à Dieu , ni se défaire de la corruption de sa concupiscence , sans être assisté de la grace du Saint Esprit ; & que cette grace ne consiste pas simplement à croire qu'il y a un Dieu , & que les mystères qu'il nous a révélés sont véritables ; mais qu'elle

consiste dans la charité , qui nous fait aimer Dieu , & qui nous attache à lui comme à notre souverain bien. Cela montre clairement , que ceux qui en demeurent à la simple persuasion de nos mysteres , n'ont point encore la grace sanctifiante , & qu'ils sont encore dans les liens & sous le joug du péché ; & à plus forte raison , que la connoissance vague & indistincte que les Païens ont eue de Dieu , ne les a pas délivrés de l'empire du péché originel , ni des impressions victorieuses de la concupiscence. De sorte que la grace du Saint Esprit qui nous fait Enfants de Dieu , & la charité qui nous fait résister aux tentations de notre nature corrompue , n'ayant pas été dans les Païens , ils manquoient tout aussi bien du véritable principe des bonnes œuvres , que les Athées , & ils n'étoient pas plus en passe d'être vertueux que les Athées.

Je ne voudrois pas nier qu'il n'y ait eu des Païens qui faisant un bon usage des connoissances qu'ils avoient touchant la nature de Dieu , se sont aidés de ce motif pour réprimer la fougue de leurs passions. Mais il y a beaucoup d'apparence , que quand ce motif a été de quelque vertu , les passions étoient

si modérées , qu'on eût pû les réduire à la raison sans ce secours-là , ou en s'entêtant du desir de se distinguer par des mœurs austères , ou en se promettant une santé plus affermie , ou plus de louanges , ou plus de profit. Voici les nouvelles preuves que je vous ai promises.

§. XXXIII.

IV. Preuve tirée des Démons & des Sorciers , qui font voir que les gens les plus perdus demeurent persuadés de l'existence de Dieu.

Qu'on ne s'étonne pas de ce que j'ai avancé , que la simple persuasion de nos mystères n'est pas ce qui purifie notre cœur. Car il n'y a rien de plus vrai , comme il paroît par l'exemple de tant de Chrétiens qui ne doutent de rien , & qui sont prêts à croire un million de nouveaux articles de foi , si l'Eglise les decidoit , qui cependant se plongent dans toute sorte de voluptés criminelles. Cela paroît encore plus par l'exemple des Démons , qui savent bien mieux que nous ce qu'il faut croire & ce qu'il faut faire , & qui néanmoins sont les plus méchantes de toutes les créatures , & celles

qui peuvent le mieux prouver que l'Athéisme n'est pas l'origine de la méchanceté. Car si les Démons étoient Athées, ils feroient beaucoup moins méchants qu'ils ne sont, la plupart des crimes qu'ils commettent procédant d'une envie détestable de faire la guerre à Dieu.

On peut prouver la même chose par l'exemple des Magiciens & des Sorciers. Il est indubitable que ceux que l'on dit qui font pacte avec le Démon, sont persuadés qu'il y a un Dieu. Il est encore indubitable qu'il n'y a point de méchanceté plus horrible, que celle d'un homme qui se donne au diable pour lui obéir en toutes choses. Il est donc indubitable qu'il y a des gens qui avec la croyance d'une Divinité sont plus méchants que les Athées. Il est donc faux que l'Athéisme soit la source des plus grands péchés, & l'on ne sauroit nier, qu'à tout le moins l'Idolâtrie magique, dont un de vos plus célèbres Docteurs a fait un Traité fort curieux, ne soit pire que l'Athéisme. Les mêmes démons & leurs suppôts sont encore une preuve évidente de ce que j'ai tant de fois supposé & justifié; savoir que les criminels infignes ne se dépouillent pas de la croyance qu'il y a un Dieu : ce qui en

particulier ne souffre pas de difficulté, à l'égard de ceux qui pour se venger de leurs Divinités, ont abbatu leurs temples; car jamais personne n'a cherché à se venger, sans croire qu'on l'avoit offensé, & jamais on n'a cru avoir été offensé par une chose qui ne fût point.

§. XXXIV.

V. Preuve, que l'on peut trouver en faisant une revue générale des manières les plus communes des gens.

Il est si vrai que la persuasion de nos mystères est compatible avec tous les déréglemens des mœurs, qu'il n'y a guere d'homme, pour peu qu'il ait roulé dans le monde, qui ne connoisse plus de mille personnes, persuadées de tous les miracles publiés dans le Christianisme, qui sont venus à leur connoissance, & prêtes à en croire cent fois autant, si l'on prend la peine d'en enrichir le public, qui vivent néanmoins dans un grand désordre. Vous voyez d'un côté ces gens-là engagés dans quelque confrérie, sous l'espérance de participer aux prières, aux mérites & aux graces de la communauté, pendant qu'ils se diverti-

ront ; vous les voyez dans leurs maladies recourir à quelque relique venue de Rome , & d'une vertu souveraine pour guérir certaines incommodités , ou bien à la bénédiction de quelque moine fameux par des guerisons miraculeuses. Vous les voyez garnis ou d'un scapulaire ou de quelqu'autre chose , que l'on dit qui a la vertu d'empêcher qu'on ne se noie , ou que l'on ne meure sans confession , ou que l'on ne soit mordu d'un chien enragé , &c. Vous voyez même qu'ils observent le carême & les vigiles. Vous voyez que si un Hérétique se moque de nos dévotions en leur présence , ils en viennent aux grosses injures contre lui , & quelquefois même aux coups de poing. Quand ils sont fort riches , vous les voyez faire des libéralités considérables aux Religieux & aux hôpitaux , fonder des chapelles , & contribuer à la décoration des Eglises. Car combien y a-t-il d'ornemens dans nos Eglises qui sont les offrandes de plusieurs célèbres maltotiers , & de plusieurs courtisannes de grand renom , qui ayant amassé beaucoup de richesses iniques tâchent de faire leur paix avec Dieu , en lui consacrant quelque portion médiocre ? Combien y a-t-il d'offrandes au bas des-

quelles il faudroit écrire , *Victime pour le péché* , ou quelque inscription semblable à celle qui fut mise par Diogene au bas d'une Vénus d'or , que la courtisane Phryné consacra au temple de Delphes ; (a) *de la débauche des Grecs* ? Enfin vous voyez que ces Messieurs , dont je parle , vont à la messe tous les jours , bien aises cependant que ce soit celle d'un Cordelier expéditif. A cela près , tout ceci fait leur beau côté. Regardons-les de l'autre ; nous trouverons que ce sont des gens , qui à peine disent trois mots sans jurer le nom de Dieu ; qui ne parlent ; soit à table , dans les auberges ; soit ailleurs , que de leurs prétendues *bonnes fortunes* , & cela avec des termes qui feroient rougir l'impudence. Ce sont d'ailleurs des gens qui en prennent à toutes mains. Sont-ils à la guerre ? ils rançonnent sans miséricorde le paysan , & profitent sur la paye de leurs soldats le plus qu'il leur est possible ? commandent-ils quelque part ? ils ont mille voyes obliques ou violentes de s'enrichir. Sont-ils dans les affaires , le grand théâtre de la rapine & de l'ex-

(a) *Ex Græcorum intemperantiâ.*

torfion , ils font enrager tout le monde par leurs chicanes , & par leurs friponneries. De quelque profession qu'ils foient , ils mentent & médifent éternellement ; ils trompent au jeu , ils facrifient tout à leurs vengeances , ils font des débauches horribles , *meretrix non fufficit omnis* ; ils s'aident de plufieurs remedes , pour avoir des forces qui puiſſent mieux feconder leurs ſales deſirs : en un mot à l'égard des mœurs , ils n'ont rien qui les diſtingue des Chrétiens profanes. Ce ne font pas ſeulement les vieillards dont parle Mr. de ſaint Didier (b) , qui ſe ſervent de plufieurs *indignes & extravagants artifices* , pour exciter encore en eux des plaiſirs , dont la foibleſſe naturelle à cet âge les prive , malgré qu'ils en ayent , les plus jeunes & les plus vigoureux s'en ſervent auſſi très-ſouvent , pour prolonger leurs brutales occupations.

(b) Rélation de Veniſe . *ubi ſuprà*.

§. XXXV.

VI. Preuve , tirée de la dévotion que l'on dit que plusieurs scélérats ont eue pour la sainte Vierge.

La dévotion de l'Eglise Catholique pour la sainte Vierge est montée à un si haut point , qu'on peut dire qu'elle fait une des plus considérables parties du culte. On a beau nous reprocher les excès & les hyperboles de nos moines , cette dévotion subsiste toujours , & conserve tout son éclat : peu de personnes se hazardent de choquer en cela l'usage & les opinions du peuple : la chose est trop universelle pour la pouvoir réformer. On ajoute tous les jours des livres à cette innombrable multitude d'écrits , qui ont été publiés pendant plusieurs siècles sur les honneurs & sur les miracles de Notre-Dame. Or entre les maximes qui ont été avancées par les Auteurs de cette sorte de livres , celle-ci n'est pas des moins communes , *que l'on peut être très-méchant , & néanmoins fort dévot envers la Mere de Dieu ; & l'on en donne une infinité d'exemples , dans les livres intitulés , le grand mi-*

voir des exemples, les fleurs des exemples, ou le Catéchisme historial: la Chronique de la Mere de Dieu, &c. Alexis de Salo nous assure, avec plusieurs autres, qu'un jeune homme si perdu & si endurci dans le crime, qu'ayant été mis en prison pour divers meurtres, & pour divers brigandages qu'il avoit commis, il renonça au Fils de Dieu & à tous les Sacraments de l'Eglise, sous l'esperance que le diable lui donna de le sauver du gibet; il nous assure, dis-je, que cet homme ne laissoit pas de réciter tous les jours l'*Ave Maria*, & qu'il ne voulut jamais consentir à la proposition qui lui fut faite par le diable, de renoncer à la sainte Vierge. Il s'en trouva fort bien; car ayant apperçu une image de Notre-Dame sur une chapelle qui se rencontra dans son chemin, lorsqu'on le conduisoit au supplice, il lui adressa ses prieres, & en même temps l'image inclinant doucement la tête vers son dévot, lui saisit le bras de telle sorte, que les Archers ne purent jamais l'arracher de là. Le même Auteur nous parle en un autre endroit d'une Courtisane extrêmement débordée, qui néanmoins faisoit tous les jours sept réverences dévotes à la sainte Vierge, accompagnées

compagnées d'un *Ave Maria* ; ce qui fut cause qu'une Dame vertueuse, fâchée de voir son mari dans un commerce criminel avec cette courtisane, supplia inutilement la mere de Dieu de châtier cette infame prostituée ; car l'image de la sainte Vierge qu'elle invoquoit , lui répondit en propres termes :
 » il m'est impossible de vous accorder
 » votre demande. Ce n'est pas que je
 » n'en reconnoisse la justice ; mais l'affec-
 » tion que cette courtisane conser-
 » ve pour moi parmi tous ses dérégle-
 » ments , me lie les mains , & m'empê-
 » che de lui infliger le châtiment que
 » vous souhaitez ». J'ajoute pour un
 » troisieme exemple , tiré des nouvelles
 de la Reine de Navarre , qu'un homme
 qu'elle ne nomme pas , mais qu'elle désigne assez bien , allant à une assignation
 amoureuse , traversoit toujours une Eglise
 qui se rencontroit sur son passage , &
 y faisoit régulièrement ses oraisons. Re-
 tournant chez lui après avoir assez ca-
 ressé sa maîtresse , il ne manquoit point
 non plus de passer par la même Eglise ,
 & d'y faire ses prieres. Cette Reine al-
 legue cela pour un témoignage de singu-
 liere dévotion. Mais Montagne n'est

chancetés; & par conféquent qu'ils fe contredifent eux-mêmes, lorsqu'ils croient que les Idolâtres font néceffairement plus gens de bien, que ceux qui font fans religion. De plus il eft bien certain que Mr. l'Evêque de Caftorie prouve très-fortement que les dévots de la Vierge qui n'ont aucune vertu, ne font pas de véritables dévots. Mais ni lui, ni perfonne du monde ne pourra jamais prouver, que ces gens-là ne confervent point dans leurs plus abominables impuretés, la coutume de faire des révérences aux Images de Notre-Dame, de dire des *Ave Maria*, de fe recommander à fa protection, de fréquenter les lieux où elle dit qu'elle répand le plus de graces, de fournir à la décoration de les chapelles, & en général de pratiquer mille petits exercices extérieurs de dévotion. Ce qui montre invinciblement, que ces fcélérats confervent une pleine perfuafion de tous nos myftères, puisqu'ils font pleinement convaincus, que la fainte Vierge leur peut faire des graces, & pour cette vie, & pour celle qui eft à venir.

§. XXXVI.

Réflexion sur un ouvrage du P. Rapin.

La distinction que je viens de faire entre la véritable dévotion , & certains exercices extérieurs de dévotion , se doit faire à l'égard de la foi. Un célèbre Jé- suite a fait un petit traité depuis deux ans , pour montrer la décadence de la foi dans ces derniers siècles ; & il prétend que l'horrible corruption qui s'est introduite dans le monde , vient principalement des grands progrès que l'incrédulité y a faits. Il n'y a rien de plus éloquent que la description qu'il nous donne des mœurs de ce siècle en ces termes.

» Y eût-il jamais plus de dérégle-
» ment dans la jeunesse , plus d'ambi-
» tion parmi les grands , plus de dé-
» bauche parmi les petits , plus de dé-
» bordement parmi les hommes , plus
» de luxe & de mollesse parmi les fem-
» mes , plus de fausseté dans le peuple ,
» plus de mauvaise foi dans tous les
» états & dans toutes les conditions ?
» Y eût-il jamais moins de fidélité dans
» les mariages , moins d'honnêteté dans

» les compagnies , moins de pudeur &
 » de modestie dans la société ? Le luxe
 » des habits , la somptuosité des
 » ameublements , la délicatesse des ta-
 » bles , la superfluité de la dépense , la
 » licence des mœurs , la curiosité dans
 » les choses saintes , & les autres dérè-
 » glements de la vie sont montés à des
 » excès inouïs. Que de tiédeur dans la
 » fréquentation des Sacrements , que
 » de langueur dans la piété , que de gri-
 » mace dans la dévotion , que de négli-
 » gence en tout ce qu'il y a de plus es-
 » sentiel dans les devoirs , que d'indif-
 » férence dans le salut ! Quelle corrup-
 » tion d'esprit dans les jugements , quel-
 » le dépravation de cœur dans les affai-
 » res , quelle profanation des autels , &
 » quelle prostitution de ce qu'il y a de
 » plus saint & de plus auguste dans
 » l'exercice de la religion ! Tous les
 » principes de la vraie piété sont telle-
 » ment renversés , qu'on préfère aujour-
 » d'hui dans le commerce un honnête
 » scélérat qui fait vivre , à un homme
 » de bien qui ne le fait pas ; & faire le
 » crime sagement sans choquer per-
 » sonne , s'appelle avoir de la probité
 » selon le monde , dont les maximes les
 » plus criminelles trouvent des appro-

» bateurs, quand elles ont pour Au-
» teurs des personnes dans l'élévation ,
» & qu'elles sont accompagnées de
» quelques circonstances d'éclat. Car
» qui ne fait que dans ces derniers
» temps le libertinage passe pour force
» d'esprit parmi les gens de qualité ; la
» fureur du jeu pour l'occupation des
» personnes de condition ; l'adultere
» pour galanterie ; le trafic des Béné-
» fices pour un accommodement des
» familles ; la flatterie, le mensonge ,
» la trahison , la fourberie , la dissimu-
» lation pour les vertus de la cour ;
» & ce n'est plus presque que par la
» corruption & par le désordre, qu'on
» s'élève & qu'on se distingue. Je ne
» dis rien de ces crimes noirs & atro-
» ces qui se sont débordés dans cette
» malheureuse fin des temps, dont la
» seule idée est capable de jeter l'hor-
» reur dans l'esprit. Je passe sous silen-
» ce toutes ces abominations incon-
» nues jusqu'à présent à la candeur de
» notre Nation, dans l'usage des poi-
» sons , & que nos peres avoient entié-
» rement ignorées, parce qu'on ne peut
» assez en détourner la pensée , & en
» supprimer la seule imagination. Enfin
» pour exprimer en un mot le caractère

» de ce siècle on n'a jamais tant parlé
 » de morale ; & il n'y eut jamais moins
 » de bonnes mœurs ; jamais plus de
 » réformation , & moins de réforme ;
 » jamais plus de savoir , & moins de
 » piété ; jamais de meilleurs Prédica-
 » teurs , & moins de conversions ; ja-
 » mais plus de communions , & moins
 » de changement de vie ; jamais plus
 » d'esprit ni plus de raison parmi le grand
 » monde , & moins d'application aux
 » choses solides & sérieuses.

» Vivrions-nous (demande-t-il après
 » cela) dans ces désordres , si nous
 » avions de la Foi ? Ferions-nous tant
 » de démarches si funestes , si nous
 » suivions ses lumières ? Et ferions-
 » nous si corrompus & si déréglés , si
 » nous étions Chrétiens » ? Je lui ré-
 ponds , que si nous avions une véritable
 foi , qui n'est jamais séparée de l'amour
 de Dieu , & si nous suivions les lumières
 de notre conscience , & si nous étions
 de véritables Chrétiens , nous ne vi-
 vrions pas dans ces désordres. Mais cela
 n'empêche pas que nous n'ayons autant
 de foi qu'il en faut , pour être persua-
 dés de la vérité de l'Evangile , quoique
 nous vivions tout-à-fait mal. Il y a une
 très-grande différence entre n'avoir pas

la véritable foi , & être incrédule : car on peut manquer de la véritable foi , & être incrédule : car on peut manquer de la véritable foi , c'est-à-dire , de cette disposition de cœur qui nous porte à renoncer à tout ce que nous connoissons contraire à la volonté de Dieu , & croire néanmoins que la doctrine de l'Evangile est véritable. Ainsi on se joue de l'ambiguïté des mots , quand on dit que les désordres de ce siècle procèdent de l'affoiblissement de la foi. Si l'on entend qu'ils procèdent de l'affoiblissement de cette vertu Chrétienne , qui fait qu'on sacrifie à la volonté de Dieu toutes ses mauvaises inclinations , on a raison. Mais si l'on entend qu'ils procèdent d'un défaut de persuasion , c'est-à-dire , que nous vivons mal , parce que nous regardons les dogmes de la morale chrétienne comme des propositions problématiques , dont il ne nous reste aucune assurance , l'on a grand tort. Car à la réserve de quelques personnes de qualité , & de quelques faux Savants , ou même de quelques-uns des Théologiens , tout le monde croit parmi nous le mystère de l'incarnation , la mort & la passion de Jésus-Christ , son Ascension au ciel , sa présence sur nos autels ,

le dernier jugement , la Résurrection des corps , l'Enfer & le Paradis. On n'a point sur ces choses-là une persuasion qui soit accompagnée d'évidence , cela peut être ; mais on a pour le moins une persuasion qui exclut le doute. Nos Payfans , nos Artisans , nos soldats , nos Bourgeois , toutes nos femmes , la plus grande partie des Gentilshommes & des gens de Lettres , croient bonnement & sans hésiter tous les articles du Symbole. Ceux qui doutent de la divinité de la Religion Chrétienne , & qui traitent de fable ce qu'on dit de l'autre vie , sont en très-petit nombre.

§. XXXVII.

S'il est vrai qu'il y a beaucoup d'Athées à la Cour des Princes.

ON croit ordinairement que les Princes & les grands Seigneurs de la Cour n'ont ni Foi , ni Loi , & l'on se fonde sur ce qu'ils vivent tout de même que s'ils ne croyoient ni Paradis , ni Enfer , sacrifiant tout à leur ambition , se faisant une obligation indispensable de se venger des moindres injures , caressant leurs plus mortels ennemis quand l'in-

térêt le veut ainsi, veillant sur toutes les occasions de les ruiner par des voies imperceptibles, abandonnant leurs meilleurs amis dans les disgraces, toujours dans des occupations éloignées de l'esprit de l'Evangile, dans le jeu, dans les galanteries criminelles, dans les extorsions, dans les festins, évitant sur toutes choses les apparences de la piété, tournant en ridicule la dévotion; en un mot, se rendant esclaves de toutes les vanités du monde. On a quelque raison de croire que ceux qui vivent ainsi, n'ont aucune Religion, & cela est vrai en un certain sens, parce qu'ils n'ont qu'une Religion croupissante dans quelque coin de l'ame, sans être le principe d'aucun bien. Mais on se trompe lourdement, si l'on croit que tous ces Messieurs sont Athées. Tant s'en faut qu'ils le soient, qu'on peut dire qu'il n'y a guere de gens au monde qui donnent plus qu'eux dans certaines superstitions. Pour ne point parler de l'entêtement où ils ont été autrefois de consulter les Astrologues, ne fait-on pas qu'ils ont une curiosité prodigieuse de consulter les devins? Peut-on ignorer combien ils sont infatués des présages? Y a-t-il beaucoup de grandes maisons,

où l'on ne débite pas que l'on est averti régulièrement par l'apparition de quelque fantôme, ou par quelque autre signe particulier, que quelqu'un de la famille doit mourir ? Combien de traditions prophétiques ne fait-on pas courir touchant certaines familles de grande naissance ? mais surtout, combien de prodiges, combien d'accidents miraculeux ne raconte-t-on pas de ses ancêtres parmi le grand monde ? vous me direz, que ce n'est pas une marque que l'on en soit persuadé ; qu'on veut seulement faire accroire aux autres, que l'on est particulièrement recommandé aux destinées. Je le crois de quelques-uns ; mais la plupart sont si aises de s'imaginer que la providence les distingue, qu'ils se le persuadent tout de bon. Tous nos Historiens conviennent que jamais on n'a vu la magie plus en vogue, qu'à la Cour de France sous la Reine Catherine de Medicis : ce qui eût été impossible, si l'on y eût crû un Dieu, car il n'y a point de gens plus incrédules sur tout ce qu'on dit des forciers & des magiciens que les Athées.

Voyons un peu les grands Seigneurs au lit de la mort. C'est-là que la nature

secoue le joug de la dissimulation, & que les véritables sentiments de l'ame se découvrent, si jamais ils sont capables de le faire. Voyons-nous des gens plus empressés que les Princes, que les Ducs & que les Comtes, à se recommander en cet état-là à la vertu des saintes reliques, & à l'intercession des bienheureux? Y en a-t-il qui ne souhaitent de se faire voir au P. Marc d'Aviano, ou à quelqu'autre personne célèbre par sa sainteté, & par le don de guérir les maladies? Quels présents n'envoyoient-ils pas par tous les cloîtres, afin qu'on priât Dieu pour leur guérison? D'où est venue la richesse des Eglises, que de la peur que les grands Seigneurs ont eue de demeurer trop long-temps en Purgatoire? J'avoue que l'on ne fait pas à présent des legs pieux aussi considérables qu'autrefois; mais on en fait pourtant de considérables. Le mal est pour les gens d'Eglise, que les héritiers ne s'acquittent pas fidelement de la promesse du Testateur, ayant moins de peur que lui de la mort, parce qu'ils ne la voyent pas de si près. Tout cela fait voir manifestement, que la vie de la Cour ne fait pas abjurer le Symbole des Apô-

tres : on se contente de ne suivre point ses lumieres pendant qu'on se porte bien.

§. XXXVIII.

Considération particuliere des sentiments de Louis XI.

En disant que les grands Seigneurs font voir quand ils sont au lit de la mort, qu'ils croient les mysteres de l'Evangile, je ne prétends pas leur donner un grand éloge ; car il pourroit bien être que l'envie de guérir est la seule cause de leur recours aux bons serviteurs de Dieu. Or c'est bien peu de chose que la foi d'un homme, qui

(a) *Attend à croire en Dieu, que la fièvre le presse.*

Et n'en déplaît aux Peres Minimes, le voyage de St. François de Paule du fond de la Calabre à la Cour du Roi Louis XI, ne me fait pas avoir une grande idée de la sainteté de ce Prince. Je ne laisserai pas pourtant de me prévaloir de ce voyage, parce que Louis XI a fait profession toute sa vie d'une duplicité de cœur si opposée à la Religion chrétienne, qu'il n'y a guere de Rois que l'on pût moins

(a) Boyleau, Satyr.

témérairement soupçonner d'irreligion ; que celui-là. Un fourbe, un Prince qui se moque de la parole donnée, qui tend des pièges à son prochain, qui s'agrandit par des voyes obliques & par la fraude, me paroît plus criminel qu'un Conquérant qui, à l'imitation d'Alexandre, déclareroit sans aucune sorte de déguisement qu'il vent conquérir les Etats de ses voisins. Et si Louis XI. ne fut pas un aussi grand perturbateur du genre humain qu'Alexandre, ce ne fut pas à cause qu'il avoit plus de conscience que lui, mais à cause qu'il avoit moins de cœur & moins de génie. Les Historiens de ce Roi tombent d'accord, que ses pèlerinages & ses dévotions les plus ardentes, ont souvent couvert des desseins très-éloignés de la justice & de la piété ; » qu'il y attrapoit » toujours quelqu'un, & qu'il accom- » modoit sa Religion à ses desseins, plu- » tôt que ses desseins à sa Religion. Qu'il » faisoit des choses qui étoient bonnes » en apparence, mais à mauvaise inten- » tion, pensant que par sa bigoterie il » tromperoit Dieu & le monde, qu'il » ôtoit aux pauvres pour donner aux » Eglises, & qu'il foula plus son peuple » de tributs & de tailles, que nul autre » Roi de ses prédécesseurs, & qu'aussi

» rendit-il son peuple mal affectionné
 » envers lui. Qu'il fit durant son regne
 » beaucoup d'injustices, de maux & de
 » violences, tellement qu'il avoit mis
 » son peuple si au bas qu'au jour de son
 » trépas il étoit presque au désespoir. «

Je serois trop long, si je rapportois en détail ce que les histoires en disent. C'est pourquoi j'y renvoye quiconque ne sera point persuadé, que si jamais on a pû soupçonner quelqu'un de ne croire pas en Dieu, c'est assurément Louis XI, contre qui l'on peut former un préjugé si étrange; & je m'assûre que l'on m'en croira, si l'on examine bien les faits. Il n'y auroit pourtant rien de plus faux, que d'avancer que ce Prince n'étoit point persuadé de sa religion, car outre qu'on lui entendit dire un jour, qu'il croyoit faire ses prières, sans être entendu de personne, devant le grand Autel de Notre-Dame de Cléri, » Ah ma bonne Dame, » ma petite Maîtresse, ma grande Amie, » en qui j'ai eu toujours mon reconfort, » je te prie de supplier Dieu pour moi & » être mon avocate envers lui, qu'il me » pardonne la mort de mon frere, que » j'ai fait empoisonner par ce méchant » Abbé de St. Jean. Je m'en confesse à » toi, comme à ma bonne maîtresse.....

» Fais-moi doncques pardonner, ma bon-
» ne Dame, & je fais ce que je te donne-
» rai; « outre cette priere, dis-je, nous
voyons par l'empressement qu'il eut du-
rant sa dernière maladie, de faire venir St.
François de Paule, qu'il étoit persuadé
de l'efficace de la priere. Ce pauvre Prin-
ce avoit tant d'envie de ne point mourir,
qu'ayant appris que ce saint Hermite se
tenoit dans la Calabre, & qu'il faisoit de
grands miracles, il n'oublia rien pour
obtenir du Pape qu'il lui fût permis de le
faire venir en France, & il étoit telle-
ment persuadé que la présence & les
prieres de cet homme prolongeroient sa
vie, que la première chose qu'il fit en le
voyant fut de le prier d'allonger ses jours.
Ensuite il lui envoyoit dire à tout mo-
ment, *qu'il ne tenoit qu'à lui que sa vie
ne fût prolongée.* La même envie de vi-
vre lui fit demander au Pape divers pré-
sents, comme nous l'apprenons de Phi-
lippe de Commines : » Le Pape Sixte IV.
» (dit-il) étant informé, que par dévo-
» tion le Roi désiroit avoir le Corporal
» sur quoi chantoit Messe Monsieur St.
» Pierre, tantôt lui envoya avec plusieurs
» autres Reliques, lesquelles lui furent
» envoyées. » L'Historien Mathieu nous
apprend qu'il étoit environné de Reli-

ques, & qu'il s'en servoit comme de barricade, ne pensant point que la mort eût la hardiesse de passer par-dessus pour l'attaquer. Il fit aussi venir la Sainte Ampoule, » ayant intention d'en prendre » pareille onction, que celle de son sacre, « à ce que dit le même Philippe de Commines. Mais rien ne témoigne d'avantage l'envie qu'il avoit de vivre, que la maniere dont il corrigea l'oraison qui avoit été composée pour demander à St. Eutrope la santé de son corps & celle de son ame en même-temps ; car il fit rayer l'endroit qui concernoit la santé de l'ame, disant que c'étoit assez que le Saint lui fit avoir celle du corps, & qu'il ne falloit pas l'importuner de tant de choses. On ne sauroit s'empêcher de conclure de tous ces faits, que ce Prince étoit entièrement persuadé de la vérité de nos dogmes. . Donc nous avons en sa personne l'exemple d'un parfait accord entre une ame tout-à-fait méchante, & une persuasion de l'existence de Dieu, qui va jusqu'à la bigoterie la plus outrée.

§. XXXIX.

Que la Cour ne garantit ni de la superstition, ni des erreurs populaires.

C'est donc une illusion toute pure, de s'imaginer que parce que les Princes ne se font pas une Religion d'observer les Traités de paix, ni les alliances les plus solennelles jurées, ou de refuser quelque chose à leurs passions, ils croient qu'il n'y a point de Dieu. Je le dis encore un coup, les grands du monde sont pour l'ordinaire plus superstitieux que les autres hommes, à l'égard de certaines choses. On s' imagine qu'il suffit d'être né dans une grande maison, & d'avoir été élevé à la Cour d'un Prince, pour avoir un esprit grand & sublime. Mais ceux qui s'imaginent cela, confondent l'esprit avec le cœur. Il est fort vrai, que les avantages de la naissance & de l'éducation dans le grand monde, élèvent le cœur. On voit peu de personnes de cet ordre qui ne soient braves; on en voit un très-grand nombre qui ont une intrépidité & une ambition démesurées. Mais il n'en va pas de même de l'esprit. Il faut convenir qu'il se polit extrêmement à la

coûr ; mais il n'y acquiert pas de la grandeur , je veux dire de cette force qui l'éleve au-deffus des préjugés de l'enfance , & qui le met en état de pénétrer jusqu'à la fource de la vérité , au travers de mille erreurs dont elle est ou couverte , ou environnée. Je passe plus avant , & je dis qu'on n'acquiert pas même à la Cour cette fausse & prétendue force d'esprit , dont les Athées & les Déistes se glorifient ; & je soutiens que si l'on examine la chose attentivement , on reconnoîtra que cette pretendue force s'acquiert plus dans l'exercice de la dispute , & parmi ceux qui étudient , qu'à la cour ni à l'armée. Ainsi convenons de bonne foi ; que les Grands avec toute la pompe qui les environne , ne laissent pas de demeurer dans les préjugés de l'éducation , tout de même que les autres hommes , soit à l'égard des dogmes de la Religion , soit à l'égard des vérités naturelles.

En effet , si l'air du grand monde guérissoit des impressions de Religion que l'on communique aux enfans , nous ne verrions pas autant de superstition que nous en voyons dans les premiers hommes de la République Romaine. Il paroît par une infinité d'exemples que ses Consuls & ses Dictateurs , & semblables per-

sonnes du premier ordre, ont été fort superstitieux. Les Rois & les Empereurs du Paganisme l'ont été furieusement, & l'on en pourroit donner cent exemples très-capables de convaincre que ce n'étoit pas la Politique qui agissoit, mais la maladie du cœur; quoique j'avoue, qu'il faut imputer souvent leur superstition à leur politique. Repassez un peu l'esprit sur ce que je vous ai allégué ci-dessus touchant Tarquin le superbe, Néron, Catilina, &c. & souffrez qu'à propos de Catilina, je remarque qu'on disoit à Rome, (a) qu'il avoit fait prêter serment à ses complices de bien garder le secret, & qu'afin que les malédictions, auxquelles ils vouloient être assujettis s'ils faussoient leur foi, fissent plus d'impression sur eux, il leur avoit fait boire du sang humain mêlé avec du vin, ce qui montre que cette troupe de scélérats, dont ce méchant homme se vouloit servir pour la plus exécration du monde, étoit persuadée qu'il y a une justice invisible, qui punit la violation du serment. L'un des principaux complices de Catilina, savoir Lentulus, s'engagea dans cette conspiration, à cause qu'il (b)

(a) *Salust. de bello Catil.*

(b) *Lentulum autem sibi confirmasse ex fatio Sibyl.*

s'imagina que les livres des Sibilles , & les réponses des Haruspices lui promettoient l'Empire de Rome ; preuve évidente , qu'il étoit bien éloigné de l'Athéisme , puisqu'il n'en étoit pas encore à reconnoître la vanité des augures.

§. XL.

De la superstition d' Alexandre.

Mais voici un exemple qui ne vaut guere moins lui seul qu'une démonstration de Géométrie. Si jamais l'esprit de la Cour a dû produire l'Athéisme dans une ame , c'est sans doute dans celle d'Alexandre le grand qu'il a dû produire cet effet , parce que c'étoit le plus ambitieux de tous les hommes , & en même temps le plus hardi & le plus heureux. Aussi peut-on dire , qu'il a fait cent choses qui témoignent un mépris horrible des Dieux. Je ne parle point de ses conquêtes , quoiqu'à le bien prendre , il n'y ait rien de plus injuste , ni de plus impie , que de chasser de vive force de leur pays ceux qui le possèdent de bonne foi. Je parle

linis Haruspicumque responsis , se esse tertium illum Cornelium , ad quem regnum Urbis atque Imperium pervenire esset necesse. Cicero. in Catil. Orat. 3.

de la hardiesse qu'il eut de se faire adorer comme un Dieu, & d'abattre les Temples d'Æsculape, pour venger la mort de son favori. Tout cela néanmoins n'empêche pas qu'Alexandre n'ait été l'homme du monde le plus éloigné de l'Athéisme. J'ai déjà dit quelque part, que dans son enfance il fut censuré par son gouverneur, de ce qu'il étoit trop prodigue d'encens envers les Dieux; je dis à cette heure, qu'il avoit toujours à sa suite son grand Devin Aristandre, pour savoir de lui si les présages des victimes alloient bien, toutes les fois qu'il falloit entreprendre quelque chose. À la vérité il discontinna de consulter ses Devins, quand il se vit au comble de sa fortune. Mais il n'eut pas plutôt éprouvé quelques traverses qu'il retomba dans ses (a) premières superstitions, & qu'il se remit sous le joug de son Aristandre; de sorte que sur la fin de sa vie, ayant cru reconnoître par quelques présages, que les Dieux étoient mal satisfaits de lui, il prenoit les moindres choses ex-

(a) *Qui post Darium victum ariolos & vates consulere desierat, rursus ad superstitionem humanarum gentium ludibria revolutus, Aristandrum cui credulitatem suam addixerat, explorare eventum rerum sacrificiis jubet, Quint. Curtius, l. 7. Cap. 7.*

traordinaires qui lui arrivoient , pour des signes & des avertissements célestes , & avoit toujours sa maison pleine de Devins qui y sacrifioient , ou qui la purifioient , ou qui y faisoient quelque autre semblable tour de leur métier , comme nous l'apprend Plutarque dans la vie de ce Conqué rant.

Fiez - vous après cela à ces gens qui nous assûrent , comme s'ils avoient le don de sonder les reins & les cœurs , que la cour est pleine d'Athées. Il me semble que j'ai beaucoup plus de raison de nier , & de dire , qu'à la vérité il est probable qu'il s'y en trouve plus que parmi le peuple ; mais qu'à la réserve de quelques personnes , le grand monde , universellement parlant , est aussi persuadé de l'existence de Dieu & du Paradis & de l'Enfer , que le tiers Etat. S'il y a quelque différence , elle ne consiste assurément , qu'en ce qu'à la cour on songe moins aux affaires de la conscience que par-tout ailleurs , & qu'on y a plus de hardiesse , plus d'habitude & plus d'engagement à pécher, que par-tout ailleurs, ce qui fait que les Courtisans sont , ou plus ignorants que les autres hommes sur le chapitre de la Religion , ou moins retenus , & moins sujets aux remords de la

conscience. Mais pour la persuasion des vérités générales, & des principes du Christianisme, je crois qu'universellement parlant, ils ne l'ont pas moins que les autres hommes.

Au reste le Roi Louis XI. est un exemple incontestable de ce que j'ai touché ci-dessus, qu'on peut être tout ensemble très-méchant & très-exact de rendre à la sainte Vierge mille petites marques de dévotion extérieure. Car ce Prince, tout tel que nous l'avons vû, a dépensé des sommes immenses pour l'ornement de l'Eglise de Notre-Dame, & ordonné que l'on sonneroit la cloche chaque jour à midi, pour avertir le monde de réciter la Salutation Angélique. Claude de Seyssel rapporte, » que sa dévotion sembloit plus super-
» titieuse que religieuse; car à quelque
» image, ou Eglise de Dieu & des
» Saints, & même de Notre-
» Dame, qu'il entendit que le peuple
» eût dévotion, ou qu'il s'y fit quel-
» ques miracles, il y alloit faire ses
» offrandes, ou y envoyoit un hom-
» me exprès. Il avoit au surplus son
» chapeau tout plein d'images, la plû-
» part de plomb ou d'étain, lesquelles
» à tout propos, quand il lui venoit
quelques

» quelques nouvelles bonnes ou mau-
 » vaises , ou que sa fantaisie lui pre-
 » noit , il baisoit , se ruant à genoux
 » quelque part qu'il se trouvât , si sou-
 » dainement quelquefois , qu'il sem-
 » bloit plus blessé d'entendement que
 » sage homme.

§. X L I.

*Désordres & zèle de la Cour de France
 au dernier siècle. (a)*

Entre les marques par lesquelles j'ai
 dit que l'on pouvoit reconnoître que
 les plus infignes débauchés croient en
 Dieu , je n'ai pas oublié la haine qu'ils
 témoignent pour les Religions différen-
 tes de la Cour. Je pourrois appliquer
 cette remarque aux personnes de qualité
 que je tâche de justifier ici du crime
 d'irreligion : mais parce que cela me
 meneroit trop loin , je ne parlerai
 que de la Cour de Catherine de Mé-
 dicis.

J'ai déjà dit que cette Cour étoit
 adonnée à la magie ; & il est aisé dès-
 là de conjecturer , qu'encore qu'on y

(a) Bayle écrivoit ceci en 1681.

crût un Dieu , on y étoit capable de toute sorte de méchancetés. Aussi est-il certain , que l'impudicité & le luxe y » triomphèrent avec une licence effrénée , & que la trahison , l'empoisonnement , & l'assassinat y devinrent » si communs , que ce n'étoit plus » qu'un jeu , que de perdre ceux de la » mort desquels on croyoit tirer quelque avantage. Avant ce regne , c'étoient les hommes qui par leur exemple & par leurs persuasions attiroient les femmes dans la galanterie : mais depuis que les amourettes firent la plus grande partie des intrigues & des mystères d'État , c'étoient les femmes qui alloient au devant des hommes. Leurs maris leur lâchoient la bride par complaisance & par intérêt : & d'ailleurs ceux qui aimoient le changement , trouvoient leur satisfaction dans cette liberté qui au lieu d'une femme leur en donnoit cent ». Voilà d'un côté la peinture d'une Cour abandonnée à tout mal.

Mais voici de l'autre une peinture qui nous la représentera persuadée de la divinité de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. On n'a jamais persécuté les Hérétiques , plus que l'on

persécuta les Calvinistes sous François I & Henri II. Cela n'ayant pas empêché qu'ils ne se multipliaient, on ne voulut pourtant point tolérer leurs assemblées, & l'on aima mieux plonger le Royaume dans les funestes désolations d'une guerre civile, que de souffrir qu'il y eût en France une nouvelle Religion. Quoi, disoit-on, il sera dit que l'Eglise aura été déchirée impunément dans le patrimoine du Roi Très Chrétien ? Cette Eglise, qui est sur le trône depuis Clovis ? Cette Eglise, dont les Rois de France sont les fils aînés ? Non, il faut exterminer tous ceux qui ont eu l'audace de la combattre. En effet, on en vint aux armes, & l'on ne fit jamais aucun traité avec les Rebelles, qu'afin de se mieux préparer à les ruiner ; & quand on vit que la force ouverte ne servoit de rien, on se servit de la ruse, on attira leurs chefs & leur principale noblesse à la Cour, sous le plus beau prétexte du monde, & on l'y massacra cruellement. On continua la tuerie & les combats autant que l'on put, jusques à ce qu'enfin les deux partis plus las que rassasiés de s'entre-détruire, & désespérant chacun de la victoire, s'accorderent le mieux qu'ils purent. Si la

Cour de France eût été Athée, elle n'eût jamais tenu cette conduite.

Mais peut-être que ceux qui étoient à la tête de ces grands zélateurs de la Religion Catholique n'étoient point coupables du dérèglement des mœurs dont j'ai parlé. Au contraire c'étoient eux qui y avoient le plus de part, comme on le peut voir, si l'on suit à la trace Mrs. de Guise. Et pour comprendre comment il se peut faire, qu'un homme soit en même temps zélé pour sa Religion, & fort débauché, il n'y a qu'à considérer que dans la plupart des hommes, l'amour de la Religion n'est point différent des autres passions humaines que l'on contracte. On se trompe fort si l'on s'imagine que tous les Chrétiens qui paroissent avoir de l'attachement pour le Christianisme, & tous les Catholiques qui haïssent les autres sectes, ont reçu cette disposition immédiatement de Dieu; car il n'y a que les véritables serviteurs de Dieu qui se puissent vanter d'avoir du zèle par une grace du St. Esprit. Les méchants Chrétiens qui témoignent du zèle pour leur Religion, n'ont à proprement parler que de l'entêtement. Ils aiment leur Religion comme d'autres aiment leur

noblesse , ou leur patrie ; ou plutôt ils s'obstinent à persévérer dans leur Religion , comme d'autres s'obstinent à ne point changer les anciennes coutumes , qui regardent la maniere de s'habiller , ou de se marier. Il y a des gens qui se laisseroient aussi-tôt tuer , que de souffrir que l'on innovât leurs vieilles coutumes : ils font la même chose quand on veut les empêcher d'aller prier Dieu dans certaines Eglises , avec les cérémonies usitées de tout temps. Il y a grande apparence que le Duc de Montpensier (a) , qui faisoit pendre tous les Huguenots qu'il prenoit , & violer par un de ses Officiers toutes les belles Huguenotes qui tomboient en sa puissance , s'étoit entêté de cette belle passion , parce qu'il se glorifioit d'être descendu de St. Louis , & qu'il avoit ouï dire que St. Louis alloit persécuter les ennemis de la Religion jusques dans l'Afrique. Les grands Seigneurs s'entêtent si fort de l'antiquité de leur race & de l'imitation de leurs ancêtres , que cela seul est capable de leur donner de l'horreur pour les Schismatiques. Ainsi , croire que la Religion dans laquelle on

(a) Voyez la *Critique générale* du Calvinisme du P. Maimbourg. Let. 18.

a été élevé, est fort bonne, & pratiquer tous les vices qu'elle défend, sont des choses extrêmement compatibles, aussi bien dans le grand monde, que parmi le peuple.

Peu de gens se taisent présentement de la vie de la Reine Marguerite, fille de Catherine de Médicis. Je puis donc dire hardiment, qu'elle est un illustre exemple de ce monstrueux assortiment dont j'ai parlé entre une espèce de dévotion, & la débauche.

Voici comme parle Mr. de Mézeraï de la vie qu'elle menoit en sa vieillesse :

- » Ce fut au Fauxbourg St. Germain
- » qu'elle tint sa petite Cour le reste de
- » ses jours, mêlant bizarrement les vo-
- » luptés & la dévotion, l'amour des
- » Lettres & celui de la vanité, la cha-
- » rité chrétienne, & l'injustice ; car
- » comme elle se piquoit d'être vue sou-
- » vent à l'Eglise, d'entretenir des hom-
- » mes savants, & de donner la dîme
- » de ses revenus aux mœurs, elle fai-
- » soit gloire d'avoir toujours quelque
- » galanterie, d'inventer de nouveaux
- » divertissements, & de ne payer jamais
- » ses dettes.

§. XLII.

*Zèle des grands Seigneurs de France
contre les Protestants.*

La preuve que je tire de la haine que l'on a pour les sectes , peut être appliquée à nos grands Seigneurs ; car ils s'employent assez bien à la ruine du Calvinisme , selon le nouveau plan que l'on a choisi ; ils s'y emploient , dis-je , assez bien , sans qu'il paroisse qu'ils aient la moindre envie de vivre plus chrétiennement ; ceux qui ont des Huguenots dans leurs terres , tâchent de les convertir ou de gré ou de force. Les Gouverneurs des places font la même chose à l'égard des bourgeois & des soldats qui sont sous leur juridiction. Ceux qui ont des domestiques Calvinistes , ou les chassent , ou les obligent à abjurer leur créance. D'où il s'ensuit que nos grands Seigneurs ne sont ni Athées , ni Déistes , quelle que soit quant au reste la vie qu'ils mènent.

Je conclus donc encore une fois , que ceux qui doutent de la Divinité de la Religion Chrétienne , & qui traitent de fable ce que l'on dit de l'autre vie , sont

en très-petit nombre. De sorte que ces grands dérèglements dont le P. Rapin nous donne la description , ne tirent point leur origine de l'incrédulité de ces derniers siècles , mais de l'inclination au mal qui se trouve dans le cœur de l'homme , & pour la guérison de laquelle il faut tout autre chose qu'une simple connoissance de la vérité de l'Evangile.

§. XLIII.

Raison très-forte pour prouver la nécessité de la grace.

SI vous examinez bien ceci , je m'assûre, que vous y trouverez un argument invincible , pour prouver que nous avons besoin de l'opération intérieure du St. Esprit afin d'aimer Dieu. Car tout ce que les hommes qui nous instruisent peuvent faire , se réduit à nous persuader la vérité. Or nous pouvons être persuadés de la vérité sans l'aimer. Donc ce ne sont pas les hommes qui nous font aimer les vérités de l'Evangile ; & par conséquent c'est Dieu qui nous les fait aimer ; en ajoutant à l'illumination de notre esprit une disposition de cœur , qui nous fait trouver plus de

joie dans l'exercice de la Vertu , que dans la pratique du vice.

§. XLIV.

VII. *Preuve , tirée des fréquentes Communions.*

Ces paroles du P. Rapin : il n'y eut
 » jamais plus de communions, & moins
 » de changement de vie , « me font
 souvenir du livre de la fréquente com-
 munion, dans lequel Mr. Arnauld a fait
 une description fort éloquente de la cor-
 ruption des hommes : » Qui peut igno-
 » rer , dit-il , ce que les Séculariers ne sa-
 » vent que trop par la connoissance
 » qu'ils ont du monde , ce que les con-
 » fesseurs connoissent encor davantage
 » par la nécessité de leur fonction , &
 » ce que les prédicateurs font retentir
 » hautement dans les Chaires , pour ex-
 » citer les pécheurs à la pénitence ; que
 » toutes les véritables marques du Chri-
 » stianisme sont presque aujourd'hui
 » éteintes dans les mœurs des Chré-
 » tiens «. Il entre ensuite dans le dé-
 tail , & nous montre l'impureté dans
 les mariages , la corruption dans les fa-
 milles , les débordements dans la jeu-

nessé, l'ambition parmi les riches, le luxe parmi toutes sortes de personnes, l'infidélité dans le commerce, l'altération dans la marchandise, la tromperie dans les artisans, la débauche dans le menu peuple. Il dit que la fornication passe dans le monde pour une faute légère, l'adultère pour une bonne fortune, la fourberie pour la vertu de la cour, les jurements & les blasphêmes pour des ornements de langage, la tromperie & le mensonge pour la science du trafic, la fureur du jeu continué pour une honnête occupation des femmes, la qualité d'honnête femme pour une qualité différente de celle de femme de bien, la Simonie déguisée & la profanation du bien de l'Eglise pour un accommodement légitime, & enfin les voleries & les usures pour un revenu des charges, pour l'intérêt ordinaire de l'argent, & pour une invention de s'enrichir, dont il n'y a presque plus que les simples & les ignorants qui fassent aujourd'hui quelque scrupule. Il passe sous silence les crimes abominables ignorés par nos peres, & aujourd'hui étrangement débordés.

On croira peut-être que cet habile docteur se propose de déplorer l'in-

crédulité des hommes, & de dire qu'ils sont tombés dans l'Athéisme. Mais ce n'est nullement sa pensée, puisqu'il reconnoît de bonne foi, qu'on n'a jamais vu plus de confessions & de communions, qu'on se presse autour des confessionnaux, que les autels sont environnés de communians, & que les Paroisses & principalement les Monasteres en sont pleins. Il paroît par toute la suite de son discours, que les mêmes personnes qui sont coupables des désordres qu'il a décrits, sont celles qui se confessent, & qui communient très-souvent, & il n'est pas le seul qui reconnoisse cette vérité.

L'Auteur du Livre de *la Morale pratique des Jésuites*, se plaignant de la facilité de ces bons Peres à remettre les péchés, remarque que les personnes les plus criminelles n'appréhendent plus la confession; qu'au contraire ils y courent avec la même facilité qu'au péché; & que les personnes qui remplissent l'Eglise des Jésuites, » sont les mêmes » qui après-diner peuplent les cabarets, » les jeux de boule & autres lieux de » divertissement ». Un autre Auteur qui ne peut pas être suspect en cette matière puisque c'est un Jésuite, nous don-

nant l'image & la peinture des mœurs corrompues de ce siècle, dit expressément, comme nous l'avons déjà vû, qu'il n'y eût jamais plus de communions & moins de changement de vie; & il met entre les effets de la corruption générale, » ces vicissitudes d'égarement » & de retour à Dieu, de désordre & de » dévotion, avec lesquelles on fréquente les Sacraments, ces intervalles du » crime pour le jour auquel on communie, ces confessions sans repentir, » ces repentirs sans amendement, ces » conversions sans changement de vie, qui se voyent dans le monde. Il est donc vrai qu'il y a un très-grand nombre de personnes qui se confessent souvent, & qui vivent néanmoins très-mal. D'où il s'ensuit par une conséquence évidemment nécessaire, que la plupart des Chrétiens vivent d'une manière abominable, quoique non-seulement ils croient qu'il y a un Dieu, mais aussi que tous nos mystères sont véritables. Car qui peut douter, que la plus grande partie de ceux qui se confessent, & qui communient si souvent, ne le fassent afin d'expier leurs péchés; ce qui est une preuve évidente, qu'ils ajoutent une entière foi à la doctrine de l'Eglise ?

§. XLV.

Confirmation de la même chose.

En un mot, il ne faut que considérer la crédulité de nos peuples pour les miracles; la confiance qu'ils ont en l'intercession des Saints, le soin qu'ils prennent de faire dire des Messes pour les Trépassés; leur ardeur pour s'enrôler dans les confrairies, & pour faire toucher leurs chapelets à quelque châtse de réputation; la prodigieuse foule qu'il y a dans les Eglises à Indulgence plénier; la facilité qu'ils ont à mettre en crédit les Reliques nouvellement venues de Rome, celles de St. Ovide, par exemple; leur aversion pour les Huguenots: il ne faut, dis-je, que considérer cent choses de cette nature, pour être convaincu que le vice des Chrétiens n'est pas de manquer de foi. » Il est difficile, dit St. Augustin, » de trouver un homme qui dise dans » le secret même de son cœur, *il n'y a » point de Dieu.* Cette sorte de gens » est assez rare; & si ce sont ceux qu'on » nous commande de souffrir, à peine

» trouverons-nous des sujets de patience «.

Que dirons-nous de ceux qui courent après les directeurs commodes, sinon que ce sont des gens très-persuadés de tous nos mystères; mais du reste si adonnés au mal, que pour s'y plonger avec plus de liberté, ils se servent de tous les expédiens que les mauvais casuistes leur présentent?

Si l'on peut démontrer quelque chose dans la Morale, je ne doute pas que je n'aie démontré, qu'il est faux que les Chrétiens qui se plongent dans toute sorte de crimes ne sont point persuadés de la vérité de leur Religion. D'où je conclus que l'origine du dérèglement des mœurs n'est pas l'incrédulité. C'est toute autre chose.

§. XLVI.

Que ceux qui attribuent la corruption des mœurs à l'affoiblissement de la foi, exténuent le crime, au lieu de le rendre plus atroce.

Un esprit superficiel qui m'entendrait raisonner comme je raisonne, croi-

roit infailliblement que je fais l'apologie des pécheurs : mais un esprit pénétrant jugeroit sans doute que je fais tout le contraire. Car puisque je tâche de prouver que les hommes vivent très-mal, quoiqu'ils conservent la persuasion des vérités Evangéliques, il est indubitable que je les accuse d'une plus noire méchanceté, que ne seroit la méchanceté de ceux qui manqueroient de cette persuasion. C'est un principe universellement reconnu, que plus on pèche avec connoissance de cause, plus on se rend criminel. Or, selon moi, les pécheurs sont persuadés de la vérité de l'Evangile. Donc ils sont plus criminels selon moi, que selon le P. Rapin, qui s' imagine que les crimes viennent du manque de foi. Il est certain que la malice d'une action diminue, à mesure que les connoissances de celui qui la commet sont moindres; si ce n'est qu'il soit lui-même la cause de son ignorance, ayant étouffé ses lumières de gayeté de cœur, afin de pécher plus librement. Or comme il n'y a que Dieu qui sache qui sont ceux qui se sont rendus ignorants eux-mêmes par pure malice, nous serions fort téméraires, si nous disions que ceux qui péchent,

parce qu'ils n'ont presque plus de foi ; sont plus méchants que les autres : mais on le peut fort bien soutenir , sans faire des jugemens téméraires , de ceux qui péchent dans une pleine persuasion de la vérité de l'Evangile ; & par conséquent ceux qui sont dans les principes que je pose , aggravent le crime des pécheurs , bien loin de l'exténuer.

Car de dire qu'il n'y a que la malice du cœur qui soit capable d'offusquer l'évidence des vérités Evangéliques , c'est en vérité s'ériger en juge* d'une chose qui n'est pas trop de notre ressort ; puisqu'il n'y a que Dieu qui connoisse certainement ce qui se passe dans l'homme , & la proportion des objets avec les dispositions de l'entendement. Nous éprouvons tous les jours dans des choses purement spéculatives , que les mêmes raisons paroissent convaincantes à quelques personnes , & fort probables à quelques autres , pendant qu'un troisieme n'en fait aucun cas. Dans un plaidoyé où nous n'avons point d'intérêt , combien de fois nous arrive-t-il d'être plus frappés des objections que des réponses , que les réponses soient meilleures en elles-mêmes que les objections , & qu'il nous soit indifférent pour

notre fortune , qu'elles le soient , ou qu'elles ne le soient pas ? Il seroit donc ridicule de soutenir que toutes les fois que nous préférons une raison à une autre , nous le faisons pour favoriser l'envie d'offenser Dieu. Or cela donc étant insoutenable , on ne peut pas dire raisonnablement , que tous ceux qui doutent de nos mysteres , le font parce qu'ils souhaiteroient que l'Evangile fût faux. Il n'est pas impossible que l'éloignement où nous sommes du temps que l'Evangile s'est établi par une infinité de miracles , & l'étrange dépravation des mœurs , qui couvre depuis mille ans tout le Christianisme , & les sectes innombrables en quoi il s'est divisé , dont chacune condamne toutes les autres , & dont il y en a plusieurs qui écrivent fort savamment & fort subtilement contre les autres ; il n'est pas impossible , dis-je , que tout cela ne forme des nuages dans certains esprits , qui les empêchent d'appercevoir clairement la Divinité de l'Evangile , sans qu'ils y contribuent par leur inclination au mal. Quoi qu'il en soit , j'ai lieu de croire que l'on trouvera son compte à ce que j'ai dit , soit que l'on aime à exagérer la dépravation des hommes , soit que l'on

aime à leur donner des éloges. Car en disant qu'ils conservent sain & entier le précieux dépôt de la foi , en dépit de leurs passions corrompues , je leur donne quelque louange , mais cela même nous fait voir , qu'il faut que leur malignité soit bien excessive , puisque la lumière de la foi n'est pas capable de la corriger.

Il importe plus qu'on ne pense , de faire sentir à l'homme jusqu'où va sa dépravation , & sur-tout de lui faire bien connoître le monstrueux désordre où il est plongé , qui fait qu'il agit continuellement contre ses principes , & contre les préceptes de la Religion qu'il croit avoir reçue de Dieu ; cela , dis-je , importe beaucoup , parce que si l'on prend garde que tout le reste du monde est sujet à certaines loix de mécanique qui s'observent régulièrement , & qui nous paroissent très-conformes à l'idée que nous avons de l'ordre , on conclura nécessairement , qu'il y a dans l'homme un principe qui n'est pas corporel. Car si l'homme n'étoit que corps , il seroit nécessairement soumis à cette sage & régulière mécanique qui regne dans tout l'univers , & il n'agiroit pas d'une manière si contraire à l'idée que nous

avons de l'ordre. Il y a donc dans l'homme une ame qui est une substance distincte du corps, puisqu'elle est celle qui rend l'homme raisonnable. Or comment s'imaginer que tous les corps sont sujets à l'ordre, & ne pas croire que les substances plus parfaites que le corps y sont sujettes aussi; si le monde est l'ouvrage du hasard, pourquoi est-il sujet à des loix qui s'exécutent toujours? On ne peut répondre rien qui vaille. Il faut donc dire à tout le moins que la nature des choses a voulu que tout le monde se gouvernât par de belles loix. Mais si elle l'a voulu pour le corps, pourquoi n'a-t-elle pas voulu que l'ame de l'homme fût sujette à l'ordre? On ne peut encore répondre rien qui vaille. Il faut donc dire que l'ame de l'homme a été créée dans l'ordre, aussi-bien que les autres choses, par un Etre infiniment parfait, & que si elle n'y est plus, c'est parce qu'abusant de la liberté, elle est tombée dans le désordre. Plus on prouve la corruption de l'homme, plus on oblige la raison à croire ce que Dieu nous a révélé de la chute d'Adam. Si bien qu'il est plus utile qu'on ne pense à la Religion, de prouver que la malice des hommes est si prodigieuse, qu'il n'y

a qu'une grace particuliere du St. Esprit, qui la puisse corriger , & que sans cette grace , c'est toute la même chose à l'égard des mœurs , ou d'être Athée , ou de croire à tous les canons des Conciles. Cela est si vrai que vous ne voyez guere d'esprit fort qui veuille convenir de la corruption de l'homme.

§. XLVII.

Conjectures sur les mœurs d'une société qui seroit sans Religion.

Après toutes ces remarques je ne ferai pas difficulté de dire , si l'on veut savoir ma conjecture touchant une société d'Athées , qu'il me semble qu'à l'égard des mœurs & des actions civiles elle seroit toute semblable à une société de Païens. Il y faudroit à la vérité des loix fort séveres & fort bien exécutées pour la punition des criminels. Mais n'en faut-il pas par-tout ? Et oserions-nous sortir de nos maisons , si le vol , le meurtre , les autres voyes de fait étoient permises par les loix du Prince ? N'est-ce pas uniquement la nouvelle vigueur que le Roi a donnée aux loix pour reprimer la hardiesse des filoux , qui nous met à

couvert de leurs insultes la nuit & le jour dans les rues de Paris ? Sans cela ne ferions-nous pas exposés aux mêmes violences qu'on fait sous les autres regnes , quoique les Predicateurs & les Confesseurs fassent encore mieux leur devoir , qu'ils ne faisoient autrefois. Malgré les roües & le zele des Magistrats , & la diligence des Prévôts , combien se fait-il de meurtres & de brigandages , jusques dans les lieux & dans le temps où l'on exécute les criminels ? On peut dire sans faire le déclamateur , que la justice humaine fait la vertu de la plus grande partie du monde ; car dès qu'elle lâche la bride à quelque péché , peu de personnes s'en garantissent.

§. XLVIII.

Que les Loix humaines font la vertu d'une infinité de personnes.

Cela paroît par l'exemple de l'impudicité. Tous les Chrétiens demeurent d'accord , qu'elle est défendue par la loi de Dieu , l'Eglise nous le prêche incessamment. Avec tout cela , de cent hommes je ne fais s'il y en a un qui soit sans reproche de ce côté-là. Pourquoi ? parce que la justice de l'Etat n'inquiète per-

sonne là-dessus. Pour les femmes, il faut leur rendre cette justice, qu'il y en a un plus grand nombre qui s'abstiennent de ce mal ; mais ce n'est pas qu'elles aient naturellement un plus grand fond de sainteté que les hommes, ou que l'amour qu'elles ont pour Dieu, leur donne plus de force pour résister à la tentation. Qu'est-ce donc ? C'est qu'elles sont retenues par la dure loi de l'honneur, qui les expose à l'infamie, quand elles succombent au penchant de la nature. Il est certain que si les hommes n'eussent point attaché l'honneur & la gloire des femmes à la chasteté, les femmes seroient aussi généralement plongées dans les péchés de la chair, que les hommes ; & il y a même beaucoup d'apparence qu'elles s'y comporteroient avec plus d'ardeur, parce qu'il est fort apparent que cette passion est plus violente dans les femmes que dans les hommes.

§. XLIX.

Que les hommes sont plus sensibles à l'honneur que les femmes.

En effet, s'il y alloit de l'honneur d'un homme de vivre chastement, comme il

y va de l'honneur des femmes , il est fort apparent que les Gentils - hommes qui iroient dans les lieux de débauche , feroient aussi rares , que ceux qui abandonnent lâchement le poste que leur Général leur a confié. On voit très-peu de Gentils-hommes qui fassent cela , très-peu , qui dans la vue d'acquérir de la gloire , ne méprisent la mort , & n'affrontent de grands périls. Il n'y a pas encore bien long-temps , qu'on n'en eût presque point trouvé en France , qui ne se battît en duel pour la moindre injure qui eût été faite à son honneur ; en quoi il couroit non-seulement le péril manifeste d'être tué , mais aussi le péril du dernier supplice. Il est donc apparent que si la chasteté étoit le chemin de la gloire pour les hommes , & l'impudicité le chemin de l'ignominie , il seroit aussi rare de voir un Gentilhomme engagé dans un commerce de galanterie scandaleux , qu'il est rare d'en voir qui se fassent dégrader des armes par leur lâcheté. Il est néanmoins certain qu'il y a incomparablement plus de femmes de noble famille , qui se perdent de réputation par leur incontinence , qu'il n'y a des gentils-hommes qui se fassent dégrader de noblesse par leur lâcheté. Il y a donc beau-

coup d'apparence , que si les femmes pouvoient satisfaire les desirs de la nature sans commettre leur réputation , elles porteroient la débauche plus loin que ne font les hommes, & que les hommes surmonteroient mieux la convoitise , que l'autre sexe ne la surmonte , si leur honneur dépendoit de cette victoire. Dites , si vous voulez , que cela vient de ce que les femmes n'ont pas tant de force sur leurs passions que les hommes , & que la crainte du mépris fait des impressions plus sensibles sur les hommes que sur les femmes : prouvez cela par la raison qu'il n'y a pas tant de femmes qui surmontent l'envie de se divertir par la crainte de se diffamer , qu'il y a d'hommes qui surmontent la crainte de la mort , la plus violente de toutes les passions , par la crainte de l'infamie. Ou bien dites , que la nature a donné aux femmes un tempérament plus indomptable à cet égard-là , qu'aux hommes ; peu m'importe il fera toujours vrai de dire , que la raison qui fait que les femmes s'abstiennent incomparablement plus que les hommes , du crime de l'incontinence , vient de ce que les hommes ont établi la gloire des femmes dans la chasteté ; au lieu qu'ils ont si peu établi la gloire de l'homme

l'homme dans cette vertu, qu'un homme qui oseroit s'en piquer dans le monde, s'exposeroit à la raillerie.

§. L.

Quelles sont pour l'ordinaire les véritables causes de la chasteté des femmes.

N'allez pas vous imaginer cependant, que selon moi, il n'y a point de femme qui n'emprunte sa vertu de la crainte de l'infamie. A Dieu ne plaise que je fasse des jugemens si injurieux à la grace du St. Esprit. J'ai déjà déclaré & je déclare encore une fois, que j'excepte de la règle générale un bon nombre de personnes, qui se conduisent par le véritable esprit de la Religion Chrétienne, & que Dieu préserve de la contagion la plus universellement répandue, comme il paroît par cet Oracle: *Reliqui (a) mihi septem millia virorum, qui non curvaverunt genua ante Baal.* Mais après cette déclaration, je ne vois pas qu'on doive trouver étrange, que je soupçonne de fausseté la plupart des vertus humaines, & la chasteté des femmes nommément. Si

(a) Epist. ad Rom. C. XI. v. 14.

celles qui ont fait leur devoir de ce côté-là s'examinent à la rigueur , elles trouveront, je m'assure, que la peur du *qu'en dira-t-on* , y a plus contribué que toute autre chose. Et combien y en a-t-il qui font l'original de l'Amaryllis du *Pastor fido* , & qui disent dans le secret de leur cœur , ou dans un tête-à-tête passionné :

*Que votre bonheur est extrême !
Cruels lions , sauvages ours ,
Vous qui n'avez dans vos amours ,
D'autre regle que l'amour même !
Que j'envie un semblable sort ;
Et que nous sommes malheureuses ,
Nous de qui les loix rigoureuses ,
Punissent l'amour par la mort !*

*Ha ! que l'on aime peu , quand on craint de mourir !
Myrtille , plutôt au Ciel , qu'une mort inhumaine ,
Fût du péché la seule peine !
Je ferois gloire d'y courir.
Seule regle des belles ames ,
Et le premier Dieu de mon Cœur ,
Honneur , voi que je fais à ta sainte rigueur ,
Un sacrifice de mes flammes.*

Vous voyez bien , que la loi qui punit l'amour par la mort , n'est pas celle qui fait tout murmurer les cœurs amoureux , & que c'est le châtimement de la renommée que l'on redoute. On se persua-

de que Dieu pardonne tout , mais que les hommes ne pardonnent rien ; & qu'ainfi tout confifte à bien fauver les apparences , ce qui eft afiez mal-aifé. Auffi dit-on , que celles qui ont des reflources affûrées pour échapper au jugement des hommes , ne font pas tant de façons. Si vous joignez à cela le *caſta eſt quam nemo rogavit* : une certaine honte qui vient de l'éducation , & qui empêche ſouvent les plus amoureufes de faire toutes les avances : l'envie de faire valoir la faveur , & d'irriter la paſſion d'un amant par la difficulté , ce qui pourtant le rebute quelquefois : l'amour d'une belle réputation : le defir d'acquérir l'eſpérance de s'en faire un mari par ce moyen : un certain (b) noble orgueil qui ne permet pas qu'on ſe réſolve à ſouffrir qu'il y ait quelqu'un au monde témoin de notre foibleſſe ; les manieres peu agréables de ceux dont on eſt ſollicité , leur contre-temps , leur indifcrétion ; ſi vous joignez , diſ-je , tout cela enſemble , vous trouverez le véritable principe de la continence du ſexe , ſans qu'il ſoit beſoin de recourir aux impreſſions de la Religion.

(b) *Eſto ; ægram nulli quondam flexere mariti ,
Non Libia , non ante Tyro deſpectus Jarbas ,
.... Placitone etiam pugnabis amorî ?
Virgil. Æneid. 4.*

Combien l'impudicité qui regne parmi les Chrétiens , fait tort à la religion Chrétienne.

La remarque que je viens de faire sur l'étendue de l'impudicité parmi les Chrétiens , me fait souvenir d'avoir lû dans la Relation de Mr. Ricaut , » que » les Turcs se moquent présentement » de ce que nous leur disons de la sè- » vérité de la Religion Chrétienne , à » l'égard de la défense d'épouser plus » d'une femme , & de se satisfaire avec » quelque autre que ce puisse être , » qu'avec elle. Il est vrai , ajoute-t-il , » qu'il faut avouer , à notre confusion , » que le dérèglement de nos mœurs & » de notre conduite , donne un juste » sujet à ces infideles de nous faire les » reproches & les railleries qu'ils nous » font là-dessus , & de nous dire , » que notre vie détruit notre doctrine ; » ils sont scandalisés de voir , qu'il n'y » a pas seulement parmi nous une infi- » nité de personnes qui violent ces sain- » tes regles du Christianisme , par une » vie impure & abominable , mais qu'il » se trouve encore des loix & des privi- » lèges qui autorisent la paillardise. Ils

» prouvent cela par les lieux de débau-
 » che que l'on voit en Italie. Ils savent
 » que l'impudicité passe pour une espe-
 » ce de marchandise & de trafic à Ve-
 » nise & à Naples ; que les Courtisan-
 » nes à Rome , & les *Cantoneras* en
 » Espagne , font partie du corps de
 » l'Etat , & qu'on leve sur elles des ta-
 » xes & des impôts. Ils ne compren-
 » nent point sur quelles raisons cette
 » Politique peut être fondée , ni ce
 » que les Italiens peuvent dire pour
 » défendre cette pratique. » L'Auteur
 devoit pousser un peu plus loin sa bon-
 ne foi , & reconnoître ingénûment , que
 les Espagnols & les Italiens ne sont pas
 les seuls blâmables. Car si l'on excepte
ces taxes & ces impôts , les Courtisan-
 nes de Londres ne le cèdent en rien à
 celles d'Espagne & d'Italie , soit qu'on
 regarde leur nombre , soit qu'on re-
 garde leur effronterie , soit qu'on re-
 garde la paisible impunité dont elles
 jouissent. Une Rélation de Mr. de St.
 Didier seroit fort propre à nous l'ap-
 prendre , & Mr. Ricaut ne devoit pas
 épargner sa nation , en faisant si bon
 marché de l'honneur des autres aux
 railleries des Infideles.

Mais au reste , cette raison des Ita-

liens qu'il dit que les Turcs ne sauroient
comprendre , me fournit une forte preuve. On fait que la raison qui les oblige
à tolérer les lieux de debauche , & qu'ils
veulent éviter un plus grand mal , c'est-
à-dire une espece d'impureté plus exéc-
rable , & pourvoir à la sûreté des fem-
mes d'honneur : » Il y a deux cents
» cinquante ans que Venise se trou-
» vant sans courtisannes, la République
» fut obligée d'en faire venir un grand
» nombre d'étrangères. Le Doglion
» qui a écrit les choses notables de
» Venise , loue extrêmement en cela la
» sagesse de la République, laquelle par
» ce moyen scut pourvoir à la sûreté
» des femmes d'honneur , auxquelles
» on faisoit tous les jours des violences
» publiques , puisque les lieux les plus
& saints n'étoient point un azyle assuré
» où la chasteté n'eut rien à craindre. »
Il a été un temps , où l'on permettoit
aux Prêtres & aux Moines en Allema-
ne de tenir des concubines , moyennant
un certain tribut annuel qu'ils payoient
à leur Prélat. On croit ordinairement
que la seule avarice étoit la cause de
cette indigne tolérance. Mais il est plus
apparent, qu'on vouloit empêcher par-
là , que la pudicité des honnêtes fem-

mes ne fût trop sollicitée , & calmer les inquiétudes des maris , dont il est bon que le Clergé ne s'attire pas le ressentiment. Je dis que cela me fournit une forte preuve , parce qu'il en résulte évidemment , que j'ai eu raison de dire que la Religion n'est pas un frein capable de retenir nos passions. En effet, voilà la Religion Chrétienne si peu capable de modérer l'incontinence , qu'on s'est vu forcé de lui sacrifier une partie des femmes afin de sauver l'autre , & d'éviter un plus grand crime , qui n'a pas laissé néanmoins de devenir très-commun. Sur quoi je remarque en passant , que les hommes sont si convaincus , que les serments les plus solennels ne sont pas une barrière assez forte pour arrêter l'ambition des Princes , qu'encore qu'on ait un grand soin de leur faire jurer l'observation des Traités de Paix , on ne laisse pas d'avoir des inquiétudes continuelles , dès que l'on apprend que son voisin fait marcher des troupes. Nous en voyons tous les jours plusieurs exemples. Or puisque la Religion n'est pas capable de surmonter le penchant de la nature , il faut qu'il y ait quelque autre principe de la chasteté des femmes , & des bonnes qua-

lités des hommes , que celui de la conscience.

§. L I I.

Marque à laquelle on peut connoître , si l'on fait quelque chose pour l'amour de Dieu.

Je vous prie de me dire , si une femme qui ne se prostitue point , & qui cependant empoisonne son mari , peut se vanter de ne se point prostituer , parce qu'elle veut obéir à Dieu ? Il est clair qu'elle seroit la dupe de son propre cœur , si elle s'imaginoit faire quelque bonne action pour l'amour de Dieu , pendant qu'elle est capable d'empoisonner son mari. Car si l'amour de Dieu avoit quelque pouvoir sur elle , se pourroit-elle résoudre à faire un meurtre aussi exécrable que celui-là ? Et si elle s'y peut résoudre , sans néanmoins être capable de se prostituer , ne faut-il pas nécessairement qu'il y ait des considérations particulières qui la détournent de la prostitution & qui ne servent de rien pour la détourner de l'empoisonnement de son mari ? N'est-il pas indubitable qu'elle ne se porteroit pas moins à tout autre crime qu'à celui-là , si elle

y étoit poussée par de semblables passions ; & si leur exécution n'avoit pas des circonstances plus propres à l'arrêter ? Ainsi ce qu'elle fait plutôt un crime qu'un autre , vient uniquement de ce qu'elle peut faire l'un sans tomber dans l'infamie , & ne peut faire l'autre sans se déshonorer pour le reste de ses jours. Ce n'est donc point sa Religion qui est cause qu'elle ne se prostitue pas. Si les hommes s'examinent à cette règle , ils trouveront qu'ils ne font presque rien pour l'amour de Dieu , & que s'ils donnent l'aumône , pendant qu'ils entretiennent un commerce criminel avec une femme , c'est ou parce qu'ils n'ont aucune peine à donner leur bien , ou parce que leur tempérament les attendrit à la vûe d'un misérable, ou parce qu'ils veulent acquérir la réputation d'être libéraux envers les pauvres , ou parce qu'ils croient acheter par-là le droit de faire des crimes impunément.

Ha ! que l'on se trompe , si l'on croit faire pour l'amour de Dieu tout ce qu'on fait de louable , à moins que l'on n'ait éprouvé que l'on s'abstient des choses qui nous sont les plus chères , dès qu'on s'apperoit que Dieu nous

les a défendues ! Un homme qui aime les femmes, & qui contente sa passion le plus qu'il peut ; mais qui d'ailleurs est si sobre , qu'il ne hait rien tant que de rompre son régime , & qui ne pourroit boire du vin pur sans gagner des maux de tête fort violents , qui est outre cela grand poltron , & ne fait ce que c'est ni d'épée , ni de pistolet, n'auroit-il pas bonne grace de se faire un mérite devant Dieu de ce qu'il ne s'enivre point , ni ne vole sur les grands chemins ? Qu'il renonce à l'impudicité à laquelle il est si sensible , qu'il se fasse cette violence-là par la raison que Dieu le lui a commandé , & alors on prendra pour bon tout ce qui est en lui de louable : autrement il nous permettra de croire , que son aversion pour l'ivrognerie & pour le vol , est une vertu à laquelle sa foi n'a nulle part , & qu'il retiendrait toute entière , quand même il renonceroit au Christianisme.

Voilà cependant l'état de la plupart des honnêtes gens. Ils ont une passion favorite qu'ils cultivent avec soin , & sur laquelle ils ne se font point de violence. Le reste est assez réglé. Ils s'en applaudissent , & se figurent qu'ils

font là un grand sacrifice à Dieu. Pauvres ignorants ! Si vous étiez capables de faire un grand sacrifice à Dieu , vous comprendriez bien que ce seroit votre passion favorite qu'il faudroit sacrifier , & qu'on ne sacrifie pas les passions auxquelles notre tempérament nous rend sensibles

§. L I I I.

Quelle est la véritable raison pourquoi un péché est plus ordinaire qu'un autre.

Je ne fais si tout le monde fait la réflexion que j'ai souvent faite , en voyant qu'il y a des péchés bien plus ordinaires que les autres. J'en doute fort ; car selon toutes les apparences , la plupart de gens s'imaginent que cela vient de ce qu'il y a des péchés qui paroissent si véniels & si petits , qu'on ne les compte presque pour rien en comparaison des péchés criants. Mais pour moi je n'en donne pas cette raison , & je tiens au contraire que cela vient de ce qu'il y a des péchés qui causent universellement une joie plus sensible que les autres , & à moins de

frais. Car enfin , la joie est le nerf de toutes les affaires humaines , & il est certain , quoi qu'on en dise , que l'homme a plus d'amour pour la joie , que de haine pour la douleur , & qu'il est plus sensible au bien qu'au mal. On ne fait pas difficulté d'aller au chagrin & à la douleur , pourvu qu'on passe par la joie ; ni de passer par la douleur & par le chagrin , pourvu qu'on aille au plaisir. Cela paroît par l'exemple de tant de jeunes filles , qui emportées par le poids victorieux du plaisir présent , se laissent aller à des actions , qu'elles savent bien qui entraînent après elles une longue suite d'amertumes ; & par l'exemple de tant de gens , qui ont éprouvé mille fois , que l'usage de certaines viandes , & le trop boire leur ont causé des douleurs épouvantables , qui ne laissent pas de contenter leur appétit là-dessus , quand ils en trouvent l'occasion. Il y a des Corfes , qui après une offense reçue , se sont tenus cachés quinze jours entiers dans les brossailles , pour attendre leur ennemi , trop satisfaits d'y brouter quelques racines , pourvu qu'ils eussent la joie de voir réussir l'embuscade. Il faut bien que la force du plaisir soit grande , puisqu'on a vu tant de

fois à Rome , pour le peu de Vestales qu'il y avoit , le supplice de celles qui s'étoient mal gouvernées : supplice si affreux , si infame , si lugubre , si chargé d'exécration , qu'il n'y avoit rien de plus propre à réfréner les faillies de l'incontinence.

Cela étant , si vous me demandez pourquoi l'impudicité est un vice incomparablement plus ordinaire que le meurtre ; je vous répondrai que ce n'est pas parce que l'on fait bien que le meurtre est un crime plus atroce ; mais parce qu'il y a incomparablement plus de gens dominés par les plaisirs de l'impudicité , que par le plaisir de tuer. J'avoue que la peine temporelle établie contre les meurtriers contribue beaucoup à la différence dont nous parlons : mais on m'avouera aussi , après avoir bien examiné la chose , que la raison que j'en donne y contribue encore davantage.

§. LIV.

Réflexions sur l'habitude de mentir & de médire.

Voulez-vous que je vous parle d'un vice encore plus ordinaire que l'impudicité, favoir la médifance & le menfonge ? N'est-il pas vrai, que la principale cause qui rend ces vices fi généraux, est parce qu'ils font une source inépuifable de plailirs ? Ce font des vices qui flattent extrêmement notre vanité, notre envie, notre avarice & notre haine ; par conféquent ils nous doivent être fort agréables. Les Marchands & les Artifans à force de mentir & de protefter avec ferment qu'une chose est d'un tel prix, attrapent toujours quelque chose de plus ; le menfonge leur est donc un plaifir continuel, ainfi ils mentent éternellement. Ceux qui mentent pour fe vanter, y trouvent auffi de grandes joies, s'imaginant que fur leur parole, on les prendra pour des perfonnes d'importance. Ceux qui mentent pour flatter les autres, y trouvent auffi beaucoup de douceurs : ils fe font des amis qui payent quelquefois leurs louanges argent comptant, ou bien

qui leur rendent service quand l'occasion s'en présente , ou à tout le moins , qui leur rendent louanges pour louanges. Au pis aller , ils se font une secrette joie de voir la crédulité de ceux qu'ils louent , & d'éviter leur indignation ; car il y a des gens qui ne pardonnent jamais à ceux qui leur épargnent l'encens. Pour ceux qui médisent , ils ont le plaisir de diminuer la gloire de leur prochain , qui leur donne de la jalousie & de se mettre au-dessus de lui , autant qu'en eux est , outre qu'ils deviennent par-là très propres à plaire aux femmes , qui est une grande affaire dans le monde.

Ils deviennent propres à leur plaire , parce que généralement parlant , les femmes sont fort vaines & fort envieuses ; si bien que pour rendre la conversation agréable à celles qu'on voit , il ne suffit pas de savoir mentir en les louant , il faut encore savoir mentir en blâmant les autres femmes , & sur-tout celles qui sont en concurrence de beauté , ou d'esprit , ou de crédit ou de rang avec celles qu'on fréquente. Il ne faut donc pas leur rendre visite , sans savoir quelque histoire désavantageuse de ces autres-là , & de ceux qui ont accoutumé de les voir. Si l'on n'en a point apprises , qu'on en invente ;

car il faut ou savoir médire, ou renoncer à la profession de galant homme. C'est pour cela qu'on remarque, qu'il n'y a point de lieux au monde où la médisance regne tant que dans ceux où les deux sexes sont toujours ensemble, non-seulement parce que cette familiarité fait naître mille incidents qui donnent sujet de causer, mais aussi parce que les hommes apprennent dans cette école tous les raffinements de cet art.

Cela soit dit en passant, car ce n'est pas là où je veux venir. Je m'en vais vous montrer que la cause pour laquelle tous ces vices sont si communs, c'est parce qu'ils nous plaisent, & non pas parce qu'ils nous paroissent innocents; & puis vous verrez à quocela me servira.

§. L V.

Si les hommes ont raison de croire que l'impudicité soit un moindre crime que le meurtre.

N'est-il pas vrai, qu'il n'y a aucune révélation, ni aucune bonne raison Théologique, qui nous apprenne que l'impudicité soit un péché moins désagréable à Dieu, que le meurtre, ou le parjure?

Elle est à la vérité plus favorable à la société publique, que les deux autres; mais ce n'est pas à cela que l'on doit connoître la qualité des péchés, puisqu'il est constant dans la bonne Théologie que la méchanceté d'une action consiste en ce qu'elle est défendue de Dieu, mettant à part la distinction du droit naturel, d'avec le droit positif. Ensuite de quoi les circonstances qui se tirent de l'état où se trouve le pécheur, de ses connoissances & de ses fins, font varier le degré de turpitude selon le plus ou le moins. Je doute fort que le poids du plaisir qui nous emporte, soit capable de diminuer le crime, parce que si cela étoit, il faudroit dire que les péchés d'habitude, beaucoup plus détestables que les autres, sont néanmoins plus véniels, à cause que le poids des habitudes contractées est une espece de détermination qui diminue la liberté. Pour ce qui est des suites ruineuses à la société civile, je ne crois pas qu'à moins qu'elles aient été dans l'intention du pécheur, elles aggravent sa faute devant Dieu. Par exemple, un bandit qui tue un homme dans le coin d'un bois, sans savoir quel homme c'est, se contentant de savoir qu'il faut s'en défaire pour emporter sa dépouille, n'est pas plus cri-

minel, ou moins criminel devant Dieu ; parce que dans la suite il naît mille défordres , ou mille biens de son meurtre. Il a peut-être tué un homme chargé d'enfants , qui tombent dans la mendicité par la perte de leur pere ; un homme qui dans tout le voisinage étoit le soutien des pauvres , & de l'innocence opprimée ; un homme qui accordoit tous les procès des particuliers , &c. ou bien il a tué un homme qui n'avoit ni feu ni lieu , & qui étoit à tout faire. Tout cela n'est compté pour rien devant Dieu , n'étant attaché que par accident au meurtre qui a été commis. Deux hommes tirent un coup de pistolet chacun à son ennemi ; l'un le tue , l'autre le manque , ou bien le blesse si à propos , que lui crevant un abcès , qui lui eût causé la mort en peu de jours , il le met en état de vivre cinquante ans en pleine santé , comme l'on en (a) rapporte des exemples. La justice humaine a beau faire différence entre ces deux hommes , condamnant l'un à la mort , & laissant l'autre en repos , à cause que l'action de l'un a causé du préjudice au public , & non pas celle de l'autre ; ils ne laissent pas d'être également

(a) Camerarius *Medit. Histor.* vol. 3. liv. 3. chap. 19.

coupables au Tribunal de la justice de Dieu. Ainsi quoique la société publique profite de l'impudicité, & soit endommagée par le meurtre, il ne s'ensuit pas que l'un de ces péchés soit moindre que l'autre devant Dieu, parce qu'il suffit de savoir, que Dieu a défendu nettement & expressément une chose pour ne la pouvoir faire sans tomber dans tout ce qui constitue le crime. Le péché d'Adam qui a été puni d'une manière si terrible, ne tira son énormité que de la défense; car du reste il n'y avoit rien de plus innocent, que de manger d'un certain fruit. Cela ne faisoit aucun tort ni à la société humaine, ni aux bêtes, ni aux autres Créatures. Disons donc, que les Chrétiens qui s'abandonnent aux désordres de l'incontinence, qui mentent perpétuellement, ou pour tromper leur prochain, ou pour noircir sa réputation, ou pour flatter leur vanité, sont aussi criminels devant Dieu que les homicides, puisqu'ils n'ont aucune révélation, ni aucune bonne raison qui leur dise, que Dieu n'a pas défendu toutes ces choses également, ou qui leur permette l'impunité des unes, plutôt que des autres: & par conséquent, que ce qui fait que certains crimes sont plus communs, n'est

pas que l'on sache qu'ils sont plus petits
devant Dieu

§. LVI.

*Réflexion sur la malice qui se trouve
souvent dans la médifance.*

Quand les Prédicateurs se jettent sur la médifance & sur l'impudicité, ils nous y font voir tout ce qui se peut dire contre les péchés les plus infames. Je n'en excepte pas même ceux qui passent pour des Casuistes commodes, car j'en ai ouï qui faisoient fort les rigides là-dessus. A les en croire, c'étoit le comble de la malice. Peut-être qu'un autre jour ils mettoient quelque autre crime encore plus haut, comme font les Panégyristes des saints, qui donnent toujours le haut bout à celui pour qui ils prêchent. Mais quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas prétexter, que nous ignorons le mal extrême qui est attaché à la médifance & à l'incontinence, car on nous le dépeint tous les jours très-vivement. Dans le fonds, il y a des médifances qui sont aussi criminelles qu'un homicide, & qui partent d'un principe de haine si invétéré, que dans un sujet à busse, ce seroient de

bons coups de pistolet , & non pas de simples coups de langue. Quand je vois des gens d'Eglise se venger de leurs ennemis , ou par des libelles diffamatoires , ou par des calomnies répandues secrètement , je ne fais pas difficulté de dire , qu'il y a tel gentilhomme , qui ayant estropié à coups de bâton un payfan , a moins offensé Dieu qu'ils ne l'offensent. Cette bile noire , & ce fiel qui se voyent dans toutes les pages de plusieurs livres , plus facilement que ni le papier , ni l'encre , supposent une disposition de cœur plus éloignée de la charité chrétienne , que ne font pas les violences d'un cavalier qui bat son hôte , & qui jette ses meubles par la fenêtre. Mais l'Auteur n'a tué personne , ni cassé les bras à personne. Cela n'y fait rien , il n'est pas propre à cette sorte d'offense , il a d'autres armes offensives qu'il fait valoir. C'est comme si un (a) loup demandoit , qu'on lui tînt compte de ce qu'il ne tue pas. Mais l'Auteur est poussé de zele , il ne veut pas que le vice demeure impuni. Bagatelles ! un Prélat l'a persécuté , ou se plaît à susciter tous les jours quelque

(a) *Mirum*
Ut neque calce lupus quemquam , neque dente petit bos.
 Horat. Satyr. 1. Lib. 2.

nouvelle affaire à son ordre ; Voilà le prétendu zele qui anime l'Auteur contre les débauches du Prélat , & qui lui fait tant réclamer les anciens Canons. Marque de cela , c'est qu'un autre Ordre Ecclésiastique , qui reçoit tous les jours des effets de la bonté & du crédit du Prélat , le laisse jouir paisiblement des faveurs de ses Maîtresses , & bien loin de crier contre son esprit de Cour , il le loue de son zele infatigable pour la gloire de l'Eglise , & pour le salut de ses brebis ; ce qu'il ne feroit pas , quand même cela feroit vrai , si le Prélat lui est contraire. Ces mêmes faiseurs de libelles qui font si bien la leçon aux Evêques qui les persécutent , feroient fort bien l'éloge d'un autre Prélat leur patron , quoiqu'il fût le plus galant homme du Royaume. Je vous assure , que vous avez des confreres , qui sans autres armes que leur plume , se rendent plus coupables devant Dieu , que ceux qui se vengent de leurs ennemis avec l'épée & le pistolet ; parce que la maniere violente & pleine d'injures avec laquelle ils écrivent , fait voir qu'ils s'éloignent de l'esprit de l'Evangile , & donnent dans celui de la vengeance , autant ou plus que les gens du monde.

§. L V I I.

Pourquoi la vengeance & l'avarice sont des passions si communes.

Et à propos de vengeance, examinons un peu, pourquoi elle est si commune parmi les Chrétiens. Est-ce que nous ignorons que l'Ecriture nous la défend, comme une action des plus criminelles ? Rien moins que cela ; il y a peu de vérités aussi clairement couchées dans l'Evangile, que celles qui regardent la charité envers le prochain, & l'obligation que nous avons de pardonner les injures qui nous sont faites. Il n'y a point de chapitre de morale, sur lequel les Prédicateurs insistent plus vivement ; & dès la sortie du berceau, on nous apprend une prière dont Jésus-Christ est l'Auteur, & que nous répétons à toute heure, pour ainsi dire, qui nous engage en propres termes, à n'espérer le pardon de nos péchés, qu'autant que nous renoncerons à la vengeance. De sorte que ceux qui savent les premiers éléments de la Religion Chrétienne, ne peuvent point être en doute, si la passion de se venger est un grand péché. Il faut donc dire, que

la raison pourquoi elle est si universelle ; vient de ce qu'elle a des charmes pour tout le monde. Les Italiens y en trouvent tant , qu'ils disent par une profanation horrible , que Dieu se l'est réservée , afin d'être le seul qui goûtât d'un mets si délicieux. Les autres nations n'outrent pas tant cette matiere. Mais généralement parlant , tous les hommes sont sensibles au plaisir de se venger , parce que l'amour propre étant inséparable de leur nature , ils souhaitent naturellement d'avoir au-dessous d'eux le plus de gens qu'il leur est possible. S'ils ne peuvent pas s'élever au-dessus des autres , ils souhaitent à tout le moins de n'être leurs inférieurs que le moins qu'ils peuvent. Or comme les offenses dont nous souhaitons de nous venger , nous représentent à nous-mêmes inférieurs à celui qui nous a offensé , nous nous trouvons déchargés d'un grand chagrin , & transportés dans un vil sentiment de joie , toutes les fois qu'en nous vengeant , nous regagnons notre avantage , ou même nous acquérons quelque supériorité sur notre ennemi. Voilà sans doute le principe du plaisir que les hommes trouvent dans la vengeance , & en même temps la raison pourquoi tant de gens sont vindicatifs ,

dicatifs , & si l'on considère outre cela qu'il se trouve mille moyens de se venger qui ne coutent pas beaucoup , & qui n'exposent point aux poursuites de la justice , on aura la vraie raison pourquoi tant de gens se vengent effectivement.

Quelque obligés que nous soyons de convenir que les passions impudiques sont fort générales , il faut néanmoins avouer qu'elles le sont moins que celles dont je viens de faire mention ; car du moins y a-t-il un certain âge qui se sauve de ces passions : les enfans n'y trouvent point encore du plaisir , les vieillards n'y en trouvant plus , s'en désaccoutument peu-à-peu pour la plupart. Mais il n'y a point d'âge qui nous délivre du désir de la vengeance : elle plait aux enfans dès le berceau , & ne déplaît pas aux vieillards les plus infirmes. Avec tout cela , je ne fais pas si l'avarice n'est pas encore plus générale , que la passion de se venger. J'entends par l'avarice , non-seulement la passion fordide qu'un mesquin a pour l'argent , mais en général la passion d'avoir des richesses , soit qu'on les prodigue après cela , soit qu'on les condamne à demeurer dans un coffre. On croit ordinairement qu'il y a une opposition prodigieuse entre les prodigues

& les avares ; & l'on se trompe ; car à le bien prendre , il n'y a point de plus grands voleurs du bien d'autrui , que ceux qui font des dépenses excessives , comme il paroît par la conduite des gens de finance & des gens de guerre. Leurs festins , leurs bâtimens , & les fêtes qu'ils donnent aux Dames , se font avec la dernière profusion : mais en récompense leurs extorsions sur le peuple se font avec la dernière avarice , & on leur peut appliquer très-justement ce qu'on a dit d'un ancien Romain , (a) *qu'ils sont avides du bien d'autrui & prodigues du leur*. Je puis donc prendre l'avarice au sens que j'ai dit. La prenant ainsi , je la trouve ou plus générale , ou aussi générale que le desir de la vengeance. Cherchant ensuite la cause pourquoi c'est une passion si universelle , je ne trouve pas que ce soit parce que l'on doute si c'est un grand péché , ou non ; car comment pourroit-on avoir des doutes là-dessus parmi les Chrétiens , après la défense qui nous est faite dans le Décalogue , de souhaiter le bien d'autrui , & après tant de prédications contre l'avarice , qui par l'autorité incontestable de St. Paul , nous la repré-

(a) *Alicui appetens , sui profusus*. Sallust. de Catilina.

sentent comme une espece d'Idolâtrie, & comme un monstre des plus hideux ? Il faut donc dire que c'est l'amour propre, cette passion inséparable de notre nature, qui nous rend avarés. Car cette maudite passion nous faisant trouver du plaisir à tout ce qui flatte notre vanité, à tout ce qui nous distingue des autres hommes, à tout ce qui nous peut procurer l'accomplissement de nos desirs, à tout ce qui nous peut servir de rempart contre les maux que nous craignons, nous porte à désirer ardemment d'avoir du bien parce que nous espérons de trouver tous ces avantages-là dans la possession des richesses. De la maniere que les hommes sont faits, & par je ne sais quelle constitution machinale de leur nature, penser qu'ils ont du bien, est une chose qui les réjouit. On a beau nous étaler de grandes moralités sur les inquiétudes des avarés : il est sûr qu'ils goûtent incomparablement plus de douceurs par la possession de leurs trésors, qu'ils ne sentent d'amertumes par la crainte de les perdre ; la vue de leurs (a) louis augmente la bonne opinion qu'ils avoient de leur per-

(a) . . . *Populus me sibilat ; at mihi plaudo
Ipse domi, simul ac nummos contemplor in arcâ.*
Horat. Satyr. 1. L. 1.

sonne, & fait qu'en se donnant eux-mêmes beaucoup d'encens, ils se dédommagent de l'approbation que le Public leur refuse quelquefois. Or comme il n'y a rien qui divertisse plus un homme, que de se regarder lui-même comme un objet digne d'admiration, & que de se voir en état de goûter tous les plaisirs qui sont à vendre, il s'ensuit que la possession des richesses lui est une source de joie, ou du moins qu'il espere qu'elle le fera. Si l'on me demande donc, pourquoi presque tous les hommes souhaitent de se venger & d'être riches, qui sont deux passions que l'Evangile condamne, & pourquoi il n'y a qu'un petit nombre de gens qui aiment ou la chasse, les tableaux, les sciences, & telles autres choses permises, ou la vertu qui est une chose commandée : je réponds en peu de mots, » c'est parce que la constitution » machinale de l'homme, c'est-à-dire » l'union de son ame avec son corps, » fait que presque tous les hommes » trouvent du plaisir à se venger & à » être riches, & qu'il n'y en a qu'un » petit nombre, qui trouvent du plaisir » à la chasse, aux tableaux, à l'étude, » & à la vertu.

De toutes ces dernières remarques,

je tire cette conclusion , que c'est le plaisir & la facilité d'avoir du plaisir , qui rendent certains vices plus communs que les autres , & non pas les opinions que l'on a sur la malice plus ou moins grande de certains vices ; & par conséquent que la Religion (car c'est-là où j'en voulois venir) ne sert à cet égard qu'à faire de belles déclamations en chaire , & à nous montrer notre devoir : après quoi nous nous conduisons absolument par la direction de notre goût pour les plaisirs. D'où il résulte que les Athées qui ne font que suivre la même direction , ne sont pas nécessairement plus corrompus que les Idolâtres , pour telles ou telles opinions sur le crime , & sur les châtimens du crime.

§. LVIII.

Si une Société d'Athées se feroit des loix de bienfaisance & d'honneur.

On voit à cette heure combien il est apparent qu'une société d'Athées pratiqueroit les actions civiles & morales , aussi-bien que les pratiquent les autres sociétés , pourvu qu'elle fît sévèrement punir les crimes , & qu'elle attachât de

l'honneur & de l'infamie à certaines choses. Comme l'ignorance d'un premier Etre créateur & conservateur du monde, n'empêcheroit pas les membres de cette société d'être sensibles à la gloire & au mépris, à la récompense & à la peine, & à toutes les passions qui se voyent dans les autres hommes, & n'étoufferoit pas toutes les lumières de la raison, on verroit parmi eux des gens qui auroient de la bonne foi dans le commerce, qui assisteroient les pauvres, qui s'opposeroient à l'injustice, qui seroient fideles à leurs amis, qui mépriseroient les injures, qui renonceroient aux voluptés du corps, qui ne feroient tort à personne, soit parce que le desir d'être loué les pousseroit à toutes ces belles actions, qui ne sauroient manquer d'avoir l'approbation publique, soit parce que le dessein de se ménager des amis & des protecteurs en cas de besoin, les y porteroit. Les femmes s'y piqueroient de pudicité, parce qu'infailiblement cela leur acquerroit l'amour & l'estime des hommes. Il s'y feroit des crimes de toutes les especes, je n'en doute point; mais il ne s'y en feroit pas plus que dans les sociétés Idolâtres, parce que tout ce qui fait agir les Païens, soit pour le

bien , soit pour le mal , se trouveroit dans une société d'Athées , savoir les peines & les récompenses , la gloire & l'ignominie , le tempérament & l'éducation. Car pour cette grace sanctifiante , qui nous remplit de l'amour de Dieu , & qui nous fait triompher de nos mauvaises habitudes , les Païens en sont aussi dépourvus que les Athées.

Qui voudra se convaincre pleinement , qu'un peuple destitué de la connoissance de Dieu , se feroit des regles d'honneur , & une grande délicatesse pour les observer , n'a qu'à prendre garde qu'il y a parmi les Chrétiens un certain honneur du monde , qui est directement contraire à l'esprit de l'Evangile. Je voudrois bien savoir , d'après quoi on a tiré ce plan d'honneur , duquel les Chrétiens sont si Idolâtres , qu'ils lui sacrifient toutes choses. Est-ce parce qu'ils savent qu'il y a un Dieu , un Evangile , une Résurrection , un Paradis , un Enfer ; qu'ils croient que c'est déroger à son honneur , que de laisser un affront impuni , que de céder la premiere place à un autre , que d'avoir moins de fierté & moins d'ambition que ses égaux ? On m'avouera que non. Que l'on parcoure toutes les idées de

bienfiance qui ont lieu parmi les Chrétiens , à peine en trouvera-t-on deux qui aient été empruntées de la Religion ; & quand les choses deviennent honnêtes , de mal-féantes qu'elles étoient , ce n'est nullement parce que l'on a mieux consulté la morale de l'Evangile. Les femmes se sont avisées depuis quelque temps , qu'il étoit d'un plus grand air de qualité de s'habiller en public , & devant le monde , d'aller à cheval , de courir à toute bride après une bête , &c. & elles ont tant fait , qu'on ne regarde plus cela comme éloigné de la modestie. Est-ce la Religion qui a changé nos idées à cet égard ? Comparez un peu les manieres de plusieurs nations qui professent le Christianisme ; comparez-les ; dis-je , les unes avec les autres , vous verrez que ce qui passe pour malhonnête dans un pays , ne l'est point du tout ailleurs. Il faut donc que les idées d'honnêteté qui sont parmi les Chrétiens , ne viennent pas de la Religion qu'ils professent. Il y en a quelques-unes de générales , je l'avoue ; car nous n'avons point de nations Chrétiennes , où il soit honteux à une femme d'être chaste. Mais pour agir de bonne foi , il faut confesser que cette idée est plus

vieille, ni quel'Evangile, ni que Moïse, c'est une certaine impression qui est aussi vieille que le monde, & je vous ferai voir tantôt, que les Païens ne l'ont pas empruntée de leur Religion. Avouons donc, qu'il y a des idées d'honneur dans le genre humain, qui sont un ouvrage de la nature, c'est-à-dire de la Providence générale. Avouons-le sur-tout de cet honneur dont nos braves sont si jaloux, & qui est si opposé à la loi de Dieu. Et comment douter après cela, que la nature ne pût faire parmi des Athées, où la connoissance de l'Evangile ne la contrécarreroit pas, ce qu'elle fait parmi les Chrétiens.

§. L I X.

Que l'opinion de la mortalité de l'ame n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom.

Peut-être s' imagine-t-on qu'un Athée étant persuadé que son ame meurt avec le corps, ne peut rien faire de louable par ce desir d'immortaliser son nom, qui a tant de pouvoir sur l'esprit des autres hommes. Mais c'est une pensée très-fausse, parce qu'il est certain que ceux qui

ont fait de grandes choses , pour être loués de la postérité , ne se font point flattés de l'espérance de savoir dans l'autre monde ce qu'on diroit d'eux après leur mort. Et encore aujourd'hui nos braves qui s'exposent à tant de périls & à tant de fatigues, pour faire parler d'eux dans l'histoire , s'imaginent-ils que les monuments qui seront élevés en leur honneur , & qui apprendront à la postérité la plus reculée tout ce qu'ils auront fait de grand & de magnifique , leur feront sentir quelque plaisir ? Croyent-ils qu'on les informera dans l'autre monde de ce qui se passe dans celui-ci ? Et ne savent-ils pas que soit qu'ils jouissent de la félicité du Paradis , soit qu'ils brûlent dans les Enfers , il leur seroit très-inutile d'apprendre que les hommes les admirent ? Ce n'est donc point la croyance de l'immortalité de l'ame qui fait aimer la gloire , & par conséquent , les Athées sont très-capables de souhaiter une éternelle réputation. Ce qu'il y a de plus solide dans l'amour de la gloire , ce sont sans doute les agréables imaginations que l'on roule dans son esprit pendant cette vie ; en se représentant une longue suite de siècles remplis de l'admiration de ce que l'on aura fait. Est-on mort ?

Ce n'est plus cela , on a bien d'autres choses à faire , que de songer à la réputation qu'on a laissée dans ce monde :

Id cinerem aut manes credis curare sepultos ?

Vous avez oui dire sans doute , que Mr. de Castelnau ayant été honoré du bâton de Maréchal de France peu avant sa mort , dit , » que cela étoit fort beau » en ce monde , mais qu'il s'en alloit » dans un pays où cela ne lui serviroit » de rien.

§. L X.

Exemples qui montrent que les Athées ne se sont pas distingués par l'impureté des mœurs.

Quoi qu'il en soit , me dira-t-on , ce feroit une étrange chose qu'un Athée qui vivroit vertueusement , c'est un monstre qui surpasse les forces de la Nature. Je réponds , qu'il n'est pas plus étrange qu'un Athée vive vertueusement , qu'il est étrange qu'un Chrétien se porte à toutes sortes de crimes. Si nous voyons tous les jours cette dernière espece de monstre , pourquoi croirons-nous que l'autre soit impossible ?

Mais pour dire quelque chose de plus

fort , & qui ne laisse pas dans les termes d'une simple conjecture , ce que j'ai avancé concernant les mœurs d'une société d'Athées , je remarquerai que ce peu de personnes qui ont fait profession ouverte d'Athéisme parmi les anciens ; un Diagoras , un Théodore , un Evemere & quelques autres , n'ont pas vécu d'une manière qui ait fait crier contre le libertinage de leurs mœurs. Je ne vois pas qu'on les accuse de s'être distingués par les dérèglements de leur vie , aussi bien que par les égarements étonnables de leur raison. Je trouve au contraire , que leur bonne vie a paru si admirable à (a) Clément Alexandrin qu'il s'est cru obligé à s'inscrire en faux contre l'accusation d'Athéisme qu'on leur avoit intentée. Il prétend que la pénétration de leur esprit à découvrir les erreurs de la Théologie Païenne , a fait toute leur impiété , & qu'on ne les a appelés Athées , que parce qu'ils ne vouloient pas reconnoître les faux Dieux. Il se trompe ; & j'admire qu'un homme qui avoit autant d'érudition , n'eût pas pris garde que les Païens (b) distinguoient fort exactement les uns des autres , ceux qui affirmoient

(a) *In Protreptico.*

(b) *Cicero , l. 1. de Natura Deorum.*

l'existence des Dieux , ceux qui en doutoient , ceux qui la nioient , ceux qui leur attribuoient le gouvernement du monde , & ceux qui se contentoient de leur accorder une béatitude qui ne se méloit de rien. On n'a jamais confondu le sentiment de ceux qui nioient qu'il y eût des Dieux , avec les autres opinions , & l'on a toujours affecté le nom d'Athées à ceux-là , & toujours mis de ce nombre ceux que Clément Alexandrin en veut ôter.] (c) Cicéron , (d) Plutarque , (e) Diogene Laerce , & plusieurs autres , sont si exprès là-dessus , qu'il n'y a point de chicane qui puisse tenir contre des témoignages de cette nature. Socrate a passé pour un Philosophe qui avoit reconnu l'unité de Dieu : cependant on ne le rangeoit pas parmi les Athées avec Théodore & Diagoras. Il s'est trouvé quelques autres Philosophes qui ont prétendu que toutes les Divinités du Paganisme se pouvoient réduire à une. Lactance (f) soutient hautement que l'unité de Dieu a été connue à plusieurs Païens , à Orphée , à Virgile , à Thalès ,

(c) Lib. 1. *De Naturâ Deorum.*

(d) *De Placit. Philosoph.*

(e) *In vitâ Aristippi.*

(f) Lib. 1. *De fals. Relig. c. 8.*

à Pythagoras , à Anaxagoras , à Antisthene , à Cléante , à Anaximene , à Ciceron ; & il le prouve par des passages authentiques tirés de leurs livres : jamais pourtant on n'a diffamé ces gens-là comme des Athées. Il faut donc dire , que c'est sans raison que Clément Alexandrin a douté de l'Athéisme de ceux qui en ont été accusés nommément & expressément par les Païens ; & il est étrange que (g) Muret qui avoit une si belle littérature, soit tombé dans la même faute. Il est donc vrai que Diagoras , Théodore , Nicanor , Hippon , & Evemere , n'ont cru aucune Divinité : cependant ils étoient si honnêtes gens , qu'un Pere de l'Eglise les réclame , & veut faire honneur de leur vertu à la bonne Religion.

Il paroît par quelques passages de Plin , qu'il ne croyoit point de Dieu : ce n'étoit pas néanmoins un voluptueux , & jamais homme n'a été plus (h) attaché que lui à des occupations honnêtes & dignes d'un illustre Romain.

Epicure qui nioit la providence & l'immortalité de l'ame est un des anciens Philosophes qui a vécu le plus exem-

(g) Variar. lect. lib. 10. cap. 17.

(h) Vide Plin. Jun. *epist.* 5. lib. 34.

plairement : & quoique sa Secte ait été décriée dans la suite , il est néanmoins certain qu'elle a été composée de quantité de personnes d'honneur & de probité , & que ceux qui l'ont déshonorée par leurs vices n'étoient point devenus vicieux dans cette école. C'étoient des gens débauchés par habitude & par tempérament , qui étoient bien-aisés de couvrir leurs sales passions d'un aussi beau prétexte qu'étoit celui de dire , qu'ils suivoient les maximes d'un des plus grands Philosophes du monde , & qui s'imaginoient que pourvû qu'ils se cachassent sous le manteau de la philosophie , ils pouvoient se moquer du scandale qu'ils causeroient. Ils n'étoient donc pas devenus débauchés parce qu'ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure : mais ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure mal-entendue , parce qu'ils étoient débauchés. C'est ainsi qu'en parle (i) Sénèque, quoiqu'il fût d'une secte remplie d'animosité contre la mémoire

(i) *Non ab Epicuro impulsî luxuriantur , sed vitiis dediti luxuriam suam in philosophiæ sinu abscondunt , & cò concurrunt , ubi audiunt laudari voluptatem. Nec æstimatur voluptas illa Epicuri , ita enim me hercule sentio , cum sobria & sicca sit , sed ad nomen ipsum advolant , quærentes libidinibus suis patrocinium aliquod ac velamentum. De vitæ beat. c. 12.*

d'Epicure , & il ne fait pas difficulté de protester , qu'il est fort persuadé que la volupté de ce Philosophe étoit fort sobre & fort sèche. Saint (k) Jérôme parle très-avantageusement de la frugalité du même Epicure , & l'oppose aux dérèglements des Chrétiens , pour leur faire plus de confusion.

Il y eut parmi les Juifs une Secte qui nioit tout ouvertement l'immortalité de l'ame , c'étoient les Saducéens. Je ne vois pas qu'avec une opinion si détestable , ils aient mené une vie plus corrompue que les autres Juifs ; & il est au contraire fort vraisemblable qu'ils étoient plus honnêtes gens que les Pharisiens , qui se piquoient tant de l'observation de la loi de Dieu.

Mr. de Balzac nous apprend dans le Socrate Chrétien les dernières paroles d'un Prince qui avoit vécu & étoit mort Athée , & lui rend ce témoignage , » Qu'il ne manquoit pas des ver-
» tus morales , qu'il ne juroit que cer-
» tes , & ne buvoit que de la tisane ,
» & qu'il étoit extrêmement réglé en
» tout ce qui paroïssoit de lui au de-
» hors. «

Le détestable Vanini , qui fut brûlé

(k) Lib. 1. contra Jovian. cap. 2.

à Toulouse pour son Athéisme l'an 1619 avoit toujours été assez réglé dans ses mœurs , & quiconque eût entrepris de lui faire un procès criminel sur toute autre chose que sur ses dogmes , auroit couru grand risque d'être convaincu de calomnie.

Sous le regne de Charles IX , l'an 1573 , on brûla dans Paris un homme qui avoit dogmatisé l'Athéisme secrètement. Il soutenoit qu'il n'y avoit point d'autre Dieu au Monde , que de conserver la pureté de son corps : aussi disoit-on , qu'il avoit encore sa virginité. Il avoit autant de chemises qu'il y a de jours en l'année , & il les envoyoit laver en Flandres à une fontaine fameuse pour la clarté de ses eaux , & pour la vertu de blanchir admirablement le linge. Il avoit de l'aversion pour toutes les impuretés , soit des actions , soit des paroles , & quoiqu'il soutînt ses blasphêmes avec une opiniâtreté qu'il garda jusques à la mort , il les prononça toujours d'un air extrêmement radouci , & d'une bouche composée à débiter des fleurettes.

La Relation de Mr. Ricaut secrétaire de Mr. le Comte de Winchelsey Ambassadeur d'Angleterre à Constan-

tinople , a fait trop de bruit pour ne pas être connue , si bien que je ne m'amuse pas à vous faire l'éloge de la diligence que cet Auteur a employée pour s'instruire exactement de ce qu'il écrit : je vous dirai seulement qu'après avoir rapporté que les Athées ont formé une secte nombreuse en Turquie , qui est composée pour la plupart des *Cadis* , & des personnes savantes dans les livres Arabes , il ajoute que les Partisans de cette secte ont une amitié extraordinaire les uns pour les autres , qu'ils se rendent mutuellement toutes sortes de bons offices , qu'ils sont civils & hospitaliers , & que s'il leur arrive un hôte qui soit de leur sentiment , ils lui font la meilleure chère qu'ils peuvent. Leurs civilités vont trop loin , je ne le nie pas , puisqu'ils procurent à leur hôte pendant la nuit un divertissement très-malhonnête ; mais ils ne font rien en cela , dont les autres Turcs ne soient coupables. De sorte que si l'on compare toute la vie des autres Turcs , avec celle de ces Athées , l'on n'y verra point de différence , ou bien l'on trouvera ceux-là plus malhonnêtes gens que ceux-ci.

Je n'ai garde de mettre le Chance-

Tier de l'Hôpital dans le nombre des Athées , car je ne doute pas qu'il n'ait été bon Chrétien : mais je dirois seulement , qu'il a été fort soupçonné de n'avoir point de Religion , quoiqu'il n'y eût rien de plus austere , rien de plus grave , rien de plus composé que sa mine ; & qu'il vécût exemplairement. M. de Beaucaire de Peguillon , Evêque de Metz , l'accuse tout franc d'Athéisme. Son témoignage est un peu suspect , à cause de son attachement au Cardinal de Lorraine , dont il avoit été Précepteur. Mais néanmoins cela fait voir que les hommes ne s'observent pas assez , lorsqu'ils prononcent si hardiment , que l'Athéisme est inséparable de l'impureté des mœurs , puisqu'il se trouve qu'un Chancelier de France a été soupçonné d'Athéisme , quoique sa bonne vie fût connue de toute la terre. C'est une chose étrange & tout-à-fait scandaleuse , que tant lui que tous ceux qui se distinguoient par l'austérité de la morale dans le dernier siècle (1) , aient passé pour méchants catholiques , & qu'un homme qui auroit pû avérer son abandon à toutes sortes de débauches , eût suffisamment prouvé qu'il ne donnoit point dans

(1) Bayle écrivoit ceci en 1681.

les nouvelles opinions , comme autrefois on absolvoit ceux (*m*) qui étoient accusés d'avoir conspiré contre l'Etat , pourvu qu'ils certifiassent qu'ils étoient prostitués.

§. L X I.

Que les gens voluptueux ne s'amusent guere à dogmatiser contre la Religion.

Je ne fais si l'on ne pourroit pas appliquer à la Religion ce qui fut dit par (*a*) Jules César à ceux qui le vinrent avertir , que M. Antoine & Dolabella machinoient quelque chose contre lui : *Je ne me défie guere , leur répondit-il , de ces gens si gras & si bien peignés ; je redoute bien plus ces maigres & ces pâles-là , parlant de Brutus & de Cassius.* Les ennemis de la Religion , ces esprits qui ne croient rien ; qui se font un titre d'esprit fort , de douter de tout , qui cherchent des réponses aux arguments dont on se sert pour prouver

(*m*) *Duos solos è notioribus veniâ donatos constat , qui se quò faciliùs expertes culpæ ostenderent , impudicos probaverant.* Sueton. in Domit. c. 10. *Cesorius vitiis protectus est , tanquam in illo fœdissimo catu passus muliebria.* Tacitus Annal. l. 11. vide Sueton. in Nerone. c. 29.

(*a*) *Plut. in Jul. Cæsar.*

l'existence de Dieu ; qui raffinent les difficultés que l'on objecte contre la providence , ne sont pas pour l'ordinaire des gens fort voluptueux. Quand on passe toute la journée parmi les verres & les pots , qu'on aime à courir le bal toute la nuit , qu'on en conte & à la blonde & à la brune ; qu'on tend toutes sortes de pièges à la pudicité des femmes , qu'on ne cherche qu'à tuer le temps dans la débauche , & à prévenir le dégoût des plaisirs par la diversité des objets ; on ne se met guere en peine de savoir si Mr. Descartes a bien démontré dans sa métaphysique , l'existence de Dieu , & la spiritualité de l'ame , & s'il a bien répondu aux objections qui lui ont été proposées. On ne s'avise point non plus , d'examiner la Démonstration Evangélique de Mr. Huet si pleine d'éloquence & d'érudition , & de chercher de quoi éluder les preuves de la vérité de la Religion Chrétienne. On ne va point se rompre la tête à étudier les prétendues Démonstrations de Spinoza , pour tâcher de comprendre que l'Univers est un Etre simple , & que nous sommes des modifications de Dieu. On se moque même d'un Physicien , qui s'at-

tache à découvrir la raison des Phénomènes.

(b) *Que Rohault vainement s'efforce pour concevoir ,
Comment tout étant plein , tout a dû se mouvoir.*

On n'a pas le temps de songer à tout cela ; & quand on l'auroit , on ne l'emploieroit pas à des pensées abstraites , qui n'ont rien d'agréable pour des personnes accoutumées à la sensualité. On s'en repose donc sur ce qui en est ; on croit bonnement son catéchisme ; on se persuade même , qu'en ne doutant de rien , on se ménage des ressources pour son salut , & que la foi n'est pas moins utile à la tranquillité de notre ame , que nécessaire à son salut , & l'on se divertit en attendant. Au contraire ceux qui ont l'esprit d'incrédulité en partage , & qui se piquent de douter avec raison , se soucient peu du cabaret , traitent la coquetterie de haut en bas , sont chagrins , maigres & pâles ; rêvent même en mangeant , à quelque figure de Géométrie ; si bien qu'au lieu de dire avec (c) Caton que de tous ceux qui avoient entrepris d'opprimer la li-

(b) Mr. Des-Préaux , Epître à Mr. de Guille-
magnies.

(c) Sueton. in, Jul. c. 53.

berté de Rome , il n'y avoit que César qui eût été sobre ; il faut demeurer d'accord , qu'entre ceux qui ont conspiré contre l'unité de l'Eglise , qui ont inventé des hérésies , qui ont voulu renverser ou la Religion , ou même l'existence de Dieu , il n'y a pas eu beaucoup d'ivrognes & de débauchés (*d*). Cicéron ayant vû que César ne gratoit sa tête que du bout du doigt, & qu'il avoit grand soin de bien peigner , de bien friser & de bien arranger ses cheveux , jugea qu'il n'étoit pas capable d'attenter à la liberté de la République. Il se trompa dans sa conjecture ; mais il ne peut guere arriver qu'on se trompe , en jugeant qu'un homme plongé dans les plus infâmes débauches , ne se fera point brûler , ni pour le crime d'Hérésie ni pour celui d'Athéisme. Ce n'est pas que je croie que tous ceux qui n'ont point de Religion , soient d'une vie bien moriginée ; je crois qu'il y en a qui se portent à tous les crimes imaginables ; mais je prétends seulement , qu'il y en a aussi qui ne se distinguent point par leurs vices ; & l'on ne fauroit me nier cela , puisque j'ai l'expérience de mon côté. Or de ce qu'il y a des Athées , qui mo-

(*d*) Plutarch. in. Jul. Cæs.

ralement parlant ont de bonnes inclinations , il est facile de conclure , que l'Athéisme n'est pas une cause nécessaire de méchante vie ; mais seulement une cause par accident , ou bien une cause qui ne produit la corruption des mœurs qu'en ceux qui ont assez de penchant au mal pour se débaucher sans cela.

§. L X I I.

Que l'homme ne regle pas sa vie sur ses opinions.

Je conçois que c'est une chose bien étrange , qu'un homme qui vit bien moralement , & qui ne croit ni paradis ni enfer. Mais j'en reviens toujours-là que l'homme est une certaine créature , qui avec toute sa raison , n'agit pas toujours conséquemment à sa créance. Les Chrétiens nous en fournissent assez de preuves. Cicéron l'a (a) remarqué à l'égard de plusieurs Epicuriens , qui étoient bons amis , honnêtes gens , & d'une conduite accommodée , non pas au desir de la volupté , mais aux règles de la raison. *Ils vivent mieux* , dit-il ,

(a) De finibus l. 2.

qu'ils

qu'ils ne parlent , au lieu que les autres parlent mieux qu'ils ne vivent. On a fait une semblable remarque sur la conduite des Stoïciens. Leurs principes étoient que toutes choses arrivent par une fatalité si inévitable , que Dieu lui-même ne peut , ni n'a pû jamais l'éviter. Naturellement cela les devoit conduire à ne s'exciter à rien , à n'user jamais ni d'exhortations , ni de menaces , ni de censures , ni de promesses. Cependant il n'y a jamais eu de Philosophes qui se soient plus servis de tout cela qu'eux ; & toute leur conduite faisoit voir qu'ils se croyoient entièrement les maîtres de leur destinée. Les Turcs tiennent quelque chose de cette doctrine des Stoïciens , & outrent extrêmement la matiere de la prédestination. Cependant on les voit fuir le péril , tout comme les autres hommes le fuient , & il s'en faut bien qu'ils ne montent à l'assaut aussi hardiment que les François , qui ne croient pas la prédestination. Tout ce qu'on nous dit de la sécurité de ces Infideles , fondée sur l'opinion qu'ils ont de l'immutabilité de leur sort , sont des contes. Ils se servent des lumieres de leur prudence tout comme nous , & châtient certai-

nes fautes encore plus sévèrement que nous. On voit des Chrétiens qui nient la prédestination : on en voit aussi qui la croient. Quelques-uns prétendent , que l'on peut être assuré de son salut , que l'on ne perd jamais la grace , que l'on n'est point sauvé par ses œuvres , qu'il ne faut confesser ses péchés qu'à Dieu , & qu'il n'y a plus de purgatoire : d'autres nient tout cela. Mais malgré cette différence dans les dogmes, ils se gouvernent les uns & les autres de la même façon , pour ce qui regarde les mœurs. S'ils different en quelque chose, cela vient du génie particulier de chaque nation , & non pas du génie de la secte.

Ce seroit une chose infinie que de parcourir toutes les bizarreries de l'homme , qui font voir que ce n'est non-seulement le plus sot de tous les animaux , comme l'a prouvé M. Des-Préaux dans l'une de ses satyres , mais aussi un monstre plus monstrueux que les Centaures & que la chimere de la Fable ; ce qui au dire de M. Paschal , est une forte preuve de la vérité qui nous est recitée dans le Livre de la Genèse , touchant la chute du premier homme. Il est certain que c'est là qu'il faut chercher le dernier dénoûement

de toutes les contradictions qui se voyent dans notre espece. Mais cela n'empêche pas que le principe que j'ai posé, ne serve à débrouiller un peu ce cahos. Car s'il est vrai que les persuasions générales de l'esprit ne sont pas le ressort de nos actions, & que c'est le tempérament, la coutume, ou quelque passion particulière qui nous déterminent, il peut y avoir une disproportion énorme entre ce que l'on croit & ce que l'on fait. Donc il est aussi facile qu'un Athée se prive de ses plaisirs en faveur d'un autre, qu'il est facile qu'un Idolâtre fasse un faux serment. Ainsi l'on voit que de ce qu'un homme n'a point de Religion, il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il se porte à toute sorte de crimes, ou à toute sorte de plaisirs. Il s'ensuit seulement qu'il se porte aux choses pour lesquelles son tempérament, & le tour de son esprit, lui donnent de la sensibilité; encore faut-il que la crainte de la justice humaine, ou de quelque dommage, ou de quelque blâme, ne viennent pas à la traverse. Par où l'on voit qu'un Païen, à l'égard des mœurs, ne vaut pas nécessairement plus qu'un Athée.

§. LXIII.

Quelle est la raison pourquoi on se représente les Athées extraordinairement méchants.

Mais d'où vient donc , me dira-t-on ; que tout le monde se figure les Athées comme les plus grands scélérats de l'Univers , qui tuent , qui violent , qui ravissent tout ce qu'ils peuvent ? c'est qu'on s'imagine fausement , qu'un homme agit toujours selon ses principes ; c'est-à-dire , selon ce qu'il croit en matière de Religion. C'est qu'on a vû des personnes sans Religion commettre les plus effroyables désordres qui se puissent voir , le Sultan Mahomet II par exemple , & qu'on ne considère pas , que ces gens-là n'en feroient pas moins , quand même ils croiroient en général qu'il y a un Dieu , comme il paroît par l'exemple de Néron que j'ai déjà rapporté , & par celui de Bajazeth , qui a été pour le moins aussi féroce , aussi cruel , & aussi vicieux que l'autre Sultan. C'est (a) qu'on ne distin-

(a) *Nec ignorare plerisque conscientia meritorum , nihil se esse post mortem magis optare , quàm credere.*
Minuc. Felix.

que point les Athées qui commencent par douter, d'avec ceux qui finissent par douter. Ceux-là sont pour l'ordinaire de faux savants, qui se piquent de raison, & de mépriser les voluptés corporelles. Les autres sont des âmes souillées de toutes sortes de vices, & capables des plus noires méchancetés, qui s'apercevant que la crainte des enfers vient quelquefois troubler leur repos, & comprenant qu'il est de leur intérêt qu'il n'y ait point de Dieu, tâchent de se le persuader. Un de nos plus illustres Prélats semble croire, qu'il n'y a point d'autres personnes que celles-là qui donnent dans l'Athéisme : » Nous pouvons dire, re-
 » marque-t-il, tout le contraire de ce
 » que disoit ce Philosophe impie & liber-
 » tin, qui assûroit plutôt par le plaisir
 » de dire un bon mot, que par une véri-
 » table conviction, que c'étoit la crain-
 » te qui avoit établi la créance de la Di-
 » vinité. Car c'est au contraire la seule
 » crainte des châtimens, qui fait que
 » quelques-uns cherchent à se persuader
 » qu'il n'y a point de Dieu ». Je ne crois pas que tous les Athées soient de cette espèce; je crois seulement, qu'il y a des gens qui tâchent de se persuader l'Athéisme. Soit qu'ils en viennent à bout, soit

qu'ils n'y puissent pas réussir, ce sont les plus méchants hommes du monde. Mais ils ne sont pas méchants, parce qu'ils sont Athées : ils deviennent Athées parce qu'ils ont été méchants ; & s'ils ne peuvent pas devenir Athées, ils ne laissent pas de vivre comme s'ils l'étoient. Car dès qu'un homme est capable de vouloir être Athée, & de faire des efforts pour cela ; il est de la plus effroyable malice qui puisse tomber dans une ame, & si Dieu ne fait des miracles pour le convertir, c'est un homme qui fera tous les crimes qui seront en son pouvoir, quoiqu'il ne puisse venir à bout de passer dans l'Athéisme. De sorte qu'un tel homme est incomparablement plus éloigné du chemin de son salut, qu'un Athée de naissance, qu'un incrédule sans dessein & de bonnes mœurs. Or parce que ceux qui étouffent, ou qui tâchent d'étouffer dans leur ame par belle malice, la connoissance de Dieu, sont les plus insignes débauchés & les plus déterminés pécheurs qui soient au monde, on se persuade que tous les Athées indifféremment sont des scélérats.

§. LXIV.

Si l'on peut avoir une idée d'honnêteté, sans croire qu'il y ait un Dieu.

Ce qui fait encore que l'on est dans cette persuasion, c'est qu'on a de la peine à comprendre qu'un homme qui ne croit point de Dieu, ait aucune idée d'honnêteté, si bien qu'on se l'imagine toujours prêt à faire tous les crimes dont la justice humaine ne le peut point châtier. On se trompe manifestement, puisqu'on a vû faire aux Epicuriens plusieurs actions louables & honnêtes, dont ils pouvoient se dispenser sans craindre aucune punition & dans lesquelles ils sacrifioient l'utilité & la volupté à la vertu. La raison a dicté aux anciens Sages, qu'il (a) falloit faire le bien pour l'amour du bien même, que la vertu se devoit tenir à elle-même lieu de récompense, & qu'il n'appartenoit qu'à un méchant homme, de s'abstenir du mal par la crainte du châtiement.

(a) *Satis enim nobis (se modò in Philosophiâ aliquid profecimus) persuasum esse debet; si omnes Deos, hominesque celare possemus, nihil tamen avarè, nihil injustè, nihil libidinosè, nihil incontinenter esse faciendum. Hinc ille Gyges, &c. Cicero l. 3. de Officiis. Voyez Horace L. 1. Ep. 17.*

Nos Historiens nous racontent, qu'un Ambassadeur de St. Louis vers le Soudan de Damas, ayant demandé à une femme qu'il trouva dans les rues, ce qu'elle prétendoit faire avec le feu qu'elle portoit d'une main, & avec l'eau qu'elle portoit de l'autre; apprit de cette femme, qu'elle destinoit le feu à brûler le Paradis, & l'eau à éteindre les flammes de l'Enfer, afin que les hommes ne servissent plus la Divinité par des vûes mercénaires, mais uniquement à cause de l'excellence de sa nature. Pour ne rien dire des Saducéens, qui faisoient profession ouverte de servir Dieu, quoiqu'ils n'attendissent de lui que les biens de cette vie, ne lisons-nous pas qu'Episcure, qui nioit la providence & l'immortalité de l'ame, ne laissoit pas d'honorer les Dieux? Il fit des (b) livres de dévotion, où il parla avec tant de force de la sainteté & de la piété, qu'on eût dit que c'étoit l'ouvrage de quelque souverain Pontife. Quand on lui objectoit qu'il n'avoit que faire du culte des Dieux, lui qui croyoit qu'ils ne nous faisoient ni bien, ni mal, il répondoit que l'excellence de leur nature étoit une assez

(b) Cicero de Nat. Deor. L. 1.

grande (c) raison de les vénérer, & qu'on se trompoit fort de croire, qu'à moins que de redouter le ressentiment des Dieux, on ne pouvoit pas leur rendre ses adorations: (d) » Délivrés de ces frayeurs, » & mis en liberté par Epicure, nous ne » redoutons point les Dieux, parce que » nous savons qu'ils ne se chagrinent de » rien, ni ne cherchent à faire du mal » à personne, & nous honorons pieuse- » ment & saintement cet être plein de » majesté & d'excellence". Qu'il y eut plus de sincérité que de politique dans tous ces beaux discours, c'est de quoi je ne voudrois pas répondre. Mais on ne sauroit nier, qu'un homme qui parle ainsi, n'ait une idée d'honnêteté, & ne conçoive qu'il est digne de l'homme d'avoir une vénération désintéressée pour les choses excellentes; & c'est la conclusion que (e) Sénèque tire de cette doctri-

(c) *Habet venerationem justam quicquid excellit.* Cicer. de Nat. Deor. L. 1.

(d) *His terroribus ab Epicuro soluti, & in libertatem vindicati, nec metuimus eos quos intelligimus, nec sibi fingere ullam molestiam, nec alteri quarere, & pie sanctèque colimus naturam excellentem atque præstantem.* Cicer. ibid.

(e) *Cur colis: Propter majestatem, inquis, ejus eximiam, singularemque naturam. Ut concedam tibi, namque hoc facis nullâ spe, nullo pretio inductus. Est aliquid per se expectandum, cujus te ipsa dignitas ducit. Id est honestum.* De Benef. l. 4. c. 18.

ne d'Epicure. Il est donc vrai que la raison a trouvé sans le secours de la Religion l'idée de cette piété que les Peres ont tant vantée, qui fait que l'on aime Dieu, & que l'on obéit à ses loix, uniquement à cause de son infinie perfection; cela me fait croire, que la raison sans la connoissance de Dieu, peut quelquefois persuader à l'homme, qu'il y a des choses honnêtes, qu'il est beau & louable de faire, non pas à cause de l'utilité qui en revient, mais parce que cela est conforme à la raison.

Il peut y avoir des gens assez brutaux, pour ne pas voir qu'il est plus honnête de faire du bien à son bienfaiteur, que de le payer d'ingratitude: mais je ne vois pas que ce soit une nécessité indispensable, que tous ceux qui ignorent qu'il y a un Dieu, méconnoissent l'honnêteté qui est jointe avec la reconnoissance. Car il faut savoir qu'encore que Dieu ne se révele pas pleinement à un Athée, il ne laisse pas d'agir sur son esprit, & de lui conserver cette raison & cette intelligence, par laquelle tous les hommes comprennent la vérité des premiers principes de Métaphysique & de Morale.

§. L X V.

*Qu'un Athée peut être avide de gloire
& de louange.*

Il est d'ailleurs fort certain , qu'un homme destitué de foi , peut être fort sensible à l'honneur du monde , fort avide de louanges & d'encens ; s'il se trouve donc dans un pays , où l'ingratitude & la fourberie exposent les hommes au mépris , & où la générosité & la vertu soient admirées , ne doutez point qu'il ne fasse profession d'être homme d'honneur , & qu'il ne soit capable de restituer un dépôt , quand même on ne pourroit l'y contraindre par les voies de la justice. La crainte de passer dans le monde pour un traître & pour un coquin , l'emportera sur l'amour de l'argent ; & comme il y a des personnes , qui s'exposent à mille peines & à mille périls , pour se venger d'une offense qui leur avoit été faite devant très - peu de témoins , & qu'ils pardonneraient de bon cœur , s'ils ne craignoient d'encourir quelque infamie dans leur voisinage , je crois de même que , malgré les oppositions de son avarice , un homme qui n'a point de Re-

ligion est capable de restituer un dépôt , qu'on ne pourroit le convaincre de retenir injustement , lorsqu'il voit que sa bonne foi lui attirera les éloges de toute une ville , & qu'on pourroit un jour lui faire des reproches de son infidélité , ou le soupçonner à tout le moins d'une chose qui l'empêcheroit de passer pour honnête homme dans l'esprit des autres. Car c'est à l'estime intérieure des autres hommes que nous aspirons sur-tout. Les gestes & les paroles qui marquent cette estime, ne nous plaisent qu'autant que nous nous imaginons que ce sont des signes de ce qui se passe dans l'esprit. Une machine qui nous viendrait faire la révérence, & qui formeroit des paroles flatteuses , ne seroit guere propre à nous donner bonne opinion de nous-mêmes , parce que nous saurions que ce ne seroient pas des signes de la bonne opinion qu'un autre auroit de notre mérite. C'est pourquoi celui dont je parle pourroit sacrifier son avarice à sa vanité , s'il croyoit seulement qu'on le soupçonneroit d'avoir violé les loix sacrées du dépôt. Et s'il se croyoit à l'abri de tout soupçon, encore pourroit-il bien se résoudre à lâcher sa prise , par la crainte de tomber dans l'inconvénient qui est arrivé à quelques-

uns , de publier eux-mêmes leurs crimes pendant qu'ils dormoient , ou pendant les transports d'une fièvre chaude. (a) Lucrece se sert de ce motif , pour porter à la vertu les hommes sans religion.

Je passe sous silence ce qu'a dit (b) Cardan , que ceux qui soutiennent que l'ame meurt avec le corps, sont par leurs principes plus gens de bien que les autres , parce qu'ils ont un intérêt particulier à ne point s'acquérir une mauvaise réputation ; & il les compare aux usuriers , qui pour ne pas décrier le métier , sont les plus exacts de tous les hommes à tenir ce qu'ils promettent , & dans les termes qu'ils le promettent.

(a) *Quippè ubi se multi per somnia sape loquentes ;
Aut morbo delirantes protraxe ferantur ,
Et celata diu in médium peccata dedisse.*

Lib. 5.

[b] De immortal. animæ , cap. 33.

§. LXVI.

Que l'exemple de Lucrece & de ses semblables prouve manifestement , que la Religion n'étoit point la cause des idées d'honnêteté qui étoient parmi les Païens.

Mais que diriez-vous , Monsieur , si

je vous prouvois, que le desir de la gloire dont les Païens ont été si pénétrés, ne dépendoit bien souvent, ni en tout, ni en partie, des idées qu'ils empruntoient de la Religion ? Si je le prouve il faudra que l'on m'accorde que ce desir de gloire procédoit souvent d'un principe tout-à-fait distinct de la Religion, & par conséquent qu'il eût pu se rencontrer dans le monde, encore qu'il n'y eût point eu de Religion. Examinez bien comment je prouve tout ceci.

C'est un fait incontestable, que pendant les trois ou quatre premiers siècles de l'ancienne Rome, la modestie, la frugalité, & la chasteté des femmes y ont éclaté beaucoup mieux qu'elles ne font depuis mille ans parmi les Chrétiens. On croyoit que ces vertus étoient le principal ornement du sexe, on louoit les femmes qui s'en piquoient, & l'on n'avoit que du mépris pour celles qui en étoient dépourvues. On fait que le premier (a) Magistrat de Rome, revêtu d'une autorité qui ne différoit pas beaucoup de la tyrannique, se servit en vain de mille promesses avantageuses, afin de satisfaire la passion qu'il avoit pour la fille d'un bourgeois. Il trouva qu'on

(a) *Appius claudius Decemvir, l'an de Rome 304.*

s'étoit rendu innaccessible à toutes les tentations. Il fallut donc que par des voies indirectes , il recourût à l'autorité que sa charge lui (b) donnoit : mais le pere de la jeune fille aima mieux la poigner , que de souffrir qu'elle lui fût enlevée de vive force. On m'avouera qu'il faut être extrêmement sensible à l'honneur , pour agir de cette maniere , & que Lucrece qui ne voulut ni écouter les sales propositions que lui fit le fils de son Roi , ni survivre à l'affront qu'elle en reçut , devoit avoir une passion incroyable pour la réputation d'honnête femme.

Cela étant une fois posé , je dis que cette grande sensibilité pour l'honneur ne pouvoit pas être inspirée aux femmes Romaines par la Religion qu'elles professioient , puisqu'il eût fallu pour cela , que leur Religion leur eût appris que l'impudicité déplaisoit aux Dieux. Or , bien loin de le leur apprendre , elle leur enseignoit au contraire , que les Dieux étoient excessivement impudiques : de sorte que si les Romains de l'un & de

(b) *Appius amore ardens, pretio, ac spe pellicere adortus, postquam omnia pudore septa animadvertet, ad crudelem superbamque vim animum convergit.* Liv. Dec. 1. lib. 3.

l'autre sexe eussent suivi les instincts de leur religion , ils eussent tous raisonné comme celui à qui (c) Terence fait dire, en voyant un tableau de Jupiter converti en pluie d'or pour jouir de sa maîtresse , » petit homme que je suis , je » ferois difficulté de faire ce de quoi le » plus grand des Dieux ne fait point » scrupule » ? Qui peut douter désormais , que les hommes ne se fassent des idées d'honnêteté & de gloire , indépendamment de la Religion , puisque d'un côté nous avons vu ci-dessus qu'ils jugent honnêtes certaines choses qui ne le sont pas effectivement & que la Religion leur représente comme deshonnêtes , & que de l'autre nous voyons ici , qu'ils jugent deshonnêtes certaines choses qui le sont effectivement , & que la Religion leur devoit représenter comme fort honnêtes.

Si cette réflexion ne paroît pas assez convaincante , en voici une à laquelle il n'est pas possible de résister. Si Lucrece avoit aimé la chasteté par un principe de Religion , ou ce qui est la même chose , si elle l'eût aimée afin d'obéir à Dieu , elle n'eût jamais consenti aux desirs de Sextus , & eût mieux aimé abandonner

(c) Eunuch, Act. 3. Sc. 5.

sa réputation à la calomnie , que de se fouiller dans un adultere. C'est pourtant ce qu'elle ne fit pas. Elle résista courageusement aux poursuites de ce Prince , quoiqu'il la menaçât de la tuer. Mais quand il l'eut menacée d'exposer sa réputation à une infamie éternelle, elle fit ce qu'il souhaitoit , & puis se tua. C'est une preuve évidente , qu'elle n'aimoit dans la vertu que la seule gloire qui l'accompagnoit , & qu'elle n'avoit nullement en vue de plaire à ses Dieux ; car ceux qui veulent plaire à Dieu , choisissent plutôt de passer pour infâmes devant les hommes , que de commettre le crime. Il faut donc avouer nécessairement que la Religion de Lucrece ne contribuoit pas à la chasteté ; & qu'à cet égard elle eût été toute telle qu'elle étoit , quand même elle n'eût jamais oui dire qu'il y eût des Dieux.

On me dira peut-être , que je me donne bien de la peine pour rien , puisque je tâche d'établir ce que personne ne me conteste , savoir que l'Athéisme n'ôte pas à l'homme le desir d'être loué. Que veut-on que je fasse ? Veut-on que je prouve , que l'Athéisme n'empêcheroit pas les hommes d'attacher l'idée d'honnêteté à ce qui est véritablement honnê-

te? Que par exemple dans une société d'Athées on ne feroit jamais confister la gloire des femmes dans la continence? Si l'on ne veut que cela, je n'ai pas besoin de nouveaux raisonnemens; il me suffit de dire, que l'on faisoit confister à Rome la gloire des femmes dans la chasteté, quoique la Religion les conduisît naturellement à regarder les incestes & les adulteres comme des actions divines. Si contre tous les instincts de la Religion on a établi pour maximes parmi les Païens, que la chasteté étoit louable & glorieuse aux femmes; à plus forte raison établiroit-on cette maxime parmi les Athées. Et comme il est aussi naturel à l'homme, de faire cas des choses à proportion de ce qu'elles content, que d'aimer à être distingués; la nature seule auroit bientôt appris aux habitants d'une même Ville, qu'il est glorieux à une femme de ne prodiguer pas ses faveurs; ce qui conduit naturellement & insensiblement les choses au point où on les a vues presque dans toutes les Républiques.

§. LXVII.

Nouvelle remarque qui fait voir que les hommes ne vivent pas selon leurs principes.

De quelque côté que l'on se tourne , l'on ne me sauroit nier que les hommes agissent contre leurs principes. Car si l'on me dit , que les anciens Idolâtres avoient certaines notions de leurs Dieux, qui leur apprenoient qu'ils récompenseroient la vertu , & qu'ils punissoient le vice ; je demande d'où vient donc que les Idolâtres étoient si méchants ? Et si l'on me dit qu'ils étoient méchants, parce que leur détestable Théologie leur représentoit les Dieux coupables de mille crimes ; je demande d'où vient donc qu'il y a eu tant d'honnêtes gens parmi les Païens , & qu'il y a tant de scélérats parmi les Chrétiens , où cette raison n'a point de lieu ? Jamais on ne me répondra , qu'en reconnoissant que le véritable mobile des actions de l'homme , est fort différent de sa Religion. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire , que la Religion se mêle souvent dans ce ressort , & qu'elle lui donne de grandes forces pour les choses, où le tempérament nous

incline : par exemple, un homme bilieux est bientôt armé de zèle contre ceux qui ne sont pas de sa secte. C'est la foi, dit-on, qui est cause de cela. Dites plutôt, que c'est l'envie naturelle, & le plaisir que nous avons tous de surpasser nos rivaux, & de nous venger de ceux qui condamnent notre conduite.

L'Auteur du *Traité de Religion contre les Athées, les Déistes & les nouveaux Pyrrhoniens*, imprimé l'an 1677, a dit mille belles choses & avec beaucoup d'éloquence. Entr'autres pensées, il n'a pas oublié celle-ci, » que si l'Athéisme » ou le Déisme eussent régné dans les » premiers siècles, il y a long-temps » que le monde seroit détruit, bien loin » d'avoir pu durer une éternité dans cette » opinion. Pour le prouver, il rapporte un entretien supposé entre deux impies, où l'on voit que dans leurs principes, la raison, & les loix naturelles & civiles, la justice & la vertu sont des mots vuides de tout sens. Il le prouve fort judicieusement ; mais parce qu'il n'a pas pris garde à une chose que je crois avoir démontrée, savoir que les hommes ne suivent pas leurs principes, on lui peut objecter avec raison, qu'il n'a rien prouvé dans cet endroit-là. Ce qu'il

fait dire à l'un de ses personnages supposés , ne peut être révoqué en doute dans la bonne Théologie : » Que les Païens » ont tous consacré , pour le dire ainsi , » l'inclination prédominante de leur nature , & qu'ils se sont taillé sur ce pied » des vertus & des félicités : Que dans » les actions difficiles , le phantôme de » la gloire les soutenoit , & leur faisoit » faire des efforts , qui portoient l'exemple au-delà de toute imitation : Que » le désespoir où ils jettoient tous leurs » spectateurs , leur étoit un plaisir délicieux , qui les payoit bien de toutes » leurs peines : Que Manlius Torquatus , qui étoit Idolâtre de la gloire & » de la patrie , immola son fils à cette » Idole :

*L'amour de la patrie , & l'amour de la gloire ,
Sur la nature même emportent la victoire :*

» Qu'Alexandre avoit le sang bouillant , le cœur haut , l'ame grande & » ambitieuse ; que tout cela mêlé ensemble , lui a servi à former ce qu'on appelle générosité : Que Tite au contraire avoit naturellement horreur du sang » & du carnage , qu'il trouvoit des charmes à être aimé du peuple , qu'il s'est » fait un mérite de cet amour propre :

» Qu'Epicure aimoit les plaisirs des sens,
» qu'il en a fait sa félicité : Que Seneque
» y étoit peut-être moins sensible, qu'il
» a fait sa vertu de tout ce qui rebutoit la
» nature : Que Caton étoit froid & fleg-
» matique, qu'il a changé son flegme en
» sagesse ». N'est-ce pas ce que j'ai dit
tant de fois , que les Païens n'ont suivi
que la pente de leur tempérament , & du
goût qu'ils s'étoient fait pour une certai-
ne sorte de gloire ? Or puisqu'en ne sui-
vant que cette route , ils ont rencontré
quelquefois l'exercice de la vertu , quelle
raison a-t-on de nier que les Athées y
puissent venir ?

C'est peut-être qu'ils ne desirerent la
louange que foiblement ? Mais que peut-
on faire de plus que ce qui fut fait par
Spinoza , un peu avant que de mourir ?
La chose est de fraîche date , & je la tiens
d'un grand homme , qui la fait de bonne
part. C'étoit le plus grand Athée qui ait
jamais été , & qui s'étoit tellement infat-
tué de certains principes de Philosophie ,
que pour les mieux méditer , il se mit
comme en retraite , renonçant à tout ce
que l'on appelle plaisirs & vanités du
monde , & ne s'occupant que de ces ab-
struses méditations. Se sentant près de sa
fin , il fit venir son hôtesse & la pria

d'empêcher qu'aucun Ministre ne le vînt voir en cet état. Sa raison étoit comme on l'a sçu de ses amis, qu'il vouloit mourir sans dispute, & qu'il craignoit de tomber dans quelque foiblesse de sens, qui lui fît dire quelque chose dont on tirât avantage contre ce principe. C'est-à-dire, qu'il craignoit que l'on ne débitât dans le monde, qu'à la vue de la mort sa conscience s'étant réveillée, l'avoit fait démentir de sa bravoure & renoncer à ses sentimens. Peut-on voir une vanité plus ridicule & plus outrée que celle-là, & une plus fausse passion pour la fausse idée qu'on s'est faite de la constance ? Nous verrons bientôt quelques exemples de même nature.

§. L X V I I I.

L'Athéisme ayant eu des Martyrs, c'est une marque indubitable, qui n'exclut pas les idées de la gloire & de l'honnêteté. Réflexion sur la conduite de Vanini.

Quand je considère que l'Athéisme a eu des Martyrs, je ne doute plus que les Athées ne se fassent une idée d'honnêteté, qui a plus de force sur leur esprit, que l'utile & l'agréable. Car d'où vient

que Vanini s'est indiscrettement amusé à dogmatiser devant des personnes ; qui le pouvoient déférer à la justice ? S'il ne cherchoit que son utilité particuliere , il devoit se contenter de jouir tranquillement d'une parfaite sécurité de conscience , sans se foucher d'avoir des disciples. Il faut donc qu'il ait eu envie d'en avoir , & cela ou afin de se rendre chef de parti , ou afin de délivrer les hommes d'un joug , qui , à son avis , les empêchoit de se divertir tout à leur aise. S'il a voulu se rendre chef de parti , c'est une marque qu'il ne regardoit pas les plaisirs du corps , ni les richesses , comme sa dernière fin , mais qu'il travailloit pour la gloire. S'il a voulu délivrer les hommes de la crainte des Enfers , dont il croyoit qu'ils étoient importunés mal-à-propos , c'est un signe qu'il s'est cru obligé à rendre service à son prochain , & qu'il a jugé qu'il est honnête de travailler pour nos semblables , non-seulement à notre préjudice , mais aussi au péril de notre vie. Car Vanini ne pouvoit pas ignorer, qu'un Athée qui ne chercheroit que son utilité , trouveroit mieux son compte parmi de bons dévots ; que parmi des scélérats , parce qu'un bon dévot ne vous supplanteroit point par ses cabales & par ses intrigues ,

gues , & a si peu de disposition à tromper ou à s'emparer du bien d'autrui qu'il aime mieux céder son droit , que de contester contre un homme qu'il voit résolu à faire de faux serments ; au lieu qu'un scélérat est le premier à se servir de la fraude & du parjure , & à faire échouer les desseins de ses concurrents par toute sorte de méchancetés. De façon qu'il est de l'intérêt d'un Athée qui veut faire fortune , qu'il n'y ait que des bonnes ames sur la terre ; & Vanini n'y entendoit rien, s'il vouloit pêcher en eau trouble , de vouloir établir l'Athéisme. Il falloit plutôt travailler à rendre le monde dévot. Il savoit d'ailleurs qu'il y a peine de mort contre ceux qui enseignent l'Athéisme : si bien qu'en travaillant à répandre ses impiétés il risquoit & les occasions de profiter de la bonne conscience des autres hommes , & sa propre vie en même-temps. Il faut donc qu'une fausse idée de générosité lui ait fait accroire , qu'il devoit sacrifier ses intérêts à ceux du prochain.

Mais d'où vient qu'il n'a pas trompé ses juges , & qu'il a mieux aimé mourir dans les plus rudes tourmens , que de donner une rétractation , qui dans ses principes ne pouvoit lui faire aucun tort

dans l'autre monde ? Pourquoi ne pas faire semblant d'être défabusé de ses impiétés, puisqu'il ne croyoit pas que l'hypocrisie ait été défendue de Dieu ? Il faut reconnoître en cela, ou qu'il se proposoit de faire parler de lui, comme ce faquin qui brûla le temple de Diane, ou qu'il s'étoit fait une idée d'honnêteté, qui lui faisoit juger que c'est une bassesse indigne d'un homme, que de déguiser ses sentiments, de peur de souffrir la mort. On ne sauroit donc nier que la raison sans une connoissance expresse de Dieu, ne puisse tourner les hommes du côté de l'honnête, tantôt bien comme tantôt mal, & en tout cas l'exemple de Vanni est une preuve incontestable de ce que j'ai dit tant de fois, savoir que les hommes n'agissent pas conformément à leur créance. Car si ce feu-là eût agi de cette forte, il eût laissé chacun dans son opinion, ou plutôt il eût souhaité de trouver par-tout de bons dévots, qui se laissent duper facilement par un hypocrite. Que lui importoit qu'un véritable Chrétien, se privât des plaisirs du monde ? Si cela lui faisoit pitié, il sortoit de son système, qui ne l'engage à rien en faveur d'autrui : outre qu'il s'abusoit grossièrement, car il n'y a point

de douceurs dans le péché , qui égalent les douceurs dont une ame dévote jouit dès cette vie. Pour les autres Chrétiens il n'avoit que faire de les plaindre , ils ne se divertissent guere moins que s'ils étoient sans Religion. Après avoir dogmatifé mal-à-propos , il eût à tout le moins juré qu'il étoit revenu de ses erreurs , & qu'il signeroit de son sang tous les articles de notre créance. Au lieu de cela il se fit un ridicule point d'honneur de se roidir contre les tourments. Ce qui fait voir , qu'avec une opiniâtreté de cette nature il étoit capable de mourir pour l'Athéisme , quoiqu'il eût été très-persuadé de l'existence de Dieu. On peut joindre à l'exemple de Vanini celui d'un certain Mahomet Efendi , qui fut exécuté à Constantinople il n'y a pas fort long-temps , pour avoir dogmatifé contre l'existence de Dieu. Il pouvoit sauver sa vie en confessant son erreur , & en promettant d'y renoncer à l'avenir : mais il aima mieux persister dans ses Blasphêmes , disant , » qu'encore qu'il » n'eût aucune récompense à attendre , » l'amour de la vérité l'obligeoit à souffrir le martyre , pour la soutenir. » Un homme qui parle ainsi a nécessairement une idée d'honnêteté ; & s'il

pousse son obstination jusqu'à mourir pour l'Athéisme , il faut qu'il ait une si furieuse envie d'en être le martyr , qu'il feroit capable de s'exposer aux mêmes tourments , quand même il ne feroit pas Athée.

§ L X I X.

Examen de l'objection que l'on tire de la difficulté qu'il y a à convertir un Athée.

Je ne veux point d'autre réponse pour ceux qui disent , que l'Athéisme étant la plus incorrigible de toutes les dispositions de l'esprit , est nécessairement pire que l'Idolâtrie. Un Idolâtre, ajoutent-ils , qu'on veut faire entrer dans la bonne Religion , convient avec vous d'une infinité de choses. Il ne faut point perdre de temps à lui prouver qu'il y a un Dieu , & c'est justement par où il faut commencer avec un Athée , dont l'opiniâtreté va si loin , qu'on vieillit en disputant avec lui , avant que de vider cet article. C'est pour cela qu'Origene , travaillant à la conversion de deux jeunes gentils-hommes Païens , dont l'un a été depuis St. Grégoire Thaumaturge , » leur permit de lire tous les Philosophes & les » Poètes , excepté ceux qui portoient à

» l'Athéisme ; jugeant qu'il étoit infi-
 » niment plus dangereux de s'accoûtu-
 » mer à entendre qu'il n'y avoit point
 » de Dieu , que non pas à voir les diffé-
 » rentes idées des Philosophes touchant
 » leurs Dieux , dont le culte paroissoit
 » d'autant plus capable de rendre les
 » hommes susceptibles de la véritable
 » Religion , qu'il étoit plus extrava-
 » gant.»

Je prie ceux qui raisonnent ainsi , de considérer , I. Que pour un Athée qui s'est opiniâtré dans ses impiétés , jusques à vouloir mourir plutôt que de s'en dédire , il y a des millions d'Idolâtres d'une semblable obstination. II. Que l'opiniâtré de ce petit nombre d'Athées , ne venoit pas de leur Athéisme ; car selon la remarque que j'ai déjà faite , ils devoient par leurs principes s'accommoder à la Religion du Pays : de sorte que ne l'ayant point fait , il faut conclure qu'ils étoient opiniâtres par tempérament , & possédés d'une furieuse ambition de se distinguer par des voyes extraordinaires , ce qui est un tour d'esprit capable d'obliger un homme , persuadé en général d'une Religion , à se faire brûler comme Athée. Et cela étant , il s'ensuit que si Vanini eût été ou Idolâtre , ou

Juif, ou Mahométan, il eût été pour le moins aussi mal disposé à une véritable conversion, que les plus opiniâtres de tous les Athées.

§. L X X.

D'où viennent les difficultés de croire.

III. Outre cela, je voudrois que l'on considérât attentivement, d'où vient la difficulté de convertir les hommes à l'Evangile. La plupart de ceux qui ont raisonné sur cette matiere semblent être persuadés que cette difficulté ne vient pas de ce qu'on demande aux hommes qu'ils croient des mysteres incompréhensibles, mais de ce qu'on leur demande qu'ils renoncent à leurs passions. Voici à-peu-près ce qu'on a coutume de dire sur cette pensée.

S'il n'y avoit pour être Chrétien ,
 » qu'à dire dans son ame : » Je crois
 » tout ce que l'on dit du mystere de
 » la Trinité , de celui de l'Incarna-
 » tion , & de tous les autres que l'on
 » veut que je croye , sans m'obliger à
 » les comprendre, « la profession de l'E-
 vangile ne rebuteroit personne : Chacun
 se feroit fort de croire tout ce qu'on vou-
 droit , pourvu qu'on ne lui demandât ni

qu'il le comprît , ni qu'il vécût autrement qu'à sa fantaisie. Ce n'est pas que croire soit une chose aussi aisée que l'on diroit bien ; mais c'est que l'on s'imagine qu'il n'y a rien de plus aisé , & que l'on n'examine pas ce que c'est. » Les » uns font accroire au monde qu'ils » croient ce qu'ils ne croient pas : » les autres en plus grand nombre se le » font accroire à eux-mêmes , ne sachant pas pénétrer ce que c'est que » croire. « Quoi qu'il en soit, chacun se juge capable de la profession de Christianisme , quand il pense que pour être fidele , il suffit de dire froidement que l'on est persuadé d'avoir , » & cette » loi spéculative , qui croit les mysteres , parce qu'il n'en coûte rien , » & cette foi superficielle, qui est dans » la pointe de l'esprit sans action. « Mais quand il voit qu'on lui déclare , que pour croire à l'Évangile comme il faut , il est nécessaire de se mortifier , de souffrir avec joie le mépris & les injures , d'aimer ses ennemis ; en un mot , d'aller contre le torrent de ses inclinations sensuelles , alors la raison & la nature se révoltent de concert , on ne veut plus ouïr parler de la Religion Chrétienne.

La Raison qui étoit prête auparavant

à s'envelopper dans les nuages d'une foi implicite, accoutumée qu'elle étoit à ne rien dire contre la crédulité d'un Idolâtre , qui acquiesçoit à des dogmes non-seulement plus incompréhensibles que nos mystères , mais encore remplis d'absurdités , de bassesses , & de contradictions qui sautoient aux yeux ; la Raison , dis-je , ne veut plus souffrir , qu'on croye des choses qu'elle ne comprend pas. C'est une illusion toute pure que l'on se fait, ou un prétexte que l'on cherche pour couvrir la véritable cause de son incrédulité. On n'ose pas avouer , que la raison pour laquelle l'Evangile ne nous accommode pas , est qu'il nous ordonne de vivre vertueusement ; on n'ose , dis-je , l'avouer ; quoique ce soit là le grand grief. On cherche donc une excuse , & l'on se met à disputer contre les dogmes de spéculation. Le cœur ne se voulant point rendre , fait que l'esprit qui est ordinairement sa dupe , cherche des armes pour se maintenir. St. (a) Chrysostome est incomparable sur cette pensée , & c'est de lui que nous tenons cette maxime : « Ce qui fait qu'on n'a » pas de foi pour les commandements » de Dieu , est qu'on se sent trop lâche » pour les accomplir. »

(a) In I. ad Corinth, c. 3.

Si ce sentiment est véritable , il s'en-
 suit que les Idolâtres , tout accoutumés
 qu'ils sont à croire des choses incom-
 préhensibles , ne sont pas pourtant plus
 disposés à se convertir que les Athées ,
 parce que selon ce sentiment l'unique
 source de la résistance que le cœur de
 l'homme fait au St. Esprit , réside dans
 la corruption du tempérament , dans le
 désordre des passions , dans l'inclination
 à la sensualité ; toutes choses qui ne se
 trouvent pas moins dans les Idolâtres
 que dans les Athées. On se trompe donc,
 de croire que le plus difficile est fait ,
 quand les personnes que l'on veut con-
 vertir à l'évangile , sont déjà persuadées
 qu'il y a un Dieu , car tous les grands
 obstacles restent encore.

Quant à l'autorité d'Origene que l'on
 nous objecte , il faut répondre que son
 raisonnement ne doit passer tout au plus
 que pour probable. On ne sauroit nier,
 qu'il n'ait quelque chose de fort plaufi-
 ble , lorsqu'on le regarde d'un certain
 sens : mais considerez-le d'un autre
 biais, vous verrez qu'il n'a plus la même
 force. Et en effet , Mr. de Condom qui
 a tant de justesse d'esprit , & tant de
 netteté de jugement , n'a pas fait diffi-
 culté de raisonner d'une maniere toute

contraire à Origene , puisqu'il a conclu que l'Idolâtrie étoit mal-aisée à renverser , de ce qu'elle étoit extravagante :

- » L'idolâtrie , dit-il , nous paroît la
- » foiblesse même , & nous avons peine
- » à comprendre qu'il ait fallu tant de
- » force pour la détruire. Mais au con-
- » traire , son extravagance fait voir la
- » difficulté qu'il y avoit à la vaincre ,
- » & un si grand renversement du bon
- » sens , montre assez combien le princi-
- » pe étoit gâté ». Je ne prétends point
- que ce Prélat ait voulu comparer l'Ido-
- lâtrie à l'Athéisme : mais il est sûr , qu'en
- prouvant que l'Idolâtrie étoit difficile à
- ruiner , il a prouvé qu'elle l'étoit plus
- que l'Athéisme. » Tous les sens , dit-il ,
- » toutes les passions , tous les intérêts
- » combattoient pour l'Idolâtrie. Elle
- » étoit faite pour le plaisir : les diver-
- » tissements , les spectacles , & enfin la
- » licence même y faisoient une partie
- » du culte divin. Les fêtes n'étoient que
- » des jeux & il n'y avoit nul endroit de
- » la vie humaine , d'où la pudeur fût
- » bannie avec plus de soin , qu'elle l'é-
- » toit des mystères de la Religion.
- » Comment accoutumer des esprits si
- » corrompus à la régularité de la Reli-
- » gion véritable , chaste , sévère , enne-

» mie des sens , & uniquement attachée
 » aux biens invisibles » ? Il fait voir ensuite que l'intérêt , c'est-à-dire , le gain & la pompe que les cultes de la Religion procuroient à plusieurs villes , & la prodigieuse préoccupation que l'on a pour l'antiquité en matière de culte divin , & les maximes d'Etat , conspiroient fortement au maintien de l'Idolâtrie. Or qui ne voit , que ces grands ressorts n'eussent eu aucune force parmi des Athées.

Nous verrons un peu plus bas , s'il y a quelque autre cause de la difficulté de convertir les hommes à Dieu , que celle dont nous avons parlé au commencement de cet article.

§. LXXI.

Réflexion sur la conduite de Jésus-Christ envers les Saducéens & les Pharisiens.

Il semble que notre Seigneur Jésus-Christ nous ait voulu enseigner par sa conduite envers les Saducéens & les Pharisiens , que le principal obstacle de notre conversion consiste dans le mauvais état du cœur. Les Pharisiens étoient beaucoup plus orthodoxes que les Saducéens. Ils avoient de la foi pour toute

l'Ecriture du Vieux Testament. Ils se piquoient d'un grand zele pour la loi de Dieu , & ne croyoient pas même que ce fût assez que de l'observer , si l'on n'observoit aussi quantité d'explications & de préceptes , & de cérémonies qu'ils y avoient ajoutées. Les Saducéens étoient bien plus accommodants , ils retranchoient mille choses qui leur paroissent superflues , toute leur foi n'alloit qu'à recevoir les cinq livres de Moïse , & à croire que Dieu est un Etre souverainement parfait. Mais quant au reste , ils ne croyoient point qu'il y eût des esprits , & que l'ame subsistât après notre mort , & que les corps dussent ressusciter un jour. Ce sont des dogmes de la dernière impiété. Cependant le souverain Sacrificateur des Juifs , ni le grand Sanhédrin , n'ont jamais procédé contre les Saducéens , & jamais on ne les a retranchés de la communion de l'Eglise Judaïque ; ce qu'on eût fait infailliblement , s'ils fussent devenus Idolâtres.

§. LXXII.

De l'averfion des Juifs pour l'Idolâtrie.

En effet , les horribles punitions que Dieu avoit envoyées aux Juifs à cause

de leurs Idolâtries , avoient tellement imprimé dans leur esprit l'horreur qu'il faut avoir de ce crime , qu'à peine se purent-ils empêcher de se soulever contre leur redoutable Tyran Hérode , quand il eut fait bâtir un temple à Auguste dans la Judée. Ce même Tyran ayant fait poser un aigle d'or sur la grande porte du temple , vit avant sa mort qu'un grand nombre de jeunes hommes s'étant attroupés , à la sollicitation de quelques Docteurs de la loi , l'abattirent en plein jour à coups de hache. Quelque temps après , Pilate ayant fait porter de nuit dans Jérusalem les images de l'Empereur , les Juifs s'en émurent si fort , qu'ils accoururent sur le champ à Césarée , pour supplier très - humblement Pilate , de les en faire ôter , ce qu'ils n'obtinrent qu'après avoir demeuré cinq jours & cinq nuits de suite à l'entour de son palais , en la posture de suppliants , & qu'après avoir tendu le col à l'épée nue des soldats , à laquelle Pilate les menaçoit de les livrer , s'ils ne se résolvoient à recevoir dans leur ville les images de l'Empereur. Ils réitérèrent la même conduite peu après , protestant au Gouverneur Petronius avec une constance incroyable , qu'ils se laisseroient

plutôt tailler en pièces , que de souffrir que l'on mît dans le temple de Jérusalem la statue de Caligula. Avant cela, ils avoient obtenu par leurs prières, non pas comme le rapporte un Prélat illustre , que les troupes de Vitellius traverseroient la Judée sans enseigne , mais qu'elles prendroient un autre chemin , pour ne pas choquer la Religion Judaïque , qui ne pouvoit souffrir dans l'étendue de la terre sainte aucun objet d'Idolâtrie.

Ils croyoient que la présence d'un Idolâtre profanoit la sainteté de leurs mystères , & ils n'avoient garde d'endurer qu'un Païen se mêlât avec eux pendant le service divin. Leurs scrupules alloient si avant qu'ils défendoient de s'asseoir à l'ombre du tronc d'un arbre , sous lequel il y avoit eu quelque Idole , ou de passer par dessous cet arbre , lorsqu'on pouvoit trouver un autre chemin ; & si l'on n'en pouvoit pas trouver un autre , ils vouloient qu'on ne passât sous cet arbre qu'en courant. C'est le savant (a) Maimonides qui nous apprend cela , avec plusieurs autres choses encore plus fortes. Il est facile de comprendre , après ce que je viens de remarquer , que les

(a) Lib. de Idolol. c. 7. sect. 16.

Juifs qui ont été autrefois dans la véritable Religion , & les dépositaires de la volonté de Dieu , prenoient l'Idolâtrie pour un crime plus abominable que l'hérésie de ceux qui nient le Paradis. Mais ce n'est pas ce que je voulois dire principalement. Je voulois dire que Notre Seigneur a témoigné plus de mépris contre les Pharisiens , que contre les Saducéens. C'est aux Pharisiens qu'il en veut en tout & par-tout ; c'est contre eux qu'il lance ses plus sévères censures ; c'est eux qu'il tâche de décrier. Pourquoi cela ? C'est qu'encore qu'ils fussent plus orthodoxes , ils avoient le cœur plus gâté d'hypocrisie & d'orgueil, ce qui les rendoit plus incapables de se convertir à l'Evangile.

§. LXXIII.

S'il y a quelque autre cause de l'incrédulité , que l'inclination au mal.

Mais tous ceux qui raisonnent sur les causes de la difficulté de convertir les hommes à l'Evangile , ne disent pas si universellement qu'elles consistent dans la malice du cœur. Ils ne trouvent pas impossible qu'elles viennent quelquefois d'une obscurité involontaire de l'ame ;

& que comme il y a des objets que nous ne saurions appercevoir , quelqu'envie que nous en ayons , il y ait aussi des vérités , qui ne nous paroissent jamais être des vérités , quelque effort & quelque envie que nous ayions de le connoître. Qu'on en dise ce qu'on voudra , nos facultés n'agissent jamais , si les objets n'ont une juste proportion avec elles. Si les objets de la vue sont trop petits , ou trop éloignés , ou dans les ténèbres , nous avons beau faire des vœux pour les voir , il faut nous résoudre à ne les pas voir , quelques bons yeux que nous ayions. D'autre côté , si nous avons la vue faible , on a beau nous mettre les objets à portée d'une bonne vue , nous ne les voyons pourtant point. Et qui nous a dit , que les objets de l'entendement ne demandent pas une semblable proportion , afin que nous les appercevions ? Qui nous a dit , qu'il ne faut pas souhaiter de les croire véritables , afin qu'ils nous paroissent véritables ? Qui nous a dit , que la lumière intérieure de notre ame est toujours assez distincte , pour connoître les objets qu'on lui présente , dans quelque éloignement qu'on les mette , & de quelques voiles qu'on les enveloppe ? Pour moi , sans nier qu'il y ait une infi-

nité de personnes , qui s'aveuglent volontairement , je m'en tiens à ce que j'ai dit ailleurs , qu'il n'y a que Dieu qui connoisse qui sont ceux qui ignorent malicieusement les mysteres de sa parole , & que puisqu'il y a des gens qui voyent mieux la force d'une objection , que celle de la réponse , quoique la réponse soit meilleure , & quoiqu'ils n'aient aucun intérêt , ni à l'objection , ni à la réponse , il peut y avoir des gens aussi qui se rendent aux plus foibles raisons , sans suivre la pente de quelque passion déréglée. La bonne Philosophie nous apprend aujourd'hui d'une maniere très-convainquante , que notre ame est distincte du corps , & par conséquent qu'elle est immortelle. Mais combien y a-t-il de gens qui ne comprennent pas la force de toutes ces démonstrations ? Et qu'on ne me dise pas , que ce sont des gens qui souhaitent son éternité. J'en prends à témoin (a) Cicéron qui nous assure qu'il souhaite en premier lieu , que l'ame soit immortelle ; & secondement que si cela n'est pas vrai , on le lui persuade néanmoins. Il ajoute qu'en lisant le

(a) *Me vero delectat , idque primum ita esse ; deinde etiam si non sit mihi tamen persuaderi velim.*
 Tuscul. I.

Traité que Platon a fait de l'ame , il acquiesce à ses raisons ; mais qu'aussi-tôt qu'il laisse le livre , & qu'il médite là-dessus , sa persuasion s'évanouit. J'en prends aussi à témoin (b) Seneque , qui nous donne à entendre qu'il se plaît à philosopher sur l'éternité de l'ame , ou plutôt à la croire , & qu'il se range aisément à l'opinion de plusieurs grands hommes , qui prouvent moins une doctrine si agréable , qu'ils ne la promettent ; je m'abandonnois , poursuit-il , à cette douce espérance. Voilà deux des plus beaux esprits de l'antiquité qui font tout ce qu'ils peuvent pour se persuader l'immortalité de l'ame , & qui néanmoins ne peuvent en être parfaitement convaincus. Il y en a d'autres , qui selon la remarque de Minucius Félix que j'ai citée en un autre endroit , souhaitent que l'ame périsse avec le corps , & ne peuvent néanmoins le croire. Tous les jours mille personnes enragent de ne pouvoir douter de cent choses , qu'ils voudroient ne pas connoître , & tâchent en vain de s'aveugler sur le mérite de leurs ennemis. Il

(b) *Juvabat de aternitate animarum querere, imò me herculè credere. Credebam enim facile opinionibus magnorum virorum rem gratissimam promittentium magis quam probantium. Dabam me spei tantæ.* Epist. 102.

n'est donc pas vrai , que nos passions soient toujours la regle de nos sentiments. C'est donc à tort que l'on s'imagine , que quand nous ne voyons pas une vérité importante dans la Religion, nous avons quelque passion secrète , qui a intérêt que nous demeurions dans l'ignorance.

Mais peu m'importe pour ce que j'ai à prouver , que les hommes résistent à l'Evangile , ou parce que leur entendement est rempli de ténèbres excitées par la corruption du cœur , ou parce qu'ils sont involontairement ensevelis dans un abîme de préjugés ; cela , dis-je , m'importe fort peu ; car de quelque façon qu'on l'explique , j'ai toujours droit de soutenir , que les Athées ne sont pas plus mal-aisés à convertir que les Idolâtres. Veut-on que les hommes résistent à l'Evangile , parce qu'il nous commande de faire la guerre à nos passions ? Je soutiens , & je l'ai prouvé , que les Idolâtres n'ont pas plus de forces pour résister à leurs passions , que les Athées. Veut-on que les hommes résistent à l'Evangile , parce qu'il commande de croire des choses incompréhensibles ? Je soutiens & je l'ai prouvé , que des Idolâtres ont leur entendement aussi rempli de ténèbres & de préjugés ridicules & extravagants que les Athées,

§. L X X I V.

Combien la Religion Païenne étoit propre à faire des Athées.

Quand j'y songe avec application, il me semble qu'à la vérité les Athées n'étoient pas des sujets fort propres à en faire des Bigots du Paganisme; mais je ne trouve point qu'ils doivent être plus difficiles à convertir au vrai Dieu, que les Idolâtres. La Religion Païenne enseignoit des choses si ridicules touchant la Divinité, qu'il n'y a point d'homme de bon sens qui se voyant Athée n'eût mieux aimé continuer dans sa créance, que de reconnoître des Dieux faits comme ceux des Païens. C'étoit d'ailleurs une Religion qui autorisoit les crimes les plus abominables, & c'est ce qui la faisoit mépriser & détester par les Athées, comme l'invention d'une politique également violente & frauduleuse (a) : c'est ce qui leur faisoit dire, que si la Religion eût été donnée à l'homme par les Dieux, elle au-

(a) *Humana ante oculos fæde cum vita jaceret*

In terris oppressa gravi sub Religione, &c.

Religio peperit scelerosa atque impia facta

Aulide quo pacto, &c.

Tantum Religio potuit suadere malorum.

Lucret. l. 1,

roit été plutôt un effet de leur colere , que de leur bienveillance : c'est enfin ce qui obligeoit quelques personnes à se jeter dans l'Athéisme. Ecoutons parler Plutarque.

» C'est la superstition , dit-il , qui a
 » donné naissance à l'Athéisme , & qui
 » lui donne tous les jours de quoi se jus-
 » tifier & se défendre , sinon justement ,
 » au moins avec beaucoup de prétexte
 » & d'apparence. Car les premiers qui
 » ont embrassé l'Athéisme , ne l'ont pas
 » fait pour trouver quelque chose à re-
 » dire ni au ciel , ni aux astres , ni aux sai-
 » sons , ni aux révolutions du soleil , qui
 » fait par son mouvement les jours & les
 » nuits. Ce n'a pas été non plus , pour
 » avoir remarqué quelque désordre ou
 » quelque défaut dans la nourriture des
 » animaux ou dans la production des
 » fruits. Rien de tout cela. C'est la super-
 » stition qui en a été la cause : ses actions
 » étranges , ses passions ridicules , ses pa-
 » roles , ses mouvements , ses forcelleries ,
 » ses enchantements , ses tours & retours ,
 » ses purifications impures & abomina-
 » bles , ses tambours , sa vilaine & sale
 » continence , ses mortifications barba-
 » res , & les outrages qu'elle se fait elle-
 » même dans les Temples ; ce sont toutes

» ces belles choses qui ont donné sujet
» à quelques-uns de dire, qu'il vaudroit
» mieux que les hommes n'eussent au-
» cuns Dieux , que d'en avoir qui ap-
» prouvassent telles choses , qui pris-
» sent plaisir à un service si étrange , qui
» maltraitassent leurs dévots , qui se
» chagrinaient pour rien , & qui se mis-
» sent en peine des bagatelles. En effet ,
» les Gaulois & les Scythes n'eussent-ils
» pas été plus heureux de n'avoir jamais
» oui parler des Dieux, de n'en avoir ja-
» mais eu la moindre pensée , ou la moin-
» dre idée , que de croire qu'il y en eût ;
» mais qui prenoient plaisir à l'effusion
» du sang humain dont on arrosoit leurs
» autels , & qui recevoient ces sacrifi-
» ces pleins de barbarie & d'inhumana-
» nité , comme la chose du monde qui
» leur étoit la plus agréable & la plus
» digne de leur grandeur ? Et combien
» encore eût-il été meilleur pour ceux
» de Cartage , d'avoir eu pour leurs pre-
» miers législateurs un Critias & un Dia-
» gore , qui ne croyoient ni Dieux , ni
» esprits , que de faire à Saturne les sa-
» crifices qu'ils lui faisoient ?

Telle étant la religion des Idolâtres ,
il n'y a point d'apparence qu'un Athée
voulût changer de parti , pour parti-

ciper à ces cultes ridicules & criminels. Mais si on lui annonce la Religion chrétienne, qui ne nous apprend de Dieu que toutes choses grandes, saintes & sublimes, qui nous commande la pratique des vertus les plus pures & les plus conformes aux lumières de la droite raison ; il n'aura plus les mêmes difficultés à objecter : de sorte que si la passion dominante qui est en l'homme, de vivre selon les desirs de son cœur, ou quelque stupidité prodigieuse, ne détournent point cet Athée d'embrasser la profession de l'Evangile, il verra que c'est un parti incomparablement plus raisonnable, que celui qu'il tient.

§. L X X V.

Quoique l'homme soit très-corrompu, il ne veut pas que la Religion commande le crime.

Je ne saurois m'empêcher de faire ici une petite Réflexion sur la bizarrerie de l'esprit humain ; c'est qu'encore qu'il aime le vice, il n'approuve pas néanmoins qu'il soit autorisé par les loix de la Religion. Les mêmes personnes qui rejettent l'Evangile à cause de l'austé-

rité de sa Morale , rejetteroient encore avec plus d'horreur une Religion qui leur commanderoit de se souiller dans les plus infames dérèglements , si on la leur présentoit , lorsqu'ils sont en état de raisonner , & avant que d'être ensevelis dans les préjugés de l'éducation. Il n'y a point de débauché , ni de débauchée dans Paris qui ne jettât des pierres à un Prédicateur , qui auroit l'effronterie de prêcher que Dieu approuve les voluptés criminelles. Quelque vicieuse que soit la vie de la plupart des Chrétiens , il y a de l'apparence que s'il s'élevoit un Hérétique qui dogmatifât ouvertement & sans façon , que l'Evangile nous permet tout ce que notre cœur desire , il ne feroit aucun progrès , ou qu'il en feroit beaucoup moins , que s'il affectoit des manieres austeres , criant avec une extrême liberté contre les mœurs des personnes les plus éminentes. Il n'est pas jusques aux Gentils que l'on n'ait craint de scandaliser , en publiant une doctrine qui semblât ouvrir la porte à la licence ; & c'est pour cela que Lucrece ayant exposé dès le commencement de son livre , qu'il vouloit philosopher selon les idées d'Epicure , le glorieux dompteur de la Religion ,

gion , ajoute fort adroitement , pour ne pas effaroucher le monde , (a) » qu'on » ne doit pas s'imaginer , qu'il a des- » sein de favoriser le crime , puisqu'au » contraire c'est la Religion qui a fait » souvent commettre les plus noires » méchancetés.

Il paroît étrange qu'il faille tenir cette conduite avec les hommes ; & c'est encore une de ces contradictions qui défigurent notre espece. Vû le penchant que nous avons à satisfaire la nature , nous devrions courir après ceux qui nous prêcheroient que tout est permis : cependant nous les détestons , puis qu'une morale relâchée nous paroît abominable , nous devrions nous attacher à la morale la plus rigide : cependant nous la fuions , c'est donc que nous voulons un juste milieu qui nous permette quelque chose , & qui ne nous permette pas tout. Mais si l'on y prend garde , l'on trouvera que ce milieu même ne nous accommode pas ; car ou bien nous faisons tout , quoique nous ne voulions pas qu'on nous le permette ,

(a) *Vereor ne forte rearis
Impia te rationis inire clementa viamque
Indugredi sceleris , &c.*

Lucret. Lib. I.

ou du moins nous en faisons plus qu'il ne nous est permis par ceux que nous voulons qui nous permettent quelque chose.

Les politiques ont remarqué une semblable contradiction dans l'esprit de l'homme , à l'égard du desir de la liberté. Les hommes en sont fort avides , & cependant ils ne la peuvent souffrir. Ils souffrent donc l'esclavage ? Ni cela non plus. (b) » Ils ne peuvent souffrir ni » d'être tout-à-fait esclaves , ni d'être » tout-à-fait libres. «

Pour (c) avoir du public ce qu'on peut souhaiter

Il ne faut le trop bien ni le trop maltraiter.

A tout le moins s'accommodent-ils d'un mélange de liberté & d'esclavage. Ils ne sauroient le rencontrer , ni s'y tenir. » C'est (d) le propre de la mul- » titude , ou de servir lâchement , ou » de dominer fierement. Pour cette li- » berté qui tient le milieu , on ne fait » ni s'en passer , ni la garder. «

(b) *Nec totam servitutem pati possunt , nec totam libertatem.* Tacit. l. 1.

(c) Solon apud Plutarch. in Parall. Solon. & Pœnicolæ.

(d) *Hæc natura multitudinis est , aut servit humiliter , aut superbè dominatur. Libertatemque mediâ est nec spernere modicè nec habere sciunt.* Tit. Livius Dec. 3. l. 1.

§. LXXVI.

Quelle est la raison de cela.

Si vous me demandez pourquoi les hommes ne veulent ni d'une Religion qui ne permet rien, ni d'une Religion qui permet tout; je vous dirai, que c'est parce que d'un côté leur attachement aux voluptés corporelles leur fait souhaiter une Religion commode, & que de l'autre le bon sens leur dicte, qu'une Religion pour être bonne & digne de notre obéissance doit venir de Dieu, & que Dieu ne commande jamais à l'homme de faire du mal. C'est pourquoi un homme qui veut faire choix d'une Religion, & qui va rondement & de bonne foi dans cette recherche, ne prendra jamais une Religion qui enseigne la pratique du péché, parce qu'il est manifeste dès-là qu'elle ne vient point de Dieu, & que c'est un pur ouvrage de l'homme, auquel on n'est pas obligé de soumettre sa conscience. Mais s'il rencontre une Religion qui ordonne la pratique de toutes les vertus de la manière la plus épurée, que dira-t-il? Il y reconnoîtra des caractères de Divinité en

l'examinant comme il faut, & si l'amour du vice ne le décourage point, il se préparera à l'embrasser. Ce qui montre, qu'encore que les Athées ayent témoigné du mépris & de l'horreur pour les fausses Religions, on ne doit pas conclure qu'ils en doivent avoir pour la véritable, plus que les Idolâtres. Au contraire ils semblent être plus en état de reconnaître sa divinité, qu'un Païen, parce qu'un Païen ne songe pas à se choisir une Religion. On lui en a donné une, avant qu'il fût capable de faire usage de son jugement; il s'en contente, & ne veut pas seulement examiner, s'il est possible qu'il y ait quelque défaut.

Quoi qu'il en soit, on peut soutenir que les Athées, & les Idolâtres sont également difficiles à réduire, si l'on regarde la disposition de leur cœur, qui est également mauvaise dans les uns & dans les autres, & capable également de s'empirer ou de s'améliorer par les impressions de la coutume, de l'éducation, des habitudes ou du goût que l'on contracte. Or comme il est certain d'ailleurs, qu'un esprit prévenu & entêté d'une Religion est plus difficile à désabuser qu'un esprit qui n'en a aucune, on ne peut nier que tout bien

compté , l'Athée ne soit plus facile à convertir au vrai Dieu que l'Idolâtre.

§. LXXVII.

Si la profession extérieure de Religion que font les Athées, leur peut faire quelque bien.

On pourroit ajouter qu'un Athée ne faisant point scrupule de professer extérieurement le Christianisme , est plus en état de le goûter , qu'un Idolâtre qui en abhorre la profession par les faux principes dont il est imbu. Mais cette raison peut être combattue par l'expérience des Inquisiteurs Espagnols & Portugais, qui découvrent tous les jours plusieurs familles entières Juives à brûler , quoique de temps immémorial elles fassent profession d'être Chrétiennes , & que pour mieux tromper leurs voisins , elles s'acquittent fort régulièrement des exercices extérieurs de la Religion Catholique. Outre que les Athées suivent , pour l'ordinaire , la profession extérieure de la Religion dominante ; d'où il s'ensuit , que pour un qui a les dehors d'un Chrétien , il y en a cent qui ne les ont pas , j'ai dit , pour

l'ordinaire ; car il est sûr qu'il y a des personnes sans Religion , qui demeurent , quant à la profession extérieure , dans la société où ils ont été nourris , encore qu'elle n'ait pas les avantages du monde de son côté , soit qu'ils n'aient point d'ambition , soit que les apparences de la Religion où ils se trouvent , soient plus aisées à garder , soit qu'ils se fassent un honneur de leur constance & de leur mépris pour la fortune , soit qu'il ne veuillent pas chagriner leurs parents ou leurs amis , soit qu'ils craignent qu'on ne les accuse d'avoir changé de Religion par intérêt , soit pour quelque autre chose.

§. LXXVIII.

*Pourquoi on s'est tant étendu sur cette
matiere.*

C'est-là une partie des raisons par lesquelles j'ai oui prouver il n'y a pas long-temps , à une personne aussi illustre par sa piété , que par sa science , que l'Idolâtrie est pire que l'Athéisme. Je crains de les avoir trop amplifiées , & j'avoue même que je me suis trop étendu sur une chose qui m'écartoit sou-

vent de mon sujet. Mais comme cette morale me toucha vivement, & me fit rentrer en moi-même plus que n'aurois fait un sermon, pour me convaincre que le peu de bien qui peut être en moi, est très-imparfait, à cause des motifs humains qui ne s'y mêlent que trop souvent; j'ai voulu savoir ce que vous pensez de cette doctrine, & c'est pour cela que je vous l'ai exposée si au long. Outre qu'elle est très-favorable à l'histoire de la Chûte d'Adam, & fort contraire aux Pélagiens. Elle paroît d'abord exténuer l'atrocité de l'Athéisme: mais pour peu que vous pénétriez le but de l'Auteur, vous verrez qu'il convient que l'Athéisme est en soi l'état d'une malédiction & d'un abandon qui fait frémir, quoiqu'il ne le croie pas le dernier degré de l'abandonnement, quand il le compare avec les infamies du Paganisme.

§. LXXIX.

*Réflexion sur un Traité de Plutarque,
de la superstition.*

Si vous comparez ce Discours avec
celui que Plutarque a composé sur un

semblable sujet , vous trouverez , je m'assûre , que le plus âgé ne mérite pas la préférence , soit que vous regardiez la matiere même , soit que vous regardiez la maniere dont elle a été traitée. Qu'il me soit permis de louer ce à quoi je n'ai pas beaucoup de part , & de montrer en quoi il l'emporte sur un des premiers hommes de l'Antiquité.

Le but de Plutarque est de faire voir , que la superstition est pire que l'Athéisme. Or , comme l'Idolâtrie est incomparablement plus exécrationnable que la superstition , il est hors de doute que cet Auteur a travaillé sur une matiere plus odieuse , plus choquante & plus incroyable que celle de la Dissertation que je vous envoie. Pour la maniere de traiter , il est visible qu'il y a ici & plus d'étendue & plus de force dans les raisons que dans le Traité de Plutarque , & une infinité d'idées , dont il n'y a pas la moindre apparence qu'il se soit jamais apperçu. La raison qu'il presse le plus , & dont il semble faire son fort , est la plus foible du monde. Il compare les inquiétudes d'un superstitieux avec la sécurité d'un Athée , & il prétend que parce que l'Athéisme laisse jouir l'homme d'une profonde paix , au lieu que

la superstition le jette dans de continuelles allarmes, la superstition est pire que l'Athéisme. N'en déplaise à ce grand homme, il n'a ni bien entendu la question, ni bien raisonné; car il ne s'agit pas de comparer le bien physique de l'Athéisme avec le bien physique de la superstition, il s'agit de les comparer l'un avec l'autre par rapport à la Morale. Or il est sûr qu'il y a des choses moralement meilleures que d'autres; qui n'apportent pas néanmoins autant d'indolence & de sécurité charnelle, que ces autres-là. Qui doute qu'il n'y ait des gens, qui à force d'avoir médité sur l'importance du salut, ne peuvent pas s'endormir, pendant que des personnes ivrés dorment très - profondément? Faudra-t-il dire pour cela, qu'il vaut mieux boire jusqu'à s'enivrer, que faire de profondes réflexions sur les quatre fins dernières? On prouveroit par le raisonnement de Plutarque, qu'il vaut mieux vivre dans le sein de la volupté sans aucun souci, que de travailler nuit & jour, comme fait un Avocat honnête homme, en faveur de l'innocence. On prouveroit aussi, que la vertu persécutée est pire que le crime qu'on laisse

en repos. Il a donc raisonné fort mal en cet endroit-là.

J'avoue néanmoins que ce Traité de Plutarque n'est pas indigne de tous les éloges qui lui ont été donnés par Mr. Le Fevre , pere de l'illustre Mademoiselle le Fevre qui a enrichi le public de tant de savants Ouvrages : (permettez-moi de la louer , quoiqu'elle soit Huguenotte , & n'ayez pas le chagrin de ces Catholiques bourrus & farouches , qui font un crime aux plus gens de bien, aux Pasquiers , aux de Thou , & aux Servins ; de l'estime qu'ils ont témoignée pour quelques Hérétiques de grand renom.) J'avoue encore , que dans les endroits où Plutarque considère les principales abominations de l'ancienne Idolâtrie , il prouve très-solidement , qu'elle est pire que l'irréligion ; & c'est de quoi l'Auteur du sommaire qui a été mis au devant de cet Ouvrage , dans la version d'Amiot , demeure d'accord. Il soutient hautement Plutarque contre ceux qui ont voulu condamner cette doctrine. Il est en cela du même sentiment , qu'Arnobé , dont voici un passage qui m'a paru extrêmement judicieux. » (a) Il y a long-temps (dit-

(a) *Jam dudum me fateor reputantem mecum in*

» il aux Païens) qu'en faisant réflexion
 » sur votre monstrueuse Théologie je
 » m'étonne que vous osiez appeller
 » Athées, impies & sacrilèges ceux qui
 » nient absolument qu'il y ait des
 » Dieux, ou ceux qui en doutent, ou
 » ceux qui soutiennent que les Dieux
 » ont été des hommes. Car si on exa-
 » mine bien la chose, il n'y a personne
 » qui soit plus digne que vous de ces
 » noms-là, puisque sous prétexte de les
 » honorer, vous leur dites plus d'inju-
 » res que vous ne feriez en faisant ou-
 » verte profession de les diffamer. Ce-
 » lui qui doute de l'existence des Dieux,
 » ou qui la nie tout net, semble à la
 » vérité se jeter dans des sentiments
 » d'une hardiesse & d'une énormité
 » prodigieuse, mais il ne déchire qui

*animo rerum hujuscemodi monstra, solitum esse mira-
 ri, audere vos dicere quemquam ex his Atheum irreligi-
 giosum, sacrilegum qui Deos esse omnino; aut ne-
 gent, aut dubitent, aut qui eos homines fuisse contem-
 dant, & potestatis alicujus, & meriti causâ Deorum in
 numerum relatos, cum si verum fiat atque habeatur
 examen, nullos quam vos magis ejusmodi par sit ap-
 pellationibus nuncupari, qui sub specie cultionis plus
 in eos ingeratis maledictionum & criminum, quam si
 apertè hoc facere confessis maledictionibus combibisse-
 tis. Deos esse qui dubitat, aut esse omnino qui negat,
 quamvis sequi sententias immanes opinionum videatur
 audacia, sine illius tamen infectione personæ fidem
 rebus non accommodat involutis..... vos verò, &c.
 Arnob. lib. 5. advers. Gentes.*

» que ce soit personnellement; il refuse
 » seulement de croire ce qu'il ne com-
 » prend pas.... Mais pour vous, « &c.
 Faites réflexion, je vous prie, que
 vous ne sauriez condamner mon Doc-
 teur, sans condamner un des Pères de
 l'Eglise.

Si cet habile homme a raison, il n'y
 a plus rien à dire, il faut nécessairement
 nier que les comètes soient des signes
 de la colère de Dieu, formés miraculeu-
 sement, puisqu'elles sont si propres à
 retenir les hommes dans l'état le plus
 criminel où ils puissent jamais être.

Fin du huitième & dernier Tome.



